

CAHIERS SALÉSIENS

RECHERCHES ET DOCUMENTS POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DES SALÉSIENS DE DON BOSCO
DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

**Etudes préalables à une biographie
de saint Jean Bosco**

IV

**LE FONDATEUR RELIGIEUX
(1859 - 1866)**

14, RUE ROGER-RADISSON
69322 LYON CEDEX

Numéro 26-27

Janvier 1992

CAHIERS SALÉSIENS

RECHERCHES ET DOCUMENTS POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DES SALÉSIENS DE DON BOSCO
DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

**Etudes préalables à une biographie
de saint Jean Bosco**

IV

**LE FONDATEUR RELIGIEUX
(1859 - 1866)**

14, RUE ROGER-RADISSON
69322 LYON CEDEX

C A H I E R S S A L E S I E N S

R e c h e r c h e s e t d o c u m e n t s p o u r
s e r v i r à l ' h i s t o i r e d e s s a l é -
s i e n s d e d o n B o s c o d a n s l e s
p a y s d e l a n g u e f r a n ç a i s e

Numéro 26-27

janvier 1992

S o m m a i r e

Etudes préalables à une biographie de saint Jean Bosco

F. DESRAMAUT : Le fondateur religieux (1859-1866)

1. L'année 1859. - 2. La naissance d'une société religieuse. - 3. Le développement de l'oeuvre turinoise (1860-1863). - 4. Deux maisons filiales et une grande église (1863-1866).

Responsable de la publication : Francis Desramaut, Lyon

Administration : Secrétariat provincial Don Bosco, 14,
rue Roger-Radisson, 69322 Lyon Cedex 05. - C.C.P.

Oeuvres et Missions de don Bosco, Lyon 126.85 L.

ETUDES PREALABLES A UNE BIOGRAPHIE DE SAINT JEAN BOSCO

- I. L'enfance et la formation (1815-1844). En préparation.
- II. Le jeune prêtre (1844-1852). En préparation.
- III. L'apôtre du Valdocco (1852-1858). En préparation.
- IV. Le fondateur religieux (1859-1866). Paru en 1992.
- V. La pleine maturité (1867-1874). Paru en 1991.
- VI. Par-delà les frontières (1874-1878). Paru en 1990.
- VII. La grande expansion (1878-1883). Paru en 1989.
- VIII. La vieillesse (1884-1888). Paru en 1988.
- IX. Chronologie détaillée, bibliographie et index divers.
En préparation.

LE FONDATEUR RELIGIEUX
(1859 - 1866)

I n t r o d u c t i o n

Les années tournantes

En janvier 1859, don Bosco, modeste directeur d'oratoires, imprime sa biographie de Dominique Savio chez Paravia dans la petite capitale des Etats sardes gouvernés par la Maison de Savoie. Au début de 1867, depuis sa centrale turinoise, dont l'importance a triplé et quadruplé dans l'intervalle, il se rend à Rome "pour traiter des affaires de sa congrégation" à travers un royaume d'Italie placé sous le sceptre de cette même Maison qui a presque achevé l'unification de la péninsule. La nouvelle Italie, capitale (provisoire !) Florence, va de Milan et Venise jusqu'à Palerme, c'est-à-dire jusqu'à l'extrémité de la Sicile.

Entre temps, don Bosco, apparemment à l'étroit dans Turin, a mis sur pied une Société de S. François de Sales, qui, sous un extérieur séculier, a reçu beaucoup de traits d'une congrégation religieuse, mais refuse d'être publiquement considérée comme telle. Il lui a donné des constitutions, un gouvernement, une maison-mère, une imprimerie, deux filiales et une église dédiée à Marie auxiliatrice. Les difficultés d'ordre varié ne lui ont pas manqué. Les gouvernants de son pays voient en Pie IX le principal obstacle à leurs desseins patriotiques, tandis qu'il voue au pape de Rome un loyalisme catholique sans failles. Dépourvu de revenus fixes, il doit fréquemment solliciter la charité publique pour mener à bien ses

entreprises. Mais son temps a été bien employé. Il a agrandi son oratoire de Turin et y a bâti une nouvelle église. Les fascicules mensuels des Letture cattoliche, un périodique dont il a revendiqué et enfin obtenu la pleine propriété, ont été régulièrement publiés. Leur tirage lui fait honneur.

Don Bosco photographié chez lui en 1861

Nous pouvons l'entrevoir au Valdocco en ces lointaines années. Quelques images contemporaines nous permettent en effet d'entrer dans son intimité quotidienne. Entre 1839, année de la divulgation de la découverte de Daguerre et Niepce, et 1861, la technique photographique avait progressé. L'histoire de don Bosco en a bénéficié. Ses premières photographies, en 1861, nous le restituent dans son environnement quand il allait avoir quarante-six ans¹.

Les chroniqueurs Ruffino et Bonetti ont enregistré plusieurs circonstances des photographies de 1861. Domenico Ruffino nous apprend que, le 19 mai, Francesco Serra, un photographe ami de l'Oratoire, tira trois photos de don Bosco, la première seul, la deuxième avec cinq jeunes (Jarach, Rinaudo, Fabre, Baracco et Albera) et la troisième avec une cinquantaine et plus de garçons. Ensuite, selon le même chroniqueur, le 21 mai, "on tira au daguerréotype le portrait de don Bosco en train de confesser ; les pénitents les plus proches furent Reano, Albera, Viale et beaucoup d'autres à l'arrière en préparation"².

Serra n'avait peut-être pas réussi aussi bien qu'il le souhaitait la photographie de "don Bosco seul", dont aucun exemplaire n'a subsisté. Le 11 février de l'année suivante³, à la demande d'Angelo Savio et du chevalier Oreglia, le peintre Bartolomeo Bellisio⁴ fit, non sans peine, poser don Bosco pour son portrait au crayon à partir de la photographie. La version phototypique de "Don Bosco au bréviaire" a été

conservée⁵. Si Bellisio se donna, comme on peut le supposer, la même peine que pour le dessin de "Don Bosco confessant", la ressemblance entre la photographie et le dessin fut presque parfaite. Don Bosco, coiffé d'une barrette à pompon tout neuf, tient à deux mains un livre, très vraisemblablement un bréviaire. Il semble avoir été saisi debout en plein air sur une cour de sa maison à la suite d'un appel qui a brusquement interrompu sa lecture. Le dessinateur n'a reproduit que son buste. Inutile de lui prêter une posture "mystique" et des "yeux levés au ciel". Son regard, porté assez loin derrière le photographe, lui donne l'air "ironique et malicieux" d'un homme qui se moque aussi bien de soi que de qui prétend l'avaler dans sa boîte noire⁶.

Des deux photos de don Bosco parmi les jeunes prises le 19 mai 1861, il ne subsiste au mieux qu'un montage photographique, du reste des plus précieux⁷. Le montage, jamais dénoncé jusqu'en 1987, est à la réflexion évident. L'image de don Bosco au deuxième plan, qui est plus nette que celle de ses voisins sur la même ligne, fut empruntée à une photographie où elle figurait au point. Cela dit, l'origine des deux clichés amalgamés est assez problématique. On ne peut proposer qu'un scénario vraisemblable à ce montage. La photo de base me semble avoir été celle de don Bosco avec un groupe d'une cinquantaine de jeunes, dont parle Ruffino. Les essais d'identification - très tardifs à la vérité - nous orientent vers le début des années 1860⁸. On distingue une trentaine de têtes sur le montage construit en hauteur. Mais une photo de groupe se prend en largeur. La photo du groupe des cinquante a certainement été coupée aux deux extrémités ; de la sorte, une vingtaine de têtes ont été exclues du cadre monté. Ces garçons posaient autour d'un personnage, qui ne pouvait être autre que don Bosco. Deux figures se dressent derrière chacune de ses épaules dans le montage. Il occupait déjà cette place, ou à peu près, sur la photo originale du groupe. Mais il faut croire que ce

don Bosco de l'original faisait trop pâle figure et qu'il ressortait moins que les petits garçons du premier rang. On chercha donc ailleurs. Il est tentant de penser que l'arrangeur emprunta sa silhouette au portrait disparu pour nous où il figurait avec cinq garçons dûment énumérés par Ruffino. L'hypothèse est improbable. Ses joues, un peu plus remplies que sur les images authentiques de 1861, le rapprochent du don Bosco photographié à Rome en 1867. Auraient-elles été retouchées ?

Quoi qu'il en soit, le don Bosco parmi ses jeunes du montage des années 60 était assurément le directeur d'une oeuvre de jeunesse tout entière dans sa main. Son port est assuré et les jeunes se tassent autour de leur prêtre avec un bonheur sensible. "Un sentiment de fierté, de satisfaction et de spontanéité ressort de sa personne"⁹. Son visage, empreint d'une certaine complaisance, exprime aussi une joie paisible et sereine. "La bouche surtout est expressive, hésitant entre le sérieux et le plaisant". On a même cru déceler dans sa mimique quelque "sournoiserie". Les yeux, demeurés dans l'ombre, ne nous permettent pas de distinguer un regard dont les contemporains vantaient la fascination et la vivacité. L'impression qui s'en dégage est celle d'"une personne sereine, à l'aise parmi les jeunes et égayée par la nouveauté et la curiosité de l'instant"¹⁰. Ce prêtre-là était à l'évidence adoré des enfants.

La troisième image conservée : Don Bosco confessant, pose moins de problèmes¹¹. Ce 21 mai 1861, il écoute un enfant - que nous savons être Paolo Albera, son deuxième successeur - le front appuyé contre le sien, au centre d'un groupe de clercs et de jeunes en dévotion préparation. C'est la reproduction partielle, en hauteur, d'une photographie tirée en largeur. La photo d'origine comportait en effet, non pas quatorze, comme l'actuelle, mais vingt-deux pénitents, nous

apprend un dessin de Bellisio exécuté d'après le document primitif¹². Les objets de droite : sur une tablette, un crucifix et une tête de mort, ont aussi disparu du cliché qui subsiste. Un extrême sérieux imprègne l'ensemble de la scène : la plupart des pénitents attendent leur tour en prière et les yeux baissés. Pourtant, surtout compte tenu des habitudes sacerdotales de l'époque, la scène n'est pas rigide. Ces jeunes gens n'allaient sûrement pas se présenter à quelque "tribunal de la pénitence". Ils se disposaient à se confier à un prêtre ami et indulgent, qui pardonnerait généreusement leurs peccadilles au nom de Dieu. L'attitude de don Bosco lui-même assis coiffé de sa barrette à l'écoute d'un jeune garçon agenouillé, loquace, mains jointes sur le prie-Dieu du "confessionnal" réduit à sa plus simple expression, est d'un parfait naturel ; elle est certes moins étudiée que celle de son entourage immédiat. Lui ne pose d'aucune façon. Le spectacle dégage une impression de sérieux et de sérénité. Ce confesseur ami et père, certainement pas juge, participe volontiers aux problèmes petits et grands de ses pénitents. La photographie, surtout si on lui restitue sa partie tronquée, exprime plusieurs traits que nous savons avoir été caractéristiques de la pédagogie de don Bosco. Une religion de salut éternel, symbolisée par la tête de mort, lui dictait ses finalités fondamentales ; elle nécessitait la présence amicale de l'éducateur à l'éduqué ; la familiarité et l'affection de celui-là pour celui-ci devaient être manifestes. De fait, l'image plut tellement à don Bosco qu'il demanda aussitôt à Bellisio de la lui reproduire agrandie au crayon, qu'il fit encadrer son dessin et qu'il l'accrocha au mur de sa nouvelle antichambre pour l'édification de ses visiteurs¹³.

Les chroniqueurs ne nous ont pas décrit les circonstances de la dernière photographie conservée de 1861 : Don Bosco chez lui, qui n'est pas la moins intéressante pour son histoire. Entre 1853 et 1861, don Bosco habita, au deuxième étage du bâtiment parallèle à l'église Saint-François de Sales, une pièce qui

lui servait à la fois de bureau, de salle de réception et de chambre à coucher. Il s'y fit photographe assis à sa table de travail¹⁴. Devant lui, les étagères de sa bibliothèque ; à sa gauche, le long de la paroi, le divan où il installait ses visiteurs, y compris ses garçons que cette délicatesse touchait fort. Il occupe le centre de la scène, au deuxième plan par rapport aux meubles. Derrière lui, au-dessus d'une fenêtre soigneusement close, a été accroché le carton de la devise : Da mihi animas, coetera tolle, qui, sept ans auparavant, avait intrigué Dominique Savio quand il avait pénétré chez lui¹⁵. Il semble que, normalement à l'entrée, le carton ait été intentionnellement déplacé et mis en évidence pour la photographie.

Don Bosco fut donc saisi dans le cadre le plus ordinaire de ses journées au début des années '60. Le divan des entretiens, l'écritoire et les livres sont pour nous autant de signes de ses activités d'alors. Il demeurait habituellement prêt à écouter autrui. Dès qu'il avait un temps de loisir, la nuit surtout, il composait des ouvrages de vulgarisation pour la jeunesse et le petit peuple, qui paraissaient dans la collection des Letture cattolice ; ou bien il écrivait d'innombrables lettres. Son attitude : la main droite au repos sur la table, la main gauche sur le genou, le visage tourné vers le photographe, est celle d'un homme qui interrompt momentanément un travail de bureau. Il a conservé des traits jeunes, que nulle ride n'a encore vieillis. Ses pommettes saillent et le bas du visage est légèrement effilé. La posture un peu courbée et abandonnée du corps et les yeux enfoncés dans les orbites¹⁶ rappellent à ceux qui connaissent sa vie la somme de tracas et de fatigues qu'il supportait en un temps où il devait encore mener sa barque à peu près seul.

En 1867, au terme d'une période de grands labeurs, l'agréable juvénilité du visage aura tout à fait disparu sur les photographies prises à Rome¹⁷. Entre 1859 et 1866, don Bosco

avait posé avec adresse les bases de sa fondation religieuse, c'est-à-dire de la Société de Saint François de Sales.

N o t e s

1. Nous allons nous référer constamment dans cet article au volume de G. SOLDA', Don Bosco nella fotografia dell'800, Turin, SEI, 1987, le premier à avoir analysé les images (photos et tableaux) exécutés du vivant du saint.

2. Voici le texte original particulièrement précieux en l'occurrence : "19. Serra piglio' ritratto di D. Bosco col Dagherotipo. Lo prese prima da solo, poi coi giovani Jarach, Rinaudo, Fabre, Baracco e Albera, un 3° poi con una 50 e più di giovani (...) 21. Si prese ritratto di D. Bosco in atto di confessare col dagherotipo. I penitenti furono Reano, Albera, Viale più vicini e molti altri dietro in atto di prepararsi." (D. RUFFINO, Cronache, cahier "D. Bosco venuto da Bergamo", p. 61, 62.) - Quelques observations ne seront peut-être pas inutiles. Tout d'abord, selon don Soldà, le "daguerréotype" du chroniqueur était en fait un appareil photographique à objectif très simple. Ensuite, la copie de Ruffino en MB VI, 952/11-18, que don Soldà a cru pouvoir reproduire dans son étude sans l'avoir vérifiée sur l'original, n'est pas exacte : le texte a été légèrement glosé et des noms propres y ont été gommés. Le futur professeur Rinaudo (1847-1937) est désigné par son seul prénom Costanzo ; Giovanni Baracco, qui sera clerc salésien en 1865, mais quittera don Bosco, est devenu Bracco. - Enfin, la chronique circonstanciée des faits par Giovanni Bonetti en Annali I, 42-45, que don Lemoyne a reprise en MB VI, 952-953 et que les biographes ont répétée consciencieusement depuis lors, sur les refus persistants de don Bosco de se laisser photographier, sur l'état de grâce indispensable pour obtenir un portrait réussi, etc., cette chronique fut certainement composée après coup. En effet, à la différence de Ruffino, le récit de Bonetti qui s'ouvre avec trop de précision : "Ai 19 di Maggio 1861 giorno della Pentecoste, D. Bosco dopo molte e moltissime istanze di un suo figlio dell'Oratorio, Serra Luigi, ...", ne semble pas être une note de diaire. Les supplications de Cagliero agenouillé figurent elles-mêmes dans une addition marginale au texte primitif. Ces lignes étaient déjà pénétrées de légendes.

3. D'après G. BONETTI, Annali II, p. 21.

4. Bartolomeo Bellisio (1832-1904) était entré à l'oratoire du Valdocco le 8 avril 1850 à l'âge de 18 ans et au titre

d'"artisan". Il y demeura jusqu'en 1858, mais plutôt en qualité de pensionnaire, car il fréquentait les cours de peinture de l'Académie Albertine.

5. Bartolomeo BELLISIO, Don Bosco con breviario, Turin, 1861, reproduit dans G. SOLDA', op. cit., p. 91. La date du dessin pose quelques problèmes, mais confirme aussi sa dépendance de la photographie. Soldà nous apprend que, sur la phototypie, "in fondo a sinistra si legge : "B. Bellisio rit. 1861". Puis il commente : "Resta a chiarire tale data. Bellisio la firma pel '61, la cronaca di don Bonetti la colloca nel '62." Et il conclut un peu cavalièrement : "Teniamo la data posta dall'Autore, considerando la frequente imprecisione dello storico riguardo alle date" (op. cit., p. 90). L'historien accusé d'imprécision semble être don Lemoyne. A tort, je crois. En février 1862, Bellisio dessina ou acheva de mettre au point le portrait (ritratto) de don Bosco tiré par Sella en 1861. Ses indications et celles du chroniqueur ne se contredisent pas. La photographie aurait donc suivi le même chemin que le "Don Bosco confessant" dont nous allons parler et pour lequel la photo subsiste avec le dessin.

6. "Un'immagine ironica e da furbo", a écrit justement don Soldà, p. 92.

7. C'est l'image très répandue depuis les années 1960, que l'on trouve par exemple sur la couverture de T. BOSCO, Don Bosco. Una biografia nuova, Leumann (Torino), Elle Di Ci, 1979. Elle a été retrouvée, paraît-il, à l'école salésienne de Sampierdarena au début du vingtième siècle (voir G. SOLDA', p. 78). Giuseppe Soldà l'a reproduite dans son livre, p. 81.

8. Don Giraudi (F. GIRAUDI, L'Oratorio di Don Bosco, Turin, SEI, 1929, p. 227) croyait pouvoir identifier deux des garçons du premier rang : à gauche, dans le jeune au visage ouvert et la coiffure à la main, l'artisan relieur Coro, bon acteur au théâtre ; et, à droite, dans le petit homme une barrette à la main le futur helléniste salésien Giovanni Garino (1845-1908). Ces identifications, bien que tardives et problématiques, situent elles aussi l'image autour de 1861.

9. Je reprends quelques formules de G. SOLDA', op. cit., p. 82.

10. Observations de G. SOLDA', ibid.

11. Francesco SERRA, Don Bosco confessant, Turin, 1861, troisième ou quatrième copie, reproduction partielle ; dans G. SOLDA', op. cit., p. 85.

12. B. BELLISIO, Don Bosco confessant, Turin, 1861 ; phototypie, 59 x 45 cm ; reproduction dans G. SOLDA', op. cit., p. 89.

33. Voir G. SOLDA', op. cit., p. 88.

14. Anonyme, Don Bosco nella sua camera, Turin, 1861. Photographie originale, impression à l'albumine, 7 x 5,5 cm ; reproduit dans G. SOLDA', op. cit., p. 95.

15. G. BOSCO, Vita del giovanetto Savio Domenico ..., chap. VIII.

16. Discernables sur la reproduction agrandie de G. SOLDA', op. cit., p. 95.

17. Voir Achille de SANGLAU, Don Bosco a Roma nel 1867, Rome, 26 février 1867. Original, impression à l'albumine, 8,7 x 13,6 cm. Reproduit dans G. SOLDA', op. cit., p. 107.

Francis DESRAMAUT
Lyon, 30 septembre 1991

ABREVIATIONS COURANTES

AAS	<u>Acta Apostolicae Sedis</u> , Cité du Vatican.
ACS	Archives centrales salésiennes, Rome.
<u>Armonia</u>	<u>L'Armonia</u> , périodique, Turin, 1849-1863. Articles édités pour la plupart dans le recueil Giovanni BOSCO, <u>Opere edite</u> , vol. XXXVIII.
ASV	Archivio Segreto Vaticano, Rome.
BONETTI, <u>Annali</u>	Cahiers manuscrits, ACS 110, Bonetti.
<u>Documenti</u>	G.B. LEMOYNE, Documenti per scrivere la storia di D. Giovanni Bosco, dell'Oratorio di S. Francesco di Sales e della Congregazione Salesiana, 45 registres en ACS 110.
<u>Epistolario</u>	<u>Epistolario di S. Giovanni Bosco</u> , par les soins d'E. Ceria, Turin, 1955-1959, 4 vol.
FdB	Fondo don Bosco, selon le classement du répertoire : <u>Archivio Salesiano Centrale. Fondo Don Bosco. Microschedatura e descrizione</u> , par les soins d'A. Torras, Rome, 1980.
MB	G.B. LEMOYNE, A. AMADEI, E. CERIA, <u>Memorie biografiche di Don Giovanni Bosco</u> ., S. Benigno et Turin, 1898-1948, 20 vols (<u>Indice</u> compris).
MOTTO, <u>Costituzioni</u>	Giovanni Bosco. <u>Costituzioni della Società di S. Francesco di Sales (1858-1875)</u> , textes critiques par les soins de F. Motto, Rome, LAS, 1982.
OE	Giovanni BOSCO, <u>Opere edite</u> , Rome, LAS, 1976, 37 vols.
RSS	<u>Ricerche Storiche Salesiane</u> , Rome, LAS, depuis 1982.
RUFFINO, <u>Cronache</u>	Cahiers manuscrits, ACS 110, Ruffino.
<u>Unità cattolica</u>	<u>L'Unità cattolica</u> , périodique, Turin, à partir de 1864. Articles édités pour la plupart dans le recueil Giovanni BOSCO, <u>Opere edite</u> , vol. XXXVIII.

C h a p i t r e I

L'ANNEE 1859

L'avertissement de don Bosco à Pie IX (janvier 1859)

Grande était l'effervescence des esprits dans la péninsule italienne aux premiers jours de l'année 1859. La révolution, toujours latente depuis dix ans, grondait ; les patriotes gonflaient la poitrine. A Naples, Florence, Parme et Modène, les princes étaient inquiets. Milan souffrait de plus en plus mal le joug autrichien.

Les ondes de la révolte se propageaient depuis Turin. Dans l'ombre, le ministre piémontais Camille Cavour venait de séduire un puissant allié. L'empereur des Français, Napoléon III, fréquentait la station thermale de Plombières (Vosges). Les 20 et 21 juillet 1858, Cavour l'y avait secrètement rencontré. Il avait été convenu que la France apporterait son aide au petit royaume sarde dans une guerre probable contre l'Autriche, qui, malgré les efforts des Piémontais pour les en chasser en 1849, continuaient d'occuper la plus grande partie de l'Italie du Nord. Il fallait toutefois que l'Autriche apparût comme agresseur. Une nouvelle géographie italienne était esquissée. Le Piémont constituerait par la suite un royaume de Haute-Italie, comprenant, outre les Etats sardes, la Lombardie, la Vénétie et les duchés du Nord. Il y aurait un royaume d'Italie centrale avec la Toscane et ce qui resterait des Etats du pape. Le royaume des Deux-Siciles

complèterait la physionomie de la nouvelle Italie, rassemblée en confédération sous la présidence du pape. Le pouvoir temporel de celui-ci serait limité à Rome. La France recevrait la Savoie et Nice en contrepartie de son aide ; et un mariage entre Jérôme Napoléon et la fille de Victor-Emmanuel Clotilde scellerait l'alliance des trônes. Dans ses plans, le ministre piémontais La Marmora souhaitait, en cas de guerre contre l'Autriche, une armée de 80.000 Piémontais et d'autant de Français. Napoléon parla aussitôt de 300.000 hommes, français pour les deux tiers, en prévision d'une marche sur Vienne pour y dicter la paix¹.

Durant le deuxième semestre de 1858, la nouvelle d'accords entre le Piémont et la France en vue d'une guerre contre l'Autriche avait commencé de filtrer dans l'opinion et provoqué dans le pays une mobilisation nationale des esprits sans exemple depuis 1848. Cavour générait ce flux d'informations². Elles tendaient à dresser contre leurs gouvernants les sujets des divers Etats, duchés ou provinces concernés par le remodelage de la péninsule imaginé à Plombières. L'aide la plus efficace lui venait de Giuseppe La Farina (1815-1863), qui, dans le but de rassembler les bonnes volontés au service de la cause italienne, avait fondé une Società nazionale en 1856. La Società nazionale préparait l'opinion publique à suivre la politique cavourienne. Par l'intermédiaire de La Farina et de ^{sa} Société, Cavour avait établi un réseau d'accords et un système de plans insurrectionnels à travers le pays. Il rencontrait lui-même Garibaldi. Toutefois, la Società nazionale, puissante dans les duchés de Parme et de Modène, en Toscane et dans les Légations pontificales, l'était moins en Lombardie, autour de Rome et dans le Midi. Cavour devait recourir à d'autres agents. Nous trouvons ici don Bosco, qui tint à avertir Pie IX de la présence dans ses Etats d'intrigants téléguidés par Turin.

Il profita d'un voyage à Rome du chanoine Sossi, du cha-

pitre de la cathédrale d'Asti, voyage qui peut être daté de la deuxième quinzaine de janvier 1859, pour faire remettre au pape un message confidentiel³. Le matin même de la rédaction de sa lettre, don Bosco avait eu, sur les sièges épiscopaux vacants dans les Etats sardes, une conversation avec le ministre Cavour. Il ajoutait : "... J'en profite pour dire à Votre Sainteté une chose qui m'inquiète. D'après des écrits que j'ai pu avoir entre les mains, j'ai appris à plusieurs reprises que quelques malintentionnés voudraient se concentrer à Civitavecchia, à Ancône et à Rome. Leur but serait d'y propager des idées révolutionnaires pour les mettre en pratique à la fin de mars. Je n'ai pas pu avoir les noms de ces personnes : les lettres sont simplement signées F. A."⁴ Cette mise en garde concorde avec les "instructions secrètes" datées du 1er mars 1859 et expédiées par la Società nazionale aux comités locaux, selon lesquelles, dès l'ouverture des hostilités contre l'Autriche, on déclencherait une "insurrection immédiate" aux cris de : "Viva l'Italia e Vittorio Emmanuele ! Fuori gli Austriaci !" (Vive l'Italie et Victor-Emmanuel ! Les Autrichiens dehors !)⁵. Dans les plans piémontais, la guerre contre l'Autriche, prévue fin mars, entraînerait une insurrection dans les Etats voisins, y compris ceux du pape. Don Bosco s'efforçait de prévenir du danger le pape Pie IX, qui l'avait définitivement séduit lors de son voyage à Rome au début de l'année écoulée.

La biographie de Dominique Savio (janvier 1859)

Il ajoutait ces préoccupations d'intérêt général à une activité ordinaire le plus souvent fébrile : le soin des jeunes de la maison de l'oratoire, où un seul prêtre le secondait encore, et des publications fréquentes pour le moins à superviser et dans bien des cas à composer tout entières. En janvier 1859, l'une de ces publications permit à don Bosco de donner une formulation concrète de sa pastorale de la jeu-

nesse. Il le fit à travers un petit livre destiné à un long retentissement.

Le fascicule des Letture cattoliche pour janvier 1859 était intitulé : "Vie du jeune Savio Domenico élève de l'Oratoire S. François de Sales, par les soins du prêtre Bosco Giovanni"⁶. En frontispice, un portrait assez maladroitement dessiné représentait le jeune garçon. C'était l'oeuvre de l'ami de don Bosco Carlo Tomatis (1833-1905), encore élève, paraît-il, de l'académie albertine. L'enfant, revêtu de son plus beau costume : veston et noeud papillon, serrait dans sa main gauche une statuette de la Vierge Marie et tenait dans sa main droite un papier proclamant en grosses lettres : La morte ma non peccati (La mort, mais pas de péchés)⁷. La gravure annonçait une Vita très édifiante. Elle racontait l'existence admirable d'un garçon qui, entre octobre 1854 et février 1857, avait surpris par ses qualités d'âme ses camarades de l'oratoire S. François de Sales, jusqu'à la veille de sa mort survenue le 9 mars 1857 dans son village de Mondonio. C'était moins de deux ans avant la publication de la biographie.

Don Bosco l'avait composée avec soin. Les informations nécessaires avaient commencé d'être réunies dans les semaines qui avaient suivi la mort de Savio. Don Bosco interrogea (par lettres probablement) trois prêtres qui avaient connu l'enfant avant son entrée à l'oratoire de Turin. Dès lors peut-être, il demanda leurs souvenirs à ses camarades de la maison. Le livre germerait de ces témoignages sollicités.

Dominique était né à Riva di Chieri le 2 avril 1842. Quand il avait eu deux ans, sa famille s'était installée au hameau de Murialdo, par conséquent sur la commune de Castelnovo d'Asti. Giovanni Battista Zucca (1818-1878), prêtre à Murialdo, avait répondu à don Bosco le 5 mai 1857⁸. Il avait connu Dominique, dit Minot, à partir de 1847 environ, écrivait-

il. L'année suivante, il avait admiré son assiduité, sa docilité et sa diligence à l'école élémentaire dont il avait la charge. La piété de Dominique l'avait étonné. Dès qu'il avait pu distinguer pain et pain, les prêtres l'avaient admis à communier. Il ne commettait pas les sottises coutumières aux jeunes garçons : jeux dangereux ou indécents, chapardages, harcèlement des mendiants et des vieillards. Don Zucca ne déplorait que les gâteries excessives de ses parents. Trois mois et demi après cet ecclésiastique, le maître d'école de deuxième élémentaire de Castelnuovo, le prêtre Alessandro Allora (1819-1880), répondit à don Bosco par une notice relativement longue et solennelle sur Dominique son élève en 1852-1853⁹. Il traçait un portrait attendri du garçonnet : "Il était assez faible et gracile de constitution, son air sérieux mêlé de douceur avait un je ne sais quoi de grand et d'agréable pour tous : il était très doux et très docile de tempérament ..." Don Allora avait gardé le meilleur souvenir de Dominique Savio. Une visite au Valdocco quand il y était entré l'avait rassuré : l'enfant n'avait pas renoncé à "la voie de la sagesse" dans laquelle il l'avait vu s'engager. Don Giuseppe Cugliero (né vers 1808, mort en 1880), maître d'école à Mondonio, avait réagi le premier des trois prêtres interrogés. Le 19 avril 1857, soit quarante jours seulement après le décès, il remettait déjà à don Bosco une notice soignée "sur la vie du jeune Dominique Savio, natif de Riva di Chieri"¹⁰. Il l'avait eu pour élève pendant une brève année scolaire (1853-1854) à Mondonio, village de la troisième et dernière résidence de la famille. En vingt ans de métier, assurait-il en conclusion, il n'avait connu d'élève aussi raisonnable (assennato), diligent, assidu, studieux, affable et agréable à vivre que Dominique Savio.

Quand il rédigea sa biographie, don Bosco disposait aussi des papiers d'au moins huit amis de l'enfant à l'Oratoire, en l'occurrence soit de grands adolescents, soit même des hommes

faits. C'était une note de Giuseppe Reano, né en 1826¹¹ ; des "Mémoires sur Dominique Savio" de Michele Rua¹² ; un "Court abrégé de la vie de Savio Domenico" de Giovanni Bonnetti, né en 1838¹³ ; une lettre sur Dominique Savio de Francesco Vascetti, né en 1840¹⁴ ; une notice de Luigi Marcellino, né en 1837, dûment intitulée : "Vertus que j'ai remarquées en Savio Domenico durant le court laps de temps où je l'ai fréquenté"¹⁵ ; une page d'un dénommé Roetto : "Propos de mon excellent camarade Savio Domenico"¹⁶ ; un bref témoignage d'Antonio Duina¹⁷ ; et une lettre d'information de Giuseppe Bongiovanni, né en 1836, qui disait avoir eu Dominique comme "camarade de classe, commensal et intime ami"¹⁸. Dans un genre un peu différent, Francesco Vascetti, outre son témoignage, avait rédigé une lettre à don Bosco sur une grâce de guérison qu'il attribuait à Dominique Savio¹⁹. Il ressort des simples titres de ces témoignages que don Bosco avait demandé aux jeunes d'écrire les traits et les propos édifiants qu'ils avaient retenus sur Dominique Savio.

Aux documents des prêtres-instituteurs et des camarades de Dominique, don Bosco joignit quelques lettres émanant de l'enfant lui-même, de ses amis et de sa famille ; un discours très littéraire du professeur Picco, qui l'avait eu pour élève à Turin ; et surtout ses souvenirs personnels, en partie consignés du vivant de Savio²⁰. L'ensemble de la documentation laisse une impression de sérieux. A partir de ces témoignages, il rédigea vingt-six chapitres de faits et de paroles dans le style simple et uni qui lui était coutumier.

Les diverses raisons de la biographie

La biographie de Dominique Savio répondait à des finalités plus ou moins conscientes dans l'esprit de son auteur. Elles nous instruisent sur son âme à l'aube de ses grandes entre-

prises.

Commençons par le plus évident. Le livre de don Bosco démontrait que Dominique Savio était un saint à canoniser. Selon le chapitre central, l'enfant avait donné cette orientation à son existence. Il avait pris "la décision de se faire saint"²¹. Don Bosco avait composé son ouvrage à la manière d'un Summarium super virtutibus de procès de canonisation. Il décrivait successivement la vie toujours édifiante de Dominique (chap. I-IX), ses vertus héroïques : zèle pour le salut des âmes, charité fraternelle, piété, esprit de pénitence, amitiés spirituelles (chap. X-XVIII), les "grâces spéciales" dont il avait été l'objet (chap. XIX), sa sainte mort (chap. XX-XXIV), enfin sa réputation de sainteté et les faits extraordinaires qui la confirmaient (chap. XXV-XXVI). Le biographe partageait à l'évidence la conviction d'une partie des habitants de l'oratoire du Valdocco au lendemain de la mort de Dominique : "Si Dominique Savio n'est pas allé directement au ciel après une vie si pure et si sainte, qui pourra jamais y aller ?" "Plusieurs de ses camarades, admirateurs de ses vertus au cours de sa vie, commencèrent à le prendre pour modèle et à se recommander à lui comme à un céleste protecteur."²² Quand Pie XII, le 12 juin 1954, procéda à la canonisation formelle de saint Dominique Savio, il répondit assurément au vœu de don Bosco un siècle auparavant. D'ailleurs, selon un élément de la chronique de Giovanni Bonetti pour le mois de septembre 1862, don Bosco aurait alors dit : "Si Dominique Savio continue ainsi à faire des miracles, je ne doute pas du tout, si je suis encore en vie et que je puisse pousser sa cause, que la sainte Eglise en permette le culte au moins pour l'Oratoire."²³

Ainsi conçue, cette histoire était ouvertement hagiographique. De bout en bout, elle prétendait édifier. Conséquence regrettable à notre goût, l'information cédait à l'édifica-

tion. Ainsi s'expliquent, dans les témoignages recopiés, dans les lettres des prêtres et dans la relation Vaschetti, diverses coupures et retouches, qui n'étaient pas que stylistiques. Certains propos d'adulte mis par don Bosco sur les lèvres de Dominique agaceront un jour l'un ou l'autre consultant de son procès de canonisation²⁴. Ces modifications et ces ajouts se comprenaient fort bien dans le genre de littérature populaire choisi par l'auteur. Don Bosco ajustait l'histoire à son projet principal, qui était d'ordre pédagogique. Le livre constituait pour lui un instrument d'éducation.

Il y offrait un modèle de vie à ses garçons. C'est à eux qu'il s'adressait dans la biographie de Dominique :

"Mes chers garçons, (...) commencez à profiter de ce que je vais vous raconter ; et dites-vous comme saint Augustin : "Si ille, cur non ego ?" (Si lui, pourquoi pas moi ?) Si l'un de mes camarades, un garçon de mon âge, dans la même maison, exposé aux mêmes dangers que moi, et pires peut-être, a cependant trouvé le temps et le moyen de se garder disciple fidèle du Christ Jésus, pourquoi ne pourrai-je pas en faire autant moi aussi ? Rappelez-vous bien que la religion véritable ne consiste pas seulement en paroles, il faut passer aux actes. Par conséquent, si vous trouvez des choses admirables, ne vous contentez pas de dire : "C'est beau, ça me plaît." Dites plutôt : "Je veux m'efforcer d'accomplir moi-même ce que je lis à propos d'un autre garçon et qui provoque mon étonnement."²⁵

Aux garçons de son école, don Bosco associait évidemment la masse de ses jeunes compatriotes et le public des Letture cattolice, la collection dans laquelle l'ouvrage paraissait. Ils en tireraient parti à leur convenance.

Par expérience et par sagesse innée, il croyait peu à l'action pédagogique des théories enseignées. L'exemple influence l'âme, surtout l'âme adolescente, avec une efficacité très supérieure aux discours. La culture morale ne se transmet pas autrement. Ayant consacré environ la moitié du Galantuomo pour 1859, paru dans les semaines précédant la biographie, à des récits de vies de saints de la région, don Bosco les

avait présentés aux lecteurs en ces termes :

"Je dois vous dire deux mots sur le choix des matières réunies dans le présent almanach. Comme toujours dans le passé, j'ai eu un double but : promouvoir l'amour de la religion et me rendre utile et agréable à mes lecteurs. C'est pourquoi j'ai mis ici en bonne place quelques vies de saints qui ont vécu dans votre Etat ; et je suis convaincu qu'en mettant sous vos yeux les illustres vertus de vos compatriotes, sinon d'autres sentiments, au moins l'amour de la patrie, qui est tellement exalté de nos jours, vous poussera à étudier leurs vies et à imiter leurs vertus."²⁶

Don Bosco croyait à la force moralisatrice des exemples capables de susciter la sympathie et, par elle, l'imitation du témoin. Leur proximité psychologique était nécessaire. Dans les récits de cette période, elle était certaine : Dominique Savio était proche de ses élèves, les saints savo-yards ou piémontais l'étaient de ses compatriotes des Etats sardes. Il partageait en effet sur l'éducation des idées qui flottaient dans l'air de son siècle²⁷. L'éducation, pensait Melchiorre Delfico, est oeuvre de perfectionnement moral ; on y parvient par l'acquisition de comportements adaptés. Ces comportements sont habituellement engendrés par une certaine sensibilité imitative, qui est la sympathie, autrement dit la "cosensibilité" (sentir ce que l'autre ressent) ou encore l'imitation interne. La sympathie, faculté de partager les passions d'autrui, était, pour les tenants de cette pédagogie, à la base de la moralisation humaine. Elle déborde l'ordre affectif, où l'intellectualiste l'enferme ; elle est aussi une forme de connaissance. Le partage imitatif, non pas externe (gestes et mimiques), mais interne (les sentiments) est un moyen assuré de perfectionnement et donc d'éducation²⁸. L'imitation est une forme d'appropriation dans la communication, nous explique-t-on aujourd'hui. Dans ses formes interactives impliquant l'activité du sujet imitant et celle du sujet modèle, elle se révèle à la fois un moyen de relation et de communication et un instrument d'ap-

appropriation des connaissances. L'imitation est un des mécanismes psychosociaux du développement et des apprentissages. La situation interpersonnelle d'imitation et de modélisation est une forme particulière de la relation expert-novice, où se réalise la médiation sociale nécessaire aux acquisitions²⁹.

Pour don Bosco, les saints de la région Savoie-Piémont, Dominique Savio en particulier, étaient des êtres avec lesquels ses lecteurs pouvaient aisément entrer en sympathie admirative et imitative. A les regarder et à les étudier, ses compatriotes ne pouvaient manquer d'être au moins portés à les prendre pour modèles, à se les approprier, en un mot à les imiter. En l'occurrence, l'imitation n'était pas l'imitation extérieure, purement gestuelle, dont les esprits forts se sont régulièrement gaussés, mais une imitation dite parfois "symbolique"³⁰, qui n'est pas commandée par l'objet, mais par l'acte du modèle humain et, si l'on cherche bien, par les mouvements intimes dont cet acte est composé. Don Bosco demandait aux garçons d'imiter les vertus de Savio.³¹

Essayons de résumer sa démarche très pédagogique. La sympathie des garçons était assurée par la proximité du modèle : même milieu, mêmes activités, même style de vie. Elle incitait à la connaissance (par l'étude) et à l'appropriation imitative (par l'effort) de ce modèle. La sainteté de Dominique Savio garantissait la qualité du modèle. La biographie de cet enfant était un long exemplum à l'intention des jeunes. Don Bosco l'avait rédigée dans l'espoir certes de les intéresser et de les distraire, mais surtout dans celui d'élever leurs âmes par l'imitation "symbolique" d'un modèle vertueux.

Instrument éducatif de la jeunesse, cette histoire était aussi, pour les éducateurs, une leçon en acte de direction morale et spirituelle d'adolescent. Don Bosco ne s'y adressait jamais explicitement aux maîtres, comme il lui arrivera de le faire ailleurs³². Il leur parlait à travers

l'histoire de l'âme de son jeune disciple.

Il leur proposait d'abord un idéal vivant de sainteté simple et joyeuse, très conforme, entre parenthèses, à sa propre spiritualité. La sainteté n'est pas réservée à quelques inconnus improbables : elle convient même à des jeunes ordinaires. Pas de tension crucifiante. "Ici, nous faisons consister la sainteté à vivre très joyeux", disait Dominique à l'un de ses amis³³. Don Bosco répugnait aux spiritualités austères du devoir pour lui-même et des mortifications extraordinaires.

Il enseignait ou rappelait aux éducateurs le rôle formateur du milieu. C'était, dans le cas de Dominique Savio, la "maison", avec son règlement, ses "supérieurs" et ses élèves. Il s'agissait d'un milieu préservé. La pensée de don Bosco semble avoir évolué au cours des années 1850. D'après la biographie, les rues et les places de la cité turinoise appartenaient au "monde pervers", qui contaminait et infectait les imprudents qui ne lui résistaient pas. Fidèle à son directeur, Savio ne baguenaudait pas au hasard quand il se rendait aux cours Bonzanino et Picco en pleine ville³⁴. Le maître spirituel Bosco attendait beaucoup du cadre de son institution. Par son règlement et les instructions des responsables, elle expliquait ses "devoirs" au dirigé Dominique. Car Dominique était scrupuleusement fidèle à tous ses "devoirs".³⁵ L'enfant intériorisait volontiers ces sortes d'impératifs, parce que, conformément à la pensée de don Bosco, il y discernait la volonté de Dieu sur lui. Les chapitres clés du règlement - encore manuscrit - de la "maison de l'oratoire S. François de Sales" portaient sur la piété, le travail, la bonne tenue, la charité fraternelle et l'obéissance, toutes qualités ou vertus dans lesquelles Dominique s'était distingué. Si l'on y ajoute l'esprit de mortification - trop poussé chez lui au gré de don Bosco - nous

avons dans cette liste les colonnes de l'édifice spirituel que la biographie présentait à l'admiration du lecteur. Dominique, très docile, se laissait guider par ce règlement que répétaient et commentaient don Bosco, le préfet Alasonatti et les jeunes assistants.

Une bonne direction évolue dans un climat de confiance mutuelle. Dans le cas de Dominique, dès la première entrevue, expliquait don Bosco, "je le pris à part et, nous étant mis à parler de ses études et de la vie qu'il avait connue jusque-là, nous sommes aussitôt entrés en pleine confiance, lui avec moi, moi avec lui"³⁶. La connaissance du dirigé est indispensable à la conduite de son âme. A la rencontre initiale de Castelnuovo, don Bosco avait déjà entamé avec délicatesse l'exploration du jardin intérieur de Dominique. Puis, après environ un mois dans sa maison de Turin, il avait entendu sa confession générale. Il s'était ainsi formé un jugement fondé sur l'adolescent. D'après la biographie, il avait ensuite observé l'évolution spirituelle du garçon, surtout quand il avait prétendu se macérer pour mieux ressembler au Christ en croix. Sa direction ne consistait pas en bavardages anodins et prolongés sans raison. Les entretiens du maître et du disciple étaient rares et brefs, le plus souvent limités au temps de confession, lui-même très court³⁷. Loin de cultiver l'évasion de son dirigé, don Bosco la retardait, la refoulait et la combattait. Elle aurait pu prendre prétexte de longues prières dans lesquelles Dominique se complaisait. Don Bosco, qui ne goûtait guère cette forme d'exaspération spirituelle de l'adolescent fervent, lui tenait les rênes relativement courtes. Il renvoyait Dominique à ses devoirs d'état : exercices de piété, labeur scolaire, horaire de l'institution ; à l'acceptation du dur quotidien et à un apostolat actif auprès de ses camarades. Il en résulte que ce disciple était vraiment dirigé. Sa liberté était sauve par un appel constant à ses ressources propres ; mais

le directeur don Bosco tenait à l'obéissance du dirigé Dominique et, dès qu'il le croyait nécessaire, prenait l'initiative de sa conduite. Le lecteur de la biographie le rérifie à propos des pénitences afflictives, telles que le jeûne et les macérations dans le repos ; à propos de la fréquentation des sacrements de pénitence et d'eucharistie, ainsi que du lancement dans l'action apostolique après la décision de l'enfant de "se faire saint"³⁸.

Enfin, cette histoire était une leçon de développement moral et spirituel (au sens de religieux) par l'action. Selon don Bosco, l'homme parvient à la "sainteté", perfection la plus élevée, par la vertu, la vertu reine étant comme il se doit la charité. L'exercice de la charité fraternelle au service non seulement des corps, mais des âmes d'autrui, procure à l'être l'épanouissement dans la sainteté. Les puissances de l'âme se recroquevillent et s'atrophient dans l'inertie ; elles grandissent et fleurissent dans le service désintéressé d'autrui. Nous sommes là au centre de la pédagogie morale de don Bosco. "La première chose qui lui fut conseillée pour se faire saint, apprenons-nous au début du chapitre XI de la biographie, fut de travailler à gagner des âmes à Dieu, car il n'y a rien de plus saint au monde que de coopérer au bien des âmes, pour le salut desquelles Jésus Christ a répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang précieux." Bien entendu, le service des âmes doublait, chez l'enfant Dominique, un service des corps, dans lequel il se dépensait de son mieux malgré la fragilité progressive de sa constitution³⁹.

Une histoire attendue

En ce mois de janvier 1859, la vie promise de Dominique Savio était attendue avec impatience au Valdocco ; elle y produisait déjà aussi quelques-uns des fruits souhaités par son rédacteur. Le 21 de ce mois, Michel Magon (1845-1859),

autre garçon exemplaire, quoique de tempérament très différent de Savio, mourait à son tour dans la maison. Don Bosco écrira aux premières lignes de la biographie de Magon :

"Mes chers garçons. Parmi ceux d'entre vous qui attendaient avec impatience la publication de la vie de Dominique Savio, il y avait le petit Michel Magon. Il s'ingéniait à glaner près des uns et des autres les traits significatifs de ce modèle de chrétien ; puis il s'employait de toutes ses forces à l'imiter. Et surtout il désirait ardemment posséder le récit⁴⁰ des vertus de celui dont il voulait faire son maître ..."

Magon aurait donc bien saisi le sens que don Bosco donnait à la biographie. Il n'avait pas connu personnellement ce camarade. L'histoire de ses vertus était pour lui un modèle à imiter. Le modèle était un maître ; et l'imitation, tout intérieure, celle des vertus de ce maître.

Les prodromes d'une guerre

La biographie de Dominique Savio était tombée dans un monde turinois rendu brusquement inquiet par des rumeurs belliqueuses. A la fin de 1858, observera don Bosco⁴¹, le Piémont percevait une menace de guerre dans les puissants armements autrichiens en Lombardie-Vénétie. En fait, dans cette région en agitation permanente, les Autrichiens se tenaient prêts à répondre à toute attaque, l'approche d'une nouvelle tentative de libération sur la frontière piémontaise paraissant de plus en plus probable. Mais don Bosco, dans son ignorance des menées secrètes du comte Cavour, ne voyait là que dicerie (racontars). A son avis, le principe de la guerre sur le point d'éclater devait être cherché dans la phrase sur les moins bonnes relations entre la France et l'Autriche, prononcée le 1er janvier à Paris par Napoléon III devant le baron de Hubner, ambassadeur d'Autriche en France⁴². Un historien du Second Empire a relaté l'incident dans son cadre et avec ses répercussions : "Je regrette que nos relations avec votre gouvernement ne soient plus aussi bonnes que par

le passé ; mais je vous prie de dire à l'Empereur que mes sentiments personnels n'ont pas changé ...". Il commentait : "La phrase une fois lancée vola de bouche en bouche sans qu'il fût possible de la reprendre, de l'amoindrir ou de la désavouer. La solennité du jour et du lieu - réception du corps diplomatique le jour de l'An aux Tuileries - , le haut rang de M. de Hubner, la récente rencontre de Plombières, les bruits de guerre déjà répandus, l'agitation devenue permanente en Italie, les perpétuelles intrigues de Cavour, tout accentua le langage impérial. Pour les gens informés d'Europe, tout ce qu'on avait jusque-là pressenti plutôt que connu, tout ce qu'on avait essayé d'écarter comme invraisemblable ou de nier comme impossible, tout cela s'éclaira d'une lueur éclatante non moins que soudaine, et on se crut transporté en plein drame ..."⁴³ Don Bosco se conforma donc à l'opinion générale, selon laquelle le spectre de la guerre s'était tout à coup, ce 1er janvier 1859, dressé sur l'Europe. Il écrira prudemment dans sa Storia d'Italia : "Dans ces mots certains ne découvrirent qu'une remontrance à l'Autriche, mais d'autres les considérèrent comme un signe de guerre, et les faits démontrèrent que ces derniers ne se trompaient pas."

La menace prit un tour encore plus grave le 10 janvier par le discours que le roi Victor-Emmanuel prononça devant le parlement piémontais : "Notre situation n'est pas exempte de dangers, affirmait-il, car, si nous respectons les traités, d'autre part nous ne sommes pas insensibles au cri de douleur qui, de tant de parties de l'Italie, s'élève vers nous. Puissants par la concorde, confiants dans notre bon droit, attendons avec prudence et fermeté les décrets de la divine Providence."⁴⁴ Il est prouvé que la formule du grido di dolore, trop bien accordée au tempérament émotif des Latins, avait été proposée par Napoléon en lieu et place d'une formule du souverain sarde jugée par lui trop violente !⁴⁵ Les

Lombards accourus d'outre-Tessin pour entendre le roi furent transportés d'enthousiasme et s'empressèrent de le faire savoir.

Don Bosco remarquera, quant à lui, qu'après ce jour de l'an fatidique l'Autriche s'était mise à accroître démesurément ses forces dans le nord de l'Italie, que le Piémont avait lui aussi entrepris de s'armer puissamment et que la France s'était alliée aux Piémontais contre l'Autriche. Une phrase énigmatique : "lasciando a parte le ragioni che a cio' la spinsero" (laissant de côté les raisons qui y poussèrent la France) refusait d'expliquer l'engagement français dans l'aventure italienne. Dans sa Storia don Bosco ne s'étendra que sur le congrès des puissances, dont la réunion eût permis d'éviter la guerre. Soit ignorance, soit prudence, il omettra de relever que Cavour, par des voyages et des intrigues, s'appliquait simultanément à en empêcher la tenue. Fataliste, il écrivit : "Mais Dieu voulait visiter les peuples par le fléau de la guerre, et le congrès échoua."⁴⁶ Dans les mêmes jours, un traité franco-sarde était signé à Paris le 26 janvier et, le 28 ou le 29, à Turin, pour confirmer l'alliance militaire et l'objectif de la guerre, qui était la création d'un royaume en Haute-Italie, conformément aux projets de Plombières. Toutefois, l'alliance offensive et défensive franco-piémontaise restait subordonnée à un acte agressif de l'Autriche⁴⁷.

Don Bosco résistait-il au vent de guerre et d'exaltation nationaliste qui soufflait sur le Piémont ? Il ne voulait certainement pas de mal à l'empereur François-Joseph d'Autriche ; dans sa Storia d'Italia de 1855, il l'avait abondamment loué pour sa prudence et son sens religieux au temps de la guerre de Crimée⁴⁸. Mais la préparation active d'une deuxième édition de cette Storia, prolongée jusqu'au récit des événements de mars 1859, nous signifie pour le moins

qu'il adhérerait à l'actualité de son pays⁴⁹. La diffusion programmée d'une histoire d'Italie à l'heure de la deuxième guerre d'indépendance de la péninsule et dans la capitale qui en prenait l'initiative s'accordait peu avec un pacifisme déterminé de son auteur. Cependant don Bosco n'entrait certainement pas le coeur léger dans une guerre qu'il ne pouvait que supporter. Dans ses quelques lettres contemporaines ses rares phrases sur la guerre n'eurent rien d'enthousiaste. Le 5 avril, il regrettait "le trouble aspect des affaires politiques" qui ralentissait ses propres décisions⁵⁰ ; et, à la veille des hostilités, il avouait que "les nouvelles politiques d'aujourd'hui sont graves et très alarmantes"⁵¹. Ses récits postérieurs d'une guerre pourtant gagnée par ses compatriotes et amorce de la grandeur nouvelle de son pays, ont toujours été teintés de quelque mélancolie.

La guerre de 1859

En Piémont, au fur et à mesure que courait le mois de mars, l'atmosphère déjà pesante s'alourdissait encore. Le congrès préconisé par l'Angleterre eût obligé le pays à désarmer. Le 17 mars, un décret sarde autorisait la création de corps francs ; de tous côtés, les volontaires affluaient et étaient rassemblés dans des dépôts organisés, soit à Cuneo soit à Savigliano. Garibaldi était, disait-on, à Turin ; il avait des conférences avec le chef de cabinet, avec le roi lui-même et enrôlait les forces révolutionnaires sous le drapeau de Victor-Emmanuel. A ceux qui parlaient du congrès, les familiers, les serviteurs du premier ministre répliquaient : "Il n'y aura pas de congrès. M. de Cavour est bien trop joyeux pour cela." En fait, Napoléon III et donc la France, nullement ravis par une guerre au service du Piémont, se laissaient manoeuvrer par un diplomate, convaincu que seul un conflit armé lui permettrait d'aboutir dans ses desseins⁵². L'Europe dérivait vers une guerre qu'à la fin-mars les gouvernants autrichiens

se mirent à tenir pour inévitable.

L'empereur François-Joseph commit la faute d'en prendre l'initiative ; pris au piège, les Français devraient se jeter sur lui. Le 23 avril, il fit remettre à Cavour un ultimatum pour l'Etat sarde : ou le désarmement ou la guerre, réponse dans les trois jours⁵³. Le 26, le délai ayant expiré, Cavour répondit que le pays ne désarmerait pas. Entre temps, il avait réclamé et obtenu l'aide de Paris. La guerre virtuellement engagée entraînerait donc la France auprès des Etats sardes, en soi seuls impliqués dans le conflit avec l'Autriche. Le mécanisme cavourien avait bien fonctionné.

L'armée autrichienne aurait pu et dû, pour prendre l'avantage, franchir la frontière lombardo-piémontaise (le Tessin) dès le 27 avril. Malgré ses deux cent mille hommes massés de Venise aux bords du Piémont⁵⁴, elle ne le fit guère, si ce n'est dans la direction de Vercelli et Tortone. Son calme permit aux divisions françaises, après avoir traversé les Alpes pour aboutir à Susa ou longé en bateau la côte méditerranéenne de Marseille à Gênes, de se concentrer en Italie du Nord. Elles y trouvaient une armée piémontaise dûment mobilisée et en action pour la défense de Turin. Napoléon III lui-même prit le commandement des troupes. Le 18 mai, l'armée française fut en place au sud-est et à l'est du Piémont, face à un ennemi qui, par chance, ne gênait pas ses mouvements.

Le 20 mai, les Autrichiens tentèrent une reconnaissance importante sur la rive droite du Pô ; les Français les chassèrent de la petite ville de Montebello. Cependant, au Nord, Garibaldi et ses bataillons de volontaires traversaient le Tessin et se lançaient dans la direction de Varese. Côté français, quelques combats furent livrés, soit à Palestro au sud de Novara (30 et 31 mai), soit à Turbigo sur le Tessin (3 juin). Les troupes franco-piémontaises pénétrèrent alors

en Lombardie et piquèrent sur la capitale Milan. Une rude bataille livrée à Magenta (4 juin) leur ouvrit la route de cette ville. Milan, très nationaliste, s'empressa d'arborer le drapeau italien ; et, le 8 juin, Napoléon III y entra et y fut acclamé. Les Autrichiens, après leur défaite de Magenta et une violente poussée à Melegnano (Marignan) (9 juin), faisaient retraite vers la Vénétie et abandonnaient toute la rive droite du Pô. Les franco-piémontais les suivaient.⁵⁵

La bataille qui décida du sort de la guerre fut livrée le 24 juin sur une plaine bosselée de côteaux plus ou moins escarpés, au sud du lac de Garde et le long du Mincio, rivière frontière entre la Lombardie et la Vénétie. Vers le Nord, sur l'aile gauche (du point de vue allié), les Autrichiens affrontaient les Piémontais dans le secteur dit de San Martino. A quelque distance vers le Sud, ils rencontraient les Français dans les secteurs des bourgs de Solférino et de Medole⁵⁶. Ils avaient eu soin d'installer leur artillerie sur des hauteurs qu'ils connaissaient bien. Ces canons produiraient d'horribles trouées parmi les fantassins alliés. Ce 24 juin, après de premiers heurts imprévus à l'aube - car les troupes avaient bivouaqué la nuit précédente sans se rendre compte qu'elles étaient presque au contact - Napoléon comprit qu'il ne l'emporterait qu'en enfonçant le centre adverse vers Solférino ; de la sorte, il libérerait les ailes de l'armée, c'est-à-dire les Piémontais de San Martino à gauche, les généraux Niel et Canrobert de Medole et Castel Goffredo à droite. Solférino était dominé par une haute tour (la Spia d'Italia) . Le village fut abordé par ses hauteurs du sud. Les colonnes françaises le tournèrent donc, gravirent le mamelon et, vers deux heures de l'après-midi, le drapeau tricolore flotta sur la Spia. Ce fut l'épisode marquant d'un combat multiple étendu sur une douzaine de kilomètres, où les troupes soit avançaient, soit reculaient sous le feu adverse. Un orage, puis la nuit calmèrent la

bataille. Déjà, les Autrichiens repassaient le Mincio et gagnaient la Vénétie. Quand le 25 se leva, les alliés mesurèrent le coût de leur victoire. Le Napoléon III n'avait pas la sérénité cruelle du premier du nom après Austerlitz, Wagram ou Eylau. L'horreur l'emporta sur la joie. Partout, ce n'était que champs dévastés, ruines d'édifices canonnés, morts aux formes rigides, blessés tantôt stupéfiés sous le coup, tantôt se tordant dans les douleurs de l'inflammation. Pendant deux jours, les hommes de corvée creusèrent des trous pour enterrer les tués, tandis que les blessés étaient évacués lentement en ambulances vers des villes aussitôt débordées par l'afflux. Les Français avaient perdu 1.600 tués, 1.500 disparus et 8.500 blessés ; l'armée sarde 700 tués, 1.200 disparus et 3.500 blessés ; les Autrichiens perdirent 13.000 tués ou blessés et 9.000 disparus⁵⁷ :

Puis le vent tourna. Alors que, au début de juillet, l'armée alliée s'attendait à une offensive à travers la Vénétie, la nouvelle se répandit tout à coup qu'un armistice avait été conclu. L'initiative provenait cette fois du seul Napoléon. Il avait beaucoup hésité à entrer dans cette guerre. Dans le pays, l'opinion était perplexe. Les catholiques français dénonçaient le conflit ; leur extrême droite, avec virulence.⁵⁸ Or, contrairement à ses prévisions, il suscitait des mouvements et des désordres qui l'inquiétaient. Dans la péninsule italienne, le déclenchement des hostilités contre l'Autriche avait en effet donné le signal d'une chaîne d'insurrections depuis la Toscane jusqu'aux territoires du pape. Les agents de Cavour avaient rempli leur mission. Le 27 avril, Florence s'était soulevée ; les duchés de Parme et de Modène avaient suivi ; la fièvre avait gagné Bologne. Les représentants du Piémont s'étaient aussitôt manifestés. La révolution de Florence avait été réglée "avec la précision d'une parade" par les soins du ministre (ambassadeur) sarde,

ironisera un historien français⁵⁹. Le soir même, le grand-duc Léopold quittait sa capitale pour se réfugier à Bologne ; et le diplomate piémontais se muait en gouverneur au nom de son pays. Au début de mai, les trônes déjà ébranlés de la rive droite du Pô s'étaient écroulés. La duchesse de Parme d'abord, le duc de Modène ensuite avaient abandonné leurs Etats aux commissaires du Piémont. En même temps, la révolution progressait en Romagne pontificale. Napoléon s'alarmait des bruits selon lesquels le Piémont allait réunir toute l'Italie en un seul Etat⁶⁰. Le 27 décembre, il écrira à Pie IX que "parmi les raisons puissantes qui m'ont engagé à faire si promptement la paix, il faut compter la crainte de voir la révolution prendre tous les jours de grandes proportions. Les faits ont une logique implacable, continuait-il ; et, malgré mon dévouement au Saint-Siège, malgré la présence de mes troupes à Rome, je ne pouvais échapper à une certaine solidarité avec les effets du mouvement national provoqué en Italie par la lutte contre l'Autriche"⁶¹. Au reste, il n'en voulait nullement aux Autrichiens et à leur empereur. Le courage de leurs soldats dans la guerre forcèrent son admiration au lendemain de Solferino ; il ordonna d'entourer de soins certains de leurs blessés et de leurs officiers prisonniers. Si bien que, tout à fait à l'insu et contre les plus chers désirs de Cavour, qui espérait par la guerre conquérir non seulement la Lombardie, mais aussi la Vénétie, il mit fin aux combats contre un adversaire qu'il estimait. Le 6 juillet, il dépêcha un messenger de paix à François-Joseph installé à Vérone ; le lendemain l'officier revint pour dire à l'empereur des Français que l'empereur d'Autriche acceptait l'armistice ; et, le 11 juillet, cet armistice fut conclu en bonne forme entre les deux souverains au village de Villafranca, c'est-à-dire à l'entrée de la Vénétie. Les Piémontais avaient été laissés hors jeu. Victor-Emmanuel demeura calme, mais Cavour entra dans une terrible fureur, se dit trahi et abandonna la présidence du conseil de l'Etat

sarde, entraînant ainsi la démission du ministère entier⁶².

Au Valdocco, don Bosco suivait ces événements comme tous les Turinois. Mais il avait aussi ses propres préoccupations nées de la guerre et de ses remous. En avril, des fonctionnaires étaient venus vérifier les capacités d'accueil de son oratoire en cas de réquisition. Il s'attendait, écrivait-il alors à un correspondant, à "faire son paquet d'un moment à l'autre"⁶³. Les menées insurrectionnelles dans les Etats pontificaux, à Bologne, Pérouse et Ravenne, qui mettaient Pie IX en cause, l'inquiétèrent fort, d'autant plus que, le 23 juin, les troupes du pape commirent la faute de riposter aux insurgés de Pérouse par le sac de la ville, geste malheureux aussitôt exploité contre le souverain pontife⁶⁴. Peu après la première ouverture de Napoléon à François-Joseph (6 et 7 juillet), les bruits de paix lui parvinrent à Turin. Le 10 juillet, en soirée, il pouvait annoncer à la comtesse Cravosio, dont un frère avait été blessé et qu'éplorait la présence d'un fils dans l'armée sarde, que la paix était sur le point d'être conclue. D'où la surprise de cette dame et de sa fille Filomena quand, le lendemain matin, sur le chemin de l'église S. Dalmazzo, via Dora Grossa, elles entendirent crier (aux dires postérieurs de Filomena) : "Pace di Villafranca conchiusa stanotte fra l'Imperatore Napoleone, Vittorio Emmanuele e l'Imperatore Francesco d'Austria", c'est-à-dire : "Paix de Villafranca conclue cette nuit entre l'empereur Napoléon, Victor Emmanuel et l'empereur d'Autriche François"⁶⁵. Quatre jours après, les vivats des Turinois à l'empereur et au roi victorieux eurent un écho dans sa correspondance. Selon le post-scriptum d'une lettre qu'il écrivait le 15 juillet au cardinal Viale Prela :

"Au milieu de cette lettre, à 5 h. ½ après midi, je suis assourdi par les evviva à Napoléon et à notre Roi qui font leur entrée et qui passent sous la fenêtre de cette pièce."⁶⁶

Il n'était pas descendu parmi les badauds de la rue.

Solférino dans l'imaginaire de don Bosco

Cette guerre, qu'il allait plusieurs fois raconter, lui laissait des impressions très mélangées. Solférino avait été la grande et sanglante bataille d'une lutte menée par ses concitoyens dans une province proche de lui. L'image qu'il conserva des péripéties et du prix de la victoire parut dans deux écrits de genre opposé : l'un de type sérieux dans un chapitre de la Storia d'Italia à partir de l'édition de 1861, l'autre de mode burlesque dans le Galantuomo de la fin de l'année 1859.

Le nouveau chapitre de la Storia était surtout significatif par son titre : "La guerra del 1859 ossia la conquista della Lombardia" (la guerre de 1859 ou la conquête de la Lombardie). A la différence des patriotes italiens, le rédacteur de cette page ne semblait pas convaincu que la guerre avait "libéré" les Milanais du joug autrichien. Elle avait abouti à la "conquête" de la Lombardie. Le récit de la bataille de Solférino lui conférait un air épique par une comparaison avec celle des Champs catalauniques, quelque quatorze cents ans auparavant. Il faisait peut-être la part un peu trop belle à l'ouvrage de l'après-midi, qui, au vrai, suivit l'enlèvement de Solférino. Lisons :

"Mais la bataille décisive fut livrée à Solférino et à S. Martino, qui sont deux petits villages proches du Mincio, fleuve qui sépare la Lombardie de la Vénétie. Là se déroula une bataille dont on ne lit pas d'exemple depuis celle d'Aétius et d'Attila survenue en France aux Champs catalauniques, autrement dit sur la plaine de Chalons. La ligne de bataille s'étendait sur plus de dix milles. On calcule qu'il y avait environ 250.000 hommes de chaque côté⁶⁷. L'empereur des Français, le roi de Sardaigne et l'empereur d'Autriche commandaient leurs armées en personne. Le combat commença le 24 juin à 4 h. du matin. De l'issue de la bataille dépendait la gloire ou la honte de l'une des deux nations. On se battit donc des deux côtés avec acharnement. Les Autrichiens, plus familiers des sites et favorisés par leurs positions, remportaient beaucoup d'avantages, tandis que les Français et les Piémontais subissaient de très lourdes pertes. Jusqu'à trois heures de l'après-midi, la victoire sembla pencher pour les Autrichiens. Les alliés, favorisés par

la véhémence d'un ouragan assaillirent alors leurs ennemis avec une telle impétuosité et un tel courage qu'après d'horribles massacres ils emportèrent la victoire. Quand la nuit tomba, le champ de bataille resta au pouvoir des nôtres. Grandes furent les pertes des deux côtés. L'ennemi dut se retirer au-delà du Mincio et se concentrer sur une plaine défendue par ⁶⁸legg⁸forteresses de Mantoue, Peschiera, Vérone et Legnago ..."

Pour l'occasion, le Galantuomo prétendait s'être fait marchand de boissons fraîches au service de l'armée franco-sarde. Le 24 juin, expliquait-il, il avait déjà vendu la plus grande partie de sa marchandise aux Piémontais (donc du côté de San Martino), quand,

"... à dix heures du matin, j'entendis crier : - Arrière, arrière, nous sommes pris de flanc. Je ne voulais pas m'amuser à courir avec les soldats ; je me suis mis sur le bord de la route, puis je suis allé sur une petite colline voisine pendant que les nôtres reculaient sur une meilleure position. Mais, pauvre de moi, je me suis alors trouvé presque sous le feu des Piémontais et des Teutons. Les balles et même les boulets de canon tombaient autour de moi comme les noix bien mûres quand on les abat de l'arbre. Je vis plusieurs fois les Autrichiens faire courir les nôtres, plusieurs fois les nôtres chasser les Autrichiens. Et toujours des fusillades, des canonnades, des baïonnettades, des cris d'encouragement, des gémissements de blessés et de mourants. Ces clameurs, ces cris, ces plaintes mêlés faisaient un vacarme infernal. Finalement, quand le soir tomba, un grand orage éclata, il favorisa beaucoup les nôtres et rendit inutiles les efforts des ennemis, qui furent contraints à se retirer. J'ai alors cherché à descendre dans la vallée, mais une terreur involontaire me retint. Partout où je tournais mon regard, je ne voyais que des morts, des blessés et des moribonds qui demandaient grâce. J'aurais voulu m'occuper de tous, les secourir tous, mais ce n'était pas possible. Je me suis joint à d'autres, nous avons travaillé huit jours pour transporter les blessés à l'hôpital et ensevelir les morts. - Un général piémontais présent aux ambulances des blessés dit qu'une bataille pareille était sans exemple dans l'histoire. Il y avait environ trois cent mille Français et Piémontais contre trois cent mille Teutons. On se battit vaillamment des deux côtés ; le nombre de morts et de blessés mis hors de combat s'éleva à plus de cinquante mille hommes."

Le Galantuomo terminait sa description de la bataille de

Solférino par un brin de philosophie de la guerre, que la Storia d'Italia n'a pas répété. Telle était probablement la pensée dominante de don Bosco sur l'événement : la guerre, par les horreurs qu'elle entraîne, est toujours un mal.

"On m'assure, continuait-il, que Napoléon a dit : - Les Teutons ont perdu le terrain, nous avons perdu les hommes. Il voulait signifier que les pertes avaient été plus fortes de notre côté. Nous savons bien que l'on ne peut faire la guerre sans laisser des morts de part et d'autre. Comme on ne peut faire une omelette sans casser des oeufs, on ne peut faire la guerre sans tueries. Mais, après avoir vu la bataille de Solférino, j'ai toujours dit que la guerre est chose horrible et je la crois vraiment contraire à la charité."

Il eût été malséant de clore le paragraphe du Galantuomo sur une discordance trop sensible avec la satisfaction générale d'une nation victorieuse.

"Quoi qu'il en soit de cette bataille, la victoire nous est revenue et les Autrichiens ont été contraints de repasser le Mincio, un fleuve qui sépare la Lombardie de la Vénétie."⁶⁹

Inutile de pointer les erreurs et les incohérences de ce récit. Que penser des yeux du Galantuomo, capables de découvrir l'horreur du champ de bataille quand il descendait de sa colline à la nuit tombée ? Le style de cette pièce : simple, presque enfantin et teinté d'ironie envers soi, était bien celui de don Bosco⁷⁰. Quand l'année 1859 touchait à sa fin, malgré le prix payé, il partageait, sinon l'enthousiasme, au moins la satisfaction de ses concitoyens en qualifiant son almanach de "piémontais-lombard" au lieu de simplement "piémontais", comme il avait fait jusqu'alors. "J'ai fait cela pour signifier que moi aussi je vote pour l'acceptation de ce royaume. Ainsi le don sera complet. Je veux aussi de la sorte faire savoir que les galantuomini ne sont pas opposés à l'union de la Lombardie avec le Piémont."⁷¹

La nouvelle édition de la Storia d'Italia

Le 15 juillet 1859, don Bosco remerciait le cardinal ar-

chevêque de Bologne pour les renseignements qu'il lui avait fournis sur le cardinal Mezzofanti. Il ajoutait : "Et, puisqu'ils sont entrés dans une Histoire d'Italie qui vient d'être imprimée, je prie Votre Excellence de bien vouloir en accepter un exemplaire en hommage de ma plus sincère gratitude ..."⁷² L'édition revue, corrigée et amplifiée de la Storia d'Italia de don Bosco, qui avait été publiée pour la première fois quatre années auparavant, était donc prête pour la diffusion au temps de l'armistice de Villafranca⁷³.

Don Bosco avait voulu faire de son livre un manuel d'histoire pour les élèves des écoles normales. Pour cela, il avait cherché à correspondre aux exigences des programmes scolaires du gouvernement. Les remaniements de l'oeuvre primitive avaient été importants. Certes le plan d'ensemble en quatre périodes de l'édition de 1855 avait persisté : 1) l'Italie païenne jusqu'au début de l'ère chrétienne, 2) l'Italie chrétienne jusqu'en 496, 3) l'Italie médiévale jusqu'en 1492 et 4) l'Italie moderne jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle. Mais, tout d'abord, quelque trente-cinq chapitres de la première, de la troisième et de la quatrième parties, autrement dit touchant l'Italie primitive, médiévale et moderne, avaient été amplifiés⁷⁴. Puis l'histoire moderne du pays avait été prolongée du temps de la guerre de Crimée, dite ici guerre d'Orient, en 1854-1855, aux premiers mois de l'année 1859. L'auteur espérait encore une paix qui préserverait la tranquillité des trônes et la félicité des populations :

"Nous allons donc mettre ici un terme aux récits sur l'Histoire d'Italie, et nous devons le faire en un moment (30 mars 1859) où de graves événements semblent imminents en Italie et dans toute l'Europe. Maintenant toutefois que les principales puissances d'Europe se sont mises d'accord pour tenir un congrès afin d'éviter les désastres de la guerre, nous espérons que les différends connaîtront un dénouement pacifique. Veuille donc la Divine Providence, entre les mains de qui se trouve le sort des hommes, ramener parmi

nous l'arc-en-ciel de la paix, la tranquillité des trônes, la félicité des peuples, la prospérité de l'Italie et du monde entier."⁷⁵

Enfin, dans l'histoire de l'Italie moderne, sur un total de quarante-cinq chapitres, huit nouveaux chapitres ajoutaient à l'histoire contemporaine de la nation un certain nombre de traits particuliers. Ils tiraient l'oeil du lecteur curieux de l'idéologie de l'ouvrage et donc de son auteur. C'est encore notre cas ici.

Le nouveau chapitre XXXVII sur le tremblement de terre de Naples, l'ouverture inattendue de la Chine au libre commerce de l'étranger et l'apparition de la comète Donati dans le ciel entre juin et octobre 1858, ne présentaient qu'un intérêt moyen. Il en allait autrement pour les sept autres, autant de petites biographies de personnages ayant laissé, selon don Bosco, un nom dans l'Italie de la première partie de son siècle. Pour les portraits de gens célèbres, un genre qui lui réussissait bien, il s'était arrêté à Antonio Canova (+ 1822) dans son édition de 1855. Il complétait la galerie par ceux de contemporains moralement exemplaires, dont il proposait les vertus à l'imitation de ses jeunes lecteurs. On le sait, il assignait à l'histoire une fonction moralisatrice. La sympathie des lecteurs pour ses nouveaux personnages lui paraissait d'autant plus assurée "que certains d'entre vous les ont peut-être personnellement connus."⁷⁶

Au vrai, les jeunes destinataires de la Storia ignoraient probablement tout du prêtre Carlo Denina, né près de Saluzzo en 1731 et mort à Turin en 1812 (chap. XXXVIII). Cet érudit piémontais, auteur d'un ouvrage sur Le rivoluzioni d'Italia⁷⁷, que don Bosco avait peut-être feuilleté quand il composait sa Storia, était un petit homme nerveux⁷⁸. La notice ne disait pas que le troisième volume de ses Rivoluzioni

zioni avait trop témoigné de la rigueur de jugement de ce prêtre. C'était, selon lui, les mauvais systèmes éducatifs, les moeurs des patriciens, la mendicité endémique, le nombre excessif des moines et des prêtres, qui avaient entraîné la décadence italienne. La classe privilégiée, déchaînée contre lui, l'avait fait expédier à Vercelli. Don Bosco, qui, vraisemblablement, n'ignorait pas cette péripétie, vantait de préférence le grand travailleur⁷⁹. "Toute parcelle de temps était pour lui un trésor, ce qui contribua à le faire merveilleusement progresser dans l'étude." Vers la fin du chapitre, on apprenait que "Denina avait passé quatre-vingt-deux ans dans l'étude et le labeur (litt. : la fatigue). Jusque dans sa vieillesse il ne perdit pas un moment sans lire ou entendre lire, sans écrire ou corriger quelque travail." Denina aurait donc appliqué l'un des principes de vie de don Bosco.

Le chapitre suivant (chap. XXXIX) de la nouvelle édition était consacré à Joseph de Maistre (1754-1821), une personnalité des Etats sardes que don Bosco regrettait sans doute de n'avoir pas introduite dans son livre dès l'édition primitive, de préférence à Canova mort après lui. Sa notice témoignait d'une admiration sans mélange pour l'écrivain contre-révolutionnaire par excellence et le défenseur vigoureux de la papauté. Le comte Joseph de Maistre fut, expliquait don Bosco, "un profond écrivain politique et religieux", dont le regard avait percé l'avenir. Dès 1784, il avait prévu "les bouleversements politiques qui devaient mettre sens dessus dessous la France et l'Europe. Il avait entre autres coutume de dire : ce siècle est caractérisé par un esprit destructeur qui n'a rien épargné : lois, coutumes, institutions politiques, il s'est acharné sur tout, il a cherché à tout attaquer et à tout détruire. Le désordre et le massacre s'étendront jusqu'à des limites, dont, pour l'heure, on ne

peut imaginer la profondeur." Don Bosco plaçait au premier rang de ses oeuvres le livre Du Pape, dont il célébrait le très haut prix (sommamente pregiata). Il louait sans réserve la philosophie sociale des Soirées de Saint-Pétersbourg. Il y découvrait "une morale pure et religieuse, l'amour de l'ordre, de la justice, une grande élévation de pensée et la force de l'éloquence. On peut dire des Soirées de Saint-Pétersbourg qu'elles sont un Traité de philosophie chrétienne." Don Bosco le trouvait "sublime", terme qui, sous sa plume, n'était pas loin de signifier "inspiré". Bien entendu, comme tous les grands hommes de cette Storia, "il était l'ennemi farouche (inimicissimo) de l'oisiveté". En conséquence : "... et au milieu de la multitude de ses occupations, il trouva le temps d'écrire de nombreux travaux de sublime érudition, qui l'ont fait appeler le santo Padre della filosofia." (le saint Père de la philosophie). Nous savons avec quelle passion Joseph de Maistre se fit le héraut de l'infailibilité du saint Père de la catholicité. A la différence de la plupart des personnalités du livre, Joseph de Maistre n'était pas seulement un exemple par ses comportements, mais un maître par ses leçons. L'admiration de don Bosco pour Joseph de Maistre classera sa Storia dans un courant idéologique hostile aux Lumières, qui n'était pas précisément celui de la "modernité".

Antonio Cesari (1760-1828), oratorien lettré (chap. XLI) avait commenté, pour l'instruction de ses compatriotes, les grands classiques italiens médiévaux : lo Specchio della vera penitenza (le Miroir de la véritable pénitence) du dominicain Iacopo Passavanti, les Vies des saints Pères de Domenico Cavalca, les Fioretti de saint François d'Assise et surtout la Divine Comédie de Dante Alighieri, dont il ne souffrait pas qu'on dît le moindre mal. Son zèle exceptionnel lui avait probablement valu une place d'honneur dans la Storia de don Bosco. Celui-ci remarquait avec satisfac-

tion que "parmi ses profondes études il n'oubliait pas ses devoirs de prêtre. Il prêchait donc avec grand fruit, une foule immense d'auditeurs accourait à ses sermons, tous admiraient l'élégance et le grand art de l'orateur." Don Bosco relevait aussi qu'"il trouvait le temps d'instruire la jeunesse, de visiter les prisonniers, d'assister les malades et de secourir les familles dans l'indigence".

Vincenzo Monti (1754-1828) (chap. XLII) avait été poète et aussi, un temps, commissaire politique ; mais, reconnaissant don Bosco apparemment peu enclin à louer son administration, il n'avait de talent que pour la poésie. La notice résumait les grands poèmes de Monti : la Mascheroniana (du nom du poète et philosophe Mascheroni) et la Basswilliana (du nom du révolutionnaire français Bassville, qui avait été tué à Rome en 1793). Don Bosco citait plusieurs strophes de ce poème hostile à la Révolution française : l'ombre de Bassville, peu fier de soi, y conversait avec le roi guillotiné Louis XVI. En un temps où l'Italie du Risorgimento s'apprêtait à bousculer Rome et le pape, les vers de Vincenzo Monti sur la terreur sacrée de qui s'attaque au Vatican avaient une résonnance particulière. Monti, pas toujours admirable au cours de son existence, avait eu une fin exemplaire. Don Bosco, pour qui le jour de la mort était le plus important de la vie, ne manquait pas de le relever.

"Il avait passé sa vie dans l'étude et à faire du bien aux autres ; mais, dans ses derniers instants, il regrettait certains de ses écrits moins édifiants (exactement : non buoni, pas bons), que le climat de l'époque lui avait fait publier. Il eût aimé pouvoir les brûler ; il recommanda à ses amis de les faire tomber dans l'oubli. Il ne trouva de réconfort que dans le repentir et dans les autres oeuvres qu'il avait composées en conformité avec la morale et la religion."

La fin avait racheté le reste, Monti méritait une place dans la Storia d'Italia de notre don Bosco.

Le cardinal Giuseppe Mezzofanti (1774-1840) (chap. XLIII), avait été un phénomène linguistique. Don Bosco relevait avec admiration que, "si l'on ajoute les dialectes aux langues principales qu'il connaissait, nous pouvons dire que Mezzofanti savait, écrivait et parlait plus de trois cents langues différents". Mais quelle austérité de vie ! "Sa vie était toujours régulière ; il ne sortait jamais de chez lui sinon pour aller à l'église, à sa chaire de professeur de langue ou pour une oeuvre de charité. La plupart de ses promenades consistaient à se rendre de son bureau d'étude à la bibliothèque. Sa frugalité était telle que, pour parler d'un homme réellement tempérant, on disait : il a le menu de Mezzofanti. Il était indifférent aux mets qui lui étaient présentés ; il ne dormait pas plus de cinq heures ; il étudiait régulièrement de quatorze à quinze heures par jour. Sa conversation était édifiante et très agréable, ses propos très enjoués." Ajoutez que ce savant homme n'avait aucune vanité.

Silvio Pellico (1780-1854) (chap. XLIV) avait passé à Turin, près de don Bosco, la dernière partie de sa vie, quand il avait bénéficié de l'hospitalité des Barolo.⁸⁰ Pour le décrire, notre historien n'avait qu'à consulter ses souvenirs. "En cheminant dans Turin vous aurez peut-être rencontré un homme de taille moyenne, au visage et au comportement modestes, l'air grave, le front haut et serein, le regard vif, les yeux brillants derrière ses lunettes, la physionomie rieuse, la voix douce, affable, au langage plein de bonté et de compréhension quand il parlait et saluait ses amis ou ses connaissances : cet homme était Silvio Pellico." Une terrible épreuve avait coupé son existence. Don Bosco racontait sa jeunesse pieuse, sa première tragédie, ses études à Turin, son départ pour Milan, ses relations avec Foscolo et Monti ; puis son arrestation par les Autrichiens, les "plombs de Venise" et la forteresse du Spielberg ; enfin sa libération pathétique et ses merveilleux souvenirs de détention

(Mes prisons) . Il joignait à ce livre archi-connu une oeuvre de morale : Dei doveri degli uomini (Des devoirs des hommes), qu'il disait être de grand prix. Pellico avait été un homme de bien. "Il passait son temps dans l'étude et la pratique de la religion". Mais aussi, nous apprend don Bosco, "il s'occupait beaucoup du bien de la jeunesse ; il trouvait toujours grand plaisir chaque fois que, soit par son exemple, soit par son argent, il pouvait faire donner du travail à un mendiant, instruire un ignorant ou aider un enfant à faire ses études."

On découvre avec satisfaction, au chapitre qui précède la conclusion générale de cette Storia d'Italia, une notice, il est vrai un peu grêle et pâle, sur Antonio Rosmini (1797-1855) (chap. XLV), peut-être le seul grand esprit de la série de don Bosco à avoir vraiment résisté à l'usure de l'histoire. Le philosophe de Rovereto, un de ces hommes rares capables de dominer leur époque, avait fondé une société religieuse (l'Istituto della Carità), à laquelle don Bosco avait eu des velléités de s'agréger. La notice vantait la charité et l'humilité d'Antonio Rosmini. Elle ne caractérisait pas sa pensée pourtant originale. Son oeuvre était jugée à travers une appréciation de Manzoni sur l'un de ses opuscules. Don Bosco n'ignorait pas la mise à l'Index de certains de ses livres. Elle lui permettait de louer sa soumission filiale au souverain pontife, car, "à la profondeur de la science, Rosmini joignait la fermeté et l'humilité du bon catholique."

Dans leur nécessaire banalité, ces notices de la Storia d'Italia pour la période contemporaine nous ouvrent sur la mentalité de don Bosco quand il fondait sa société de saint François de Sales, une fenêtre plus sûre que les résumés parfois problématiques de ses discours ou conversations enregistrés alors par ses biographes ; le contenu est mieux élaboré. Le pédagogue moralisateur s'y exprime. Il s'appliquait à re-

lever chez des érudits, des poètes et des philosophes les qualités qu'il voulait voir fleurir en lui-même, chez ses garçons et chez les ecclésiastiques qu'il connaissait : l'énergie au travail (tous ces gens étaient des ennemis déclarés de l'ozio), la frugalité, le zèle pour le bien d'autrui, le souci de la jeunesse et des pauvres. Qui s'intéresse aux opinions morales, politiques et pédagogiques de don Bosco trouve matière à réflexion dans cette galerie de portraits. Les notices sur Joseph de Maistre et Vincenzo Monti révèlent crûment les options contre-révolutionnaires et hostiles aux Lumières de notre don Bosco. Comme philosophe chrétien, Joseph de Maistre passait Rosmini! Il est permis de discuter ses choix.⁸¹

L'article critique de la Gazzetta del Popolo

Les opinions conservatrices de la Storia d'Italia, de plus en plus évidentes à mesure que l'on approchait des temps contemporains, cadraient mal avec l'idéologie dominante. Les mouvements que les agents piémontais de Cavour fomentaient à travers la péninsule s'inspiraient d'autres principes, le plus souvent diamétralement opposés. A l'inverse de ces gens, don Bosco se gardait de réclamer l'expulsion des "tyrans" et l'écrasement de l'Autriche.

Sa deuxième édition lui valut un compte rendu critique au point de réclamer l'intervention du ministère de l'Instruction publique contre la diffusion du livre dans les écoles. Le 18 octobre 1859, la Gazzetta del Popolo publia sur la Storia d'Italia de don Bosco un article violent, dont le titre : Padre Loriguet redivivo (le Père Loriguet redivivus) annonçait la couleur à qui savait l'interpréter.

Le P. Jean-Nicolas Loriguet (1767-1845), célèbre jésuite français, organisateur remarquable, pédagogue renommé, directeur d'études au collège de Saint-Acheul, avait publié pour la jeunesse des ouvrages aussitôt très répandus. On

retenait surtout de lui une Histoire de France A. M. D. G. (ad majorem Dei gloriam), imprimée une première fois à la chute de l'Empire en 1814 et ensuite rééditée à plaisir et à la grande rage de ses censeurs. Car les esprits avancés, fils des Lumières, voltairiens et surtout fervents de 89 n'y trouvaient pas leur compte. Michelet jugea cette Histoire insultante pour Napoléon. Lisons l'un d'entre eux pour comprendre le titre de la Gazzetta. A l'item : France, Histoire de, de son Grand dictionnaire universel du XIXème siècle⁸², Pierre Larousse consacrera bientôt à l'Histoire de France de Loriquet un article fulminant de deux colonnes serrées, dont il suffira ici de recopier les premières lignes :

"Histoire de France à l'usage de la jeunesse, avec cartes géographiques, depuis l'origine de la monarchie française jusqu'en 1816. A. M. D. G. (Lyon, Rusand, libraire, imprimeur du roi, 1823, 2 vol. petit in-18). Tel est in extenso le titre de la fameuse Histoire de France du non moins fameux P. Loriquet. Nous n'aurons pas l'impudeur d'essayer une analyse de ce livre. Disons seulement que ce tissu de mensonges, bien digne des jésuites qui l'ont dicté, a pour objet spécial d'inspirer aux élèves la haine des idées, des institutions et des principes sur lesquels repose la société moderne depuis 1789. Quelques extraits donneront une idée juste de l'esprit qui a présidé à la confection de cet ouvrage odieux, encore en usage dans certaines pensions tenues par des congréganistes ..." Etc.

Dans un autre article, le même publiciste⁸³ prétendait que, pour le P. Loriquet, "tout ce qui avait été écrit jusque là pour la jeunesse lui semblant entaché plus ou moins de philosophie, il imagina d'arranger ad majorem Dei gloriam tous les livres destinés à l'enseignement, changea les textes et accommoda les faits à sa guise, falsifiant audacieusement la vérité pour la présenter sous un jour favorable aux doctrines de la société" (de Jésus !)⁸⁴.

L'assimilation de don Bosco au P. Loriquet était à la fois spécieuse et dangereuse. Grand producteur dans son pays de manuels "pour la jeunesse" et d'esprit ouvertement cléricale et "jésuite" dans le sens donné alors à ce qualificatif,

don Bosco était désormais l'auteur d'une Histoire d'Italie racontée à la jeunesse, dont le titre faisait une petite soeur de l'Histoire de France à l'usage de la jeunesse du fameux jésuite. Sa réputation et la bonne diffusion de son livre risquaient d'en souffrir. Le rapprochement insinuait qu'il avait volontairement arrangé l'histoire à sa façon pour instiller dans les jeunes esprits une idéologie réactionnaire et antipatriotique. L'introduction de l'article explicitait le grief avec dureté : ⁸⁵

"Qui n'a pas entendu parler de la fameuse histoire du père Loriquet, dans laquelle les événements les plus connus et les plus retentissants ont été travestis de la façon la plus jésuitique et la plus grotesque ad majorem Botteghae gloriam ? Il semblait impossible que ce jésuite fût un jour surpassé, mais le mot impossible, déjà rayé du vocabulaire français, doit l'être désormais du vocabulaire italien (...). Le miracle de surpasser le père Loriquet a été fait à Turin par le prêtre Bosco Giovanni auteur d'une Histoire d'Italie racontée à la jeunesse."

Le chroniqueur expliquait qu'il s'occupait de ce pessimo libro (très mauvais livre) parce qu'on le destinait aux écoles : il risquait de contaminer l'esprit de la génération montante. Négligeant l'histoire ancienne et médiévale, le recenseur piquait immédiatement sur l'histoire contemporaine de l'Italie. Après un coup de griffe au récit des événements révolutionnaires de 1821 et 1831, il scrutait les phrases sur la politique italienne entre 1847 et 1859, surtout dans ses rapports avec l'Autriche. Il en concluait que l'auteur avait pris parti pour l'ennemi. Lisons pour bien mesurer la futilité des reproches, sinon la mauvaise foi du journaliste :

"Les auteurs de la révolution (dit D. Bosco) surent profiter de cet enthousiasme (pour Pie IX) afin de répandre à nouveau dans toute l'Italie l'idée de constituer un seul royaume en chassant de la Lombardie les Autrichiens, qui étaient de formidables rivaux des rebelles." - Voilà donc que, selon D. Bosco, les Autrichiens n'étaient pas les ennemis de l'Italie, mais de formidables rivaux des rebelles,

des amateurs de révolution, qui voulaient répandre à nouveau (c'est-à-dire comme en '21 et en '31) l'idée de constituer un seul royaume de toute l'Italie. Il est vrai qu'à la page précédente D. Bosco imputait aux rebelles de '21 l'idée de constituer une république et non pas un royaume. Mais Lorient ne s'inquiète pas des contradictions."

La Gazzetta poursuivait son enquête sur l'identité des rebelles dans cette Histoire d'Italie.

"D. Bosco se débarrasse en deux pages de la même encre de l'histoire de '48. La campagne de '49 est décrite par lui de la manière suivante : "Les deux armées se sont rencontrées sur la plaine de Novara. Quelques combats particuliers furent partiellement favorables aux Piémontais ; mais le troisième jour (23 mars 1849) on livra bataille sur un espace proche du bourg appelé la Bicocca." Vous ne saviez pas que la bataille de la plaine de Novara avait duré trois jours, mais D. Bosco fait bien d'autres miracles d'exactitude et d'élégance historique dans son récit des événements de Rome et des autres régions d'Italie, où il peut s'épancher beaucoup plus rageusement contre ces rebelles, qui répandent à nouveau l'idée de faire un seul royaume de l'Italie."

Le qualificatif de rebelles collé aux Italiens qui acceptaient de mourir pour l'unité de leur patrie, ulcérerait évidemment le chroniqueur de la Gazzetta. Il continuait en pointant tout ce qui pouvait paraître favorable à l'Autriche.

"C'est pourtant à l'occasion de la guerre de Crimée que don Bosco se surpasse lui-même dans l'excès du grotesque et dans l'admiration pour l'Autriche. - Selon la vérité les Anglo-Français débarqués en Crimée ne rencontrèrent l'armée russe que sur les bords du fleuve Alma. - Selon don Bosco au contraire les Russes s'opposèrent avec décision à leur débarquement, et la bataille de la Cernaia a été l'une des quelques rencontres des Piémontais et des Russes sur cette péninsule. Mais cela n'est rien. Selon la vérité l'Empereur d'Autriche fit un traité avec les puissances occidentales, mais cela empêcherait D. Bosco de le présenter comme le Dieu des tragédies grecques ; et voilà donc comment le nouveau Lorient expose le fait : "A la vue de l'effusion de tant de sang humain l'Empereur d'Autriche s'offrit en médiateur entre les puissances belligérantes ..." - De sorte que D. Bosco peut tranquillement ajouter que, de la conclusion de la paix nous sommes presque entièrement débiteurs à

l'AUTRICHE et à la France ...". Mais d'abord à l'Autriche, notez-le bien, parce que D. Bosco a besoin de saisir cette occasion pour déclarer que la Providence protège l'Autriche en récompense du célèbre Concordat etc. - D. Bosco qui abuse du nom de la Providence pour entonner un cantique en prose à Cecco Beppo⁸⁶, était un très mauvais prophète de la campagne de 1859."

La Gazzetta ironisait :

"... avec le système qu'il a embrassé il lui sera facile de décrire les batailles de Palestro et de S. Martino comme de solennels triomphes de l'Autriche contre les Piémontais, et cela toujours en prime du Concordat !"

Elle terminait sa lecture :

"L'histoire de D. Bosco s'achève par cet hymne à la louange de l'Autriche, dont elle est au reste de bout en bout le panégyrique en style macaronique."

En conclusion, le chroniqueur demandait au ministre de l'Instruction Publique d'interdire le manuel dans les écoles du pays. "On ferait trop injure à la patrie, à la vérité et au sens moral, si on laissait le moins du monde circuler dans les écoles des turpitudes éhontées du genre de la Storia d'Italia racontée à la jeunesse par le Loriquet redivivus."

L'article de Niccolo' Tommaseo

Une défense argumentée point par point contre le procès de la Gazzetta del Popolo eût probablement desservi don Bosco. Il devait pourtant parer à des accusations qui le transformaient en corrupteur intellectuel de la jeunesse et en traître à sa patrie. Il intervint certainement lui-même auprès de l'Armonia pour y faire recopier (numéro du 4 décembre 1859) un article élogieux de sa Storia, obtenu dans les semaines antérieures d'une personnalité d'autorité morale incontestée dans l'Italie du temps. L'"esprit de parti" (entendez : le parti clérical) n'avait pu "dicter" ni même simplement "embellir" le jugement d'un homme aussi libre que Niccolo' Tommaseo. L'Armonia rappelait d'abord son accueil favorable de la première édition de la Storia d'Italia :

"Nous avons accueilli avec les éloges qu'elle mérite la belle et substantielle Histoire d'Italie racontée à la jeunesse du prêtre D. Bosco ; avec nous d'autres périodiques se sont félicités de ce petit ouvrage de très grande utilité à la jeunesse pour la garantir du complot permanent contre la vérité que l'histoire est devenue depuis trois siècles. Mais parce que certains pourraient nous soupçonner d'un jugement favorable, sinon entièrement dicté, au moins embelli par l'esprit de parti, il nous semble opportun de reprendre ici les propos d'un homme, à qui on ne pourra certainement pas faire un tel reproche. Il s'agit de Niccolo' Tommaseo, dont nous trouvons dans un petit journal l'article qui suit sur l'Histoire de D. Bosco."⁸⁷

Le choix du critique était excellent. Niccolo' Tommaseo (1802-1874), qui a laissé un nom dans la littérature italienne de son siècle, avait l'esprit indépendant, la droiture rigide, la fougue vengeresse et la fibre épique de Jérôme de Stridon, son compatriote. Car cet Italien de cœur et d'âme était né en Dalmatie. Pour avoir célébré l'Italie et en avoir défendu la dignité, il avait souffert de la part des puissants, y compris de la part de l'Eglise romaine. En 1833, il avait abandonné la Toscane et s'était réfugié à Paris, pour y préparer et publier ce qu'aucun Etat italien de l'époque n'eût toléré sur son sol. Un ouvrage vibrant mis au compte de Savonarole, dont le titre réel était Dell'Italia,⁸⁸ était bientôt sorti de sa plume. Son premier livre était un réquisitoire ironique, rageur ou méprisant contre les "princes" qui régissaient la péninsule à Naples, Lucques, Parme, Modène, Florence ; en Piémont, en Lombardie (l'Autriche), enfin à Rome. Le pape du temps avait pour nom Grégoire XVI, le signataire de Mirari vos. Tommaseo s'insurgeait contre sa royauté par mandat divin. Surtout qu'aux observations, ce pape ne répondait que par "la prière" ! Quoi ? "Se maintenir roi de Rome est une charge acceptée par contrat avec Dieu !" - "Il prie ! Et, aux souffrances innombrables de l'Eglise de Dieu, il ajoute des souffrances nouvelles ; il lui plante sur la tête une couronne plus lourde qu'une couronne d'épines ; il lui colle un cilice d'armure

profane ? Il prie ! Et, pour l'amour de son royaume, il est tous les jours contraint à violer les commandements de Celui qui a fait venir à lui les hommes chargés de pesants fardeaux pour les soulager ; de Celui qui ne veut pas la mort du méchant mais sa conversion et sa vie ? Il prie ! Mais quelle intercession invoquer ..." Etc.⁸⁹ Le 24 février 1837, les Opuscoli inediti di fra Girolamo Savonarola (Opuscules inédits de frère Girolamo Savonarole) furent inscrits au catalogue de l'Index. Tommaseo, bien qu'il affichât une loyauté catholique persistante, ne semble pas s'en être ému. Il récidiva après les événements de 1848-1849 par un ouvrage en français : Rome et le monde⁹⁰, où il attaquait à nouveau de front le pouvoir temporel des papes. Ce pouvoir serait nécessaire à la liberté du pontife ? Allons donc ! Le pape Pie IX, qui était rentré à Rome par la force des armes de la république française, alors que les Romains prétendaient se gouverner eux-mêmes, serait-il libre ? Il l'apostrophait : "... Vous craignez la république et vous invoquez son secours ; avant même que son drapeau ne soit arboré par des Italiens sur le Capitole, vous l'appellez du dehors. Ah vous êtes aussi indépendant que vos sujets sont fidèles ! Il vous faut remettre de l'ordre par la violence ; il vous faut acheter une tranquillité sans sûreté, un assujétissement (sic) sans crainte et sans respect, une victoire plus funeste que maintes défaites." Enflammé par les images qui jaillissaient de son cerveau, Tommaseo s'écriait : "Triste spectacle pour tout homme qui a lu dans le coeur de Pie IX et qui croit le comprendre ! S'humilier devant ses ennemis et appauvrir ses enfants ! Ce simulacre de gouvernement qui entre sur l'affût d'un canon, ils le placent comme un mannequin sur le trône. Ils le garrottent de droite et de gauche, les uns de peur qu'il ne bouge, les autres de peur qu'il ne tombe. Ce ne sera qu'un cadavre enchaîné."⁹¹ Un autre décret de l'Index, daté du 20 avril 1852, frappa Rome et le monde.

Entre 1854 et 1859, ce catholique hors cadre vécut à Turin, ville libérée de l'absolutisme. Non pas qu'il y ait été parfaitement à l'aise : républicain farouche et partisan d'une fédération italienne, il ne cachait pas sa répulsion pour la politique du Piémont ; la politique ecclésiastique de Cavour lui revenait fort peu. Il prônait une éducation nationale italienne par une pédagogie en somme très chrétienne. Ses idées sur l'éducation, qui aurait dû être avant tout morale et faire fond sur l'affection, le rapprochaient même de don Bosco⁹². Les Memorie biografiche⁹³ prétendent, au cours d'un récit certainement romancé, que Tommaseo figura avec Antonio Rosmini à un repas offert en 1850 à Stresa chez Donna Bollangaro, repas auquel don Bosco aurait participé. Il est seulement assuré qu'en 1854, à Turin, l'action de don Bosco pendant l'épidémie de choléra impressionna Tommaseo. Puis, par une lettre du 3 octobre de cette année-là, il lui demanda en prêt six tomes (t. XI-XVI) des Oeuvres d'Antonio Rosmini⁹⁴, geste qui fait supposer une visite antérieure au Valdocco.

Aussi quand, durant l'été de 1859, il chercha à promouvoir la diffusion de sa Storia d'Italia, don Bosco pensa à ce lettré bon connaisseur de l'histoire italienne et que son hostilité notoire au pouvoir temporel des papes interdisait de classer parmi les cléricaux flagorneurs. Le personnage lui était bienveillant, l'opinion respectait ses avis. Don Bosco ne semble pas s'être soucié des réactions possibles de la curie romaine. Le 23 septembre, il écrivit à Niccolo' Tommaseo la petite lettre que voici :

"Illustre Monsieur. - Je viens déranger Votre Illustre Seigneurie pour deux faveurs. Veuillez agréer un exemplaire de la Storia d'Italia, qui vient juste d'être imprimée, avec la prière de vouloir en faire mention dans le journal l'Istituto dans les termes que votre sagesse vous dictera. - Mon but a été de raconter à la jeunesse les faits de notre histoire qui semblent le mieux convenir à son âge. Je l'ai aussi adaptée au programme de l'examen du magistero, pour

les maîtres des classes élémentaires et techniques. - Quoi qu'il en soit, je suis très heureux de cette occasion de pouvoir vous souhaiter du ciel la santé et la grâce. Avec une entière estime je me dis respectueusement, de Votre Illustre Seigneurie. - Très obligé serviteur. Prêtre Bosco Gio. - De mon logis, 23 septembre 1859" ⁹⁵.

Tommaseo s'exécuta. L'article parut probablement dans l'Istitutoire⁹⁶. Tommaseo y montrait que le livre de don Bosco répondait parfaitement à l'intention de son auteur, qui était de raconter de manière accessible, utile et suffisamment attrayante toute la longue histoire de l'Italie. Prudent, il ne garantissait pas que les sources aient été suffisamment explorées ni les études suffisamment exploitées. Il ne se sentait pas tenu de prendre à son compte tous les jugements émis et tous les récits des faits de cette Storia. Mais les choix d'épisodes opérés parmi une multitude de détails lui semblaient ordinairement judicieux. Le dernier alinéa opposait les grands historiens et les grands poètes de l'antiquité aux déclamateurs verbeux qui les avaient suivis. Il semblait ainsi féliciter l'auteur de la Storia de n'avoir pas abreuvé les jeunes esprits de haute politique et de savante stratégie, considérations plus propres à amortir qu'à développer leur jugement. Il trouvait bon que, derrière l'homme politique ou le citoyen, don Bosco ait volontiers cherché et montré le père, le fils ou le frère qu'il avait été dans sa propre famille. Tommaseo avait été sensible à l'art du pédagogue capable de tirer des événements sociaux des leçons de morale.

Don Bosco, tout modeste qu'il ait été, fut certainement charmé de l'éloge. Après s'en être servi pour contrebattre dans l'opinion la recension désastreuse de la Gazzetta del Popolo, il reproduisit l'article en tête des éditions successives^{de} la Storia d'Italia. Les hommes de la "révolution" jugeaient son histoire antipatriotique et démoralisatrice de

la jeunesse. Lui estimait avoir atteint son but : moraliser ses lecteurs par l'histoire, c'est-à-dire par le spectacle des comportements humains, à imiter quand ils sont vertueux, à honnir quand ils sont vicieux.

Soutenir le pape dépossédé

L'histoire de l'Italie s'était précipitée durant les mois d'été de 1859 ; le pape était la plus illustre victime du cours des événements.

Peu après le début de la guerre avec l'Autriche, les agents piémontais avaient trouvé le champ libre dans les duchés de Parme et de Modène, ainsi qu'en Toscane. En Toscane, Bettino Ricasoli devança ses collègues et fit promptement élire une assemblée constituante. Cette assemblée, qui tint sa première séance le 11 août, était déjà saisie le lendemain 12 d'une proposition qui consacrait la déchéance de la maison de Lorraine (le grand-duc). Le 16, cette déchéance était consommée par un vote unanime ; le 20, c'était l'annexion du duché à la Sardaigne qui était votée. A la même époque, Luigi Carlo Farini suivait un scénario parallèle à Modène et à Parme. Les assemblées élues procédaient à une double délibération : la première déclarait les Bourbons inhabiles à régner, la deuxième faisait des citoyens des duchés les sujets de la maison de Savoie⁹⁷. Le roi sarde devait entériner ces décisions. Les députés toscans arrivèrent à Turin le 3 septembre. Un immense concours populaire les accompagna au palais royal. Là, ils remirent à Victor Emmanuel le procès verbal des délibérations de leur assemblée. Magnifique était le cadeau imprévu de la Toscane au Piémont, mais son acceptation non sans risque. Le roi répondit avec la prudence qui convenait en une période transitoire⁹⁸. "La réalisation de nos vœux ne peut s'opérer que sur la voie des négociations qui auront lieu sur les affaires d'Italie. Fort des droits que votre résolution me confère, je soutiendrai votre cause

auprès des puissances, et surtout auprès du magnanime empereur des Français qui a tant fait pour la nation italienne. J'espère que l'Europe ne refusera pas d'accomplir vis-à-vis de la Toscane l'oeuvre réparatrice que, dans des circonstances moins favorables, elle a accomplie naguère vis-à-vis de la Grèce, de la Belgique et des Principautés."⁹⁹ Le 15 septembre, les représentants des duchés de Modène et de Parme furent reçus à leur tour selon les mêmes rites ; Victor Emmanuel leur tint le même discours qu'aux Florentins.

Les plus politiques hésitaient à courir le risque du dernier pas. Comme les habitants de la Toscane et des duchés, les Romagnols, sitôt après le départ des occupants autrichiens (12 juin 1859), avaient, excités par les représentants piémontais (parmi lesquels se détacha bientôt Leonetto Cipriani), élu eux aussi leur assemblée constituante. Cette assemblée s'était empressée, comme ses voisins, de voter l'annexion de la Romagne au Piémont. Mais, à la différence des territoires précédents, qui avaient été abandonnés par leurs souverains, la Romagne, avec ses légations de Bologne, Ferrare et Ravenne, constituait une partie intégrante d'un Etat gouverné par un pape bien présent dans sa capitale. Le roi sarde avait à Rome un ambassadeur ; entre les deux cours les rapports accoutumés subsistaient comme entre puissances amies. Aussi l'irrésolution était-elle grande à Turin. Était-il sage d'accepter le cadeau de la Romagne ? Le ministre Urbano Rattazzi insista pour qu'on ne s'arrêtât point. Et, finalement, le parti de l'audace l'emporta. Le 24 septembre, Victor Emmanuel reçut les ambassadeurs romagnols au château de Monza, près de Milan. Et, pour la troisième fois, il répéta le discours qu'il avait tenu aux gens de Florence et à ceux des duchés. Une seule variante fut apportée au canevas consacré. Après avoir annoncé qu'il prendrait au pape, si l'Europe n'y avait pas trop de répugnance, un bon

tiers de ses Etats, il ajouta, comme pour s'absoudre lui-même aux yeux de ses ancêtres et devant ses peuples : "Prince catholique, je conserverai toujours un profond et inaltérable respect pour le chef suprême de l'Eglise." ¹⁰⁰

Cavour, récemment rentré de Suisse à Turin et désormais rasséréné, contemplait avec satisfaction le déroulement de la mécanique qu'il avait astucieusement montée. Mais Pie IX, l'illustre personnage dépossédé de ses biens par les manœuvres, jugées par lui "diaboliques", de la "Révolution", ne pouvait que crier au sacrilège. Le 1er octobre, les Etats pontificaux rompirent avec les Etats sardes. Le comte della Minerva, chargé d'affaires piémontais, reçut ses passeports et fut aussitôt renvoyé auprès de son maître ¹⁰¹. Nul n'imaginait que la rupture durerait soixante-dix ans.

Don Bosco, homme de paix et de mentalité conservatrice, n'aimait pas voir vaciller les trônes, surtout pas celui du souverain pontife. Son anxiété avait donc grandi au cours des mois d'été de 1859. tellement fertiles en événements inouïs à Turin et en Europe. Il avait choisi son parti, qui était celui du pape. L'avenir lui paraissait très sombre. Comme beaucoup de gens autour de lui, il croyait en lire les présages dans l'une ou l'autre prophétie en circulation. En pleine guerre, le 12 juin 1859, il avait remis au comte Crotti Imperiale di Costigliole celle de la Monaca di Taggia avec l'observation : "Voici pour Votre Seigneurie très chère en original la fameuse prophétie de la Monaca di Taggia. Les événements qui y sont notés se réalisent un jour après l'autre. Si tous adviennent, nous aurons un triste avenir ..." ¹⁰² Cette religieuse, soeur Rosa Colomba Asdente, dominicaine de Taggia (Ligurie), morte en 1847, avait dit - selon don Bosco lui-même qui recopia ou résuma sa prophétie dans le Galantuomo pour l'année 1861 - "en parlant de Napoléon : "Le règne de Napoléon durera peu." Elle avait continué : "Une grande

persécution se déchainera contre l'Eglise, ce sera l'oeuvre de ses fils eux-mêmes ; un persécuteur se lèvera (elle l'appelait antichrist et disait qu'il était déjà né) ; il prendra le titre de rédempteur de l'Italie ; beaucoup de sectaires s'agrègeront à lui, ils persécuteront l'Eglise par de fausses maximes et par la force ; leur malice sera si raffinée qu'ils tromperont par leur astuce un grand nombre de bons." Elle disait encore : "Le souverain pontife sera dépouillé de son domaine temporel, on ne l'appellera plus qu'évêque de Rome. Cela adviendra en Italie, où il y aura de nombreux martyrs durant une guerre très sanglante contre la religion."¹⁰³

De multiples questions pouvaient tourmenter don Bosco. Napoléon III n'était-il pas dénommé "le rédempteur de l'Italie" ? La spoliation du pape n'avait-elle pas commencé ? Rome ne lui serait-elle pas bientôt enlevée ? Le 11 octobre, Cavour déclarait à la chambre piémontaise : "L'étoile qui nous guide est de faire de la Cité Eternelle (...) la capitale splendide du royaume d'Italie."¹⁰⁴ Quel était l'antichrist pour don Bosco ? S'il communiait spirituellement avec Pie IX, quand celui-ci projetait (en juillet) une lettre à Napoléon III, il était prêt à lui trouver un nom parmi les gouvernants sardes. Le pape écrivait :

"... Les égards que je dois à Votre Majesté m'ont jusqu'ici retenu de faire remettre ses passeports au Chargé d'affaires de Sardaigne à Rome. A Rome et en d'autres Etats d'Italie, ces Chargés d'affaires ou ces Ministres sont les premiers révolutionnaires et les protecteurs des révolutions ; ils cherchent à miner les trônes de tous les Souverains d'Italie au profit du Piémont. J'ai entre les mains les preuves de cette politique sournoise et perfide. Quelle confiance pourrai-je avoir dans mes rapports avec un Gouvernement de cette nature ? Moi le Pape et le Vicaire de Jésus Christ ; lui l'Anti-Pape et, dirais-je presque, l'ennemi de Jésus Christ ?"¹⁰⁵

De l'antipape à l'antichrist, le chemin était court pour les catholiques du temps.

Le 10 novembre 1859, le traité signé à Zurich par les puissances confirma la cession de la Lombardie au Piémont, délimita la frontière entre la Lombardie et la Vénétie et réaffirma des principes de stabilité européenne ... destinés à être aussitôt désavoués. Un congrès tenu à Paris devrait s'occuper des questions italiennes encore pendantes. Le 9 novembre, dans une conjoncture indécise, don Bosco écrivit à Pie IX une lettre courageuse, par laquelle il stigmatisait et désavouait la conduite de son gouvernement en Romagne.¹⁰⁶

En décembre, la situation du pape s'aggrava. Mazzini distribua son appel Ai giovani d'Italia (aux jeunes d'Italie), qui les lançait vers Rome et ses deux Campidogli, le païen et le chrétien, parce que, disait-il, ils attendaient un Troisième Monde, plus vrai et plus sublime.¹⁰⁷ Et, le 22, sortait à Paris la brochure de La Guéronnière Le Pape et le Congrès, anonyme mais aussitôt donnée comme inspirée par l'empereur. Elle préparait l'opinion au dépècement des territoires pontificaux : l'opération inéluctable serait un bienfait pour l'Eglise¹⁰⁸.

Pie IX répondit à don Bosco le 7 janvier 1860 par un bref en bonne forme. Le congrès de Paris avait fait long feu. Il le remerciait pour son soutien en des jours douloureux et le félicitait pour son sens religieux et ses différentes oeuvres apostoliques¹⁰⁹. Le pape commençait par dire sa pensée sur la rébellion de certaines de ses provinces, autrement dit de la Romagne :

"Dans la lettre que tu Nous as écrite le neuf novembre dernier, Nous avons découvert une nouvelle preuve de ta foi singulière, de ta piété et de ton respect envers Nous et Notre suprême dignité. Nous comprenons aisément, Cher Fils, quelle est la douleur de ton âme et des autres ecclésiastiques dans ce grand désordre de l'Italie, le bouleversement des affaires publiques et la rébellion de quelques provinces de Notre domaine temporel. Cette rébellion, comme il est partout notoire, a été provoquée par des instigations, des ma-

chinations, fomentée et soutenue par toutes sortes de moyens."

Le pape écrivait sous l'impression de la brochure de La Guéronnière :

"Un écrit vient de s'y ajouter, rempli d'hypocrisie, qui, répandu dans la population, tend à tromper les simples et à affaiblir le consensus du monde chrétien dans la défense du Principat civil du Siège Apostolique."

Il dénonçait la vague antichrétienne déferlant sur le pays et croyait en identifier les auteurs :

"La foi même de la péninsule italienne est en péril : une quantité de livres et de journaux pervers a été divulguée non seulement dans les villes, mais aussi dans les campagnes non seulement en Piémont, mais également en Toscane et dans les provinces voisines ; les protestants vomissent le poison de leur méchanceté ; ils ont à cette fin institué des écoles, soit clandestines, soit publiques, dans lesquelles, éventuellement par des primes, ils s'efforcent d'attirer la pauvre et imprudente jeunesse."

Seuls, la fidélité intrépide de l'épiscopat et le zèle du clergé le consolait en cette "terrible tempête, que Satan avait suscitée". En des termes qui le touchèrent certainement au coeur, il encourageait don Bosco à poursuivre dans la voie où il se distinguait :

"Et puis Nous ne pouvons exprimer par des mots la consolation que Nous a apportée cette partie de ta lettre, qui Nous a appris que les présentes calamités de ce temps ont renforcé ton énergie, Cher Fils, et celle des autres ecclésiastiques. Par conséquent, et par la prédication de la parole de Dieu, et par la diffusion de bons livres et de bons écrits, unis par le courage et le zèle, vous vous efforcez de tout votre pouvoir de vous opposer aux machinations des ennemis de l'Eglise. Il n'est rien de plus excellent que cette oeuvre, il n'est rien de plus utile pour promouvoir et enflammer la piété du peuple. Non moins fructueuse est ta remarquable sollicitude, grâce à laquelle de très nombreux jeunes qui se rendent en classe aux heures voulues sont devenus toujours plus fervents soit par l'enseignement chrétien, soit par la fréquentation des sacrements. Le soin que tu as pour

les jeunes pauvres recueillis par toi obtient de jour en jour de plus heureux résultats ; il accroît le nombre de ceux qui pourront ensuite devenir à leur tour d'utiles ministres de Dieu. Poursuis, Cher Fils, dans la carrière que tu as entreprise pour la gloire de Dieu et l'utilité de l'Eglise. Prends patience, si quelque grave tribulation t'advient, supporte avec grandeur d'âme les difficultés de ce temps."

Pie IX affirmait en terminant que, quant à lui, il ne plaçait sa confiance qu'en Dieu et dans la Vierge protectrice, dont il espérait qu'elle consolerait l'Eglise affligée par tant de maux.

Un prêtre timide eût gardé secret ce bref compromettant dans le climat politique du Piémont d'alors. Don Bosco le fit imprimer en format d'affiche dans le latin original et en traduction italienne¹¹⁰ ; et il transmit le document à l'Armonia, qui reproduisit sa version italienne dans le numéro du 28 janvier 1860¹¹¹. La publication du bref pontifical plaçait définitivement don Bosco dans le camp opposé à une unification italienne, qui diminuerait et même anéantirait le Domaine apostolique. Malgré un loyalisme piémontais affiché de plus ou moins bon gré en décembre 1859 dans le Galantuomo pour l'année nouvelle, il se préparait de la sorte des temps difficiles, quand l'incendie de la "Révolution" du Risorgimento gagnerait toute la péninsule. La tendre confiance de Pie IX et la gratitude qu'il montrait pour toutes ses entreprises lui donnaient une âme de martyr. Si la monaca de Taggia ne s'était pas trompée, si les terribles calamités qu'elle avait prédites devaient survenir, il était prêt à les affronter sans perdre sa sérénité.

N o t e s

1. R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, t. III : 1854-1861, Bari, Laterza, 1984, p. 449-451.
2. Je résume, pour cet alinéa, R. ROMEO, op. cit., p. 464-466.
3. Les procès verbaux des réunions du chapitre de la cathédrale d'Asti en 1859-1860 nous apprennent, selon Francesco Motto, que le chanoine Sossi, futur vicaire capitulaire à la mort de l'évêque Mgr Artico (21 décembre 1859), s'est trouvé à Rome à partir du 15 janvier 1859 pour y défendre les droits de ses confrères. Voir F. MOTTO, L'azione mediatrice di don Bosco nella questione delle sedi vescovili vacanti in Italia, Rome, LAS, 1988, p. 13, note.
4. Pièce non datée et logée pour cette raison à la mort du pape Pie IX en ASV, Ep. lat. Pos. et Min. 93 (1878) d'après F. MOTTO, L'azione mediatrice .., p. 13.
5. D'après l'Epistolario, t. II, p. 137-139, note ; passage reproduit dans R. ROMEO, op. cit., p. 551.
6. Vita del giovanetto Savio Domenico allievo dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, per cura del sacerdote Bosco Giovanni, Turin, Paravia et Cie, 1859, 142 p.
7. Ce portrait ne satisfaisait pas l'ex-professeur de Savio, G. B. Francesia, pourtant bienveillant par principe, qui n'y retrouvait pas les traits aimables de Dominique. (Voir G. B. FRANCESIA, Don Bosco e le sue passeggiate autunnali nel Monferrato, Turin, Libreria salesiana S. Giovanni Evangelista, 1899, p. 85.) Les hagiographes salésiens du vingtième siècle préféreront à cette image une composition plus plaisante de Caffaro Rore.
8. Les documents qui vont être cités ont été édités dans la Positio super introductione causae pour le procès de béatification et de canonisation de Dominique Savio (Rome, typ. Pont. Instituti Pii IX, 1913 ; Summarium, p. 207-243.) La lettre de G. B. Zucca à don Bosco, p. 207-208.
9. Summarium, p. 209-212.
10. Cenni storici sulla vita del giovane Domenico Savio di Riva di Chieri, frazione borgata di S. Giovanni, in Summarium cité, p. 212-214.
11. Summarium cité, p. 219-220.

12. Memorie su Domenico Savio, in Summarium cité, p. 225-227. La deuxième notice de Rua, Memorie riguardo al giovan Savio Domenico, in Summarium cité, p. 222-225, fut postérieure à la rédaction de la première édition de la biographie.

13. Breve ristretto della vita di Savio Domenico, in Summarium cité, p. 231-233. L'autre notice de Bonetti : Fatti e detti del Savio Domenico, in Summarium cité, p. 228-231, fut elle aussi postérieure à la rédaction de la première édition.

14. La lettre Vaschetti in Summarium cité, p. 233-235.

15. Virtù che io scorsi in Savio Domenico nel breve spazio di tempo che ebbi a conversare con esso lui, in Summarium cité, p. 236-238.

16. Detti dell'ottimo mio compagno Savio Domenico, in Summarium cité, p. 239.

17. Summarium cité, p. 240.

18. Summarium cité, p. 241-243.

19. Summarium cité, p. 187-188.

20. "Lorsqu'il eut pris ainsi Marie comme soutien de sa ferveur - c'est-à-dire le 8 décembre 1854 - , sa vie morale apparut tellement édifiante et tissée de tels actes de vertu que je me mis dès lors à en prendre note pour ne plus les oublier." (Vita ... Savio Domenico, éd. de 1859, p. 40).

21. Dominique n'a pas souhaité sa propre canonisation, mais il désirait figurer dans l'au-delà en la compagnie des saints.

22. Vita ... Savio Domenico, éd. de 1859, p. 130-131.

23. "Se Savio Domenico continua così' a far miracoli, io non dubito punto, se sarò ancora in vita, e posso così' spingere la causa, che la Santa Chiesa ne permetta il culto almeno per l'Oratorio." (G. BONETTI, Annali III, p. 54 ; voir MB VII, 249/14-18.)

24. Par exemple la référence à Job XXX, 1, au chapitre XX de la biographie primitive faisait hausser les épaules du promoteur de la foi Salvatore Natucci au procès complémentaire de Dominique Savio. Voir SACRA RITUM CONGREGATIONE, Beatificationis et canonizationis Servi Dei Dominici Savio. Nuova positio super virtutibus, Rome, 1931, p. 4-5. Dom Quentin était particulièrement sévère.

25. Vita ... Savio Domenico, éd. de 1859, p. 9-10.

26. Il Galantuomo. Almanacco nazionale per ... 1859, Turin, G. B. Paravia et Cie, 1858, p. 6-7.

27. Peut-être à quelque degré sous l'influence du philosophe français Georges Cabanis (1757-1808), dont la paternité sur les idées pédagogiques de Melchiorre Delfico - qui va être citée - a été signalée par M. SCIACCA, Il pensiero italiano nell'età del Risorgimento, 2ème éd., Milan, 1963, p. 159.

28. Je répète ici quelques idées de Melchiorre Delfico (1744-1835), telles que les a résumées M. SCIACCA, Il pensiero italiano ..., cit., p. 159, à partir de son ouvrage Memoria sulla perfettibilità organica, considerata come il principio fisico dell'educazione, con alcune vedute sulla medesima, publié pour la première fois en 1814.

29. F. WINNYKAMEN, Apprendre en imitant ?, coll. Psychologie d'aujourd'hui, Paris, PUF, 1990.

30. Expression que j'emprunte à P. GUILLAUME, L'imitation chez l'enfant, Paris, Alcan, 1925, p. 128-136.

31. Cenno biografico sul giovanetto Magone ..., chap. V ; Il pastorello delle Alpi ..., chap. XIX.

32. Voir le chapitre : "La santità come ideale dei giovani" de P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, II, p. 205-226.

33. Vita ... Savio Domenico, éd. de 1859, p. 86.

34. Vita ... Savio Domenico, éd. de 1859, p. 47.

35. "Pendant quelque temps il mena une vie tout ordinaire. Il n'y avait d'admirable en lui que son exacte observance du règlement de la maison. Il se mit au travail avec application. Il accomplissait tous ses devoirs avec ardeur." (Vita ... Savio Domenico, éd. de 1859, p. 38).

36. Vita ... Savio Domenico, éd. de 1859, p. 35.

37. Dans une lettre de Dominique à son père datée du 6 septembre 1855, au bout d'une dizaine de mois au Valdocco, l'enfant lui annonçait : "... La nouvelle, c'est que j'ai pu rester une heure seul avec don Bosco, étant donné que, jusque-là, je n'avais jamais pu rester seul pendant dix minutes."

38. Vita ... Savio Domenico, éd. de 1859, chap. XI, XIV, XV.

39. Voir la Vita ... Savio Domenico, éd. de 1859, chap. XII.

40. G. BOSCO, Cenno biografico sul giovanetto Magone Michele ..., Turin, Paravia et Cie, 1861, p. 3.

41. Dans le chapitre de la Storia d'Italia raccontata alla gioventù, intitulé à partir de l'édition de 1861 : La guerra del 1859 ossia la conquista della Lombardia.

42. Storia d'Italia, même chapitre.

43. P. de LA GORCE, Histoire du Second Empire, t. II, 3ème éd., Paris, Plon, 1895, p. 380-381.

44. D'après P. de LA GORCE, op. cit., p. 383.

45. Sur les échanges entre Turin et Paris à propos de ce discours et de ces formules, voir R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, t. III, p. 468-469.

46. Storia d'Italia, même chapitre.

47. R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, t. III, p. 476-478.

48. G. BOSCO, Storia d'Italia, Turin, 1855, p. 522-523.

49. Le 12 février, le cardinal archevêque de Bologne répondait à une question que don Bosco lui avait posée sur le cardinal Mezzofanti, dont la notice entrerait dans l'édition en préparation de la Storia. Voir M. Viale Prela à G. Bosco, Bologne, 12 février 1859 ; éd. MB VI, 151.

50. G. Bosco à N. N., Turin, 5 avril 1859 ; Epistolario I, p. 172.

51. G. Bosco à G. B. Torchi, Turin, 5 avril 1859 ; Epistolario I, p. 173.

52. D'après P. de LA GORCE, Histoire du Second Empire, t. II, p. 424-429. Remarquer toutefois que R. Romeo ne semble pas connaître d'entretiens de personnalités avec Garibaldi à Turin au cours de ce mois de mars 1859.

53. Le texte de l'ultimatum donne une idée du raffinement des échanges diplomatiques en ces temps révolus : "... J'ai l'honneur de prier Votre Excellence (...) de me faire savoir si le gouvernement royal consent, oui ou non, à mettre son armée sur le pied de paix et à licencier les volontaires italiens. Le porteur de la présente, auquel vous voudrez bien, Monsieur le comte, faire remettre votre réponse, a l'ordre de se tenir, à cet effet, à votre disposition pendant trois jours. Si, à l'expiration de ce terme, il ne recevait pas de réponse, ou que celle-ci ne fût pas complètement satisfaisante, la responsabilité des graves conséquences qu'enrainerait ce refus retomberait tout entière sur le gouvernement de Sa Majesté Sarde. Après avoir épuisé en vain tous les moyens conciliants pour procurer à ses peuples la garantie de paix sur laquelle l'Empereur est en droit d'insister, Sa Majesté devra, à son grand regret, recourir à la force des

armes pour l'obtenir." (P. de LA GORCE, Histoire du Second Empire, t. II, p. 438-439.)

54. Ce chiffre d'après P. de LA GORCE, Histoire du Second Empire, t. III, 9ème éd., Paris, Plon, 1906, p. 10.

55. Un récit circonstancié de ces semaines de guerre dans P. de LA GORCE, Histoire du Second Empire, t. III, p. 21-68.

56. D'autres villages et des fermes isolées furent aussi impliqués dans les combats. On trouve, aux mots San Martino et Solferino de l'Enciclopedia italiana, des cartes sommaires de la multiple bataille. La disposition des troupes explique pourquoi la même bataille est dite de San Martino par les Piémontais et Solférino par les Français.

57. Cette description du champ de bataille le 25 juin et le calcul du prix des combats d'après P. de LA GORCE, Histoire du Second Empire, t. III, p. 75-96.

58. Louis Veuillot était leur porte-parole. Voir, par exemple, les deux chapitres sur l'année 1859 de la biographie d'E. VEUILLOT, Louis Veuillot, t. III, 9ème éd., Paris, 1904, p. 259-316.

59. P. de LA GORCE, Histoire du Second Empire, t. III, p. 60.

60. D'après une note envoyée au Moniteur (journal officiel) à la veille de Solférino et parue dans ce journal le 24 juin, "on croit que le Piémont va réunir toute l'Italie en un seul Etat. De semblables conjectures n'ont aucun fondement. Les populations délivrées ou abandonnées veulent faire cause commune contre l'Autriche. Mais la dictature n'est qu'un pouvoir temporaire." (Cité par P. de LA GORCE, Histoire du Second Empire, t. III, p. 103.) Dans les provinces "abandonnées" ou "libérées", les représentants du Piémont s'autoproclamaient "dictateurs".

61. Napoléon III à Pie IX, Paris, Palais des Tuileries, 27 décembre 1859 ; éd. dans P. PIRRI, Pio IX e Vittorio Emanuele ..., II, deuxième partie, p. 146-147.

62. R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, t. III, p. 614-620.

63. "... da un momento all'altro posso essere al punto di dovermi fare il fagotto" (G. Bosco à G. B. Torchi, Turin, 22 avril 1859 ; Epistolario I, p. 173.)

64. Voir, par exemple, C. FALCONI, Il cardinale Antonelli, Mondadori, 1983, p. 333-334.

65. D'après une lettre non datée, mais postérieure à la mort de don Bosco semble-t-il, de Filomena Cravosio à M. Rua, éd.

en Documenti XLIII, 50-51. Un passage a été reproduit en MB VI, 247/30 à 248/28. Le cri des vendeurs de journaux n'est évidemment pas garanti authentique. - Mais le biographe des Memorie a eu tort d'imaginer une communication surnaturelle à l'origine de l'information de don Bosco. La date (le 6 juillet, en MB VI, 248/30) qu'il a attribuée à l'entretien était évidemment fausse. Son propre récit le contredisait, puisqu'au lendemain l'armistice de Villafranca (11 juillet) était annoncé. Il confondait le jour du premier contact entre les empereurs (le 6) avec la conclusion même de l'armistice (le 11). Entre deux, la nouvelle s'était aussitôt répandue. Le Moniteur de Paris annonça la suspension d'armes dès le 8. "La prima notizia telegrafica dell'armistizio era giunta a Cavour da Parigi nella giornata dell'8 luglio" (R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, t. III, p. 614.) La nouvelle circula donc dans Turin à partir de ce 8 juillet. La comtesse entendit don Bosco parler de la paix deux jours après.

66. G. Bosco à M. Viale Prella, Turin, 15 juillet 1859 ; Epistolario I, p. 176-177.

67. Ce chiffre des combattants effectifs, certainement exagéré, ne l'est peut-être pas tellement. Bien entendu, tous les corps des deux armées ne furent pas engagés dans la bataille de Solferino. Mais Pierre de la Gorce calculait que les Autrichiens avaient 160.000 hommes en état de combattre et que ce chiffre équivalait à celui de l'armée franco-sarde.

68. G. BOSCO, Storia d'Italia ..., Turin, 1866, p. 444-445.

69. Il Galantuomo. Almanacco Piemontese-Lombardo per l'anno bisestile 1860, anno VII, Turin, 1859, p. 13-16.

70. Remarquer aussi son clin d'oeil dans une phrase non traduite du paragraphe : "Il giorno 24, giorno di S. Giovanni, che è pur quello di mia festa ..." Car le Galantuomo de l'almanach n'avait pas de nome (prénom). Le livret aurait donc mérité d'être entièrement reproduit dans les Opere edite XII, où l'on n'en trouve que de maigres extraits (OE XII, p. 113-120).

71. Il Galantuomo. Almanacco ... per l'anno ... 1860, p. 3.

72. G. Bosco à M. Viale Prella, Turin, 15 juillet 1859 ; Epistolario I, p. 176.

73. C'était G. BOSCO, La storia d'Italia raccontata alla gioventù da' suoi primi abitatori sino ai nostri giorni corredata di una carta geografica d'Italia, Turin, Paravia et Cie, 1859, 540 p.

74. Voir l'introduction d'A. CAVIGLIA, La storia d'Italia, Opere e scritti editi ed inediti (de don Bosco), vol. III, Turin, SEI, 1935, p. LXXIII-LXXVI et le tableau comparatif des éditions p. CVII-CXII.

75. Voir A. CAVIGLIA, op. cit., p. 572.

76. Début du chapitre XXXVIII, sur Carlo Denina.

77. Turin, 1768-1772 ; 2ème éd. augmentée, Turin, 1791-1792.

78. Don Bosco le disait "mediocre di statura, ma agile di persona".

79. "Fin dalla sua prima giovinezza egli si mostro' inimicissimo dell'ozio".

80. Don Bosco publia en 1862 une Biografia di Silvio Pellico en introduction à la brochure Notizie intorno alla beata Panasia pastorella Valseriana nativa di Quarona, raccolte e scritte da Silvio Pellico, Letture cattoliche, ann. IX, fasc. X, Turin, G. B. Paravia et Cie, 1862, p. 3-15. Cette biographie était donnée comme extraite de la Storia d'Italia de don Bosco.

81. Il convient d'insister sur l'authenticité "boschienne" de ces additions. Elles n'ont pas été composées, mais seulement copiées, par le jeune Michele Rua. Rua déchiffrait l'écriture de don Bosco ces années-là (journal du voyage de Rome en 1858, constitutions salésiennes primitives). Qu'il soit parfois arrivé en classe avec des pages de la Storia d'Italia de don Bosco ne signifie nullement qu'il en ait été l'auteur.

82. Tome VIII, réimpression de 1872, p. 744.

83. Tome X, p. 683-684.

84. Les manuels du P. Lorient, "tirés à des dizaines, certains à des centaines de milliers d'exemplaires, ont été progressivement remplacés, mais pour l'époque ils étaient l'oeuvre d'un précurseur. Quant aux attaques dont fut l'objet l'Histoire de France de Lorient, le P. Bliard, après d'autres, en a fait justice" (H. BEYLARD, "Lorient", Catholicisme, t. VII, Paris, 1975, col. 1085). Le P. Bliard a résumé son apologie dans l'article "Lorient" du Dictionnaire apologétique de la foi catholique, dirigé par A. d'Alès, Paris, 1926, col. 26-28.

85. L'article de la Gazzetta del Popolo a été copié entièrement en MB VI, 286/23 à 289/6.

86. C'est-à-dire : Francesco (Cecco) Giuseppe (Beppo).

87. L'article "Storia d'Italia di D. Bosco encomiata da N. Tommaseo", L'Armonia, 4 décembre 1859, a été reproduit en OE XXXVIII, p. 52. Noter qu'en MB VI, 291/25 le biographe s'est permis, dans sa reproduction de l'article, de remplacer giornaletto par l'Istitutore pour l'ajuster à la lettre de don Bosco à Tommaseo.

88. Opuscoli inediti di fra Girolamo Savonarola, Paris, 1835.

89. D'après une reproduction particlle de l'ouvrage, dans N. TOMMASEO, Poesie e prose, coll. Classici italiani, t. II, Turin, UTET, 1966, p. 237.

90. Capolago, typographie helvétique, 1851.

91. Rome et le monde, chap. VI. D'après N. TOMMASEO, Poesie e prose, éd. cit., t. II, p. 249.

92. Sur la pédagogie de Tommaseo, M. SCIACCA, Il pensiero italiano ... (voir, ci-dessus, n. 27), p. 244-247.

93. MB IV, 130-132.

94. N. Tommaseo à G. Bosco, Turin, 3 octobre 1854 ; MB V, 117-118.

95. Epistolario I, p. 178.

96. Aucun des biographes de don Bosco ne semble l'y avoir jamais vu.

97. Informations détaillées sur ces événements dans les articles de Cronaca contemporanea de la Civiltà cattolica pour les derniers mois de 1859. Récit très clair dans P. de LA GORCE, Histoire du Second Empire, t. III, au chapitre "Les annexions italiennes", p. 141-152, dont je reproduis ici diverses phrases. Explications complémentaires dans R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, III, p. 632-642. Le gros ouvrage de G. MARTINA, Pio IX, t. II, procède par allusions et suppose les faits connus.

98. Le traité de Zurich n'avait pas encore été signé.

99. D'après P. de LA GORCE, Histoire du Second Empire, t. III, p. 149. Les "Principautés" en question étaient les "Principautés danubiennes", la Valachie et la Moldavie, arrosées l'une et l'autre par le Danube.

100. Cet alinéa a été rédigé d'après P. de LA GORCE, Histoire du Second Empire, t. III, p. 146-152, parfois recopié mot à mot.

101. Voir C. FALCONI, Il cardinale Antonelli, p. 337.

102. G. Bosco au comte Crotti Imperiale di Costigliole, Turin, 12 juin 1859; Epistolario I, p. 176.

103. Voir la reproduction de ce Galantuomo pour l'année 1861 en MB VI, 809-810.

104. Cité par C. FALCONI, Il cardinale Antonelli, p. 360.

105. Pie IX à Napoléon III, minute non datée (juillet 1859), éd. P. PIRRI, Pio IX e Vittorio Emanuele .., t. II, deuxième partie, p. 96.

106. Cette lettre, qui est signalée dans le Bref de réponse du pape, In literis tuis, 7 janvier 1860, dont nous allons parler, se trouve en ASV, Ep. lat. Pos. et Min. 62, 1859 ; voir RSS 1989, p. 118.

107. D'après C. FALCONI, Il cardinale Antonelli, p. 359.

108. Voir éventuellement un résumé substantiel de la brochure dans P. de LA GORCE, Histoire du Second Empire, t. III, p. 173-176.

109. Texte latin et traduction italienne en MB VI, 471-474.

110. Texte latin et italien, format 420 x 303 mm, imprimé par Paravia et Cie.

111. Informations sur l'édition du bref dans une note de l'article de P. BRAIDO et F. MOTTI, "Don Bosco tra storia e leggenda", RSS 1989, p. 118, n. 10.

C h a p i t r e I I

LA NAISSANCE D'UNE SOCIÉTÉ RELIGIEUSE

L'éclosion de la société de S. François de Sales

Entre sa lettre de réconfort à Pie IX et le bref pontifical qui l'en remercia, don Bosco procéda dans l'intimité de l'oratoire du Valdocco à un geste de grande portée. Le 18 décembre 1859, il donna naissance à ce qui sera appelé soit la congrégation, soit, de préférence, la société de S. François de Sales. Don Bosco rassemblait les volontaires de son institut dans une association religieuse soudée par de véritables vœux. Il concrétisait de la sorte un projet esquissé depuis plusieurs années, comme l'histoire de la période antérieure le démontre à suffisance.¹

Décidément, en cette fin de 1859, il devenait urgent d'affermir les structures de l'Oratoire. Qu'advierait-il si la passion nationaliste à nouveau excitée ; reprenait parmi ses aides comme elle l'avait fait dix ans auparavant ? L'insubordination caractérisée d'un groupe d'artigiani ne fut peut-être pas étrangère à l'appel de décembre. Probablement en conséquence de désordres survenus les années précédentes, don Bosco avait interdit le banquet traditionnel du groupe des musiciens au début de l'année scolaire. Un jour de fin octobre, semble-t-il, une vingtaine de jeunes gens passèrent outre à la défense et firent la fête "in un luogo da non tol-

lerarsi", déclarera don Bosco. Cet "endroit intolérable" pourrait bien avoir été une "maison de tolérance" plus ou moins avouée à proximité de l'Oratoire. La distance était réduite : don Bosco, bien informé, put demander deux fois aux fêtards par messenger de rentrer au logis, d'abord au cours du déjeuner, ensuite quand il eut pris fin. Il lui en "coûtait trop", dira-t-il plus tard, "de prendre de graves mesures contre une vingtaine de jeunes dévoyés". Quatre fugueurs seulement se résignèrent à quitter la compagnie et vinrent s'excuser auprès de leur directeur. Les autres, beaucoup plus crânes, se payèrent un tour en ville, revinrent souper à la bettola et ne réintégrèrent la maison que tard dans la nuit et à moitié ivres. Les fautifs ayant été plusieurs fois prévenus, la sanction tomba. A son "immense regret" (al massimo mio rincrescimento), don Bosco les renvoya de son établissement². L'incident ne pouvait que le faire réfléchir sur la nécessité d'un corps d'éducateurs confirmés, qui préviendrait le retour de pareilles incartades. Il prit au reste à cette époque une décision significative par la construction, sur la via della Giardiniera, à l'entrée de la cour et de l'ancien jardin, d'une porterie surveillée : les retours en pleine nuit après un souper en ville seraient en principe contrôlés³.

Cependant, plusieurs des garçons qui lui étaient attachés devenaient des hommes et s'orientaient vers le sacerdoce. En octobre et novembre, Francesco Cerruti, Carlo Ghivarello, Francesco Provera et Giuseppe Lazzero revêtaient l'habit clérical⁴. La proposition que don Bosco méditait recevrait, pouvait-il penser, un nombre suffisant d'adhésions. Pour le moins, le prêtre Vittorio Alasonatti, le diacre Angelo Savio, le sous-diacre Michele Rua, les clercs Giovanni Cagliero, Giovanni Battista Francesia, Giovanni Bonetti, Giovanni Battista Anfossi, Francesco Cerruti, Francesco Provera, peut-

être aussi Giovanni Turchi et Giacinto Ballesio, répondraient à son invitation.

Vers le 9 décembre, probablement au cours d'une réunion préliminaire, il expliqua ses intentions aux jeunes sur lesquels il comptait. Ceux qui accepteraient de constituer avec lui une société ou congrégation pour leur propre sanctification et le salut des jeunes démunis émettraient par la suite des vœux religieux⁵. Le pas fut sauté le 18 suivant⁶. Les dix-sept volontaires entassés ce jour-là à neuf heures du soir dans la chambre de don Bosco entendirent d'abord celui-ci leur répéter le but de la société à créer ; puis ils élirent les membres de sa structure dirigeante. Mis à part don Bosco et don Alasonatti, ces hommes étaient jeunes et même très jeunes⁷. Selon l'acte de la réunion, ils voulaient "promouvoir et conserver l'esprit de vraie charité requis dans l'oeuvre des oratoires pour la jeunesse abandonnée et en danger, une jeunesse qui, en ces temps calamiteux, (était) séduite de mille manières pour le malheur de la société et précipitée dans l'impiété et l'irréligion." Ils se constituaient "en société ou congrégation". Afin de s'aider mutuellement pour leur propre "sanctification", "ils se proposaient de promouvoir la gloire de Dieu et le salut des âmes, spécialement de celles qui ont le plus besoin d'instruction et d'éducation". Leur but dernier était la "sanctification", autrement dit la "perfection spirituelle" des membres, comme il convenait à toute société religieuse de ce type. Mais aussitôt, le fondateur apportait sa note particulière : le progrès dans la "sainteté" serait obtenu par l'action, spécialement au service des jeunes les plus besogneux.

L'assemblée apporta le plus grand sérieux à l'élection d'un conseil de direction, qu'elle dénommait "chapitre". Don Bosco, "initiateur et promoteur" de l'entreprise, fut désigné comme recteur majeur, charge qu'il accepta à condi-

tion qu'on lui permit de choisir lui-même son "préfet", s'est-à-dire son second. Il prévenait ainsi les éventuelles fantaisies de ses jeunes, qui n'eussent peut-être pas maintenu dans sa charge à l'unanimité don Vittorio Alasonatti. Celui-ci ne présenta aucune difficulté à être reconduit "préfet" par don Bosco. Les autres membres du chapitre, à savoir le directeur spirituel, l'économe et les trois conseillers, furent élus à bulletins secrets. "A l'unanimité", paraît-il, les votants désignèrent Michele Rua comme directeur spirituel, et Angelo Savio comme économe. Ils hésitèrent davantage pour le choix des conseillers, qui, finalement, furent Giovanni Cagliero, Giovanni Bonetti et Carlo Ghivarello. Ces "cadres supérieurs" étaient plutôt jeunets. A quarante-sept ans, Alasonatti faisait figure d'ancêtre, le directeur spirituel Rua avait vingt-deux ans, l'économe Savio vingt-quatre ; et les conseillers, simples clercs, avaient Cagliero, vingt-et-un ans ; Giovanni Bonetti, vingt-et-un ans ; Carlo Ghivarello, vingt-quatre ans. Ils constituaient pourtant la première structure de gouvernement de la société dite très naturellement "de S. François de Sales". Tout autre patronage eût été impensable dans l'Oratoire de 1859.

La composition des statuts primitifs de la société

Ce 18 décembre, la société embryonnaire appliquait pour la première fois l'alinéa initial du paragraphe Gouvernement interne de la congrégation du Règlement de la congrégation de S. François de Sales, tel que le clerc Rua l'avait recopié au début de l'année précédente⁸. Il disait, après une surcharge de don Bosco : "La congrégation sera gouvernée par un chapitre composé d'un recteur, un préfet, un économe, un directeur spirituel ou catéchiste, et de trois conseillers."

Apparemment, ce Règlement Rua était contemporain du voyage à Rome en 1858. Un alinéa (p. 4) notait en effet : "(L'accueil des jeunes) se fait aussi dans la ville d'Alessandria,

où il est actuellement confié au clerc Angelo Savio ; les jeunes recueillis sont là au nombre de cinquante."⁹ Or, d'après le journal du voyage à Rome, le "clerc" Angelo Savio (sous-diacre le 24 août 1859) était parti vers Alessandria , pour la première fois semble-t-il, le 18 février 1858, dans le même train que don Bosco et Michele Rua, qui poursuivraient leur route vers Gênes et Rome. Rien n'indique qu'il ait interrompu en février un service commencé en novembre¹⁰. Savio passerait à Alessandria la suite de l'année scolaire¹¹. La copie Rua daterait donc du premier semestre de 1858. On ne peut exclure qu'elle ait été écrite par le clerc Rua immédiatement avant ou pendant le séjour à Rome.

Le Regolamento della Congregazione di S. Francesco di Sales, distribué en dix paragraphes non numérotés, couvrait une quinzaine de pages format écolier. Le premier paragraphe, le seul dépourvu de titre, était une petite dissertation sur le service spirituel de la jeunesse par les ministres de l'Eglise. Puis venaient neuf paragraphes respectivement intitulés : 1) Origine de cette congrégation, 2) But de cette congrégation, 3) Forme de cette congrégation, 4) Du voeu d'obéissance, 5) Du voeu de pauvreté, 6) Du voeu de chasteté, 7) Gouvernement interne de la congrégation, 8) Des autres supérieurs, 9) Acceptation¹². On le voit au premier coup d'oeil, don Bosco avait voulu créer une société à voeux simples.

Toutefois, prêtre diocésain peu au fait des mécanismes du monde religieux, il avait dû chercher des modèles pour composer son Regolamento. Deux livrets l'avaient très particulièrement intéressé : les Constitutions et les Règles de la congrégation des Oblats de la Vierge Marie¹³ et les Constitutions de la congrégation des prêtres séculiers des écoles de charité¹⁴. Il connaissait de longue date les

oblats de Marie, congrégation à laquelle il avait eu des velléités de s'agréger. En revanche, il n'avait probablement jamais rencontré les frères Anton Angelo et Marcantonio Cavanis, fondateurs à Venise au début du siècle de la congrégation des prêtres séculiers des écoles de charité. Mais leurs constitutions, peut-être à cause du caractère "séculier" qu'elles affichaient malgré les vœux professés, lui paraissaient convenir tout à fait à ses desseins. D'autant plus que les frères Cavanis avaient créé dans leur ville une oeuvre d'éducation charitable analogue à celle de Turin. Une société de cette sorte ne pourrait offenser les gouvernants piémontais, même après leurs lois de 1855 sur les congrégations.¹⁵ Il allait reprendre leurs formules avec une application proche de la servilité¹⁶.

Le paragraphe du Regolamento sur "l'origine de la congrégation" traçait l'historique de l'oeuvre de don Bosco entre 1841 et 1858. Le Règlement lui-même était, affirmait-il, à peu de choses près celui de l'association caritative qu'il avait commencé de réunir autour de lui dès l'origine :

"... En conséquence pour maintenir l'unité d'esprit et de discipline, condition de bons résultats pour les oratoires, dès l'année 1844 quelques ecclésiastiques se réunirent pour former une espèce de congrégation en s'aidant mutuellement par l'exemple et l'instruction. Ils ne prononcèrent aucun vœu à proprement parler ; tout se limitait à une simple promesse de s'occuper seulement de ce que leur supérieur jugeait (contribuer) à la plus grande gloire de Dieu et à l'avantage de leurs âmes. Ils reconnaissaient leur supérieur en la personne du prêtre Bosco Gioanni. - Malgré l'absence de vœux, en pratique on observait les règles ici exposées (...)." ¹⁷

La "simple promesse" avait probablement un caractère tacite, la reconnaissance du supérieurat de don Bosco avait surtout un caractère social. En tout cas, don Bosco n'a cessé d'affirmer qu'en 1859, la "congrégation" ou "société de S. François de Sales", loin de surgir du néant, existait déjà de-

puis une quinzaine d'années. A cette date, les membres qui préféraient vivre en communauté avaient opté pour une formule particulière incluant des vœux, tandis que les autres constituaient une deuxième catégorie, dite par lui successivement d'esterni, d'associati et enfin de cooperatori de son unique formation. Peu lui importait son statut juridique, il lui suffisait d'affirmer l'existence du groupe (plus ou moins) organisé.

Après deux paragraphes d'introduction, le Regolamento proprement dit commençait. Sous le titre Scopo (But), on lisait d'abord l'article fondamental :

"Le but de cette congrégation est d'unir ses membres ecclésiastiques, clercs et aussi laïcs, pour leur propre perfectionnement par l'imitation dans la mesure du possible des vertus de notre Divin Sauveur"¹⁸.

Cette dernière proposition fut rapidement complétée sur le document et de la main même de don Bosco. Il ajouta en finale : "spécialement par l'exercice de la charité envers les jeunes pauvres"¹⁹. La "perfection" ou la "sanctification" de son disciple croissaient par l'exercice des vertus chrétiennes, en premier lieu de la charité envers les plus démunis. Le deuxième article du paragraphe²⁰ traitait sommairement de l'indispensable formation morale (la vertu) et intellectuelle (la science) du futur apôtre. Il était introduit par la citation plutôt énigmatique à nos yeux du verset des Actes des Apôtres : "Jesus coepit facere et docere". L'interprétation, qui traduisait : et par : ensuite (Jésus commença par agir ; ensuite il enseigna) était traditionnelle. Don Bosco emprunta très probablement la formule, non pas aux lazaristes, comme on l'a écrit, mais aux prêtres séculiers des écoles de charité.

"Jésus commença par agir et enseigner, de même les confrères commenceront par se perfectionner eux-mêmes par la pratique des vertus internes et externes et par l'acquisi-

tion de la science ; ils s'emploieront ensuite au bien du prochain."²⁹

Les "oeuvres" de la congrégation constituaient l'objet principal de la suite du paragraphe. C'était, à l'article 3, l'accueil des jeunes dans les oratoires festifs et quotidiens ; à l'article 4, leur accueil dans les foyers, où ils avaient la possibilité de s'instruire et d'apprendre un métier ; à l'article 5, l'instruction religieuse du petit peuple par la parole et par la plume (exemple : les Lecture catholique). Don Bosco alignait à cet endroit les institutions qu'il avait progressivement mises sur pied au Valdocco : l'oratoire ouvert, la "maison" de l'oratoire, l'instruction populaire par le livre et par la presse.

Pour les paragraphes du Regolamento sur la "forme de la congrégation" et les trois vœux, don Bosco, parce que novice en législation de la vie religieuse, recopia la plupart du temps les formules de ses modèles. Il goûtait certainement beaucoup le chapitre-clé des constitutions des prêtres séculiers des écoles de charité : De instituto et forma congregationis. Dans cette société à vœux, les membres "ecclésiastiques et laïcs" demeuraient, même après leur profession, citoyens incontestables au regard du public. Dans un pays qui méprisait les frati parasites et se méfiait des propriétés religieuses perpétuellement intouchables, les disciples de don Bosco devaient être citoyens propriétaires. Leur existence pacifique dans le Piémont libéral de l'époque était en cause. Il traduisit donc Cavanis au début de son chapitre sur la "forme de la congrégation",

"Tous les confrères mènent une vie commune liés seulement par la charité fraternelle et les vœux simples qui les rapprochent pour former un seul cœur et une seule âme pour l'amour et le service de Dieu."

Trois des quatre facteurs d'union de la congrégation Ca-

vanis : la vie commune, la charité fraternelle et les voeux simples, reparaissaient dans sa copie. Il n'avait renoncé qu'au lien de l'"identique vocation", concept au reste difficile à saisir.²² Il lisait ensuite chez les frères Cavanis un article que nous commencerons par reproduire dans le latin original :

"2. Praeterea quisquis Ecclesiasticus, vel Laicus ex nostra Congregatione, etiam post nuncupationem votorum, non amittit proprietatem rerum suarum, neque facultatem succedendi atque acceptandi hereditatem, legata et donationes. Fructus eorundem bonorum, vel favore Congregationis, vel suorum parentum, vel alterius cujuscumque personae ~~cedere~~ ²³ teneatur, durante ejus permanentia in Congregatione."

Il crut bon de répartir sur deux alinéas ces considérations auxquelles il tenait beaucoup ; et il les coiffa par un principe sur "le droit civil" (au singulier) inconnu de son modèle: "A son entrée en congrégation nul ne perdra son droit civil." Par là, il cherchait à prévenir tout possible anéantissement juridique de ses fils, en conséquence de leur renoncement au dominium sur leurs biens. Car, en Piémont, "au cours du débat parlementaire - sur les lois de 1855 concernant les religieux - aussi bien les partisans des lois que leurs adversaires proclamèrent et répétèrent que la propriété privée individuelle était sacrée (...) Selon les doctrines exprimées par Rattazzi renoncer au dominium sur ses propres biens équivalait à abdiquer un titre sacré de personnalité civile"²⁴. On lut :

"A son entrée en congrégation, nul ne perdra son droit civil même après l'émission des voeux ; il conserve donc la propriété de ses biens, la faculté de succéder et de recevoir des héritages, des legs et des donations. - Toutefois, pour tout le temps qu'il demeurera dans la congrégation, le fruit de ces biens doit être cédé soit à la congrégation, soit aux propres parents, soit encore à d'autres personnes."²⁵

Le religieux de don Bosco serait un citoyen à part entière, même après avoir émis ses voeux, y compris celui de pauvreté.

Don Bosco avait continué d'adapter le chapitre De instituto et forma congregationis des frères Cavanis jusqu'au quatorzième alinéa de son paragraphe. A leur long article 3 correspondaient ses numéros 4, 5, 6, 7 et 8 ; à leur article 4, son numéro 9 ; à leur article 6, son numéro 10 ; à leur article 7, son numéro 11 ; à leur article 9, son numéro 13 ; et à leur article 11, son numéro 14. Seul son numéro 12 - sur le nombre minimum des confrères des nouvelles maisons - n'avait pas été recopié sur le chapitre des Cavanis. Au reste sa place dans un paragraphe sur "la forme de la congrégation" pouvait paraître contestable.

Pour notre créateur de société religieuse, après la "forme" de la société, le deuxième problème difficile était celui des trois vœux. La méthode ne varia pas. Pour ses paragraphes sur les vœux de religion, quoique de manière moins servile, don Bosco recopia les constitutions Cavanis. Toutefois, probablement parce qu'il attendait surtout des vœux une meilleure cohésion de son groupe et qu'il espérait que l'obéissance la garantirait, il renversa l'ordre habituel : pauvreté, chasteté et obéissance, qui était celui de son modèle. L'obéissance passa la première et précéda la pauvreté et la chasteté²⁶.

L'exemple suprême de l'obéissance religieuse était, pour lui comme pour les frères Cavanis, Notre Seigneur Jésus Christ, qui avait dit : "Non veni facere voluntatem meam, etc."²⁷ ; ou, en d'autres termes, 'hous assura qu'il (n'était) pas venu pour faire sa volonté, mais celle de son Père céleste"²⁸. Le modèle social était ici celui de la famille antique. De part et d'autre, le vœu demandait au subordonné de se soumettre "entièrement, promptement et joyeusement" aux ordres de son supérieur. "Qu'ils révèrent donc leur supérieur, quel qu'il soit, comme un père et qu'ils lui obéissent entièrement, promptement, joyeusement et

avec l'humilité qui convient", édictaient les constitutions Cavanis²⁹ ; et don Bosco : "Que chacun en conséquence tienne son supérieur pour un père, qu'il lui obéisse entièrement, promptement, d'un coeur joyeux et avec humilité"³⁰. Apparemment de son propre chef, don Bosco spécifiait : "De façon générale, ce vœu demande de s'occuper seulement de ce que le supérieur respectif jugera (devoir contribuer) à la plus grande gloire de Dieu et au bien de l'âme (du subordonné)"³¹. N'était-ce pas son souci principal quand il créait sa société ?³² Rédigé sous une forme, il est vrai, plus concise que son modèle, l'article sur l'axiome de S. François de Sales : "Ne rien demander, ne rien refuser", dérivait lui aussi des constitutions Cavanis³³. Don Bosco emprunta à ces constitutions une prescription rigoureuse sur le compte de conscience, queles consultants romains lui reprocheraient un jour : "... qu'il ne garde (caché) pour lui nul secret de son coeur ; qu'il lui ouvre sa conscience chaque fois qu'il en est requis ..." ³⁴

Le paragraphe sur le vœu de pauvreté dépendait nécessairement de celui sur la "forme de la société". Les constitutions Cavanis apprirent à don Bosco que l'"essence du vœu de pauvreté" de ses religieux consisterait à "mener la vie commune dans la nourriture et le vêtement et à ne rien garder sous clef sans l'autorisation du supérieur" ; et aussi que ce vœu leur imposerait une grande simplicité dans leurs chambres et leur mobilier³⁵. Don Bosco n'assortit le double alinéa issu de Cavanis que de la considération souriante, selon laquelle il est préférable d'orner son coeur de vertu plutôt que de décorer les murs de sa chambre.

La chasteté, paragraphe où don Bosco s'affranchit beaucoup plus de son modèle, est présentée de part et d'autre comme la "vertu angélique"³⁶ ; de part et d'autre aussi,

la conversation avec les femmes est sévèrement réglementée³⁷.

Les deux derniers paragraphes du Regolamento des origines, intitulés l'un : Gouvernement interne de la congrégation, l'autre Des autres supérieurs, définissaient les titres et les charges de l'autorité dans l'institut naissant. Les constitutions Cavanis ne comportaient pas de titre spécial sur le gouvernement. Le modèle de don Bosco semble avoir été à cet endroit les constitutions des oblats de la Vierge Marie au § 1 du chapitre premier : Del Rettor Maggiore e suoi consultori (Du Recteur majeur et de ses consultants) de leur deuxième partie, elle-même intitulée : Del Governo della Congregazione (Du gouvernement de la congrégation). Don Bosco adaptait à un échelon supérieur les charges de son oeuvre locale : directeur, préfet, directeur spirituel, conseillers. Le type de gouvernement qui ressortait apparentait assez le nouvel institut aux congrégations qui lui servaient de modèles : les Cavanis, les rédemptoristes, les lazaristes et les rosminiens, a-t-on écrit, sauf que, dans le système salésien, l'accent était mis plus fortement sur la tendance oligarchique et conservatrice³⁸. C'est vraisemblable. Mais le caractère nettement collégial du gouvernement voulu par don Bosco en opposition avec ses modèles mérite d'être relevé de préférence. Alors que, par exemple, la Regula des rédemptoristes disait sans ambages au début d'un chapitre intitulé : Del Rettore Maggiore ed altri Officiali (Du Recteur majeur et des autres officiers) : "La Congrégation sera gouvernée par un Supérieur général, qui sera perpétuel et aura le titre de Recteur majeur ..." ³⁹, le Regolamento salésien annonçait : "La congrégation sera gouvernée par un chapitre composé d'un Recteur, d'un Préfet, d'un Econome, d'un Directeur spirituel ou Catéchiste, et de deux (trois, après correc-

tion) conseillers"⁴⁰. Il confiait donc le gouvernement de la société, non pas à une personne (le Recteur majeur), mais à un collège, terme qui, dans certaines versions postérieures, prit parfois la place de "chapitre". Les auxiliaires immédiats du supérieur général n'avaient pas, comme dans d'autres congrégations, le titre de conseillers ou de consultants ou d'assistants, mais de membres de l'organe de direction, qui était formé par l'ensemble dudit chapitre. Il est vrai que, dans le schéma de don Bosco, les articles suivants attribuaient au recteur un pouvoir tout à fait prééminent sur la société ; qu'il y exerçait des droits exclusifs pour la présentation des postulants et les activités des membres en matière disciplinaire, spirituelle et économique. Le collège capitulaire semblait masquer le pouvoir réel, celui de la personne du recteur. Pourtant, le recteur majeur de don Bosco n'avait rien de l'évêque autocrate à la manière du dix-neuvième siècle. Lui-même n'imposera pas ses décisions à son chapitre en vertu de son autorité suprême. Son gouvernement est demeuré jusqu'au bout authentiquement collégial, en conformité avec le Regolamento de la première heure. Il se distinguait par là aussi du modèle monastique et abbatial, qui répugnait aux gouvernants de son époque. Les trois vœux n'empêchaient pas ses gens d'être de véritables citoyens et leur chef présentait peu de traits du père abbé bénédictin.

Les constitutions soumises à l'archevêque Fransoni (11 juin 1860)

Malgré son titre, le Regolamento était un projet de constitutions. Il fut corrigé, amplifié, puis recopié et à nouveau corrigé pour être enfin, le 11 juin 1860, sous le simple titre : Società di S. Francesco di Sales, soumis pour approbation à l'archevêque exilé Fransoni par les membres de la nouvelle société de don Bosco⁴¹. Le texte du 11 juin était divisé en quatorze paragraphes ou chapitres non encore

numérotés : 1) une introduction sans titre, 2) Origine de cette Société, 3) But de cette Société, 4) Forme de cette Société, 5) Du voeu d'Obéissance, 6) Du voeu de Pauvreté, 7) Du voeu de ~~Chasteté~~, 8) Gouvernement interne de la Société, 9) Des autres Supérieurs, 10) Acceptation, 11) Pratiques de piété, 12) Habit, 13) Externes, 14) Formule des voeux⁴². La version recopiée par Michele Rua avait donc été enrichie de quatre titres : les pratiques de piété, l'habit, les externes et la formule de profession. Don Bosco avait définitivement remplacé le mot : congregazione, trop ecclésiastique, par celui de : società. Il intégrait formellement à sa société "toute personne même vivant dans sa propre maison et au sein de sa propre famille" qui accepterait de pratiquer ces statuts dans la mesure compatible avec son mode d'existence (chap. Esterni). La "Formule des voeux" avait été empruntée aux pères jésuites⁴³. Don Bosco avait été plus original au chapitre des "pratiques de piété". La première rédaction autographe de ce titre a subsisté sur une feuille volante insérée dans le Regolamento copié par Michele Rua. L'article de tête distinguait nettement la nouvelle société de celles plus ou moins adonnées à l'oraison :

"1. La vie active de notre congrégation fait que ses membres ne peuvent avoir le loisir de se livrer à de multiples pratiques de piété communautaires, ; ils veilleront à y suppléer par le bon exemple réciproque et le parfait accomplissement des devoirs généraux du chrétien."

Le numéro qui suivait, de contenu partiellement étranger à un chapitre sur la prière, illustrait le principe de base :

"2. La fréquentation hebdomadaire des saints sacrements, la bonne tenue, la prononciation claire, pieuse et distincte des paroles des offices liturgiques (litt. : divins), la modestie dans l'expression, le regard et la démarche soit dans la maison,⁴⁴ soit à l'extérieur, doivent caractériser nos confrères."

A cette étape, don Bosco renforçait sa volonté de faire de ses religieux de bons chrétiens et rien de plus. Les pratiques qu'il énumérait : prières du matin et du soir, cha-pelet quotidien, confession et communion hebdomadaires, jeûne du vendredi, exercice mensuel de la bonne mort, étaient celles qu'il proposait aux garçons de son oratoire, écoliers et apprentis. C'était relativement peu. Au reste, en cas de besoin, le supérieur pouvait encore réduire ce programme, spécifiait l'article 7. Le membre de la société de S. François de Sales, qui n'avait rien d'un frate, conservait en religion les traits d'un (pieux) "séculier".

Les signataires du 11 juin 1860, c'est-à-dire les "confratelli che dimandano a Sua Eccellenza Reverendissima l'Arcivescovo di Torino l'approvazione delle Regole della Società di S. Francesco di Sales" (les confrères qui demandent à Son Excellence Révérendissime l'Archevêque de Turin l'approbation des Règles de la Société de S. François de Sales) selon la formule de suscription, furent au nombre de vingt-six. Aux dix-huit de décembre précédent s'étaient adjoints : Francesco Vascetti, Giovanni Garino, Pietro Capra, Edoardo Donato, Gabriele Momo, Paolo Albera, Giuseppe Rossi et Giuseppe Enria.⁴⁵ Sur la page des signatures, les noms étaient accompagnés d'une brève indication sur le statut de la personne : "troisième année de théologie", "première année de philosophie", "première de rhétorique", etc. Les Regole de don Bosco entamaient par un premier voyage de Turin à Lyon un circuit laborieux de quatorze ans. Les critiques des spécialistes, auxquelles d'ailleurs don Bosco répondrait non sans vivacité, ne leur manqueraient pas.

Don Bosco et la politique piémontaise au printemps de 1860

Le séisme déclenché dans la péninsule italienne par la guerre de 1859 avait immédiatement provoqué la chute de plusieurs régimes dans la partie septentrionale du pays. En

1860, l'onde de choc se propagea dans le Sud. Et, dans le centre, au scandale des "bons" catholiques, parmi lesquels notre don Bosco, le pape fit un peu plus les frais du changement de paysage italien. L'anticléricalisme s'en mêlait. Comme Pie IX résistait par la parole et, au besoin, par les armes à la pression dite par lui "révolutionnaire", le processus unificateur prendrait une allure antipapale et même antireligieuse. Nous lisons dans une "chronique contemporaine" de la Civiltà cattolica de février 1860 :

"La révolution (dit le Giornale di Roma du 4 février), tandis qu'elle progresse dans ses voies en Toscane, croit avoir enfin atteint son but déjà annoncé, qui la montre crûment sous son véritable jour. Par la nouvelle qu'à l'intérieur des frontières de cette région elle est parvenue à affaiblir et à éteindre toute affection envers l'autorité légitime du Souverain, (elle signifie qu') aujourd'hui elle déploie ses forces pour les lancer à l'assaut de la Religion et recourt à tous les moyens pour élargir et étendre le trouble et le désordre hors de ce territoire ; elle vise principalement les provinces qui persistent à obéir au Souverain Pontife ..." ⁴⁶

Les adversaires habituels de la papauté : sectes et protestants, étaient, probablement non sans motif, accusés de participer activement à la subversion.

Don Bosco, apologiste du Saint-Siège par vocation, distinguait là un nouveau champ d'action. Le 26 février 1860, au florentin Paolo Sforzani, des Scuole Pie, qui projetait de réimprimer en Toscane une publication de don Bosco pour faire pièce à la propagande sectaire, il conseilla ses productions et un abonnement aux Letture cattoliche. La Toscane de 1860, estimait-il, connaissait les mêmes mésaventures que le Piémont depuis la libération des plumes en 1848 (douze ans auparavant) :

"... Pour la jeunesse, l'Histoire d'Italie racontée à la jeunesse peut faire du bien ; divers faits mal exposés par les auteurs y sont historiquement mis au point." Et puis : "... J'ignore si là-bas vous recevez les Letture cattoliche."

Je crois qu'il serait bien que vous puissiez avoir la collection entière et prendre un abonnement ; de la sorte vous pourriez voir quels fascicules conviennent mieux aux besoins de vos régions. Car elles devront se préparer à soutenir la lutte que nous soutenons depuis douze ans contre le protestantisme. Le Catholique instruit dans sa religion est un fascicule qui a fait grand bien parmi nous ; il a déjà été réimprimé en italien et en français ..."⁴⁷

L'archevêque Frasoni, avec qui il demeurait en relations permanentes quoique dissimulées, ne pouvait que l'encourager à résister à une "révolution" qui lui valait l'exil. Signe minuscule de ces relations au début de 1860, le 19 février l'Armonia annonçait un cadeau de l'archevêque à l'oratoire de l'Angelo custode de Vanchiglia victime d'un vol désagréable. L'explication du geste : "... comme il sait la gêne dont souffre actuellement l'Oeuvre des Oratoires de D. Bosco, il a envoyé aussitôt la belle somme de F. 200, pour en acheter une autre (cloche)", désignait très probablement l'informateur⁴⁸.

En mars, l'agitation enfla. Turin, qui avait remplacé Cavour au ministère, poursuivait sa politique annexionniste⁴⁹. Les 11 et 12 mars, des plébiscites sur le rattachement au Piémont furent organisés en Toscane, à Modène, à Parme et aussi en Emilie. Mais l'Emilie, avec Bologne, proclamée annexée le 18 mars, relevait aussi en partie des Etats du pape ! Les "bons" catholiques du Valdocco étaient réduits à guetter les signes de la réprobation céleste. Le 25 mars, Domenico Ruffino nota dans son journal :

"25. On annonce l'annexion de l'Emilie au Piémont. A Chieri on a chanté le Te Deum ; de même à Turin par un curé cavalieri. A Milan les cloches de la ville ont sonné, mais au premier coup d'une cloche le battant est tombé ; pour une autre, la corde s'est rompue."⁵⁰

Le 26 mars, Pie IX excommunia les "invasori ed usurpatori" (envahisseurs et usurpateurs) de ses territoires, sans tou-

tefois les désigner par leurs noms. Une véritable guerre grondait entre Rome et les "révolutionnaires". Le ministre des armes du pape, Mgr Frédéric de Mérode, avait rendu visite chez lui au général français Louis Juchault de Lamoricière (1806-1865), héros légendaire de l'armée d'Afrique dans les années trente et quarante, alors en demi-retraite dans son château près d'Amiens. Il lui avait proposé de prendre la tête des "volontaires pontificaux", réplique cléricale des "volontaires" de Garibaldi. Le 9 avril, Lamoricière sera nommé chef de l'armée pontificale. Pour lui, comme il le déclara aussitôt à ses troupes, "la cause de la papauté" se confondait, comme au temps de l'islamisme, avec "la cause de la civilisation et de la liberté du monde". Malheureusement le choix avait été politiquement douteux. Le croisé français était un ennemi juré de Napoléon III. La France impériale ne bougera pas le petit doigt pour soutenir Lamoricière au service de Pie IX.

Inexorable, l'unification italienne progressait. Le 2 avril, le nouveau Parlement, qui se disait "italien", était inauguré à Turin. Les 13 et 14, les Chambres ratifiaient l'annexion de l'Emilie, de la Romagne et de la Toscane, autrement dit d'une partie des Etats pontificaux. L'affront infligé ainsi à Pie IX dans leur propre ville fut certainement insupportable aux prêtres et aux clercs du Valdocco. L'Oratoire guettait les signes du ciel. Ruffino notait avec satisfaction qu'à "l'ouverture des chambres en grand appareil", un incident avait troublé la commune allégresse. Le député Zenone Quaglia, président provisoire parce que doyen d'âge, après la validation de quelques élections en Romagne, était tombé quand il avait voulu proclamer debout les résultats du vote ; il avait dû être soigné sur place et, le 7 avril, il avait rendu l'âme⁵¹.

Don Bosco mobilisa les esprits dans la protestation par

une collecte pour le pape. Le prétexte existait. L'invasion des Romagnes avait entraîné pour le Saint-Siège des difficultés financières analogues à celles de 1849. A nouveau, la solidarité catholique jouait. En cette année 1860, des catholiques de langue allemande créèrent à Vienne une association dite "de Saint-Michel", dont les membres s'engageaient à verser, en faveur du pape, au moins deux pfennigs par mois ; simultanément, en France, l'archevêque de Lyon, Mgr de Bonald, prenait l'initiative d'une oeuvre semblable, dite du Denier de S. Pierre. Dans la capitale du royaume prédateur, une souscription fut ouverte dès le 16 janvier par le journal l'Armonia ⁵². Le Valdocco tint à s'y associer, mais sans trop se perdre dans la masse des donateurs. Tandis que les chambres piémontaises proclamaient les annexions de nouvelles provinces, don Bosco récoltait les - minimes - offrandes des siens et préparait des lettres qui en informeraient le pape. Vers le 11 avril, Ruffino écrivait dans sa chronique : "Une protestation des jeunes des oratoires a été envoyée au pape avec la somme de 163 francs 40 centimes et 710 signatures." ⁵³ Au vrai, ce jour-là l'expédition de l'argent tardait encore. Par l'intermédiaire du cardinal Antonelli (lettre du 25 avril), don Bosco fit parvenir au pape la note collective de ses jeunes avec une lettre personnelle datée de Turin, 13 avril 1860. Il y annonçait la transmission des dons pécuniaires par les soins de la direction de l'Armonia ⁵⁴.

Les trois pièces (la lettre de don Bosco à Pie IX, la lettre collective des jeunes et la lettre de don Bosco au cardinal Antonelli) reflétaient les sentiments de don Bosco, qui en avait été le principal, sinon l'unique auteur. La lettre des jeunes, destinée à présenter leurs offrandes pécuniaires et spirituelles (trentains de communions) au souverain pontife, exprimait leur amour du pape avec beaucoup de candeur et de tendresse. Elle en disait les mobiles reli-

gieux, que les familiers de la littérature de don Bosco depuis les événements de 1848 connaissent bien. Il suffira d'en traduire les premières lignes :

"Très Saint Père. - Nous sommes des enfants de Turin, qui nourrissons la plus tendre affection envers la personne de Votre Sainteté. Nous vous aimons d'un amour filial, parce que vous nous aimez et nous vous aimons plus encore parce que vous êtes le successeur de S. Pierre, le Vicaire de Jésus Christ et le représentant de Dieu sur la terre. Nous savons que celui qui n'est pas catholique ne peut pas se sauver et que nul n'est catholique s'il n'est uni au pape et ne professe pas la doctrine que le pape enseigne, c'est-à-dire la doctrine de Jésus Christ ..."

Don Bosco avait donné à sa propre lettre du 13 avril une teinte politique accentuée. Elle annonçait les invasions des mois suivants. Il expliquait d'abord au pape que les manifestations de soutien au Saint-Siège étaient réprimées à Turin. Pour exprimer leur gratitude envers Pie IX après le bref du 7 janvier, les jeunes de don Bosco auraient voulu lui transmettre aussitôt un message de reconnaissance. Mais, écrivait don Bosco, les temps étaient "tellement mauvais" que, "pour ne pas se compromettre inutilement", ils avaient dû se contenter "de prier Dieu dans les coins de (leurs) maisons et de (leurs) églises". Don Bosco dévoilait ensuite ses pressentiments :

"... Très Saint Père ! Nous sommes au temps de la plus grande calamité (...) Le projet est non seulement d'envahir les Romagnes, mais toutes les autres provinces du Saint-Siège, de Naples, la Sicile."

Il déplorait "que la religion fût combattue et légalement avilie". "Nous ne pouvons la défendre que par de petits imprimés populaires, par des classes et des catéchismes". Les sombres prévisions de la monaca de Taggia renaissaient sous sa plume :

"... Très Saint Père, à considérer les choses en ne comptant que sur le secours des hommes, nous devons dire que nous approchons d'une époque de destruction de la foi, d'une époque sanglante pour qui veut la défendre."

Il est vrai que, fidèle à ses vues sur l'évolution de l'histoire de l'Eglise, il prédisait qu'une période radieuse succéderait à la tempête :

"Très Saint Père, réjouissez-vous dans le Seigneur. La sainte Vierge obtiendra du ciel un grand triomphe pour son Eglise. Le triomphe surviendra sous peu. Il est vrai qu'une horrible avalanche (litt. : catastrophe) de malheurs le précèdera ; mais Dieu les abrègera. Nous prions pour que le règne du péché prenne fin et qu'en toutes choses s'accomplisse la sainte volonté de Dieu. Quand la paix aura été rendue à l'Eglise, j'espère pouvoir me rendre une fois encore dans la Ville éternelle pour contempler une fois encore les traits vénérables de Votre Sainteté avant de parvenir au terme de mes jours."

Quand il donnait forme à sa petite société de S. François de Sales, don Bosco croyait donc à l'imminence d'une ère de persécution des croyants, dont l'invasion des territoires pontificaux n'était que le prodrome. Le spectre de la révolution de 93 semblait parfois se dresser sous le regard des gens du Valdocco. A preuve, semble-t-il, les lignes apeurées de la chronique Ruffino⁵⁶, selon lesquelles, le 11 juin, quand ils eurent signé le texte des Regole destiné à Mgr Franson, les religieux de don Bosco firent "la promesse solennelle que si, par malheur et à cause de la tristesse des temps ils ne devraient pas pouvoir prononcer leurs vœux, chacun, en quelque lieu qu'il se trouvât, quand bien même tous nos compagnons seraient dispersés et qu'il n'en restât plus que deux, ou même un seul, celui-là s'efforcerait de promouvoir cette Pieuse Société et d'en observer toujours, autant que possible, les Règles ..."

Les "perquisitions" de mai-juin 1860

L'alarme et la peur des milieux ecclésiastiques non ouvertement nationalistes des territoires sous domination piémontaise augmentèrent dans le courant du mois de mai. L'heure de Garibaldi avait sonné. Evêques et curés étaient contraints de choisir leur camp. Le 4 avril, une insurrection avait é-

claté à Palerme, en Sicile. Le 26, le gouvernement Bourbon de Naples avait annoncé son échec. Toutefois, le 5 mai les Mille de Garibaldi partaient de Quarto pour la réanimer et tenter de ruiner le royaume branlant des Deux-Siciles. Quelques jours après, le Piémont imposa aux autorités ecclésiastiques des territoires annexés la solennisation de la fête du Stato, signe de la ruine de l'absolutisme (13 mai). Peu d'évêques agréèrent l'invitation du ministère à marquer l'événement par une cérémonie religieuse adéquate et par le chant du Te Deum. Au contraire, la plupart transmirent à leurs curés et à leurs prêtres des dispositions qui les en dissuadaient. Ce faisant, ils enfreignaient, apprirent-ils, la législation en vigueur. Au terme du nouveau code pénal, ils étaient coupables de "désobéissance civile". D'où dénonciations, perquisitions, arrestations, procès et, dans quelques cas, condamnations. La Civiltà cattolica recensa les brimades. Des évêques et des prêtres, dans quelques cas des religieuses, subirent en ces mois de mai et juin arrestations et mauvais traitements un peu partout dans le royaume : qui pour n'avoir pas voulu chanter le Te Deum d'action de grâces ; qui pour avoir commenté du haut de la chaire la circulaire de l'Ordinaire ; qui pour avoir manqué de respect à une proclamation de Garibaldi ; qui pour avoir refusé l'absolution à un volontaire de son armée ; qui pour n'avoir pas participé - en signe de protestation - à la procession solennelle de la Fête-Dieu ; qui pour avoir exécuté des décisions de la curie romaine sans la permission du gouvernement ...⁵⁷ Le cardinal archevêque de Pise, Cosimo Corsi, fut arrêté et, le 21 mai, transféré à Turin en résidence forcée dans la maison des lazaristes.

L'insolence de ce coup à l'Eglise révolta don Bosco. Selon la chronique de Ruffino, alors que le cardinal était arrivé en gare de Turin le 21 à dix heures du soir, don Bosco se rendait déjà chez les lazaristes le lendemain 22 pour une

longue conversation (deux heures, écrivit Ruffino) avec lui. L'archevêque narrait son aventure avec une patience qui faisait l'admiration de don Bosco⁵⁸.

Les prêtres de Turin n'étaient pas épargnés. Le 25 mai, des jésuites furent arrêtés pour trafic de devises. Et, le 26, don Bosco dut à son tour subir une perquisition⁵⁹. Depuis une année au moins, l'opinion majoritaire faisait de lui un réactionnaire à la politique étrangère piémontaise. En janvier, le bref de Pie IX, qu'il s'était empressé de divulguer, avait renforcé cette impression. Aux yeux des autorités gouvernementales, pour reprendre les formules générales du garde des sceaux Giovanni Battista Cassinis, quoi qu'il en fût de sa bienfaisance sociale, il relevait d'un parti clérical, "qui, sous le manteau de la religion s'oppose à nos libres institutions, fait obstacle au pouvoir civil, et, à l'ombre d'une liberté qu'il trahit, est malheureusement une menace constante pour la société civile (...) Un parti qui ne descend pas dans la rue, qui n'use pas d'armes visibles, mais qui sème une guerre sourde, secrète, déloyale, et, partant, d'autant plus terrible."⁶⁰

Le 26 mai, la perquisition de l'appartement de don Bosco fut destinée à étayer cette sorte d'accusation. La police rechercha les pièces qui eussent démontré ses secrètes accointances avec des réactionnaires tels que l'archevêque Frànsoni ou la curie romaine. Ce samedi, veille de Pentecôte, vers deux heures de l'après-midi, une vingtaine d'hommes : inspecteurs, avocats ou agents de police, cernèrent la maison. "Nous fûmes tous épouvantés, racontera Ruffino. De tous les côtés, on ne voyait que de laides figures à longues moustaches, capables de terrifier jusqu'au diable en personne"⁶¹. Le délégué à la sûreté Savino Grasso et les inspecteurs de quartier Stefano Tua pour Borgo Dora et Antonio Grasselli pour Moncenisio pénétrèrent chez don Bosco et procédèrent à un examen minutieux des armoires, des livres et

des papiers des deux pièces de son pauvre logement. Les enquêteurs poursuivirent leurs recherches jusqu'à six heures du soir environ. Ils les conclurent réglementairement par un procès verbal, d'où il résultait qu'ils n'avaient rien découvert d'intéressant pour la justice⁶². Cette pièce, très éclairante pour nous, serait publiée par l'Armonia trois jours après⁶³. Don Bosco narra aussitôt la visite à ses jeunes et à ses amis venus le réconforter. Parmi ceux-ci, don Ferrando, et le directeur de l'Armonia, don Margotti. Ruffino prenait des notes. Don Bosco faisait comprendre qu'à l'étonnement des enquêteurs, il avait pris l'affaire en riant, qu'il avait plaisanté sur les livres de sa bibliothèque, qu'il avait parlé de confession à des gens peu portés à cet exercice et qu'il avait fini par leur offrir de quoi se désaltérer. La victime devenait un héros. Le lendemain, fête de la Pentecôte, les jeunes lui firent ovation, d'autant plus qu'ils avaient craint son emprisonnement⁶⁴. Après les prières du soir, ce fut "un cri continu de Vive D. Bosco, pour le consoler"⁶⁵.

Quand on lui demandait qui lui avait valu semblable inquisition, don Bosco répondait qu'"un ami lui avait rendu ce service en allant conter mille mensonges au ministère"⁶⁶. Cet "ami" semble devoir être cherché dans le monde anticlérical gravitant autour de la Gazzetta del Popolo, la feuille qui avait pris à partie sa Storia d'Italia. Le 31 mai, ce journal se trahit probablement en exhalant son humeur :

"La justice a procédé à une perquisition chez don Bosco, le directeur connu d'une nichée de bigots au Valdocco ; on dit qu'elle n'y a rien trouvé de compromettant. La Storia d'Italia de ce père Loriquet moderne ne suffit donc pas à la justice pour qu'elle comprenne combien un tel précepteur peut être dangereux ?"⁶⁷

Don Bosco avait risqué une peine plus ou moins longue de prison. Le 6 juin, le chanoine Giuseppe Ortalda, directeur

local de la Propagation de la Foi, personnage "très aimé" de don Bosco⁶⁸, ne put y échapper.

Le Valdocco s'installait dans la résistance. Le 4 juin, les clercs de la maison rendirent visite au cardinal Corsi⁶⁹. La dénonciation renouvelée de l'idéologie distillée au Valdocco par "le moderne père Loriguet" semble avoir été à l'origine, le 9 juin, d'une deuxième enquête, au vrai une inspection, aussitôt qualifiée de "perquisition" par les habitants du Valdocco. Ce matin-là, don Bosco, qui était sorti en ville, se demandait, via Cottolengo, s'il rentrerait ou non chez lui, quand il vit accourir trois de ses jeunes : Duina, Matarro et Mellica : "Don Bosco, venez : il y a une autre perquisition"... Domenico Ruffino réunit les informations sur l'événement. Il nous apprend que les visiteurs étaient au nombre de trois : un secrétaire du ministère de l'Intérieur, un secrétaire particulier du ministre de l'Instruction publique (l'inspecteur général Gatti, que nous retrouverons) et un professeur de sténographie faisant office de secrétaire de la commission. En l'absence de don Bosco, ils mirent sur le gril le pauvre Alasonatti obligé de le remplacer. L'enseignement donné à l'oratoire était en cause, pas directement la qualification des maîtres, quoi qu'aient pu penser don Bosco et ses aides. La commission inspecta les classes l'une après l'autre. Ils allèrent de celle de Reano, la plus basse, qui était de rattrapage, jusqu'à la troisième gymnasiale. Ces messieurs questionnèrent les maîtres sur leurs diplômes, haranguèrent parfois les garçons, interrogèrent l'un ou l'autre élève et s'enquirent des idées politiques émises par les professeurs. En première gymnasiale, un certain Ricciardi avait bien répondu, paraît-il, à la question piège : "Qu'y a-t-il de mieux, un gouvernement absolu ou un gouvernement constitutionnel ?" Il rétorqua (selon Ruffino) que le gouvernement absolu est bon si le roi

est bon ; mais que, s'il ne l'est pas, ce n'est pas très agréable. "Moi, j'aime le gouvernement absolu avec quelqu'un qui nous régit comme un père ; la constitution nous laisse plus libres, c'est vrai, mais les méchants en abusent beaucoup." On ne pouvait mieux dire, approuvait Ruffino. Mais les enquêteurs apprenaient ainsi, s'ils en doutaient encore, que le libéralisme n'avait pas pénétré dans l'oratoire de don Bosco. Ils pouvaient au reste dégager des idées du même genre des ouvrages d'histoire qu'il avait publiés pour la jeunesse et qu'il retrouvait sur les pupitres. La commission regarda quelques livres des maîtres et s'intéressa aux devoirs donnés aux élèves. Ayant repéré chez Durando une biographie de Dominique Savio par don Bosco, un enquêteur l'emporta pour la lire. Des versions latines à partir de lettres de Pie IX adressées, soit à don Bosco, soit à l'évêque de Bergame les surprirent. Mais l'élève Rebuffo, qui n'y avait rien compris et n'avait pas pris de notes, fut en peine de répéter ce que le maître avait dit à leur sujet. Don Bosco arriva quand ces messieurs inspectaient la troisième gymnasiale. On se salua avec beaucoup de courtoisie.⁷⁰ D'après leur rapport aux ministères concernés, ils s'étaient enquis du nombre des élèves externes et internes, du nombre de classes, du chiffre des orphelins recueillis, de celui des payant pension, des ateliers et des ressources⁷¹.

Les amabilités de circonstance ne suffisaient pas à don Bosco. Les inspections répétées, qui le traitaient en suspect et n'aboutissaient à rien, l'excédaient. Il préparait alors l'expédition des constitutions à l'archevêque Frasoni. (On sait que leur lettre d'accompagnement fut datée du 13 juin.) Trois jours après la deuxième visite, il adressa deux lettres de protestation, l'une au ministre de l'Intérieur, l'autre au ministre de l'Instruction publique. Pour sa défense, il y soutenait de part et d'autre à peu près les

mêmes thèses, celles qu'il ressassait en esprit au cours de ces semaines. Depuis vingt ans, il se dépensait pour la jeunesse pauvre de Turin sans jamais réclamer de subsides. Les ministres en charge l'avaient toujours approuvé et soutenu. Il ne s'était jamais mêlé de politique. En tout ce qu'il avait "dit, fait, écrit ou imprimé en vingt années, personne ne pourra de bonne foi découvrir un seul mot en opposition avec les lois du gouvernement". Inspecteurs, proviseurs et ministres de l'Instruction publique avaient reconnu l'existence de ses classes, même non officiellement agréées. Le ministre de l'Intérieur ferait mieux de le conseiller et de l'aider, plutôt que de recourir à un système d'intimidation, sans autre résultat que de fragiliser une oeuvre qui avait coûté vingt ans de soins au gouvernement et aux particuliers.⁷²

Le secrétaire de cabinet du ministre de l'Intérieur réagit dès le lendemain 13 juin. Le ministre priait don Bosco à un entretien au ministère, soit ce jour-là avant cinq heures du soir, soit le lendemain dans la matinée.⁷³ Don Bosco tarda le moins qu'il put et se rendit vraisemblablement au ministère de l'Intérieur le lendemain 14 dans la deuxième partie de la matinée⁷⁴. D'après le compte rendu qu'il fit au retour à ses intimes et que Domenico Ruffino a enregistré⁷⁵, il était allé chez le ministre Farini pour lui demander raison des perquisitions et le prier, s'il avait un avis, un conseil ou une mesure à prendre ou à donner pour l'Oratoire, de bien vouloir le faire en père désireux du bien de ses fils, non pas avec des airs menaçants, au grand préjudice d'une oeuvre qui avait coûté au gouvernement et aux particuliers vingt années de soins pour être mise sur pied. Il dit qu'il avait toujours oeuvré en accord avec le gouvernement ; que, dans des cas exceptionnels, il avait recouru à l'un et l'autre ministère, l'Intérieur et l'Instruction

publique et avait été soutenu par eux ; qu'au long de son ministère de prêtre à Turin, sur les places, dans les prisons, dans les hôpitaux, partout, on ne pouvait découvrir dans ses paroles, ses écrits ou ses imprimés la moindre formule en opposition au gouvernement. A cet endroit, le ministre l'aurait pris au mot. "Si c'est vrai, don Bosco partagerait-il les idées d'un Rattazzi ?" Il lui aurait répliqué par une distinction entre les plans. Certes, dans son for intérieur et de plein droit, il n'approuvait pas la politique gouvernementale ; mais cela ne l'empêchait pas d'être loyal en public et de se soumettre aux lois. Cet aveu avait provoqué une autre botte du ministre : "Ça ne vous dérange pas de jouer ainsi à la marionnette ?", aurait-il ironisé. "Non, aurait répondu don Bosco : je suis convaincu qu'un prêtre peut toujours exercer son ministère, quel que soit le gouvernement (en place), sans jamais s'immiscer dans la politique. - Vous pouvez repartir tranquille, tâchez seulement de vous maintenir loin de la politique et de faire du bien aux pauvres jeunes ! - Je n'ai pas à m'en tenir éloigné, parce que je n'en ai jamais été proche", lui aurait rétorqué don Bosco. Et l'entretien aurait été clos⁷⁶.

La mort et la célébration de don Cafasso

Juin 1860 fut tumultueux pour don Bosco. A son lourd travail quotidien de directeur d'oeuvre de charité et à ses épreuves dans le tourbillon du temps, il dut ajouter les souffrances morales et physiques de plusieurs de ses amis. Parmi eux, son maître spirituel don Giuseppe Cafasso. Le convitto ecclesiastico de don Cafasso fit lui aussi, le 6 juin, l'objet d'une perquisition policière. La perquisition chez don Bosco l'avait déjà beaucoup affecté. Il succomba dès le 23 juin. Le journal Il Campanile (28 juin) ne craignit pas d'attribuer son décès imprévu (il n'avait que quarante-neuf ans) aux conséquences, non seulement de la perquisition opérée chez lui, mais surtout de celle du Valdocco, dont il

avait craint la fermeture.⁷⁷

Don Bosco honora de son mieux le prêtre à qui il devait tant. Il lui consacra dans les mois qui suivirent deux oraisons funèbres et une biographie imprimée. Le 10 juillet, il organisa dans l'église S. François de Sales un service "sommptueux dans la mesure compatible avec (la) pauvre condition" de son oeuvre⁷⁸. Un fascicule spécial d'une centaine de pages décrivit cette solennité.⁷⁹ Des affiches placardées, l'une sur la porte d'entrée, l'autre sur la porte latérale de l'église, condensaient les impressions et les sentiments de la communauté. La principale, sur la façade, disait :

Arrête-toi, passant, et apprends la douloureuse nouvelle.

Le modèle de vie sacerdotale
 Le maître par excellence du clergé
 Le père des pauvres
 Le conseiller des hésitants
 Le consolateur des affligés
 Le réconfort des agonisants
 Le soutien des prisonniers
 Le salut des condamnés au gibet
 L'ami de tous
 Le grand bienfaiteur de l'humanité
 Le prêtre Giuseppe Caffasso
 est mort
 à l'âge de seulement 49 ans
 le 23 juin 1860
 Mais pour notre consolation
 Il a volé vers les cieux
 Et il sera notre protecteur.⁸⁰

Don Cafasso avait été un saint prêtre. L'éloge affiché sur la porte de l'église illustre l'idée centrale du discours funèbre de don Bosco :

"... le prêtre Giuseppe Caffasso vécut une sainte vie, que termina une sainte mort. Ce sont les deux idées qui nous viennent tout d'abord à l'esprit au souvenir de ce cher et regretté ami ; ces deux idées constituent aussi la matière de notre entretien."⁸¹

Le discours lui-même, de facture classique et même pesante, que don Bosco lut d'une voix plusieurs fois troublée par l'é-

motion⁸², concentrait l'attention sur Cafasso prêtre exemplaire : sa préparation cléricale (§ III), sa vie sacerdotale publique (§ IV), sa vie sacerdotale privée (§ V), sa vie mortifiée (§ VI) couronnée par une sainte mort (§ VII). L'Eglise entérinera le jugement de don Bosco. Le 23 juin 1947, Pie XII canonisa en Giuseppe Cafasso le prêtre modèle du clergé catholique de l'époque contemporaine⁸³. La péroration prophétisait le long souvenir que le Piémont conserverait de l'humble apôtre, qui, selon l'orateur, aurait voulu être oublié sitôt enseveli dans la tombe. "Mais la volonté de Dieu est différente. Votre mémoire durera parmi les prêtres, dont vous avez été un modèle par la sainteté de votre vie ; elle durera parmi les pauvres dont vous avez été le tendre père ; elle durera parmi les hésitants à qui vous avez donné de sages et salutaires conseils ; elle durera parmi les affligés, que, de tant de façons, vous avez consolés ..." Elle durera encore, poursuivait don Bosco, parmi les agonisants, dans les prisons, chez les condamnés et surtout parmi vos amis, c'est-à-dire tous ceux qui vous ont connu.

Le 30 août, don Bosco exprima derechef son admiration pour don Cafasso au cours d'un office très solennel, dit "de trentaine", célébré cette fois dans l'église S. François d'Assise, annexe du convitto. L'oraison funèbre lui incomba. Il parla donc depuis la chaire qui avait été celle du défunt. Cette fois, il décrivit surtout l'apôtre Cafasso : sa préparation durant l'enfance et la jeunesse, son enseignement au convitto ecclesiastico de Turin, son action parmi les prisonniers et les condamnés à la peine capitale ; puis ses prédications, ses confessions, ses écrits ... Il s'interrogea sur les "secrets" qui lui avaient permis de "faire tant de bien". C'était, nous apprend-il, un calme imperturbable, une pratique assidue des affaires jointe à une totale confiance en Dieu, l'occupation minutieuse de son temps, une tempérance exigeante (ou plutôt "une rigoureuse

pénitence"), enfin la réduction au minimum de ses temps de sommeil. Car ce vaillant n'accordait jamais plus de cinq heures au repos de la nuit ; et, à l'admiration évidente de l'orateur, il se contentait souvent de quatre et parfois de trois heures. Bien que mort relativement jeune, Cafasso avait, grâce à pareil régime, pu oeuvrer énormément. Le verset du livre de la Sagesse : Consummatus in brevi, explevit tempora multa s'appliquait à merveille au prêtre Cafasso.

A la fin de l'année 1860, don Bosco réunit les deux discours dans un fascicule double des Letture cattoliche, qu'il intitula : Biographie du prêtre Giuseppe Caffasso⁸⁴. Par des cérémonies commémoratives, des oraisons funèbres et enfin un livre, il avait tenu à concrétiser sa reconnaissance envers celui qui, durant vingt années décisives, avait été son maître spirituel, le modèle de sa vie sacerdotale, son conseiller le plus sûr et aussi l'un de ses plus généreux bienfaiteurs. Don Cafasso ne lui avait-il pas versé à la fin de l'année 1859 une somme importante pour payer la porterie de son Oratoire ?

La suite désagréable de l'inspection du 9 juin

Pendant le deuxième semestre de 1860, les événements avaient pris le tour le plus grave dans le sud de la péninsule italienne. Débarqués en Sicile, à Marsala, le 11 mai, en juillet les Mille de Garibaldi conquièrent progressivement toute l'île, partie méridionale du royaume de Naples. Le 20 juillet, une brillante victoire (Milazzo) assurait à Garibaldi l'entière domination de la Sicile, la citadelle de Messine exceptée. Le "héros des deux mondes" était décidé à franchir le détroit et à libérer le reste de l'Italie des tyrans oppresseurs.

En ces mêmes jours, une série d'articles parus dans un journal d'Asti informaient don Bosco de la suite donnée par un enquêteur à la visite du 9 juin. On se souvient qu'un

inspecteur avait ramassé dans une classe de l'Oratoire une biographie de Dominique Savio. C'était, augmentée de quelques miracles, la deuxième édition du livret, qui avait paru durant le premier semestre. L'enquêteur était le chevalier Luigi Stefano Gatti, à qui ce geste vaudra une notice dans l'histoire salésienne⁸⁵. Les 13, 18 et 21 juillet 1860, Il Cittadino (le citoyen), qui se qualifiait lui-même de "journal politique, administratif et commercial de l'arrondissement d'Asti", un périodique auquel Gatti collaborait, publia en feuilletons signés Martino et sous le titre général : "Variétés. Un saint contemporain du pays d'Asti", trois articles sur l'élève de don Bosco à partir de sa biographie⁸⁶. Martino avait parfaitement compris le dessein de don Bosco dans la composition de son livre. Il y glanait sous un mode ironique quelques signes de sa "sainteté", de surcroît curieusement révélateurs des procédés d'éducation en usage au Valdocco. Les observations, jamais triviales, étaient toujours au moins tendancieuses. Martino s'amusait à décrire Dominique préoccupé par la conquête spirituelle de l'Angleterre, alors que la baracca ecclésiastique était "sur le point de crouler à Rome". Ses pénitences (dont il omettait de dire que don Bosco les condamnait) lui paraissaient singulièrement inquiétantes. Les grâces spéciales et, plus encore, les "miracles" attribués à l'enfant le divertissaient fort. L'enquêteur du 9 juin reparaisait en deux endroits du feuilleton : à la fin du deuxième article, quand il avertissait ses lecteurs que les jésuites répandaient la Vie du jeune Savio Domenico dans les maisons d'éducation, avec la réflexion : "Que les pères et les mères de famille se le disent !" ; et, à la fin du dernier article, quand il les abandonnait à leurs méditations : "Je noterai seulement que celui qui voudra juger correctement l'oratoire du Valdocco à Turin dirigé par don Bosco, devra le juger précisément à partir du livre que je viens de résumer. Ab uno, avec ce

qui suit." L'idéologie pédagogique du Valdocco lui semblait au moins contestable, sinon pernicieuse.

Don Bosco, quant à lui, déduisit de cette prose que Gatti avait voulu le ridiculiser. Il estimera aussi par la suite que ce fonctionnaire avait été puni pour sa méchanceté. Son mémoire sur "le Perquisizioni" raconta ses malheurs :

"Une humeur mélancolique l'assaillit, ses facultés mentales furent troublées au point qu'il fallut d'abord lui donner une autre occupation, puis le licencier parce qu'il perdait la raison. Sa folie le poussa à plusieurs reprises à tenter de se suicider. Il attaqua un jour sa propre femme et la tua. On m'a dit qu'après avoir traîné quelque temps une vie malheureuse, il termina⁸⁷ tristement ses jours à ... le ... du mois ... année."

La Providence châtiât, pensait don Bosco non sans présomption, ceux qui lui avaient fait du mal.

L'ordination sacerdotale de Michele Rua

Don Bosco passa la dernière semaine de juillet dans la maison de retraite de Sant' Ignazio sopra Lanzo, d'où il expédia plusieurs petites lettres latines à divers jeunes clercs ou grands⁸⁸ élèves de sa maison. A la suite d'une lettre en français qu'il avait cru bon d'adresser à don Bosco, Michele Rua, en retraite préparatoire au sacerdoce chez les lazaristes de Turin, vit ainsi arriver de Sant' Ignazio la lettre que voici (dans sa traduction française) :

"A mon cher fils Michele Rua salut dans le Seigneur.

Tu m'as envoyé une lettre écrite en français et tu as bien fait. Sois Français par la langue et la parole ; mais d'âme, de cœur et d'action, Romain intrépide et généreux. Sache donc et retiens ce que je te dis. Beaucoup d'épreuves t'attendent, mais, avec elles, le Seigneur notre Dieu te donnera de grandes consolations. Sois toi-même un exemple de bonnes oeuvres ; prends garde quand tu demandes conseil ; fais avec persévérance ce qui est bon aux yeux du Seigneur. - Lutte contre le diable, espère en Dieu, agis avec constance. - Que⁸⁹ la grâce de N. S. J. C. soit toujours avec nous. Salut."

...

Michele Rua, ce fils aimé de don Bosco, fut ordonné prêtre le 29 juillet. L'oratoire le fêta le 5 août. Ce fut inimaginable, au témoignage du chroniqueur Ruffino. L'enthousiasme des garçons dépassa certainement l'ordinaire. Pensez donc : vingt-sept compliments pour le féliciter et, toute la journée, des Evviva D. Rua !⁹⁰ Don Rua vénérera toute sa vie les moindres leçons de don Bosco. A travers ses épreuves, "Romain intrépide et généreux" jusqu'au terme de ses jours, il garda à l'esprit les conseils, les exemples et l'image même de don Bosco.

Les progrès de l'unité italienne (août-décembre 1860)

Le 20 août, les Garibaldiens, forts de leur victoire en Sicile, franchissaient le détroit et débarquaient en Calabre. Le 3 septembre, Bénévent les voyait arriver. Depuis Turin, Cavour surveillait les opérations. L'aventurier révolutionnaire devait servir "la cause", qui était désormais celle du Piémont. Il demandait aux "dictateurs" - c'est-à-dire aux agents locaux d'insurrection téléguidés par lui qui surgissaient dans le royaume de Naples - de renoncer à toute tentative de "constituer un gouvernement en dehors de Garibaldi". Depuis plusieurs semaines, il avait décidé d'aller à sa rencontre à travers les Marches et l'Ombrie, territoires pontificaux qui le séparaient encore du royaume de Naples. Le bon prétexte était d'empêcher le condottiere de se jeter sur Rome au risque d'affronter les unités françaises qui protégeaient cette ville. Au vrai, il voulait installer le Piémont à Naples même et y précéder Garibaldi. "Dieu aidant, l'Italie sera faite avant trois mois", écrivait-il le 29 août à son ambassadeur à Paris⁹¹. Si les Piémontais ne prenaient pas l'initiative, ou bien Napoléon III devrait, insinuait-il, combattre Garibaldi et donner ainsi "un démenti (...) éclatant aux déclarations tant de fois répétées que la France n'est à Rome que pour protéger le siège de la Papauté" ; ou bien il devrait se résigner à "assister impas-

sible aux triomphes de Garibaldi" et, probablement, "permettre au cardinal Antonelli de faire appel à l'Autriche". Au contraire, expliquait-il, "la marche hardie que nous avons adoptée est évidemment la seule qui épargne à la France ce double embarras (...) En prenant sur lui d'arrêter l'anarchie, le Gouv(ernement) du Roi (Victor-Emmanuel) laisse à l'Empereur (Napoléon) le rôle glorieux de rassurer l'Europe en sauvegardant Rome et la personne du S. Père"⁹². D'importantes unités piémontaises avaient été massées en Romagne. Dès le 7 septembre, Cavour expédia un ultimatum au secrétaire d'Etat Antonelli, pour le mettre en garde contre les "mercenaires étrangers" qui s'opposeraient à ses desseins de franchir la frontière pontificale. Lamoricière croyait ne devoir résister qu'aux seuls Garibaldiens. Le 17, les troupes pontificales sous ses ordres étaient déjà défaits par une armée piémontaise huit fois plus nombreuse que la sienne. Le général français traversa furieusement ses lignes et se réfugia dans Ancône. Mais, au bout de dix jours seulement, il hissait le drapeau blanc et capitulait. Les Marches et l'Ombrie passaient aux Piémontais. Le dernier acte de la pièce cavourienne allait commencer. Le 3 octobre, le roi Victor-Emmanuel prenait lui-même la direction des troupes et entra dans le royaume de Naples. Ce pauvre royaume, pris entre les Garibaldiens au sud et les Piémontais au nord, tombait en quelques jours. Le 1er novembre, Capoue se rendait ; et, le 4, les souverains Bourbons de Naples se réfugiaient dans la forteresse de Gaëte, limitrophe du reste des Etats pontificaux. Ce même jour, Antonelli protestait officiellement contre l'invasion piémontaise ; et, le 16, la S. Pénitencerie édictait les peines ecclésiastiques qu'encourageaient les agents de la rébellion contre le Saint-Siège⁹³. La question romaine mêlait inextricablement religion et politique.

Cependant Pie IX et Antonelli devaient se résigner : en

quelques mois, les Etats de l'Eglise avaient été réduits de 41.000 à 12.000 km² et de deux millions et demi à 700.000 habitants⁹⁴.

Les réflexions de don Bosco sur les événements de 1860

Don Bosco observait ces bouleversements de la carte italienne avec attention ; mais, depuis ses aventures de mai-juin, il préférerait se tenir relativement coi. Il regrettait que les soupçons du gouvernement aient désormais pour effet d'entraver ses démarches. Le 14 juillet, il est vrai, le cardinal Corsi relâché était solennellement reçu à l'Oratoire ; après les compliments, les enfants criaient : Vive Pie IX, Vive le cardinal Corsi !⁹⁵ Mais, vers le 25 juillet, don Bosco confiait sa préoccupation au chanoine Alessandro Vogliotti, qui l'invitait à l'accompagner à Giaveno. La municipalité de cette petite ville, après lui avoir offert un bâtiment, amorçait un retrait, dont il croyait déceler la raison dans "les perquisitions" :

"J'irai à Giaveno avec un véritable plaisir en la compagnie de Votre Seigneurie Illustrissime, mais je crois qu'on y fera peu de chose. Le point fondamental tient en ceci : don Bosco a été perquisitionné à deux reprises, il est donc suspect au gouvernement. La municipalité voudrait se défaire de l'espèce d'offrande, qu'elle avait d'abord fait faire à don Bosco, mais elle voudrait que cela se passe de belle manière ..."⁹⁶

Il enregistrait les réactions plus ou moins évasives à ses Regole, soit de la part de son archevêque, soit de celle du cardinal Gaudé. Il avait en effet consulté ce personnage qui, en 1858, lui avait paru disponible à Rome. Hélas, le cardinal, malade, ne pouvait étudier son texte⁹⁷. Pire, le 14 décembre, il mourait⁹⁸.

Dans sa chronique, Ruffino recueillit quelques-unes des réactions de don Bosco sur les événements publics. L'avenir de la dynastie au pouvoir lui paraissait compromis, car,

pensait-il avec beaucoup d'autres dans les rangs catholiques, l'Autriche entrerait en scène et se porterait au secours du pape. Nous lisons dans Ruffino au lendemain de la défaite de Lamoricière à Castelfidardo :

"19 septembre. Don Bosco a fait le songe suivant :
Voilà une grande victoire
Gagnée par la valeureuse Autriche
Mais avec cette gloire
Le trône aussi tombera."

Le chroniqueur commentait le dernier vers du quatrain : "Notre Etat doit changer de dynastie." Dans son interprétation, le trône sur le point de crouler était celui de la Maison de Savoie⁹⁹. Le 1er octobre, à la veille de la chute du royaume des Deux-Siciles, don Bosco annonçait : "Les affaires (politiques) seront toutes réglées en 1862 ; la crise finira en 1861."¹⁰⁰ La crise dont il entrevoyait la fin ne pouvait être que celle suscitée à travers le pays par l'expédition de Garibaldi¹⁰¹. Il vivait d'espoirs ... qui seront déçus.

Quand l'aventure eut pris fin, il dressa à sa manière un bilan de l'année. Ses méditations intimes furent publiées en décembre dans son almanach annuel. Le style humoristique du Galantuomo pour 1861 lui parut pouvoir habiller sans trop de risques les impressions que 1860 lui avait laissées¹⁰². Sous prétexte de vérifier ses prédictions de l'almanach de l'année précédente, il dit combien les bouleversements de la nouvelle "guerre" l'avaient désolé¹⁰³.

A la veille de l'année qui s'achevait, il avait, rappelait-il, prévu une autre guerre, moins sanglante que celle de 1859, mais qui expédierait en enfer un plus grand nombre d'âmes. Il glosait : "Les vicissitudes de 1860 en constituent la littérale et triste vérification." La guerre garibaldienne avait certes fait moins de victimes que la guerre contre l'Autriche; mais, vraisemblablement par son tour an-

tireligieux (cette explication est nôtre), avait causé plus de tort aux âmes. Don Bosco affirmait ensuite sans ambages que, annoncées elles aussi, les "deux terribles maladies, dont vous verrez les terribles effets" étaient : l'"indifférentisme en matière de religion" et "l'avancée du protestantisme". Soit ! Quant aux "deux importants personnages qui disparaîtraient du monde politique", c'était : "le grand-duc de Toscane et le duc de Modène". ¹⁰⁴ Don Bosco commentait alors sa prévision : "Bien des pères et des mères pleureront les peines dont leurs enfants seront cause, et ils pleureront sur les discordes familiales." Il écrivait : "Réponse. Trente mille volontaires et davantage partis avec Garibaldi, le rappel sous les drapeaux des jeunes entre vingt et trente ans, deux levées militaires en deux mois, voilà qui parle tout seul et me dispense d'autres explications." A mots couverts, il révélait et dénonçait ainsi les discussions et les désaccords qui avaient troublé maintes familles piémontaises, celles qui avaient vu leurs fils enrôlés dans l'armée de libération, soit volontaires, soit appelés. La déplo-ration de la guerre d'unification reprenait dans les lignes suivantes et de manière inattendue à propos d'une prophétie sur la baisse du prix du vin et le renchérissement de celui du pain. Don Bosco avait annoncé : "Vous verrez le vin à meilleur prix, mais le pain plus cher." Il expliquait symboliquement sa plaisanterie de l'année précédente à partir, croirait-on, de ses leçons sur l'eucharistie :

"Réponse. - Le vin, c'est-à-dire le sang humain, sera répandu à bon marché. Certains disent que le nombre des Italiens morts ou blessés sur le champ de bataille approche de cent mille. Leurs morts ont fait renchérir le pain qui est le corps humain ; les hommes sont désormais plus recherchés soit pour le service militaire, soit pour les autres tâches de l'existence. La dépense pour un remplaçant à l'armée a quadruplé depuis le temps où les affaires publiques étaient dans leur état normal."

Dans l'interprétation de cette "prophétie", le sens accommodatice oblitérait le sens littéral.

Au terme d'une année extraordinaire pour son pays, au cours de laquelle don Bosco s'était risqué à faire naître son humble société religieuse, l'almanach du Valdocco ne partageait donc pas l'enthousiasme officiel devant les progrès de la caussa italica. Le contadino du Montferrat, qui peinait beaucoup pour gagner quelques centimes et devait, de surcroît, voir ses fils partir au service militaire dans une armée aux finalités douteuses, s'exprimait à travers les phrases bonhommes du prêtre Bosco. Il abandonnait au citadin les envolées nationalistes. Mais il demeurait sur ses gardes. Le prêtre Bosco, si dévoué au souverain pontife, n'avait pas un traître mot de respectueuse pitié pour Pie IX et la curie romaine que son gouvernement spoliait allègrement. Don Bosco n'était ni Carlo Passaglia ni Giacomo Margotti.

N o t e s

1. Le fascicule III de ces Etudes préalables doit parler des essais avec les premiers clercs du Valdocco, de l'entretien avec le ministre Rattazzi et des conseils de Pie IX en 1858.

2. Ces explications sur l'affaire des musiciens proviennent d'une lettre de G. Bosco au baron Feliciano Ricci des Ferres, Turin, 3 novembre 1859 ; Epistolario I, p. 179. Le baron avait demandé à don Bosco de reprendre chez lui l'un de ses protégés, qui avait été impliqué dans l'aventure.

3. Sur la construction de la porterie, voir MB VI, 597, et la planche hors-texte n° 5 de F. GIRAUDI, L'Oratorio di Don Bosco, Turin, SEI, 1935.

4. Voir MB VI, 295.

5. Il ne subsiste, sur cette proposition datée du 9 décembre par don Lemoyne, qu'une relation d'origine encore incertaine en Documenti, VII, 35. Elle a été reprise en MB VI, 333-334.

6. L'information est ici garantie par un procès verbal de réunion d'élection. Il semble avoir été composé par don Alasonatti. Il a été dûment signé : "Sac. Bosco Gio.", c'est-à-dire Gioanni, non pas Giov., c'est-à-dire Giovanni, comme on lit en MB VI, 336/32, orthographe qui ferait douter de l'authenticité de la pièce à cette date et en pareille circonstance. Le deuxième signataire est : "Alasonatti Vittorio sac. Prefetto". Original en ACS 0592, reproduit en FdB 1873 D9-11, et édité en MB VI, 335-336.

7. Voici les dix-huit noms relevés sur le procès verbal : Giovanni Bosco, Vittorio Alasonatti, Angelo Savio, Michele Rua, Giovanni Cagliero, Giovanni Battista Francesia, Francesco Provera, Carlo Ghivarello, Giuseppe Lazzerio, Giovanni Bonetti, Giovanni Battista Anfossi, Luigi Marcellino, Francesco Cerruti, Celestino Durando, Secondo Pettiva, Antonio Rovetto, Cesare Giuseppe Bongiovanni et Luigi Chiappale. Ce dernier nom fut aussi orthographié : Chiappale.

8. Regolamento della congregazione di San Francesco di Sales. Tel fut le titre d'origine du document copié par le clerc Rua, qui deviendra rapidement les Regole o Costituzioni de la Société salésienne et qui, plus ou moins malmené par les législateurs romains ou turinois, la régira jusqu'à la réforme post-conciliaire de 1971. - Sur l'histoire des constitutions salésiennes au temps de don Bosco, un article relativement bien documenté de P. STELLA, "Le costituzioni salesiane fino al 1888", dans Fedeltà e rinnovamento. Studi sulle costituzioni salesiane, éd. J. Aubry et M. Midali, Roma, LAS, 1974, p. 15-54. Présentation détaillée du Regolamento Rua, p. 20-36. Voir aussi l'ouvrage de F. MOTTO, Costituzioni. - Le Regolamento della congregazione di San Francesco di Sales, ACS 022 (1), fut antérieur au texte que don Lemoyne publia en MB V, 931-940 sous le titre trompeur : Regole primitive della Pia Società di S. Francesco di Sales presentate da D. Bosco a Pio IX nel 1858. Ni don Lemoyne, ni don Amadei (qui tâcha de classer les manuscrits des constitutions) n'ont identifié ce Regolamento, perdu dans les papiers jusqu'en 1959.

9. "Si fa pure nella città di Alessandria ove per ora la cura è affidata al Chierico Savio Angelo : ivi i ricoverati sono 50."

10. Comme l'insinue Pietro Stella quand il fait commencer ce service en novembre 1857. Voir Don Bosco nella storia

della religiosità cattolica I, p. 143, n. 42.

11. Don Lemoyne a écrit : "D. Bosco avevalo destinato a fare scuola per un anno in un Ospizio di carità pei poveri giovanetti della di Alessandria, cui doveva eziandio prestare vigilante assistenza, della quale mancavano. Ei faceva quel sacrificio per accondiscendere alle vive istanze degli amministratori di quell'Istituto, appoggiato probabilmente dal Canonico della Cattedrale, suo grande amico, Braggione Carlo. Il chierico Savio in quella stessa mattina doveva recarsi alla sua destinazione." (MB V, 806/1-9). Francesco Motto (Costituzioni, p. 23, n. 7) a résumé une lettre datée du 6 février 1858 de don Alasonatti à Angelo Savio sur ce service. De part et d'autre, on laisse entendre que "l'année" de Savio à Alessandria commença en février.

12. Dans la langue originale : Origine di questa congregazione, Scopo di questa congregazione, Forma della Congregazione, Del voto di obbedienza, Del voto di povertà, Del voto di castità, Governo interno della congregazione, Degli altri superiori, Accettazione.

13. Costituzioni e Regole della congregazione degli Oblati di Maria V., Turin, tip. Eredi Botta, 1851, 96 p.

14. Constitutiones congregationis sacerdotum soecularium scholarum charitatis, Venetiis, ex typis Francisci Andreola, MDCCCXXXVII, 96 p.

15. La congrégation des Prêtres séculiers des écoles de charité avait été fondée en 1802 par deux prêtres de Venise : Anton Angelo (1772-1858) et Marcantonio (1774-1853) Cavanis. Voir sur eux les notices d'A. Servini, dans le Dizionario degli Istituti di Perfezione, t. II, Rome, 1975, col. 724-725. Leurs constitutions avaient été approuvées "sub votis simplicibus", vœux auxquels les frères fondateurs ne semblaient pas tellement tenir, au temps de Grégoire XVI, le 23 septembre 1836. Sur cette congrégation et ses constitutions, voir l'article de D. Beggiao, "Sacerdoti secolari delle Scuole di Carità", même dictionnaire, t. VIII, Rome, 1988, col. 44-46.

16. D'après P. Stella, "non è facile stabilire quando e come DB potè conoscere le Scholae Charitatis dei fratelli Cavanis, le cui esperienze educative, nonostante le differenze di grado sociale (familia comitale, i Cavanis ; contadino, DB), presentano sorprendenti affinità : catechismi, compagnia S. Luigi, oratori, collegi, congregazione di educatori ... I Cavanis ebbero tra i membri più raguardevoli nell'istituto il piemontese Virgilio Frigiolini, la cui biografia fu pubblicata tra le LC di DB nel 1872. Erano inoltre in buone relazioni con un altro apostolo della gioventù,

Ludovico Pavoni, le cui opere a Brescia erano ben note a DN" (Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 145, n. 45).

17. "... Onde per conservare l'unità di spirito e disciplina, da cui dipende il buon esito degli oratorii, fin dall'anno 1844 alcuni ecclesiastici si radunarono a formare una specie di congregazione ajutandosi a vicenda e coll'esempio e coll'istruzione. Essi non fecero alcun voto propriamente detto ; tutto si limitava nel fare una semplice promessa di non occuparsi senon in quelle cose che il loro superiore giudicava di maggior gloria di Dio e vantaggio dell'anima propria. Riconoscevano il loro superiore nella persona del Sac. Bosco Giovanni. - Sebbene non si facessero voti tuttavia in pratica si osservavano le regole che sono ivi esposte ..."

18. "Lo scopo di questa congregazione vi è di riunire insieme i suoi membri ecclesiastici, chierici ed anche laici a fine di perfezionare se medesimi imitando per quanto è possibile le virtù del nostro Divin Salvatore."

19. "... specialmente nell'esercizio della carità verso i giovani poveri."

20. Disons ici que la distribution par articles numérotés fut postérieure à la copie primitive de Rua.

21. "Gesù cominciò fare ed insegnare, così i congregati cominciarono a perfezionare se stessi colla pratica delle interne ed esterne virtù e coll'acquisto della scienza, di poi si adopereranno a beneficio del prossimo." Cet article paraît dépendre des lignes : "Ejus alumnorum itaque munus erit. 1° Propriae perfectioni studere, Christum Dominum imitando qui prius coepit facere, postea docuit ..."
(Constitutiones congregationis soecularium .., p. 14-15)
A l'article précédent, il venait de répéter les premiers mots : "perfezionare se medesimi imitando (...) le virtù del nostro Divin Salvatore".

22. Don Bosco : "Tutti i congregati tengono vita comune stretti solamente dalla fraterna carità ed ai voti semplici che li stringono a formare un cuor solo ed un'anima sola per amare e servire Iddio." - Les Cavanis : "Haec Congregatio Scholarum Charitatis est societas Presbyterorum et Clericorum Soecularium una cum Laicis inservientibus, qui omnes vitam communem ducunt, simplicium votorum vinculo adstricti, et fraternae charitatis nec non uniformis vocationis nexu inter se colligati."

23. Traduction : "Par ailleurs tout ecclésiastique ou laïc de notre congrégation, même après l'émission des voeux,

ne perd pas la propriété de ses biens, ni la faculté de succéder et d'accepter des héritages, des legs et des donations. Mais il est tenu de céder les fruits de ces biens, pour le temps qu'il demeure dans la congrégation, soit à la congrégation, soit à ses parents, soit à quelque autre personne."

24. P. STELLA, "Le costituzioni salesiane fino al 1888", art. cit., p. 24.

25. "Ognuno nell'entrare in congregazione non perderà il diritto civile anche dopo fatti i voti ; perciò conserva la proprietà delle cose sue, la facoltà di succedere e di ricevere eredità, legati e donazioni. - Il frutto però di tali beni, per tutto il tempo che rimarrà in congregazione deve cedersi o in favore della congregazione o dei proprii parenti o di qualche altra persona."

26. Don Bosco écrira (Cose da notarsi ..., dans F. MOTTO, Costituzioni, p. 229, doc. 3) que, dans ses Regole, pour les vœux, il avait copié les rédemptoristes. Ce n'est pas évident. Il s'inspire certainement de la Monaca santa de saint Alphonse dans ses sermons aux salésiens sur la vie religieuse ; mais les articles correspondants de ses constitutions dépendaient beaucoup plus des frères Cavanis que de saint Alphonse de Liguori.

27. Constitutiones congregationis soecularium ..., chap. IV, art. 1.

28. "... ci assicuro' che egli non è venuto per fare la sua volontà, ma quella del suo celeste Padre" (Del voto di obbedienza, art. 1).

29. "2. Superiorem itaque, quicumque sit, velut Patrem revereantur eique integre, prompte, hilariter, et cum humilitate debita obdiant". (chap. IV, art. 2).

30. "Ciascuno adunque abbia il superiore in luogo di padre, a lui obbedisca interamente, prontamente, con animo illare e con umiltà" (Del voto di obbedienza, art. 5).

31. "Questo voto in genere si estende a non occuparsi in altre cose se non in quelle che il rispettivo superiore giudicherà di maggior gloria di Dio e vantaggio dell'anima propria" (Del voto di obbedienza, art. 2).

32. Voir, ci-dessus, la citation de la note 17.

33. Comparer Cavanis : "6. Firma semper pia consuetudine nihil petendi nihilque recusandi, si forte tamen quis arbitratur aliquid sibi esse vel nocivum vel necessarium, prius excogitet coram Domino utrum de hac re debeat cum Superiore sermonem facere an non, et se indifferentem habeat quoad

responsum futurum, sicque dispositus rem Superiori declarabit, tenebitque pro certo voluntatem Dei sibi per voluntatem Superioris significari, qua cognita, statim acquiescet" (chap. IV, art. 6). Don Bosco : "Nemo diasi sollicitudine di domandare cosa alcuna neppure di ricusarla. Se pero' alcuno giudicasse qualche cosa essergli nociva o necessaria lo esponga rispettosamente al superiore, e si rassegni nel Signore qualunque ne sia per essere la risposta" (Del voto di obbedienza, art. 6).

34. Les constitutions Cavanis disaient : "7. Liberam quisque sibi ipsius, rerumque quibus concessum fuerit utendi dispositionem, prompto ac laeto corde Superiori relinquat, nihil ei clausum, nec conscientiam quidem propriam tenendo, sed de ea saepe rationem reddat, nulloque modo ei repugnet nec opere, nec mente, nec corde, ut quanto magis in sui abnegatione exercetur, plus etiam puritas intentionis ac fervor pietatis in Divino servitio augeantur" (chap. IV, art. 7). Le coeur de cet article devint chez don Bosco : "Ognuno abbia grande confidenza nel Superiore, niun segreto del cuore si conservi verso di lui. Gli tenga la sua coscienza aperta ogni qual volta ne sia richiesto ed egli stesso ne conosca il bisogno" (Del voto di obbedienza, art. 7).

35. Comparer Cavanis : "1. Essentia nostrae Paupertatis in hoc sita est, quod nostri vitam communem ducant, quoad victum et vestitum, et arcas clavibus obseratas non habeant nisi de Superioris licentia ubi justa causa intercedat, et religiosam simplicitatem in cubiculis quoque et in supellectili (...)" (chap. II, art. 1). Don Bosco : "L'essenza del voto di povertà nella nostra congregazione consiste nel condurre vita comune riguardo al vitto e vestito, e riserbar nulla sotto chiave senza speciale permesso del superiore. - E' pure parte di questo voto il tenere le camere nella semplicità, studiando di ornare il cuore di virtù e non la persona o le pareti della camera" (Del voto di povertà, art. 1 et 2).

36. Comparer les Constitutiones des Cavanis, chap. III, art. 3 ; et, dans le Regolamento Rua, § Del voto di castità, art. 1.

37. Comparer les Constitutiones Cavanis, chap. III, art. 2 ; et, dans le Regolamento Rua, § Del voto di castità, art. 4.

38. P. STELLA, "Le costituzioni salesiane fino al 1888", art. cité, p. 28.

39. "1. La Congregazione sarà governata da un Superiore Generale, il quale sarà perpetuo, e si nominerà col titolo di Rettore Maggiore ..." (Regula de 1749, troisième partie, chap. I, § I, art. 1.)

40. "La congregazione sarà governata da un capitolo composto di un Rettore, Prefetto, Economo, Direttore Spirituale o Catechista, e due (tre, après correction) consiglieri" (§ Governo interno della congregazione, art. 1).

41. La date du 11 juin 1860 nous est fournie par Domenico Ruffino (Cronache I, 1860, p. 14-15) : "11. Ci sottoscriviamo alle regole della Congregazione di S. Frances. di Sales per mandarle all'Arcivescovo Franson". - L'accusé de réception des Regole de Mgr Franson à don Bosco, Lyon, 7 juillet 1860, a été édité en MB VI, 632. - Nous retrouvons aujourd'hui abondamment surchargée et amplifiée par don Bosco en ACS 022(4), cette version, qui, selon une lettre de Mgr Franson à don Bosco, Lyon, 23 octobre 1861, fut soumise par l'archevêque à la curie de Turin. Celle-ci la restitua vraisemblablement peu après à don Bosco.

42. Introduction sans titre, Origine di questa Società, Scopo di questa Società, Forma di questa Società, Del voto di Obbedienza, Del voto di povertà, Del voto di castità, Governo interno della Società, Degli altri Superiori, Accettazione, Pratiche di pietà, Abito, Esterni, Formola dei voti.

43. Peut être vérifié sur les Regole della Compagnia di Gesù, Rome, tip. Salviucci, 1834, p. 172.

44. "1. La vita attiva cui tende la nostra congregazione fa che i suoi membri non possono avere comodità di fare molte pratiche in comune ; procureranno di supplire col vicendevole buon esempio e col perfetto adempimento dei doveri generali del cristiano. - 2. La frequenza ebdomadaria dei Santi Sacramenti, la compostezza della persona, la pronuncia chiara, divota, distinta delle parole dei divini uffizi, la modestia nel parlare, vedere, camminare in casa e fuori di casa devono essere cose caratteristiche nei nostri congregati." (§ Pratiche di pietà, art. 1 et 2 ; fol. autographe).

45. Il convient de signaler que la lettre d'accompagnement des constitutions que les MB VI, 631-632 ont fait signer par ces vingt-six personnes, n'est que la pieuse amplification pseudépigraphie, composée presque certainement par don Lemoyne, de la phrase de présentation : "Confratelli che dimandano ..." L'unique lettre d'accompagnement fut celle de don Bosco, datée du 13 juin, qui est perdue. Critique externe et critique interne dénoncent aisément la supercherie. L'accusé de réception de l'archevêque (7 juillet 1860) ne connaissait que la lettre de don Bosco, qui ne fut pas restituée. On ne voit pas pour quelles raisons et par quelles voies la lettre des vingt-six serait revenue à Turin. Sur-tout, don Bosco et ses fils demandaient à l'archevêque l'approbation des constitutions, quitte à recueillir ses

réserve. La prière, incongrue pour qui connaît don Bosco, "di voler leggere l'unito piano di Regolamento, cangiare, togliere, aggiungere, correggere quanto il Signore le ispirerà ..." (MB VI, 631/17-19) semble avoir été inspirée par la lettre parallèle de don Bosco à Pie IX le 12 février 1864 (Epistolario I, 304). La parfaite similitude entre les signatures de la demande d'approbation (authentique) et de la lettre d'accompagnement (apocryphe) : ordonnance des signataires et formulation des titres des intéressés, ne s'explique que par la copie de celle-ci sur celle-là. Don Lemoyne ne pouvait se résoudre à recopier dans sa sécheresse la supplique à Mgr Frasoni.

46. "Cronaca contemporanea", Civiltà cattolica, ann. XI, série IV, vol. V, 1860, p. 507.

47. G. Bosco à Paolo Sforzani, Turin, 26 février 1860 ; Epistolario I, p. 184. - Il Cattolico istruito nella sua religione. Trattenimenti di un padre di famiglia co' suoi figliuoli secondo i bisogni del tempo epilogati dal. Sac. Bosco Giovanni, ouvrage paru en fascicules dans les Lectures cattoliche de 1853, avait été réuni en un volume (Turin, De Agostini, 1853, 338 p.).

48. Art. "Beneficenza di Mons. Frasoni", l'Armonia, 19 février 1860. La cloche de l'oratoire de l'Angelo Custode avait été volée.

49. Récit des événements de 1860 dans les articles de "Cronaca contemporanea" de la Civiltà cattolica de cette année ; et dans R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, t. III, p. 679-825.

50. Nous reproduirons en note les passages cités des chroniques de Ruffino, qui sont encore inédites. Ici : "25. Si annunzia l'annessione dell'Emilia al Piemonte. In Chieri si canto' il Te Deum ed in Torino pure da un parroco cava-gliere. In Milano si suonarono le campane della città, ma al primo colpo ad una campana cadde il batocchio, ad un'altra si roppa la corda. In Genova la campana della torre che suonava in tempo della repubblica per le radunanze ed al tempo presente nelle feste dello statuto e simili, in questo di' al primo colpo si roppa" (D. RUFFINO, Cronache, I, 1860, p. 2.) - Domenico Ruffino (1840-1865), qui apparait dans cette histoire, suivait les cours du séminaire de Bra, quand, à la mi-octobre 1859, il se décida à vivre chez don Bosco. Ordonné prêtre en 1863, ce garçon intelligent et candide fut aussitôt choisi (le 15 novembre 1863) par don Bosco comme directeur spirituel de sa congrégation. (Don Rua venait d'être nommé à Mirabello.) Un an après, il devenait directeur de la maison de Lanzo, mais était bien-

tôt emporté par une maladie pulmonaire. Secrétaire de la "commission des sources", on lui doit sur les années 1860-1864 plusieurs cahiers de Cronache, où don Lemoyne a puisé largement pour ses Documenti.

51. D. RUFFINO, Cronache I, 1860, p. 2. L'historicité de l'incident importe assez peu ici, les sentiments des gens de l'Oratoire de don Bosco sont seuls en cause.

52. Ceci d'après MB VI, 474/27-29. L'information n'a pas été contrôlée.

53. "Fu inviata dai giovani degli oratori una protesta al papa con la somma di lire 163 franchi 40 centesimi con 710 sottoscrizioni" (D. RUFFINO, Cronache I, 1860, p. 3.) - Noter que l'alinéa : "L'offerta ebbe occasione ...", qui suit l'information en MB VI, 504-505, ne figure pas dans Ruffino, contrairement à qu'avance p. 515 l'article de Salesianum, 1979, qui va être cité.

54. Les trois documents : G. Bosco à Pie IX, Turin, 13 avril 1860 ; les jeunes des oratoires à Pie IX, s.l., s.d. ; G. Bosco à G. Antonelli, Turin, 25 avril 1860, ont été récupérés dans les archives du Vatican et publiés par Dante Balboni dans Salesianum, ann. XLI, 1979, p. 517-520. Il n'y manque que les 710 signatures des "jeunes des oratoires".

55. La répétition de une fois encore dans la lettre.

56. "Ci sottoscriviamo alle regole della Congregazione di S. Frances. di Sales per mandare all'arcivescovo Fransonni e facemmo tra noi promessa che se per mala sventura per ragion della tristezza del tempo non si potremmo fare i voti, ognuno in qualunque luogo sia, ancor se tutti dispersi finche uno esistesse, si sforzerà di promuovere questa società, non ci fossero ben anche che due soli e di sempre finchè è possibile osservarne le regole" (D. RUFFINO, Cronache I, 1860, p. 14-15 ; transposé en MB VI, 630/27 à 631/4). La traduction a un peu éclairci les phrases embrouillées du chroniqueur.

57. Je traduis ici le résumé que don Braidio a fait de la Civiltà cattolica, ann. XI, série IV, vol. VII, 1860, p. 243-244, dans un article sur "le Perquisizioni", dont il va être question.

58. D. RUFFINO, Cronache I, 1860, p. 7-8.

59. Il convient de prendre d'emblée position sur les sources anciennes de l'affaire des perquisitions de mai-juin 1860, qui a toujours occupé une grande place dans l'histoire salésienne. Les récits colorés et très vivants, composés par don Bosco vers 1875, qui, par l'intermédiaire de

la Storia dell'Oratorio du Bollettino salesiano de 1885, constituent l'essentiel de la trame des pages des Memorie biografiche sur les "perquisizioni" (voir MB VI, 552-585), ont été édités par P. Braido et F. Motto dans les RSS (ann. VIII, 1989, p. 111-200) sous le titre significatif : "Don Bosco tra storia e leggenda nella memoria su "le Perquisizioni". Testo critico e introduzione". L'histoire, reconstituée longtemps après les faits et traversée par les idées et les sentiments des années intermédiaires, est, en plusieurs endroits, contredite par des réalités connues du temps. On lui préférera divers témoignages contemporains : articles de journaux, notes de chroniques, lettres .., au reste opportunément pour la plupart reproduits en appendice de l'article Braido-Motto, p. 193-200.

60. Giovanni Battista Cassinis, ministre de la Justice et de la Grâce, 1er juin 1860, devant le sénat de Turin ; intervention relevée dans l'article de P. Braido et F. Motto, p. 117.

61. "Noi tutti ne fummo spaventati. Di qua e di là non si vedeva più altro che faccie brutte, con baffi lunghi, che incutevano timore perfino allo stesso diavolo" (D. RUFFINO, Cronaca incompleta, 1860, p. 12-13).

62. Le fisco du procès verbal désignait, non pas les fonctionnaires des finances publiques, mais le magistrato penale.

63. Art. "Perquisizioni nell'Oratorio di S. Francesco di Sales", Armonia, 29 mai 1860. En lire la reproduction dans l'article Braido-Motto, p. 193-194.

64. Il fallut démentir par voie de presse le bruit de son emprisonnement. Voir l'entrefilet de l'Armonia du 3 juin 1860.

65. "... un continuo gridar di viva D. Bosco, per consolazione" (D. RUFFINO, Cronaca incompleta, 1860, p. 13-14.)

66. "... Dimandato come era andato tutto ci disse essere un amico che gli aveva fatto quel servizio andando a dire al ministero mille bugiarde etc." (D. RUFFINO, Cronaca incompleta, ibid.).

67. Voir, dans l'article cité Braido-Motto, p. 164, la note à la ligne 513.

68. D. RUFFINO, Cronache I, 1860, p. 11.

69. "... il suo diletto, come disse D. Bosco" (D. RUFFINO, Cronache I, 1860, p. 12.)

70. D'après D. RUFFINO, Cronaca incompleta, 1860, p. 15-18.

71. D'après une Copia di relazione data al Ministero dell'Interno e d'Istruzione pubblica in seguito a visita avvenuta 9 giugno, feuille isolée, 2 p. En ACS 38, Torino Valdocco, reproduit en FdB 239 A4-5.

72. G. Bosco au ministre de l'Intérieur Luigi Carlo Farini, Turin, 12 juin 1860 ; éd. d'après une minute autographe de don Bosco, Epistolario I, p. 188-190. - G. Bosco au ministre de l'Instruction publique Terenzio Mamiani, Turin, 12 juin 1860 ; éd. d'après une copie en Epistolario I, p. 190-192.

73. Original, ACS 126.2 Governo. La pièce a été éditée en Documenti VII, 138 ; et, de là, correctement en MB VI, 639/30 à 640/6.

74. Justification de la chronologie des entretiens ici adoptée, qui diffère de celle de la Storia dell'Oratorio du Bollettino salesiano de 1885 et, plus encore, de celle des MB VI, 640 et 664-668, qui parlent de deux audiences au ministère, l'une infructueuse le 14 juin, l'autre très longue le 14 juillet, dans l'article "Autour de six loggia attribués à don Bosco dans les Memorie biografiche", RSS ann. X, 1991, p. 21-22. En résumé, il faut préférer la chronologie Ruffino, que don Lemoyne a masquée, puis altérée par les récits postérieurs.

75. La fidélité du chroniqueur est garantie à nos yeux par la répétition que fait ici don Bosco de ses arguments des lettres du 12 juin, que Ruffino ne connaissait évidemment pas.

76. D'après D. RUFFINO, Cronache I, 1860, p. 13-14. Passage reproduit dans l'article cité de Braidotto, p. 196-197. Le récit de l'entrevue chez Ruffino est d'authenticité beaucoup mieux assurée que la reconstitution pittoresque de don Bosco dans Le Perquisizioni. Plus ou moins amplifiée par don Bonetti dans le Bollettino, puis par don Lemoyne dans les Memorie biografiche, cette reconstitution a été définitivement intégrée dans la tradition salésienne. Dans sa dramatisation de l'épisode (voir l'édition Braidotto, lignes 512-746), surtout pour les dialogues, ce récit laisse la "légende" largement empiéter sur "l'histoire", comme le fait comprendre le titre de l'article des éditeurs : Don Bosco tra storia e leggenda. Mais il faut être modeste : l'autorité du narrateur étouffera probablement toujours les prudentes mises en garde des historiens. Ainsi va l'histoire de notre saint.

77. P. BRAIDO et F. MOTTO, art. cité, p. 150, note de la ligne 131.

78. D'après G. BOSCO, Rimembranza storico-funebre ..., p. 3 (voir la note suivante).

79. Rimembranza storico-funebre dei giovani dell'Oratorio di San Francesco di Sales verso al Sacerdote Caffasso Giuseppe loro insigne benefattore, pel Sacerdote Bosco Giovanni (Turin, G. B. Paravia et Cie, 1860, 100 p.) Ce fascicule au titre tellement intéressant, certainement parce que son contenu fut repris dans la biographie de Cafasso, ne figure pas dans la réimpression anastatique des Opere edite de 1976.

80. D'après la Rimembranza storico-funebre ..., p. 4. Don Bosco écrivait Caffasso (avec deux f).

81. Rimembranza storico-funebre ..., p. 14.

82. "... dopo fece l'orazione funebre D. Bosco, anzi la lesse perchè per la commozione non avrebbe altrimenti potuto continuare, cio' nonostante gli sgorgarono più volte le lagrime e le cose che narrava e tutta la predica rapiro-no gli uditori ..." (D. RUFFINO, Cronache I, 1860, p. 19.)

83. Voir en AAS, ann. XXXIX, 1947, p. 398-400, l'allocation de Pie XII, sous le titre : La gloria di Giuseppe Caffasso. Esortazione al Clero.

84. Biografia del Sacerdote Giuseppe Caffasso, esposta in due ragionamenti funebri dal Sacerdote Bosco Giovanni, Lectures cattoliche, ann. VIII, fasc. IX, novembre-décembre, Turin, G. B. Paravia, 1860, 148 p.

85. Voir, sur Luigi Stefano Gatti (1824-1876), l'article cité de P. Braido et F. Motto sur Le Perquisizioni, RSS 1989, p. 189-190.

86. "Varietà. Un Santo contemporaneo dell'Astigiano". Etude de l'événement par F. MOTTO, "La Vita del giovanetto Savio Domenico. Un beffardo commento de "Il Cittadino" di Asti nel 1860", RSS, ann. VIII, 1989, p. 369-378. Les articles de Il Cittadino sont reproduits en appendice.

87. Récit Le Perquisizioni, éd. citée Braido-Motto, lignes 1153-1158. Les autres acteurs des perquisitions eurent aussi une fin pénible, écrivait don Bosco ; et il prétendait le prouver.

88. En lire quelques-unes dans l'Epistolario I, p. 194-197.

89. Lettre latine de G. Bosco à M. Rua, S. Ignazio sopra Lanzo, 22 juillet 1860 ; Epistolario I, p. 197.

90. "5° Si fece la festa per la messa nuova di D. Rua, fecesi una festa da non potersela immaginare chiunque non vi fu presente, un entusiasmo straordinario in tutti i giovani che non potevano trovar modo sufficiente onde dimostrare il loro amore verso il novello Sacerdote ..." D. RUFFINO, Cronache I, 1860, p. 21-22.

91. C. Cavour à Costantino Nigra, cité dans R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, t. III, p. 768.

92. C. Cavour à Costantino Nigra, 14 septembre 1860 ; cité dans R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, t. III, p. 771-772.

93. Voir la R.S.C.I., XLI, 1987, p. 146-147.

94. D'après C. FALCONI, Il cardinale Antonelli, p. 354.

95. D'après D. RUFFINO, Cronache I, 1860, p. 16.

96. G. Bosco à Al. Vogliotti, s. l., s. d., Epistolario I, p. 193.

97. Lettre du cardinal Gaudé à G. Bosco, Rome, 14 octobre 1860 ; éd. MB VI, 726.

98. Don Bosco fut probablement tenu au courant de la remarque de Mgr Franson sur ses constitutions dans la lettre de l'archevêque au chanoine Fissore, Lyon, 19 juillet 1860. Voir F. MOTTO, Costituzioni, p. 17, n. 12.

99. "Il nostro stato deve cambiare dinastia", à la suite du quatrain dans D. RUFFINO, Cronache I, 1860, p. 25. Don Lemoyne, qui transformait systématiquement en prophéties les prévisions de don Bosco, évita de recopier la ligne de commentaire du chroniqueur (voir MB VI, 717/15-19).

100. "1° Ottobre. Le cose (politiche) saranno tutte agiustate nel 1862, nel 61 finirà la Crisi" (D. RUFFINO, Cronache I, 1860, p. 25).

101. L'interprétation laborieuse des MB VI, 744-746 : "Le previsioni di D. Bosco non fallivano. Si consulti la storia ; e prima la crisi, ossia il cambiamento di Governo ..." (MB VI, 744/20-25), selon lesquelles la crise en question était celle du royaume de Naples entretenue par les brigandages d'insurgés en 1861-1862, ne peut convaincre que les convaincus.

102. La préface de Il Galantuomo. Almanacco Piemontese Lombardo per l'anno 1861 a été recopiée en MB VI, 806-811.

103. On aurait tort de prendre à la lettre les explications de don Bosco sur les prophéties de l'année précédente : c'était un boniment intentionnel de camelot sur le champ de foire. En finale, il esquissait un clin d'oeil à son lecteur : "Forse taluno riderà e delle profezie e della spiegazione delle medesime ; ed io sono contento che il mio almanacco abbia servito a far ridere un mio amico. Per me pero' vi dico che tanto le profezie, quanto la spiegazione, son un motivo di pianto." Au fait, il ne donnait pas tort à qui en riait. Les anciens biographes de don Bosco ne furent guère sensibles à cette évidence.

104. A vrai dire effacés dès 1859.

C h a p i t r e I I I

LE DEVELOPPEMENT DE L'OEUVRE TURINOISE (1860-1863)

Le développement de la maison du Valdocco

L'expansion piémontaise en Lombardie et en Toscane, puis l'expédition victorieuse de l'armée de Victor-Emmanuel à travers la péninsule à la rencontre de Garibaldi semblent avoir excité l'ardeur bâtiageuse de don Bosco. L'oeuvre du Valdocco commença de prendre de l'ampleur. Elle bénéficiait de l'euphorie économique qui culmina dans le royaume en 1862. Entre 1860 et 1864, l'oratoire S. François de Sales, contenu jusque-là dans l'espace restreint des origines, se mit à grandir considérablement. La surface de la propriété de don Bosco tripla, et celle des locaux habitables augmenta à peu près dans la même proportion¹.

En 1859, don Bosco ne pouvait accueillir plus de deux cents internes dans ce qu'il appelait encore la casa annessa de son Oratoire. En 1860, il acquit vers l'est la propriété de la veuve Filippi, qui était attenante à la sienne. Elle comprenait un terrain, une maison et un hangar. Une petite fabrique de soie avait été installée dans l'immeuble. A la suite peut-être de l'épidémie contemporaine de pébrine,

une maladie mortelle du ver à soie dont le nom surgit justement en 1859 dans le vocabulaire français, l'entreprise venait de disparaître. Le fils de la propriétaire proposa le tout à don Bosco, terrain et bâtisses, pour la somme, paraît-il, de 80.000 liras². A la date du 16 juillet 1860, par acte notarié Lomello, il l'acheta pour 65.000 liras³. La superficie des terrains de l'oratoire s'en trouvait presque doublée. Toutefois, pendant une année, don Bosco ne put jouir que des étages supérieurs de la casa Filippi, dont le rez-de-chaussée continuait d'être occupé par des locataires jusqu'à l'expiration de leur bail. Il y installa un vaste dortoir. Mais un mur de séparation subsista provisoirement entre les deux terrains ; et, au-dessus de l'espace intermédiaire, il fallut construire à hauteur d'étage un pont d'environ sept mètres de longueur. Les garçons, dont l'esprit était alors rempli par l'épopée méridionale de Garibaldi, dénommaient ce couloir le "détroit" et l'immeuble Filippi la "Sicile".

Quand vint l'été 1861, les locataires ayant libéré la maison, toute la propriété Filippi fut régulièrement unie à l'oratoire. Le terrain de jeu des enfants doubla. Simultanément le projet de nouvelles constructions pour la coordination des bâtiments, déposé le 10 avril 1861⁴ et approuvé le 12 qui suivit par la municipalité, recevait un commencement d'exécution. Un troisième étage surmonta la casa Filippi. On y créa une immense salle d'étude capable de recevoir jusqu'à cinq cents élèves⁵.

Le secteur professionnel profita des agrandissements. Une imprimerie naquit. En 1860, don Bosco ne disposait, pour la diffusion de ses ouvrages, que d'un modeste atelier de reliure. Ses livres et les Letture cattoliche étaient imprimés en ville chez De Agostini, Speirani ou Paravia. En 1861, il

dota sa maison d'une imprimerie. Cette création n'alla pas sans quelque peine. Le 26 octobre 1861, par lettre au comte Pasolini, gouverneur de la province de Turin, don Bosco posa une demande d'ouverture d'atelier destiné à une typographie. Il y expliquait respectueusement que le nombre croissant des jeunes de sa maison exigeait un plus large éventail de professions. Tous ne pouvaient être menuisiers, tailleurs, cordonniers ou relieurs. Une petite imprimerie, la tipografia dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, leur serait de grande utilité. Il ne s'agirait pas d'une entreprise publique. "Vu le but de cette petite typographie, qui est exclusivement de bienfaisance" et "la modicité des moyens et des travaux" dont elle devra se contenter, don Bosco demandait de "permettre son ouverture dans la maison même du directeur de l'oratoire". Il s'engageait à obtenir au préalable le concours d'une personne qui garantirait la qualité des travaux. Cette petite imprimerie étant destinée "à donner du travail et à venir en aide aux jeunes les plus pauvres et les plus abandonnés de la société", il comptait sur la "bonté notoire" du comte gouverneur pour prendre sa requête en considération⁶.

Par retour de courrier, le gouverneur spécifia à don Bosco les conditions légales auxquelles il devrait se plier. Le permis d'ouverture d'un établissement de cette sorte ne pouvait être accordé qu'à une personne d'idoneité garantie par un stage de trois ans dans une imprimerie et seulement pour une officine accessible au public⁷. Au jugement de l'administration, la nouvelle imprimerie du Valdocco serait une maison comme les autres. Don Bosco, qui tenait à conserver l'affaire entre ses mains d'éducateur, ne voyait pas les choses ainsi. Il répondit qu'il se soumettrait "sans réserves" à la loi sur l'accès du public, probablement avec l'arrière-pensée qu'il le limiterait à sa convenance. Quant à la direc-

tion du nouvel atelier, il proposa une solution qui, disait-il, avait été agréée pour l'oeuvre des sourds-muets et des petits artisans de Gênes, ainsi que pour le Piccolo ricovero di carità de Monza. Il assumerait la direction de l'imprimerie, mais présenterait pour la prise en charge des travaux une personne de capacités reconnues. Le signor Andrea Giardino, compétent pour cet emploi, prendrait la direction matérielle de l'entreprise, dont lui-même conserverait la propriété⁸. L'administration se laissa convaincre. L'autorisation sollicitée fut délivrée par lettre datée du 31 décembre 1861. Don Bosco pouvait ouvrir dans son établissement un esercizio tipografico (apprentissage de typographie) "sous la direction matérielle" du signor Andrea Giardino ; il se conformerait exactement aux prescriptions de la loi du 13 novembre 1859⁹. Andrea Giardino, né à Turin en 1835, avait alors vingt-six ans. Orphelin de père, il était entré à l'Oratoire le 11 décembre 1858 - à vingt-trois ans ! - en qualité d'artisan et en était bientôt sorti. Il faut croire qu'il avait appris ailleurs son métier de typographe¹⁰. La "typographie de l'oratoire S. François de Sales", pourvue à l'origine d'une seule presse et de deux "machines à roue", fut installée dans le bâtiment parallèle à l'église et perpendiculaire à la casa Filippi. Son entrée en service au début de 1862 fut annoncée par les jeunes eux-mêmes dans une circulaire en nous : "Nous les jeunes de l'oratoire S. François de Sales ...", bien entendu signée par don Bosco ...¹¹ Il s'agissait de "donner du travail à un plus grand nombre de nos camarades".

En 1862, don Bosco introduisit aussi dans sa maison un atelier de forgerons-serruriers. Il pouvait désormais revendiquer sept ateliers : cordonnerie, reliure, menuiserie, tailleurs, typographie, fonderie de caractères et forge. Comme l'ensemble lui appartenait, sa stature économique prenait

d'honorables proportions.

L'expansion de l'oeuvre du Valdocco allait se poursuivre en 1863 et 1864. De l'autre côté de la via della Giardiniera qui longeait sa propriété et menait face à la porte principale de l'église S. François de Sales, dix ans plus tôt il avait cédé aux Rosminiens un vaste terrain. Le 11 février 1863, il le leur racheta à un prix extrêmement avantageux. En effet, vendu dix mille lires, le terrain fut repris pour 1558,40 lires, c'est-à-dire, a-t-on calculé, 84 % moins cher¹². Les Rosminiens voulaient assurément faire une bonne oeuvre. Après quoi, une bande adjacente à ce terrain, appartenant au séminaire de Turin, fut encore acquise par don Bosco le 23 août 1864¹³. L'espace nécessaire à la nouvelle église alors en projet était rendu disponible.

Mais, de la sorte, entre 1860 et 1864 la propriété foncière de don Bosco avait presque triplé. Elle avait fortement grandi vers l'est (avec la propriété Filippi) et le sud (avec la propriété des Rosminiens). La population interne du Valdocco passait d'environ deux cents à quelque quatre cents élèves, chiffre auquel il fallait ajouter le personnel¹⁴.

L'essai manqué de Giaveno (1860-1862)

En 1860, don Bosco tenta même une sorte de prolongement de la casa annessa dans un petit séminaire du diocèse¹⁵.

Une note manuscrite ajoutée par lui au chapitre Scopo (But de la congrégation) de ses constitutions primitives¹⁶ disait :

"Etant donné les grands dangers que courent les jeunes désireux d'embrasser l'état ecclésiastique, cette congrégation aura soin de cultiver dans la piété et dans leur vocation ceux qui manifestent une aptitude spéciale à l'étude et une éminente disposition à la piété"¹⁷.

Quand il faisait copier cet article pour le texte proposé à Mgr Frasoni, don Bosco pensait probablement au petit séminaire de Giaveno, où il enverrait quelques-uns de ses fils

à l'automne suivant. Giaveno était un gros bourg piémontais situé au pied des Alpes à l'ouest de Turin et à une trentaine de kilomètres de cette ville. Son petit séminaire - terme à prendre, comme le plus souvent, en un sens large -, qui avait été relativement florissant en 1840 (sept classes de la sixième à la philosophie et une soixantaine d'élèves), périclitait. En 1860, les élèves restants étaient, nous dit-on, perdus dans des locaux trop vastes. Incités par la récente loi Casati sur l'enseignement (novembre 1859), la curie de Turin et la municipalité de l'endroit voulaient lui redonner vie. Depuis Lyon, l'archevêque Fransoni abandonnait l'affaire à sa curie, mais se déclarait disposé à confier cette renaissance à don Bosco. Au moins dans un premier temps, la municipalité fut favorable à celui-ci. Lui ne se fit pas prier. Dès la rentrée de 1860, il participa à la constitution de l'encadrement de l'école. Toutefois, la direction générale ne lui incombait pas. La curie de Turin avait nommé un nouveau recteur en la personne d'un vicaire de paroisse suffisamment lettré dénommé Giovanni Grassino. Don Bosco désigna pour Giaveno le prêtre Giuseppe Rocchietti comme directeur spirituel, le clerc Francesco Vascetti comme préfet de discipline et économe, les clercs Giovanni Baravalle, Giovanni Boggero et Filippo Turletti comme assistants¹⁸. Pour garnir la maison il y expédia par dizaines des garçons du Valdocco¹⁹. Dès novembre 1860, le nombre des élèves s'élevait déjà à cent dix ; et, à la fin de l'année scolaire, il atteignait cent trente²⁰. Don Bosco voyait en Giaveno une extension de son oratoire de Turin. La quasi-fusion des deux établissements avait permis au petit séminaire de ressusciter en un temps record. La méthode et l'esprit du Valdocco produisaient de beaux fruits à Giaveno pour la plus grande satisfaction des garçons et de leurs parents.

Mais don Bosco allait devoir compter avec un courant progressiste, qui ne partageait pas ses idées sur l'éducation. L'oratoire de don Bosco avait acquis, au moins depuis l'édition de 1859 de la Storia d'Italia, les perquisitions de 1860 et les commentaires moqueurs sur la biographie de Dominique Savio, une réputation de bigoterie et de "jésuitisme", qui déplaisait à ses tenants. Le recteur Grassino réagit en demandant une distinction suffisante entre Giaveno et le Valdocco : le petit séminaire ne devait pas pâtir des soupçons qui pesaient sur l'oratoire de Turin. Son personnel se divisa entre partisans et non-partisans de don Bosco. A Turin, le provicaire général et recteur du grand séminaire Alessandro Vogliotti adhérait aux observations de don Grassino. Mais, de la sorte, il allait à l'encontre des désirs de don Bosco, très attaché à l'unité de son oeuvre. En outre, il croyait fermement à la validité de son système d'éducation. A la veille de la deuxième année scolaire, le 3 septembre 1861, il répliqua avec vivacité à une observation entendue le jour précédent du chanoine Vogliotti :

"Je ne puis que vous faire une humble observation sur la remarque qui m'a été adressée hier, parce qu'on ne veut pas qu'on dise que l'Oratoire et le séminaire de Giaveno c'est tout un, c'est-à-dire que le personnel est jésuite et l'enseignement du jésuitisme. Qu'on ne se laisse pas aveugler par cette bêtise, car les bons et aussi les méchants sont convaincus que ce sont là des garanties de moralité. Voyez en effet ce que le séminaire de Giaveno était l'année dernière et ce qu'il est maintenant. Tous ceux que nous avons envoyés d'ici se sont décidés à aller là-bas seulement quand on leur a dit qu'ici et Giaveno ne faisaient qu'un. Vous pouvez vous informer : quels jeunes et combien ont été envoyés par l'Oratoire ou par des personnes qui ont confiance en nous et combien ont été envoyés par d'autres. Cela vous convaincra que les mots en question n'effraient pas tellement le monde (...)"²¹

Autre motif de discorde, l'annonce de la création de la "Société de S. François de Sales" préoccupait la curie de

Turin, d'autant plus que les constitutions préparées ne clarifiaient pas les relations entre cette société et le diocèse. Elles ne disaient pas si don Bosco restait sous la juridiction de l'évêque. Situation étrange pour le personnel d'un petit séminaire diocésain relevant de cette société.

De Lyon, le 23 octobre suivant, l'archevêque Fransoni, qui avait été informé du malaise par don Bosco, dit à celui-ci sa pénible impression (disgustosa sensazione) à la nouvelle des dissensions de Giaveno. Il regrettait la position du chanoine Vogliotti, mais se demandait aussi s'il n'avait pas un peu raison, quitte à reconnaître que, de loin, il ne pouvait rien dirimer. En somme sa lettre le montrait rempli d'hésitations. Que signifiait au juste la cura indiretta revendiquée par don Bosco sur Giaveno ?²² Quant aux constitutions, sur lesquelles la curie l'avait certainement alerté, il fallait absolument y spécifier de qui dépendait la société en formation.²³

Au cours de l'année scolaire 1861-1862, la mort de l'archevêque (26 mars 1862) aggrava la situation. Don Bosco perdait son meilleur appui dans ses débats avec la curie turinoise. Le vicaire général Fissore, avec qui il s'entendait bien, ne reçut pas la charge de vicaire capitulaire, qui échut à l'archiprêtre du chapitre de la cathédrale Giuseppe Zappata, peu favorable à l'indépendance de don Bosco dans le diocèse. Après l'épiscopat de Mgr Fransoni, ouvertement hostile à la politique du royaume, cette nomination passait pour un signe de rapprochement avec les autorités civiles. Mais don Bosco en faisait les frais. Au cours d'une scène qui se serait déroulée au Valdocco même, le chanoine Vogliotti lui demanda de séparer les deux institutions et d'éviter, au moins provisoirement, de remettre les pieds à Giaveno : "... Les temps où nous vivons sont tellement contraires à toute apparence de fanatisme religieux ..;

vosre système diffère tellement de celui de la formation des clercs dans tous les séminaires du Piémont ..., les parties adverses qui nous accusent et qui cherchent à nous discréditer dans la population par des insinuations venimeuses, des ironies, des sarcasmes devant les nouvelles dévotions ..."²⁴ Don Bosco avait compris : il se retira de Giaveno à la fin de l'année scolaire 1861-1862.

Le séminaire se préparait à accueillir deux cent cinquante élèves. Beau succès ! Mais il ne récupéra pas les principales têtes de son personnel. Don Rocchietti restera dans le clergé diocésain ; le clerc Francesco Vascetti se détacha de la congrégation à laquelle il s'était pourtant agrégé en 1859. Il est vrai que deux clercs favorables à don Bosco (Boggero et Bongiovanni) rentrèrent à pied de Giaveno à Turin pour retrouver leur maître. Celui-ci profitera de sa déconvenue : il cherchera désormais à se dégager de la tutelle du diocèse pour obtenir celle de Rome.

Le financement des travaux. La loterie de 1862

Pour financer l'achat des terrains et les constructions ou aménagements des locaux, don Bosco ne se contentait pas de solliciter la générosité des gens fortunés tels que le banquier Cotta. A l'occasion il vendait. Le 9 novembre 1861, par acte passé devant le notaire Turvano, il transmettait un petit terrain à Giacomo Berlaita²⁵. Il lançait aussi durant ces années de développement deux ou trois opérations qui lui permettaient, non seulement d'éponger ses dettes, mais d'envisager d'autres dépenses plus importantes encore avec la construction d'une grande et belle église.

Au milieu de l'année 1860, une circulaire à ses amis et bienfaiteurs leur proposa un système dit par lui d'"actions", qui, si le terme d'action doit être réservé aux "titres cessibles et négociables représentant une fraction de ca-

pital social", était plutôt un système de "bourses". En effet, chaque "action" souscrite cinq cents francs et payable en trois temps, permettait au donateur d'inscrire à l'Oratoire un enfant de son choix dans l'une ou l'autre section, professionnelle ou scolaire. L'"action" ne rapportait à l'"actionnaire" que le bénéfice, en soi inappréciable, d'une bonne oeuvre et le mérite religieux d'un geste de bienfaisance. Par cette méthode de financement, écrivait don Bosco, "Votre Seigneurie contribuerait à une oeuvre de charité : agrandir une maison destinée à abriter de pauvres garçons et devenir le bienfaiteur d'un enfant qu'Elle jugerait digne de cette faveur". Il avait garde d'oublier les avantages spirituels de l'opération : "Non seulement vous serez récompensé devant Dieu, mais vous aurez aussi dans cette maison un être qui bénira votre main bienfaisante qui l'a sorti du danger et placé sur la route du bien"²⁶.

Cette formule semble avoir été nouvelle pour don Bosco. Au contraire, il savait d'expérience que les loteries lui procuraient, avec des subsides parfois importants, d'avantageuses sympathies. Le système mobilisait autour de lui une population fortunée et influente. La loterie intéressait d'abord un comité organisateur, puis des "promoteurs" et des donateurs de lots, enfin des acheteurs de billets souvent convaincus de participer à une bonne oeuvre.

La "loterie" de 1859 avait été, plutôt qu'une loterie en forme, une vente de lots des années précédentes. La loterie la plus réussie que don Bosco ait organisée de toute sa vie pourrait bien avoir été celle de 1862. L'économie du pays était encore florissante. Le ministère Rattazzi (en place du 31 mars au 7 décembre 1862) regardait l'Oratoire d'un oeil favorable²⁷. Enfin l'ampleur des travaux entrepris dans l'oeuvre justifiait la quête de fonds correspondants.

La lettre initiale de don Bosco au préfet de Turin (14 mars 1862), par laquelle il sollicitait la permission d'organiser cette loterie, en exprimait aussi les raisons. Il lui fallait : 1° Payer le reste des 30.000 francs qu'avait coûté l'aménagement d'un local où, cette année, deux cents jeunes supplémentaires avaient pu être accueillis. - 2° Payer l'arriéré du loyer annuel de l'école et de l'oratoire du dimanche de Vanchiglia, c'est-à-dire 650 francs ; et 900 francs pour l'éléchéance du loyer de deux années de l'école quotidienne et de l'oratoire du dimanche de Porta Nuova. - 3° Achever divers travaux de construction à l'oratoire S. François de Sales du Valdocco pour des classes du jour et du soir, "dont le quartier vaste et très peuplé (avait) grand besoin". - 4° "Donner du pain à 570 jeunes pauvres et abandonnés, qui (étaient) logés, nourris, vêtus et préparés à une profession dans la maison annexe de l'oratoire S. François de Sales".²⁸ La circulaire d'invitation aux éventuels donateurs de lots et acheteurs de billets²⁹ mettait l'accent sur les agrandissements de la casa annessa. Elle rappelait d'abord les services rendus par les oratoires proprement dits : accueillir des enfants le dimanche pour les catéchiser et les divertir, et les instruire quotidiennement dans les classes élémentaires à S. Luigi et à S. François de Sales. Don Bosco en arrivait alors à ce qui lui tenait le plus à coeur : les deux sections de la casa annessa du Valdocco. Là, les "artisans" trouvaient des ateliers et recevaient un enseignement élémentaire, ainsi qu'une initiation au canto fermo (plain chant), à la musique vocale et instrumentale ; et les écoliers (dits studenti), jeunes d'esprit éveillé mais privés des ressources nécessaires, suivaient un cours d'études classiques. "Les dépenses de loyers des locaux respectifs, l'entretien des écoles, les nécessités du culte dans trois églises, les besoins les plus urgents de certains et le pain (à donner) aux jeunes recueillis sont causes de grandes dépenses."

A ces frais ordinaires s'ajoutaient, selon la circulaire, les constructions rendues indispensables par la complète transformation du foyer primitif en internat.

Don Bosco reconnaissait, noir sur blanc, combien son oeuvre avait changé. "Il a fallu engager des dépenses importantes pour aménager dans la maison des ateliers et des classes, car le nombre toujours croissant des artisans et des écoliers ne permettait plus de leur faire fréquenter les officines et les écoles de la ville." Il tournait définitivement une page de son histoire. Huit ans auparavant, quand Dominique Savio était entré à l'oratoire du Valdocco, la majorité des "artisans" et des studenti fréquentaient les officine et les scuole de Turin. En 1862, la casa annessa se refermait sur elle-même.

Le prêtre du Valdocco savait que le succès d'une loterie de bienfaisance dépendait pour beaucoup de l'honorabilité de son comité de patronage. En 1862, ce comité rassembla une commission organisatrice relativement restreinte (vingt-trois membres) et une foule de "promoteurs" et de "promotrices" (exactement 534 personnes selon la liste imprimée), au rang desquels don Bosco plaçait probablement un peu tous ses bienfaiteurs. Il avait commencé par proposer la présidence de sa loterie à deux membres de la famille royale, les princes Umberto et Amedeo : ils refusèrent poliment. La présidence échut ainsi au maire de la ville de Turin, Emanuele Rorango di Rorà. Le chevalier Giuseppe Dupré fut nommé vice-président, le commandeur Giuseppe Cotta, sénateur du royaume, trésorier, et le chevalier Federico Oreglia di San Stefano secrétaire. Les titres nobiliaires : marquis, comtes et chevaliers, abondèrent sur la liste des membres du comité de patronage³⁰. De riches propriétaires et des ecclésiastiques bien pourvus leur tenaient compagnie.

Dans un premier temps, les très nombreux lots recueillis

furent estimés à plus de soixante-dix mille liras, en sorte que le préfet Pasolini autorisa la commission à émettre 140.092 billets à cinquante centimes l'unité³¹. Par des circulaires appropriées, les autorités civiles, auxquelles don Bosco avait rappelé qu'elles recouraient à ses services pour le placement d'enfants abandonnés, contribuèrent à leur vente³². Plusieurs ministères (Intérieur, Travaux Publics, Instruction Publique, Finances) participèrent à l'achat. Les princes Umberto et Amedeo retirèrent mille billets³³. Mille billets avaient aussi été proposés au roi Victor-Emmanuel. Après le tirage, le ministre de la Maison du Roi, Costantino Nigra, répondra à don Bosco par l'envoi de cinq cents liras, c'est-à-dire de leur montant, "au bénéfice des oratoires masculins de Turin"³⁴. Le pape Pie IX avait fait don de deux "magnifiques camées", serrées dans d'élégantes custodes représentant l'une saint Pierre, l'autre saint Paul : ces deux lots auraient aussi valeur de reliques³⁵.

Le résultat fut plus que satisfaisant. Un afflux supplémentaire de lots permit la mise en vente de plus de soixante mille nouveaux billets. De la sorte, le 30 septembre 1862, jour du tirage à l'hôtel de ville, deux cent huit mille billets, équivalant en principe à cent quatre mille liras, purent être versés dans l'urne. Le gain pécuniaire était donc élevé. Et, au lendemain des campagnes hostiles de 1860, le bénéfice moral retiré améliorait dans l'opinion piémontaise la réputation de don Bosco et de l'oratoire S. François de Sales, plus ou moins mise à mal les années précédentes.

Porté par le succès, deux jours après le tirage, dans une lettre au président Rattazzi, don Bosco envisageait d'élargir sa clientèle. Jusque-là, la casa annessa de l'Oratoire n'avait été ouverte (en principe) qu'aux garçons de douze à dix-huit ans. En cette année 1862, il pensait à créer à proximité, pour les enfants de six à douze ans, un foyer-

pensionnat, dont le règlement et l'organisation seraient "tout à fait propres et différents de ceux pratiqués avec les jeunes plus âgés"³⁶. Sans cesse de nouveaux projets germaient dans son esprit. Après avoir définitivement transformé sa casa annessa, de foyer qu'elle était en internat scolaire et professionnel, il se disposait à étendre son oeuvre aux préadolescents. Pour cette branche nouvelle, il demandait d'emblée l'aide du gouvernement sous une forme analogue à celle qu'il avait imaginée dans sa circulaire aux bienfaiteurs du milieu de l'année 1860. Le gouvernement lui prêterait cinq mille lires, qui seraient progressivement remboursées par les pensions d'enfants placés à l'Oratoire par ses soins. Voici comment. Don Bosco calculait que chaque enfant lui coûtait 65 centimes par jour. Il demanderait 40 centimes quotidiens au gouvernement pour les enfants placés par lui ; les 25 centimes restants seraient payés sur les cinq milles lires prêtées. Notre prêtre philanthrope n'attendait certes pas que les caillles lui tombent rôties du ciel dans la bouche. S'il s'en remettait à la Providence, "qui n'abandonne jamais les siens", à la différence d'autres saints moins industriels, il sollicitait tout à la fois et souvent avec succès pouvoirs publics et générosité privée durant les premières années d'une nouvelle Italie pourtant assez peu encline à favoriser les gens d'Eglise.

La Question romaine en 1861-1862

Car la question de Rome et du pouvoir temporel du pape empoisonnait désormais les relations entre l'Eglise et l'Etat en Italie³⁷.

Le 18 février 1861, le premier parlement de l'Italie unie s'était assemblé à Turin. Le 17 mars suivant, il proclamait le royaume d'Italie sous la monarchie de Savoie. Pour souligner la continuité entre le royaume sarde et le nouveau royaume italien, Victor-Emmanuel conservait son titre dynas-

tique. Il se disait "Victor-Emmanuel II, roi d'Italie par la grâce de Dieu et la volonté de la nation". A ce royaume, il fallait une ville capitale. Selon les nouveaux maîtres, ce ne pouvait être que Rome. Les 25 et 27 mars 1861, dans deux discours restés fameux, Cavour expliquait au parlement que "Rome, et Rome seule" devait être la capitale de l'Italie. Nulle autre cité prestigieuse de la péninsule : Milan, Turin, Florence ou Naples .., ne méritait cet honneur.³⁸

"Le choix de la capitale est déterminé par de grandes raisons morales, expliquait Cavour. C'est le sentiment des peuples qui décide des questions de cet ordre. Or, toutes les circonstances historiques, intellectuelles, morales qui déterminent les conditions de la capitale d'un grand Etat se retrouvent à Rome. Rome est la seule ville d'Italie, qui n'ait pas une histoire exclusivement municipale. Convaincu, profondément convaincu de cette vérité, je me crois tenu de la proclamer devant vous et devant les nations ; et je me sens tenu de faire appel en cette circonstance au patriotisme de tous les citoyens d'Italie, et des représentants de ses villes les plus illustres pour que cesse toute discussion à ce sujet, afin que celui qui a l'honneur de représenter ce pays devant les puissances étrangères puisse dire : - La nécessité d'avoir Rome pour capitale est reconnue par la nation entière."

Selon le ministre, Turin était prête à sacrifier son titre de capitale pour le bien de tous. Malheureusement, le pape et sa curie n'avaient nulle envie de l'imiter. Le problème était politico-religieux. Il touchait les catholiques du monde entier et intéressait les relations entre le spirituel et le temporel. Si le pape entrait dans les vues cavouriennes, il acceptait la cession d'un bien qui était sien, mais il privait aussi probablement toute la catholicité d'une précieuse liberté de mouvement.

Don Bosco avait consacré au domaine temporel du pape tout un chapitre de la troisième époque (L'Italie du moyen âge) de sa Storia d'Italia. Il l'avait intitulé : Des biens temporels de l'Eglise et du domaine du Souverain Pontife, et le destinait ouvertement à infuser aux jeunes esprits

une juste idée d'un problème débattu sans relâche autour d'eux.

"Chers jeunes, vous entendez souvent parler de nos jours, soit en bien, soit en mal, des biens temporels de l'Eglise et du domaine du Souverain Pontife ; il convient maintenant de vous en donner une juste idée", écrivait-il à la première ligne de son chapitre.

L'Eglise, "société des croyants gouvernés par leurs pasteurs sous la direction du Souverain Pontife", puisqu'elle a le droit de vivre, a aussi le droit de disposer de quoi se sustenter pour vivre. L'empereur Constantin accorda au pape un domaine pour permettre à l'Eglise de se garder libre et "indépendante dans l'exercice de ses droits spirituels". Après avoir retracé de son mieux l'histoire du domaine des papes depuis le quatrième siècle, don Bosco continuait :

"Bien que ce royaume ne soit pas très vaste, les puissances catholiques se sont toujours employées avec le plus grand soin à le conserver ; c'est pourquoi il se maintient florissant aujourd'hui encore et se conserve comme tel depuis plus de mille deux cents ans."

Le chapitre s'achevait par plusieurs alinéas d'apologie du paradoxe de la royauté "temporelle" du pape "chef de la religion", laquelle est de nature "spirituelle". L'autorité spirituelle et l'autorité temporelle, qui relèvent l'une et l'autre de Dieu, sont parfaitement conciliables entre elles, expliquait don Bosco. Les exemples de théocratie ne manquent pas dans l'histoire des Hébreux. Et puis, qu'advierait-il si le pape, n'étant plus roi, devenait le sujet d'un prince hérétique ou d'un persécuteur du christianisme ? Don Bosco soumettait enfin trois réflexions à la méditation de ses lecteurs :

"Premièrement il est de vraie nécessité que le pape demeure dans un pays libre et indépendant pour pouvoir juger librement des choses de la religion. Deuxièmement, ce domaine temporel n'appartient pas aux seuls sujets des Etats romains, mais on peut le dire propriété de tous les catho-

liques, lesquels, en fils affectionnés, ont de tout temps contribué et doivent encore actuellement contribuer à conserver la liberté et les biens du chef de la chrétienté. Troisièmement, enfin de même qu'un fils doit aimer l'honneur de son père, respecter et faire respecter ses biens, ainsi nous, les catholiques, tous enfants du même Dieu, nés et éduqués dans la même religion, devons professer le même intérêt pour la liberté, pour l'honneur, pour la gloire et pour les biens de notre père spirituel, le vicaire de Jésus Christ, le Pontife Romain."⁴⁰

A sa façon et comme tant d'autres dans les premières années '60, don Bosco mobilisait les esprits contre le projet cavourien sur Rome capitale.

Avant de disparaître prématurément, Cavour s'était pourtant ingénié à calmer les appréhensions catholiques. Il avait repris l'argumentation progressiste de l'époque. Non, le pape ne perdrait pas sa liberté. Bien au contraire, délivré du handicap temporel, il gagnerait une beaucoup plus grande autorité morale. Il avait dit dans son discours programme du 25 mars 1861 :

"Nous devons aller à Rome, mais à deux conditions. Nous devons y aller en accord (di concerto) avec la France (on se rappelle que les troupes françaises étaient à Rome) et sans que la réunion de cette cité au reste de l'Italie puisse être interprétée par les catholiques, en Italie et ailleurs, comme le signe de la servitude de l'Eglise. Nous devons par conséquent aller à Rome sans que l'autorité civile étende son pouvoir sur l'ordre spirituel. Telles sont les deux conditions pour que nous puissions aller à Rome sans mettre en danger le sort de l'Italie."

"L'Eglise libre dans l'Etat libre", proclamait-il en une formule dont l'ambiguïté fut souvent relevée.

Cavour était mort à l'improviste le 6 juin 1861, mais ses successeurs au pouvoir se garderaient de mettre son programme en cause⁴².

L'opinion était donc partagée dans l'Italie de 1861-1862. Les esprits libéraux, y compris des rangs catholiques,

pouvaient estimer avec Cavour que l'indépendance du pouvoir spirituel serait infiniment mieux assurée si le souverain pontife était dégagé du poids du royaume temporel⁴³. Des prêtres l'affirmaient publiquement à leurs risques et périls⁴⁴. Dans l'Eglise piémontaise, naturellement plus patriote que le reste de la péninsule, nombreux étaient les ecclésiastiques qui penchaient en ce sens. A la fin de 1861, ils recevaient inopinément pour leader un homme remarquable, l'ex-jésuite Carlo Passaglia, qui venait chercher refuge à Turin.⁴⁵

Le théologien Carlo Passaglia, disciple du P. Perrone, ultramontain convaincu, travailleur acharné, avait accédé en 1845 à la chaire de théologie dogmatique de la Sapienza (Rome). Après les bouleversements de 1848, qui l'avaient contraint à l'exil, il avait enseigné la dogmatique au Collège romain (1850-1857). De part et d'autre, il avait profondément renouvelé l'enseignement par un "retour aux sources" de qualité inhabituelle, notamment par l'utilisation des pères de l'Eglise sur le modèle de Denis Petau. Dans cet esprit, il avait publié un énorme traité De immaculato Deiparae semper virginis conceptu (Naples, 1854-1855), fournissant à la définition dogmatique de 1854 tous les appuis historiques souhaités. Ce théologien romain manifestait donc avec le publiciste don Bosco plus d'affinités qu'on imaginerait devant la suite des événements. Passaglia avait certes beaucoup plus de métier et de capacités spéculatives, mais il faut avouer que leurs goûts et leurs méthodes se ressemblaient. Cependant, depuis 1859, il s'était mis à en différer sur un point alors essentiel. Cette année-là, à la suite d'une maladie et d'imprudences consécutives, Passaglia n'avait pas retrouvé sa chaire au Collège romain, avait obtenu sa sécularisation et quitté la Compagnie. Redevenu professeur à la Sapienza, il s'était

laissé entraîner dans la cause de l'Italie nouvelle. A l'origine, Pie IX l'avait encore protégé. En 1859 il l'appela à faire partie d'une commission sur le domaine temporel des papes ; fruit de ses réflexions, Passaglia publia l'opuscule Il pontefice e il principe (Le pontife et le prince) (Rome, 1859), pour démontrer la nécessité "relative" du pouvoir temporel du pape pour le libre exercice de son pouvoir spirituel. Il avait raison, mais, ce disant, il avait ouvert la porte. Il sauta le pas. Son livre Pro caussa italica ad episcopos catholicos auctore presbytero catholico (Pour la cause italienne aux évêques catholiques, par un prêtre catholique), publié anonymement le 23 septembre 1861, reconnu par lui le 9 octobre, fut inscrit ce même jour au catalogue de l'Index. Passaglia y prêchait aux évêques de cesser de se montrer hostiles à la patrie italienne reconstruite. Pareille exhortation sentait le soufre dans la capitale des Etats pontificaux. Pour sa protection, Passaglia dut sur-le-champ fuir Rome et gagner Turin, où il parut une semaine après le décret. Turin devenait ainsi, à partir de novembre 1861, le centre de la propagande passaglienne pour la conciliation entre le pape et la nation. Il y poursuivait la campagne qui avait tourné court à Rome. Quatre opuscules, dont les titres suggèrent plus ou moins les thèses, sortirent dans les semaines qui suivirent et purent lui être attribués : Della scomunica (De l'excommunication) ; La questione dell'indipendenza ed unità d'Italia dinanzi al clero (La question de l'indépendance et de l'unité de l'Italie devant le clergé) ; Lo scisma non è una minaccia dei rivoluzionarii ma una giusta apprensione dei cattolici (Le schisme n'est pas une menace des révolutionnaires mais une juste appréhension des catholiques) ; Obbligo del vescovo di Roma e pontefice massimo di risiedere in Roma quantunque metropoli del regno italico (L'obligation pour l'évêque de Rome et souverain pontife de résider à Rome même devenue capitale du royaume d'Italie). Ce dernier écrit prévenait un risque

et une objection. Si Rome, selon le vœu des Piémontais, devenait capitale de l'Italie, le pape serait tenu de continuer à y résider. Il ne pourrait fuir en Avignon, à Vienne ou ailleurs, évidemment pour l'humiliation des Italiens. L'activité fébrile de Passaglia culmina en 1862 dans la recherche d'adhésions à une adresse au pape qu'il avait rédigée. Après avoir reconnu avec rigueur l'autorité dogmatique et disciplinaire du pontife romain et de l'épiscopat, les signataires demandaient au souverain pontife de se prononcer pour Rome capitale du nouveau royaume d'Italie afin de restaurer la paix entre l'Eglise et la nation. Le document constitua la Petizione di novemila sacerdoti italiani a S. S. Pio IX e ai vescovi cattolici con esso uniti (Pétition de neuf mille prêtres italiens à S. S. Pie IX et aux évêques catholiques en communion avec lui) (Turin, 1862). Simultanément, avec le bihebdomadaire Il Mediatore (Le Médiateur) (Turin, 1862-1866), Passaglia donnait un organe périodique au mouvement ainsi créé dans le clergé. En 1863, année où il sera élu député au parlement, il essaya de fonder, mais sans succès, une "Société ecclésiastique italienne".⁴⁶

Inévitablement, le nom de Passaglia revenait fréquemment en 1861-1862 dans les conversations des ecclésiastiques de Turin. Ils qualifiaient communément ses partisans de Passagliani⁴⁷. On ne sait si don Bosco et les siens furent sollicités d'entrer dans le mouvement contestataire du "fameux" (famigerato) Passaglia, comme Bonetti le qualifiait alors dans un cahier de ses Annali. Ce chroniqueur a seulement relevé que, le 2 mai 1862, les clercs de l'Oratoire se mirent à parler de Passaglia devant don Bosco, que celui-ci manifesta quelque réticence à intervenir, qu'à son avis les discours n'avaient nulle prise sur le personnage et qu'il fallait seulement prier le Seigneur pour lui⁴⁸.

Au début de juin, don Bosco s'associa de coeur, mais sans éclat, au geste de solidarité catholique organisé par Pie IX pour la canonisation des martyrs japonais⁴⁹. Le pape condamna vigoureusement les erreurs du rationalisme moderne et redit son attachement au pouvoir temporel. Don Bosco reçut des nouvelles des fêtes romaines⁵⁰. Sa participation ouverte n'allait pas au-delà. Il écrira plus tard dans une réédition de sa Storia ecclesiastica un paragraphe sur l'aspect missionnaire de la célébration, mais les chroniques salésiennes et les lettres conservées de l'époque ne firent pas écho aux propos énergiques du souverain pontife.

A l'approche d'Aspromonte⁵¹, le refus de don Bosco de prendre position dans le débat sur la question romaine était de plus en plus mal toléré par les siens. "Nous voulons Rome", "Rome ou la mort !", criait-on en ville. Impossible d'esquiver le problème dans la capitale surchauffée du nouvel Etat. Le 7 juillet, les clercs de don Bosco parvinrent à le faire parler. Bonetti écrivit sans ambages :

"Le soir, nous trouvant avec don Bosco, nous avons cherché à le faire discourir pour apprendre comment nous devons nous régler en ces temps particulièrement calamiteux et, sans qu'il s'en aperçoive, nous sommes parvenus à lui tirer de la bouche ce qui suit."⁵²

Don Bosco répondit par deux anecdotes qui le mettaient en scène. Les pirouettes des dialogues et l'imprécision de l'argumentation étaient significatives de son embarras. Bien que ce détail n'ait pas été spécifié, le premier récit le situait au milieu d'ecclésiastiques à la recherche, dans le Nouveau Testament, d'un principe d'obéissance (ou de désobéissance) raisonnée au pape Pie IX. Ils alléguaient le souhait : Sit rationabile obsequium vestrum de Romains 12, 1.

"Je me suis trouvé aujourd'hui dans une maison au milieu d'un groupe de démocrates. Après qu'on eût parlé de diverses choses indifférentes, le discours tomba sur les affaires politiques du jour. Le fait est que ces liberaloni voulaient savoir ce que don Bosco pen-

sait de l'entrée des Piémontais à Rome et qu'ils l'interrogeaient là-dessus. Don Bosco, convaincu que se mettre à discourir à ce sujet avec ces gens-là revenait à perdre inutilement sa salive, répondit aussitôt avec netteté : - Je vous dirai immédiatement ce que je pense : je suis avec le pape, je suis catholique, j'obéis aveuglément au pape. Si le pape disait aux Piémontais : Venez à Rome, alors je dirais aussi : Allez-y. Si le pape dit que les Piémontais à Rome, c'est un vol, alors je le dis aussi. Mais ils se mirent à crier : Sit rationabile obsequium vestrum. - Oui ! Que votre soumission soit raisonnable ; mais, par exemple, pour ce que nous devons dire nos prières matin et soir, pour notre manière de nous tenir quand nous faisons chaque jour un peu de méditation. Oui, en cela et pour les affaires du même genre, sit rationabile obsequium vestrum ! Mais, pour ce qui regarde un dogme de foi, alors si nous voulons être catholiques, nous devons croire et penser comme le pape pense et croit. - Mais, dites-nous au moins ce que vous pensez sur cette entrée. - Voici ce que je pense et ce que je vous dis. C'est un rêve que les Piémontais aillent à Rome ; c'est un rêve que les Piémontais, s'ils y allaient, puissent y rester. Et puis, je vous dis aussi qu'en rêvant on peut se casser la figure. - Ils éclatèrent de rire et se dirent satisfaits. C'est ainsi qu'on s'en tire sans entrer dans un débat, quand il est impossible d'en sortir sans s'échauffer la tête et s'entêter plus encore sur ses positions."

Le chroniqueur passait aussitôt à la deuxième anecdote. Cette fois don Bosco s'entretenait avec une seule personne, que l'on croirait plutôt simplette.

"Une autre fois, quelqu'un voulait me faire parler du pouvoir temporel du pape. Je lui demandai immédiatement : - Voulez-vous que l'on traite de cette question au sens théologique, au sens philosophique ou au sens oratoire ? L'autre répondit : - Mais je ne sais pas ce que cela veut dire. - Voyez ! Cette question peut être traitée ou selon la théologie ou selon la philosophie ou selon l'art oratoire. Il répliqua : - Mais je n'ai jamais étudié tout cela. Alors je lui dis : - Eh bien, tâchez de vous instruire là-dessus, puis revenez et nous parlerons. Mais nous mettre à discourir à perte de vue de ce que nous ignorons, c'est s'exposer à dire des erreurs plus grosses les unes que les autres. Si vous désirez vous instruire en cet ordre de choses, je pourrais vous indiquer les auteurs. Et ainsi il se tut."⁵⁵

Cette double anecdote dialoguée n'illustre pas précisé-

ment les aptitudes dialectiques de notre don Bosco. Mais elle nous apprend plusieurs choses. En pratique, don Bosco tenait à obéir au pape "aveuglément" sans discuter ses instructions. Il semblait même en faire une question de fidélité "dogmatique". Par ailleurs, il évitait les discussions théoriques sur le problème de Rome et du pouvoir temporel des papes. Il ne parvenait vraisemblablement plus à justifier la position conservatrice de la cour de Rome. "Théologiquement parlant", il fallait s'y soumettre ; mais "rationnellement" ou "philosophiquement", ce n'était plus très explicable. On retiendra de ces dialogues que, pour lui, si le pape avait dit aux Piémontais de 1862 d'entrer à Rome, il eût été sur-le-champ d'accord avec son gouvernement quand il réclamait cette ville pour capitale. Il n'y aurait pas vu d'obstacle. Dont acte !

Mais, de la sorte, il donnait plus ou moins raison à ceux pour qui le refus du pape relevait du caprice plutôt que d'une sagesse raisonnée. Il n'importe, avait-il confié à ses collaborateurs au début du mois de mai : "Nous préférons aller en paradis avec Pie IX par suite de son caprice plutôt qu'en enfer avec toutes les spéciosités du monde !" ...⁵⁴ En somme, don Bosco ne prenait le parti du pape que par discipline religieuse. Mais il en faisait une exigence absolue. Son ecclésiologie voulait que toute séparation d'avec le pape entraînât la séparation d'avec le Christ et donc le péril de la damnation. Quand, en 1870, les Piémontais s'empareront de Rome et que, contrairement aux prévisions de notre saint, ils y resteront, il ne protestera pas. Durant les années soixante, son seul loyalisme envers le souverain pontife l'avait empêché d'approuver Victor-Emmanuel II. Ensuite, devant le fait accompli, il rendra à César victorieux ce que la force, à défaut de raison politique, lui avait concédé.

La propriété des Letture cattoliche

Au printemps de cette année 1862, une affaire liée aux Letture cattoliche venait de le troubler profondément.

Un mois après l'autre, il continuait de voir sortir et expédier aux abonnés les petits fascicules de cette revue populaire née dix ans plus tôt. Il portait allègrement cette charge, qu'il partageait toutefois avec un représentant de l'évêque d'Ivrea. Le prêtre Francesco Valinotti tenait la direction administrative de la revue, depuis son bureau dénommé Direzione delle Letture Cattoliche, sis, non pas à l'oratoire du Valdocco, mais 11, via San Domenico à Turin, comme le spécifiaient avec insistance les couvertures bleues des livrets du temps.

Don Bosco continuait d'y publier sous son nom la série de Vite dei papi (Vies des papes) qu'il avait entreprise en 1857. Trois fascicules de "Vies de papes" étaient sortis en 1859, deux en 1860, un en 1861 ; un fascicule verra le jour en 1862, et ainsi chaque année jusqu'en 1865 ; puis la série s'éteindra. Heureusement, est-il permis de dire, car la réputation de don Bosco allait plutôt en souffrir. Les légendes avaient définitivement envahi ses histoires de papes. Nous les laisserons dormir en paix autant qu'il est possible⁵⁵. C'était peut-être la part la moins bonne de la revue au cours de ces années.

Examinons les titres des mois qui précédèrent le déclenchement de l'affaire Mgr Moreno. En janvier 1861, la collection avait publié "Les enfants vertueux", par Luigi Friedel⁵⁶ ; en février "Le trésor caché, ou prix et excellence de la sainte messe"⁵⁷, par le bienheureux Léonard de Port-Maurice ; en mars "La vie du saint martyr Tascius Cecilius Cyprien, évêque de Carthage"⁵⁸, par le prêtre Re ; en avril, l'anonyme "Exemples édifiants proposés à la jeunesse"⁵⁹ ; en mai, évidemment traduit du français, "L'Eglise"

par Mgr de Ségur⁶⁰ ; en juin, l'anonyme "Victoire et Eugénie, ou la courtoisie et la charité"⁶¹ ; en juillet, "S'abstenir de travailler les jours de fête"⁶², par M. D. Olivieri. Trois productions de don Bosco avaient suivi : en août, "Une famille de martyrs, ou vie des saints martyrs Marius, Marthe, Audifax et Abaque, et leur martyre, avec un appendice sur le sanctuaire qui leur est dédié près de Casette"⁶³, par le prêtre Giovanni Bosco ; en septembre, "Notice biographique sur le jeune Magone Michele, élève de l'oratoire S. François de Sales"⁶⁴, par le prêtre Giovanni Bosco ; et, en octobre, une "Vie de pape" : "Le pontificat de S. Denis avec appendice sur S. Grégoire le Thaumaturge"⁶⁵, par le prêtre Giovanni Bosco. Des noms alors connus figuraient au frontispice des fascicules qui suivaient : en novembre, "Le paradis sur terre dans le célibat chrétien"⁶⁶, par G. Frassinetti ; en décembre, "Notice sur la bienheureuse Panasia, bergère du Val de Sesia"⁶⁷, par Silvio Pellico ; en janvier 1862, "Dévotion des sept dimanches consacrés à honorer les douleurs et les allégresses de saint Joseph"⁶⁸, par "P. Ughet", un patronage assez suspect⁶⁹ ; en février, "La jeune Sibérienne, ou l'amour filial"⁷⁰, par Xavier de Maistre ; en mars, "Les orphelins juifs"⁷¹, traduit du français avec quelques chants pour la fête de la Sainte Enfance ; en avril, "L'Orphelin de Fénelon, ou les effets d'une éducation chrétienne"⁷². La revue continuait son chemin. Etrangère à la littérature et aux recherches plus ou moins scientifiques, elle s'efforçait d'intéresser avec un bonheur divers, d'instruire et surtout d'édifier le peuple catholique.

Au printemps de 1862, don Bosco installait chez lui un embryon d'atelier d'imprimerie. Quoi de plus naturel que d'y faire imprimer les petits fascicules des Letture cattoliche qui, jusqu'alors, avaient été confiés à des

imprimeurs de la ville ? Il avait déjà préparé "les caractères, le papier, les formats, une machine correspondant aux imprimés de Paravia", l'imprimeur ordinaire des numéros précédents. Il annonçait même, peut-être pour inquiéter son interlocuteur : "L'impression est commencée, j'ai la matière prête pour tous les fascicules de cette année ..." ⁷³ Mais le changement n'était pas du goût de l'évêque Moreno, qui avait présidé au lancement de la publication. Au début de mai 1862, une lettre rédigée au nom de l'évêque par le pro-vicaire général d'Ivrea Angelo Pinoli déplora la décision de don Bosco, parce que, de la sorte, il faisait acte de propriétaire de la revue ⁷⁴. Don Bosco réagit le 10 du mois avec une âpreté exceptionnelle par une lettre à l'administrateur Valinotti, qui lui avait remis le pli d'Ivrea. Il commençait :

"Vous ne pouvez imaginer, M. le Théologien, quelle douloureuse sensation m'a causée la lettre que vous m'avez communiquée au sujet des Letture cattoliche, tant par sa teneur que par la personne à laquelle elle se référait. J'ai plusieurs fois tenté d'y répondre hier, mais l'agitation m'en a toujours empêché. Ce matin seulement, après avoir célébré le sacrifice de la sainte messe et tout recommandé au Seigneur, je réponds par le simple récit des faits sous leur véritable jour."

Un alinéa condensait son action de dix années au service de la revue :

"Je n'ai jamais pensé que les Letture cattoliche fussent la propriété d'autrui. J'ai tracé le programme, j'ai commencé l'impression, je l'ai toujours contrôlée et corrigée avec le maximum de diligence ; chacun des fascicules a été composé ou rédigé par moi en un style et un langage adaptés. J'ai toujours été responsable de ce qui avait été imprimé. J'ai fait des voyages, j'ai écrit et fait écrire des lettres pour la diffusion de ces Letture. L'opinion publique, le Saint Père en personne dans trois lettres qu'il m'a adressées, me considèrent comme l'auteur des Letture cattoliche."

Amer, il rappelait une réflexion de don Pinoli :

"Nous ne devons pas attendre de ces Letture un quelconque

avantage matériel. Si l'on en retire quelque bénéfice, il sera bon pour l'Oratoire, qui en aura certainement besoin."

Don Bosco observait, ironique :

"Je gagnerais certainement un beau bénéfice si, après avoir durement peiné pendant dix ans pour ces Letture sans jamais recevoir un sou, je ne pouvais maintenant même pas avoir celui de donner du travail avec elles à mes enfants !"

Dans son dépit, il s'exclamait :

"Mais jamais personne ne m'a contesté la maîtrise (padronanza) d'une affaire par moi commencée puis continuée au prix de tant de fatigues et de tant de dépenses !"

A l'objection financière : "On pourra dire : il y a des dettes à payer", il rétorquait vertement :

"Qu'on les paye ! Je travaille depuis dix ans et je n'ai jamais cherché un sou. Je n'en veux pas non plus aujourd'hui, parce que, en ce qui concerne la gloire de Dieu, je ne me laisserai jamais guider par un sordide intérêt."⁷⁵

Nous nous garderons bien de juger du différend. Comme trop souvent, les responsabilités n'avaient pas été clarifiées à l'origine par un document en forme. Les deux parties avaient mené l'affaire sur un malentendu.

Don Bosco ne rapporta pas sa décision de faire imprimer les Letture cattoliche au Valdocco "pour donner du travail" à ses pauvres enfants. Le numéro d'août de la revue, une histoire des pontificats des papes Félix et Eutychien qu'il avait composée lui-même, sortit officiellement de la presse de la Tipografia dell'Oratorio di S. Francesco di Sales. Progressivement, tous les fascicules des Letture en proviendraient. Mais, ce faisant, don Bosco n'endossait-il pas un passif, que Paravia prétendra bientôt récupérer ? Il faudra cinq années de débats et les patientes interventions du comte Cays pour parvenir à une solution acceptable sur le règlement des dettes et de la propriété des Letture cattoliche⁷⁶. La question brouillera deux grands amis des années

cinquante : l'évêque Moreno d'Ivrea et notre don Bosco.

Don Bosco éducateur charismatique

Par sa présence habituelle, ses confessions, ses conversations et surtout ses buonenotti vespérales, don Bosco assumait lui-même la part majeure de l'éducation morale des jeunes et du personnel du Valdocco. Il modelait l'esprit de la maison. Son action, enveloppée à notre regard d'un halo plus ou moins poétique pour les années antérieures, est mieux perceptible à partir de 1860 grâce à des cahiers de chroniques que des disciples fervents se mirent alors à rédiger. Une "commission des sources" fut créée en mars 1861 pour enregistrer ses interventions, ses "songes" en particulier⁷⁷. Don Bosco était devenu un maître charismatique objet de la protection manifeste du Seigneur ; l'opinion locale lui attribuait des miracles et des prophéties. Rédigée en mars 1861, la déclaration fondatrice de la "commission des sources" suffit à en témoigner :

"Les dons magnifiques et lumineux qui resplendissent en don Bosco, les faits extraordinaires survenus en lui et que nous admirons encore aujourd'hui, sa façon admirable de diriger la jeunesse sur les voies ardues de la vertu et les grands desseins qu'il a nourris en esprit pour l'avenir, nous révèlent en lui quelque chose de surnaturel et nous font présager des jours plus glorieux encore pour lui et pour l'oratoire."

C'est pourquoi ces jeunes gens voulaient "empêcher que rien de ce qui appartient à don Bosco ne tombe dans l'oubli" et faire tout ce qui était en leur pouvoir pour en conserver le souvenir, "afin qu'un jour resplendissent ces phares lumineux pour éclairer le monde entier pour le bien de la jeunesse"⁷⁸.

Echo de l'opinion environnante, Ruffino, entré à l'Oratoire en 1859, notait dans l'un de ses cahiers au cours de l'année suivante :

"On dit que don Bosco a ressuscité un mort, c'est-à-dire

qu'un jeune tomba malade et fut à toute extrémité. Il fit appeler don Bosco qui arriva quand il était déjà mort. Ses parents en étaient extrêmement affligés. Mais don Bosco les tranquillisa ; il s'approcha du défunt et fit une courte prière. A cet instant le froid cadavre se réanima et cria : - Oh, don Bosco, si vous n'étiez pas venu vite me délivrer, les démons voulaient me traîner en enfer. Puis il se confessa de tous ses péchés et de nouveau expira."⁷⁹

Cette résurrection en forme, évidemment le miracle le plus sensationnel mis alors au compte de don Bosco, en laissait présager d'autres, par exemple ceux que Bonetti consignait dans un cahier probablement contemporain : l'admirable conversion d'un athée, le chien gris, la multiplication des châtaignes et la multiplication des hosties⁸⁰.

Ruffino recueillait aussi des prophéties de don Bosco. Ainsi, au cours de 1860 : "(On dit) que don Rua doit survivre cinquante ans à don Bosco et écrire une histoire ; que don Rua et Ballesio doivent être (un jour) les plus vieux de la maison ; que Jarach doit vivre 36 ans."⁸¹ Ruffino entendait lui-même don Bosco annoncer un soir de mai 1860 : "Un jeune de la maison a besoin de se préparer à la mort." A toute éventualité, il inspectait les mines autour de lui : "Gilardi a la fièvre, Perona est à l'hôpital du Cottolengo, Bocca à celui des Cavalieri avec Bolei, Enria a mal, Ravisso un peu de mal et Battu le front gonflé."⁸² Le 31 octobre, il enregistrait une confidence du clerc Baravalle qui, à sa première confession à don Bosco, alors qu'il n'était qu'à peine connu de lui, l'avait entendu lui dire le problème qui le préoccupait⁸³. Le 10 ou le 11 novembre, il notait une guérison Davico à la suite d'une prière à Dominique Savio sous la conduite de don Bosco⁸⁴. Le 24 décembre, il écrivit : "24. Don Bosco a dit : - Il y en a parmi nous

qui, dans quelques mois, n'y seront plus. Et celui-là n'y pense pas. Nous ferons en sorte de remplir un peu son sac avant qu'il s'en aille."⁸⁵ A la même époque, il apprenait de don Bosco que Castellano - c'est-à-dire le clerc Luigi Castellano décédé récemment chez lui - "est en Paradis", mais que Racca - c'est-à-dire l'élève Giovanni Racca, 10 ans, mort brutalement le 13 décembre - "a grand besoin de nos prières"⁸⁶. En juillet 1862, depuis S. Ignazio sopra Lanzo, don Bosco dénonçait les entorses au règlement de divers garçons de l'Oratoire de Turin⁸⁷. Quelles que soient les explications données à ces faits, un point est bien assuré : la maison de don Bosco évoluait dans une atmosphère merveilleuse, qui influençait la psychologie et le comportement des garçons et des maîtres. Elle rassurait et même enchantait les uns ; elle inquiétait ou désolait les autres.

Une pédagogie associant la confiance et la crainte

Une idéologie de gloire de Dieu et de salut des âmes, mais aussi de paradis et d'enfer, de bonheur ineffable et de malheur effrayant inspirait la pédagogie morale et religieuse de don Bosco. Elle combinait la crainte de Dieu et la confiance filiale en lui. Il l'appliquait avec succès à un peuple de jeunes façonné par un catholicisme immémorial.

Les conditions d'entrée d'un garçon à l'Oratoire, clairement spécifiées en annexe de la circulaire déjà mentionnée de juillet 1860⁸⁸, dessinaient le profil de l'élève, à qui don Bosco s'efforçait d'inculquer un peu de sagesse. Si le jeune était destiné à un "art" ou à un métier, il devait être "sain, robuste", avoir douze ans accomplis et pas plus de dix-huit ans. La maison s'engageait à lui fournir le logement, la nourriture et l'instruction morale et religieuse jusqu'à la fin de son apprentissage dans l'un des métiers existant dans l'institut. S'il était destiné aux études, il devait avoir parcouru le cycle élémentaire, être sain,

exempt de difformités physiques et présenter un certificat de bonne conduite morale. La maison lui assurerait le logement, la nourriture et un enseignement en série classique latine. Dans l'un et l'autre cas, le jeune devrait s'accommoder des menus, de la discipline, de l'instruction et des professions exercées, selon "le plan de règlement en usage dans la maison". Ce règlement accordait une place prééminente à l'instruction morale et religieuse. La notice nous signifie, s'il en est besoin, que l'oratoire de don Bosco au début des années 60 n'avait rien d'un centre de redressement pour jeunes délinquants ni d'un foyer pour handicapés physiques ou mentaux. La pédagogie morale y était appliquée à des enfants ordinaires de familles piémontaises du temps, qui étaient toutes de tradition chrétienne et même catholique.

Don Bosco frappait ces esprits par des récits oniriques, qui n'étaient pas toujours de véritables rêves, mais parfois et peut-être souvent des histoires ou, selon un mot qui lui était favori, des "paraboles" habillées en songes. Le "songe des quatorze tables", raconté les 5 et 6 août 1860, est un bon exemple de parabole onirique. Ses garçons, disait don Bosco le 5 août, étaient disposés le long d'une table qui, partant du pied d'une montagne, allait se perdre dans le ciel ; ceux du bas absorbaient des mets peu ragoûtants, ceux du haut des mets délicieux. L'allégorie parlait d'elle-même. Le 6, à une question sur leurs rangs à table, don Bosco, qui ne se souvenait plus d'avoir parlé la veille d'une table unique, expliquait à ses auditeurs qu'ils étaient assis autour de quatorze tables de mieux en mieux garnies au fur et à mesure que la montagne s'élevait⁸⁹. Les récits sur trois nuits consécutives de la fin de l'année 1860 furent présentés comme des songes par don Bosco⁹⁰. Le chroniqueur Bonetti, reflet de l'opinion enthousiaste, les qualifia gèreinement de "célestes visions"⁹¹. Dans son rêve, don

Bosco s'était trouvé en la compagnie de don Cafasso - mort, comme nous savons, six mois auparavant - à qui il avait demandé conseil pour l'étrenne spirituelle de ses enfants. Ses garçons devaient présenter des comptes en règle, lui avait fait comprendre Cafasso. Les possesseurs de comptes satisfaisants recevaient de bons gâteaux ; aux mauvais comptes on ne donnait rien. D'ailleurs ces malheureux avaient, soit la langue pourrie, soit le coeur vide, soit les yeux bandés, soit la tête dans un nuage de fumée, soit le coeur plein de terre. "Que faire ? demandait don Bosco à don Cafasso. - Tu le sais bien, répondait celui-ci. - Mais encore ? - Eh bien, fais attention, fais attention." Problème ! Le capo-d'anno se prêtait aux graves monitions. Au terme de 1861, don Bosco invita tout son monde (clercs et élèves) à passer chez lui pour recevoir une consigne personnelle de la Vierge Marie. Les exhortations, dont un bon nombre sont connues⁹², invitaient toutes de quelque manière à pratiquer une ou plusieurs vertus : chasteté, courage au travail, piété, charité, humilité ... Quelques-unes, sur le ver qui ronge, le coeur plein de terre ..., rappelaient le songe de la fin 1860.

Immanquablement, les lecteurs des consignes mariales, les auditeurs du songe des quatorze tables, des soirées Cafasso et des récits oniriques d'inspiration voisine étaient renvoyés à leur propre conscience. S'ils la jugeaient en paix, éventuellement à la suite d'une confession sérieuse, les discours de don Bosco les encourageaient à progresser sur le "chemin de la vertu". Don Bosco les rassurait : Dieu toujours présent à leurs côtés les protégeait et leur procurait sa grâce. L'Eglise entière, le peuple des "bons", bénéficiait, leur enseignait-on, des deux colonnes salvatrices de la Vierge et de l'hostie⁹³. Ainsi pourvus et la conscience en ordre, les jeunes étaient heureux. Don Bosco le leur di-

sait et ils l'éprouvaient eux-mêmes. Le pain doré et les vêtements resplendissants du haut bout de la table les enchantaient dans le songe des "quatorze tables". Les songes Cafasso leur donnaient la satisfaction de comptes en règle avec Dieu. Ils goûtaient déjà leur récompense, que de bons gâteaux symbolisaient. Comme Dominique Savio, qui s'en était trouvé littéralement "ravi", ils imaginaient avec bonheur les joies promises au terme de leur existence⁹⁴. Les jeunes de cette sorte ne manquaient pas chez don Bosco. Lui-même disait son admiration devant la qualité d'âme de plusieurs de ses disciples, que le péché grave n'avait jamais abîmés.⁹⁵ A eux le bonheur de la confiance en soi, en Dieu et en sa grâce. La mort, terrible au pécheur, leur était douce et paisible. Selon les biographies exemplaires que don Bosco écrivait alors sur eux, Michele Magone et Francesco Besucco partaient dans l'éternité comme s'ils voulaient encore sourire⁹⁶. Ces âmes candides n'éprouvaient nulle frayeur du "jugement particulier". Anges et saints veillaient sur leurs derniers instants. En éducation, don Bosco usait constamment du levier reconfortant de la confiance.⁹⁷

Mais il tenait aussi à un autre instrument, sur lequel le silence s'établirait un jour. Les songes de 1860 opposaient les bons et les autres, plus ou moins tristi, c'est-à-dire mauvais. Les étrennes spirituelles les bouscullaient et les tourmentaient : "Tu penses beaucoup à ton corps, peu à ton âme ; la mort approche, prépare-toi" ; "Médite davantage sur l'éternité"⁹⁸. Si, comme on les en pressait, ils examinaient leurs consciences, ils s'identifiaient, soit à tort (c'était le risque d'une méthode qui pouvait désespérer les scrupuleux), soit non sans raison, avec les langues pourries, les coeurs vides ou pleins de terre, les têtes dans les nuages, les yeux aveuglés des songes. Le dégoût d'eux-mêmes et, dans le contexte du lieu et du temps, la crainte du Dieu des derniers jours les décideraient peut-être à s'amender, à modi-

fier leur conduite, en un mot à se convertir par une authentique confession.

Don Bosco exploitait la peur du diable, de la souffrance et de la mort. Un songe daté du 5 juin 1862 mettait en scène l'énorme cheval rouge de l'Apocalypse, qui semait l'épouvante sur le terrain de jeux de l'Oratoire et à la vue duquel la marquise Barolo tombait évanouie⁹⁹. Le 20 août 1862, le mal prenait la forme d'un gros serpent¹⁰⁰.

Les chrétiens du temps de don Bosco entendaient sans cesse prêcher sur la destinée éternelle scellée par le dernier soupir. Nous savons que l'Oratoire pratiquait l'exercice mensuel de la bonne mort. Les méditations du début du Giovane provveduto touchaient pour moitié aux fins dernières. On ne concevait pas de retraites spirituelles sans de longues considérations sur la mort et l'éternité. Très naturellement, à l'Oratoire en 1865, le premier fioretto d'une neuvaine préparatoire à la fête patronale de S. François de Sales donnait le ton à la série par un rappel de la proximité de la mort.¹⁰¹ Plus frappant à nos yeux, depuis 1858 cinq soirées consécutives du Mois de mai de don Bosco étaient consacrées aux fins dernières. Les jeunes assemblés pour célébrer le mois de Marie entendaient donc, le quinzième jour, des considérations sur "la mort" ; le seizième, sur le "jugement particulier" ; le dix-septième, sur "le jugement universel" ; le dix-huitième, sur "les peines de l'enfer" ; et, le dix-neuvième, sur "l'éternité des peines de l'enfer"¹⁰². Ces méditations volontairement effrayantes entretenaient dans les âmes la crainte de Dieu. La crainte y occupait alors assurément plus de place que la confiance en sa miséricorde et en sa bonté. Les méditations répétées des fins dernières infusaient avec persévérance la peur du jugement divin à la suite des péchés commis.

Les deux discours du Mois de mai sur l'enfer ne pouvaient que faire peur. Leur signification peut paraître moindre

que ceux sur la mort et le jugement particulier. Ils nous édifieront assez sur le climat de crainte entretenu par don Bosco dans son oratoire de Turin. La mort était le seul instant tout à fait décisif de l'existence ; de là, son caractère "terrible". Bien entendu, dans le courant des jours, don Bosco s'efforçait d'apaiser l'épouvante des mourants. Il les exhortait à se remettre entre les mains de Dieu¹⁰³. Mais bien triste, expliquait-il, avait été la mort d'une prostituée au chevet de laquelle il fut un jour appelé¹⁰⁴. "Terrible moment, s'exclamait-il dans le Mois de mai, dont dépend ton éternel salut ou ton éternelle damnation !" Il achevait sa méditation dans la stupeur :

"Comprends-tu, chrétien, ce que je te dis ? Je veux dire que de ce moment dépend soit l'entrée pour toujours en Paradis ou pour toujours en enfer ; ou toujours heureux ou toujours malheureux ; ou toujours fils de Dieu ou toujours esclave du démon ; ou toujours vivre dans la joie avec les anges et les saints dans le ciel ou gémir et toujours brûler avec les damnés en enfer. Oh ! mon Dieu, dès maintenant je me convertis à vous ; je vous aime, je veux vous aimer et vous servir jusqu'à la mort. Très sainte Vierge, ma bonne mère, aidez-moi en cet instant. Jésus, Marie, Joseph, que mon âme expire en paix avec vous !" ¹⁰⁵

A la suite, la scène du jugement particulier, dont le réalisme rappelle certaines sculptures des porches et des chapiteaux des sanctuaires du Moyen Age, était atroce. "Les plus grands saints ont tremblé à l'idée de devoir comparaître devant Dieu pour être jugés", rappelait don Bosco. Il plantait le décor : un Dieu juge sévère et irrité, une âme épouvantée, un livre de comptes grand ouvert, des diables aux aguets au dessus d'un enfer, dans lequel les damnés sont précipités à la seconde de la promulgation de la peine. Dans sa théologie, le Dieu de miséricorde disparaissait après la mort derrière l'impitoyable Dieu de justice. Terreur partout ! ¹⁰⁶ Pour l'âme, "se trouver seule devant Dieu qui est là pour la juger" suffit à la transir d'effroi. Le bien et le mal de sa vie sont étalés, le mal sur-

tout.

"On ne peut trouver ni excuse, ni prétexte. S. Augustin dit que nous aurons au-dessus de nous un juge indigné, d'un côté les péchés qui nous accusent, de l'autre les démons prêts à exécuter la condamnation, au-dedans la conscience qui nous agite et nous tourmente, au-dessous un enfer sur le point de nous engloutir. A cet instant, l'âme voudrait s'enfuir, mais la force puissante de Dieu la retient : manifestari oportet."

"Bienheureux les chrétiens qui comparaitront devant Dieu avec un bagage de bonnes oeuvres !", s'exclamait don Bosco. Car chacun devra rendre un compte scrupuleux de tous ses manquements à la loi divine.

"Avant de proférer la sentence, le Sauveur soumettra à examen ce que nous avons fait pendant notre vie. Il ouvrira les livres de notre conscience."

Notre prédicateur n'augurait pas grand bien de la conscience ordinaire des gens qui se disent chrétiens. Écoutez-le parler comme tant d'orateurs de missions paroissiales :

"Dans ces livres, dans cette conscience, que ne verra-t-on pas ! Aïe ! Qui es-tu ? Ce sera la première question : qui es-tu ? - Un chrétien, répondras-tu. - Si tu es un chrétien, je vais voir si tu as observé ma loi. Et il commencera à te rappeler les promesses de ton saint baptême, par lesquelles tu as renoncé au démon, au monde, à la chair ; il te rappellera les grâces accordées, les sacrements fréquentés, les sermons, les instructions, les réprimandes de tes parents ; tu verras tout étalé devant toi. - Et toi, dira le juge, au mépris de tant de dons, de tant de grâces, comme tu as mal correspondu à ta profession de chrétien ! Tu avais à peine commencé à me connaître que tu as commencé à m'offenser. Quand tu as grandi, tu t'es moqué plus encore de ma loi. Messes manquées, profanation des jours de fête, blasphèmes, confessions mal faites, communions sans fruit et parfois sacrilèges, voilà ce que tu as fait au lieu de me servir."

A l'intention probable de ses jeunes, don Bosco insistait sur les conversations scandaleuses, qu'il redoutait particulièrement :

"Le divin juge se tournera ensuite rempli d'indignation vers le scandaleux et lui dira : - Tu vois cette âme qui marche sur la route du péché ? C'est toi qui, par tes conversations, lui as appris le mal. Tu vois cette autre là-dessous en enfer ? C'est toi qui, par tes perfides conseils, me l'as enlevée, qui l'as remise au démon et tu as été la cause de sa perdition."

A cet endroit, don Bosco demandait formellement d'avoir peur : "Tremble, chrétien, devant cet examen et commence dès maintenant à calmer la colère du juge suprême par le regret immédiat de tes péchés." Alors, il sera trop tard ! En vain l'âme traquée cherchera des avocats, en vain elle implorera la pitié de son juge. Don Bosco était formel : "Le temps de la miséricorde est clos avec la mort." Les anges, les saints, la très sainte Vierge elle-même ne peuvent rien pour tempérer la rigueur de la décision sur un défunt. "Au nom de tous, (la Vierge) répondra : - Tu m'appelles maintenant à ton secours ? Tu n'as pas voulu de moi pour mère durant ta vie, je ne veux plus de toi pour fils après ta mort. Je ne te connais plus." La sentence approche :

"Le pécheur, qui ne trouve aucune issue, épouvanté par l'air menaçant de son juge et à la vue de l'enfer ouvert sous ses pieds, s'exclamera plein de terreur : - Horrendum est incidere in manus Dei viventis. Il est horrible de tomber entre les mains d'un Dieu qui vous juge. Au même instant le Juge proférera la terrible sentence : - C'est ta bouche qui t'a jugé, serviteur infidèle. Ex ore tuo te iudica, serve nequam. Va-t-en loin de moi, mon Père céleste t'a maudit, et moi je te maudis, va au feu éternel. Ces mots proférés, l'âme est abandonnée aux mains des démons, qui l'entraîneront avec eux pour souffrir les tourments de l'enfer. Terrible et épouvantable sentence !" ¹⁰⁷

L'enfant qui lisait le Giovane provveduto, l'écolier et l'apprenti qui écoutaient les méditations du Mois de mai et les prédications analogues des exercices spirituels réfléchissaient et prenaient peur. Ils imaginaient le terrible tintement de l'heure du jugement, à quoi s'ajoutaient les sonneries effrayantes des trompettes angéliques, selon

un cantique du temps qui fut introduit dans le Giovane provveduto¹⁰⁸. Ces impressions de leur jeunesse les accompagneraient peut-être toute leur vie. En ces années soixante, la peur de la mort qui fige pour l'éternité le destin de l'âme après le dernier soupir et celle du juge divin qui la saisit alors sans pitié étaient essentielles à la pédagogie religieuse et morale de don Bosco. Il la provoquait sans relâche¹⁰⁹. Il ne s'agissait nullement d'une tactique terrorisante, car ces peurs étaient aussi les siennes. Sa douceur "salésienne" et son indulgence légendaire envers la jeunesse ne l'empêchaient pas de lui tenir un langage d'apocalypse. Sa pédagogie religieuse était fille du Moyen Age et du temps de la Réforme aussi bien catholique que protestante¹¹⁰.

Le sens positif qu'il gardait de la nature humaine l'incitait à s'appuyer sur elle. Confiant en Dieu créateur et sauveur, il exploitait le ressort intérieur qui porte l'âme au bien. Mais, que cela nous surprenne ou non, pour redresser les comportements coupables, il recourait persévéramment aux images des "fins dernières" devenues traditionnelles dans la prédication chrétienne. Un puissant courant de pensée religieuse prédisposait ses auditeurs, quel que fût leur âge, à le croire. Dans ces cas, le Dieu des miséricordes disparaissait derrière le Dieu des vengeances. La pédagogie de don Bosco appelait à la crainte autant et parfois plus qu'à la confiance¹¹¹.

Les diableries de février-mars 1862

Lui-même craignait le diable, personnage qui faisait beaucoup parler de lui au début des années soixante. En septembre 1862, les Letture cattoliche publièrent un fascicule intitulé : "La puissance des ténèbres avec des observations dogmatiques et morales sur les esprits maléfiques et les maudisseurs humains, suivies de la relation d'une possession diabolique en 1858 à Val della Torre"¹¹². Le curé d'Ars Jean-Marie-Baptiste Vianney, alors célèbre, qui venait de mourir en 1859, avait été l'objet d'une série de persécutions diaboliques

soigneusement enregistrées par ses paroissiens, puis répétées par ses biographes. Le diable l'avait privé de sommeil ; il entendait déchirer les rideaux de son lit, frapper contre les portes ou crier dans la cour de son presbytère ; l'esprit culbutait ses chaises, secouait ses gros meubles, lui criait des insultes ...¹¹³. Don Bosco connut des tribulations analogues pendant les premiers mois de 1862 ; et Giovanni Bonetti recueillit ses explications¹¹⁴.

Les ennuis commencèrent au début de février par quatre ou cinq nuits d'insomnie. Des bruits inexplicables tracassaient don Bosco dans sa chambre. Le deuxième soir, il crut s'en libérer par la bénédiction de son lit. Erreur ! le vacarme augmenta. Le 15 février, il apprit à ses clercs que, "l'autre soir", la veille probablement, il avait vu sa table de travail se mettre à danser et à marquer la mesure (ballare e battere) : tac, tac, tac, tac, tac. L'idée lui était venue de demander à l'invisible ce qu'il voulait. On ne lui avait répondu que par de nouveaux : tac, tac. Il s'était cru, disait-il, en pleine histoire de sorcière contée dans son enfance par grand-mère Bosco. Couché, il avait vu au pied de son lit soit un ours, soit un tigre, soit un loup, soit un gros serpent. Il s'exclamait : O bone Jesu ! tout disparaissait, mais pour reparaitre bientôt. Le 17 février, il apprenait à ses clercs que sa table de travail s'était remise à danser et que l'abat-jour de sa lampe était tombé. Couché, une main mystérieuse lui avait promené une plume sur le front ; quand il avait baissé son bonnet de nuit, elle lui avait chatouillé le nez, la bouche et les narines. Il s'était endormi pour se réveiller en sursaut avec l'impression d'une queue puante sous le nez. Ces épreuves l'épuisaient. Le 23 février, la nuit de don Bosco fut troublée par des coups de marteau sous son traversin. S'il s'asseyait, le bruit cessait ; s'il s'étendait, il reprenait. Le 26 février, à la suite d'un rapide

voyage chez l'évêque Moreno d'Ivrea, il expliqua aux siens que, là-bas, son oreiller s'était mis à danser et qu'il avait vu au pied de son lit un monstre si horrible se précipitant sur lui qu'il s'était mis à hurler et que toute la maison, évêque compris, était accourue à son secours. Le 4 mars, il raconta que, durant la nuit précédente, le démon avait saisi son lit, l'avait soulevé puis laissé retomber avec une telle violence que son sang lui paraissait jaillir de sa tête. A l'aube, après une nuit de tourments par le secouement des portes et des fenêtres, le diable, racontait don Bosco, avait pris un carton Ogni minuto di tempo è un tesoro (Chaque minute est un trésor) et l'avait jeté sur le sol avec un bruit pareil à un coup de fusil¹¹⁵. A partir d'avril, la chronique de Bonetti ne parla plus de diable dans la chambre de don Bosco.

Ces diableries nous laissent évidemment perplexes. Hallucinations d'un esprit surmené ? On a peine à le croire dans le cas de don Bosco, encore que son entourage l'ait trouvé exceptionnellement déprimé en ce mois de mars 1862. "Ces jours-ci, écrivait Bonetti, il parle souvent de la misère de cette vie et de la beauté du paradis ; il dit qu'il veut y aller rapidement et se libérer du poids de lui-même et ne plus avoir de forces pour faire ce qu'il désire, etc." ...¹¹⁶ Il paraît préférable de constater les similitudes entre ses tourments nocturnes et les bruits extraordinaires ou apparitions effrayantes que le Grappin avait précédemment infligés à un curé d'Ars pas plus perdu que lui dans ses imaginations. Don Bosco, qui était courageux, eut horriblement peur durant ces semaines de février et mars 1862. Il n'aurait pas même osé confier ses aventures à ses enfants, affirmait-il, de crainte de les effrayer trop.

Les premiers voeux de la Société de S. François de Sales

En décembre 1859, dix-sept membres du personnel de don Bosco avaient accepté de constituer avec lui une société religieuse. Puis, en juin 1860, vingt-six personnes avaient signé, à l'intention de l'archevêque Fransoni, une demande d'approbation d'un texte constitutionnel prévoyant des voeux de religion. L'archevêque n'avait émis que quelques réserves. Sa mort, le 26 mars 1862, suivie du choix de Giuseppe Zappata comme vicaire capitulaire, laissait présager des changements dans l'administration diocésaine. Il fallait provoquer de fermes engagements. Don Bosco prit peu après la décision de faire prononcer par ses fidèles les voeux envisagés.

Selon l'annaliste Bonetti, ils attendaient cet acte non sans impatience. Il fut fixé au 14 mai, au centre du mois de Marie, période traditionnellement fervente dans la maison. Don Bosco convoqua les volontaires "qui avaient terminé leur année de noviciat" (formule de Bonetti à lire avec réserves, puisque don Bosco ignorait cette institution), non pas dans l'église S. François de Sales, mais dans une cameretta, qui était probablement son antichambre¹¹⁷. Ils étaient vraisemblablement au nombre de vingt-deux¹¹⁸. Les seize dûment mentionnés sur le procès verbal étaient : Vittorio Alasonatti, Michele Rua, Angelo Savio, Giuseppe Rocchietti, Giovanni Cagliero, Giovanni Battista Francesia, Domenico Ruffino, Celestino Durando, Giovanni Battista Anfossi, Giovanni Boggero, Giovanni Bonetti, Carlo Ghivarello, Francesco Cerruti, Luigi Chiapale, Giuseppe Lazzero et Francesco Provera. Il faut y joindre six noms que le procès verbal a ignorés : Giuseppe Bongiovanni, Giovanni Garino, Luigi Jarach, Paolo Albera, Federico Oreglia et Giuseppe Gaja. Alasonatti, cinquante ans, continuait de surprendre dans ce groupe de jeunes. Si l'on excepte Giuseppe Gaja, plutôt en retrait, ils avaient au plus la trentaine (Oreglia). Six seulement étaient dans

les ordres sacrés : Michele Rua, Giuseppe Rocchietti, Angelo Savio, Giovanni Cagliero, Giovanni Battista Francesia et Vittorio Alasonatti. (Cagliero et Francesia recevront l'ordination sacerdotale le 14 juin suivant.) Parmi les "oubliés" du procès verbal, les deux laïcs, c'est-à-dire les premiers coadjuteurs salésiens, méritent de retenir l'attention. Giuseppe Gaja (1824-1892), déjà d'un certain âge (38 ans !) n'était probablement pas une lumière intellectuelle. Don Bosco en fit un cuisinier. Il avait pour lui une affection "extraordinaire" (Barberis). Sa tête vacilla. Vers la fin mars 1876, il fallut le faire soigner et même l'enfermer au manicomio ¹¹⁹. L'autre laïc, Federico Oreglia di San Stefano (1830-1912), ne lui ressemblait en rien. Une profonde différence d'éducation et d'appartenance sociale distinguait ces deux confrères laïcs, a remarqué Pietro Stella. "Le premier, originaire d'une famille paysanne de Montà d'Alba, était cuisinier au Valdocco. Le deuxième était pour tous le cavaliere (chevalier), fantasque, facétieux, parfois inquiet, jouant volontiers au ménestrel ou au gianduia et répondant du tac au tac aux saillies avec une bonne humeur spontanée. Il appartenait, comme le baron Bianco di Barbania, au petit patriciat de province, avec lequel don Bosco avait l'occasion de plaisanter..." ¹²⁰

La scène des premiers vœux se passa un mercredi soir, vers vingt-et-une heures et dans un espace étroit. Les participants étaient si serrés qu'ils ne pouvaient s'asseoir ¹²¹. Ils restaient donc debout autour de leur maître don Bosco. A proximité de celui-ci, sur une table un crucifix. La pieuse cérémonie commença directement par la profession. Le discours de don Bosco ne viendrait qu'après. Don Bosco invita son monde à s'agenouiller, puis entonna le Veni Creator. Les strophes chantées de l'hymne au Saint Esprit défilèrent. Elles furent suivies des formules alors habituelles : le verset

Emitte Spiritum tuum et creabuntur et l'oraison Deus qui cor-
da fidelium . . . Après quoi les voeux furent prononcés,
non par chaque personne isolément, mais par le groupe en-
tier sous la conduite de Michele Rua. On prétextait du trop
grand nombre. (Le procédé explique peut-être les omissions
du procès verbal : le secrétaire aurait distingué les véri-
tables profès des simples assistants aux professions.) Rua dé-
bita donc, par propositions successives, la formule plus ou
moins empruntée aux pères jésuites qui, en 1860, avait com-
mencé de figurer dans les Regole de don Bosco. Et le groupe
agenouillé les répéta. Voici ce texte :

"Dans la pleine connaissance de ma fragilité et de mon
instabilité, mais désireux d'accomplir à l'avenir ce qui
peut contribuer à la plus grande gloire de Dieu et au bien
des âmes, je me mets en votre présence, Dieu tout-puissant et
éternel ; et, bien qu'indigne de votre regard, confiant né-
anmoins en votre bonté et en votre infinie miséricorde, dé-
sireux seulement de vous aimer et de vous servir, en présen-
ce de la bienheureuse Vierge Marie, de saint François de
Sales et de tous les saints du paradis, je fais vœu de chas-
tété, pauvreté et obéissance à Dieu et à vous, mon supé-
rieur ... en vous priant humblement de bien vouloir m'ordon-
ner, sans réserve de ma part, ce qui semblera convenir à la
plus grande gloire de Dieu et au bien des âmes. Et vous,
Dieu de bonté, par votre clémence sans limite, par le sang
de Jésus Christ, daignez accepter ce sacrifice en action de
grâces pour les bienfaits reçus et en expiation de mes pé-
chés. Vous qui m'avez inspiré de faire ce vœu, accordez-moi
la grâce de l'accomplir. - Sainte Vierge Marie immaculée,
saint François de Sales, saints et saintes de Dieu, intercè-
dez pour moi, afin qu'aimant mon Dieu et ne servant que lui
seul, je mérite de parvenir à la récompense éternelle. -
Amen." 122

Une question monte naturellement à l'esprit sur la nature
de ces voeux, que les anciennes listes qualifièrent de "tri-
ennaux". Rien, dans les deux documents tout à fait contempo-
rains, ne nous oblige à les restreindre à trois ans. L'in-
tention des disciples de don Bosco était alors probablement
plus simple : ils prononçaient un vœu (au singulier), au-
quel ils seraient tenus tant qu'ils demeureraient dans la

société¹²³. Au cours même de l'assemblée, don Bosco s'efforça de prévenir ou de calmer leurs appréhensions sur la portée de leur engagement¹²⁴. Toutefois, un article des Regole (chap. Accettazione, art. 4) laissait entendre que les vœux étaient prononcés pour une durée de trois ans. De fait, les 13 novembre et 6 décembre 1865, la plupart des participants à la réunion du 14 mai 1862 émettront leurs vœux perpétuels¹²⁵.

Le vœu d'obéissance était présenté au supérieur, c'est-à-dire à don Bosco, que don Rua ne manqua pas de désigner par son nom. Quant à lui, pour l'observateur il méditait à genoux devant le crucifix. Et, assura-t-il bientôt, lui aussi prononçait son vœu à sa manière et dans le silence de son cœur. Il résolut en effet sur-le-champ le problème que ses disciples allaient souvent se poser : "Don Bosco a-t-il jamais prononcé des vœux, fut-il religieux au sens canonique du terme ?" Selon Bonetti, il aurait observé pendant son allocution : "Mais quelqu'un me dira : - Don Bosco a-t-il aussi fait des vœux ?" Il poursuivait : "Je les faisais à ce crucifix pour toute ma vie ; je m'offrais en sacrifice au Seigneur, prêt à tout pour procurer sa plus grande gloire et le salut des âmes."¹²⁶

Don Bosco était certainement très satisfait. "Nous avons remarqué que, ce soir-là, don Bosco manifestait un contentement inexprimable, a écrit Bonetti dans sa chronique. Il ne parvenait pas à se détacher de nous ; il nous assurait qu'il aurait passé toute la nuit en pieuses conversations. Il nous a encore raconté tant de belles choses, en particulier sur le début de l'Oratoire. Il nous a narré la fin tragique de gens qui voulaient l'empêcher de réunir les jeunes."¹²⁷ Il parvenait en effet à structurer son groupe d'auxiliaires en le soudant par des vœux, sans pour autant lui imposer des traits monastiques qui l'eussent défiguré et désigné à l'at-

tention de la police de l'Italie nouvelle. L'obéissance promise lui attachait de jeunes forces qui lui étaient pleinement dévouées. La "pauvreté" de ses disciples ne les priverait pas de leurs "droits civils", garantis par la possibilité de posséder. La vie communautaire, les méthodes de formation, les titres des charges, tous les détails de sa société embryonnaire évitaient de donner prise à la qualification gênante de congrégation monacale. Pas de noviciat ascétique (le terme de noviciat était exclu du vocabulaire de don Bosco) ni même de mention d'études cléricales dans le document constitutionnel. Don Bosco n'y mentionnait même pas un quelconque contrôle hiérarchique. Il repassait en esprit les obstacles dressés sur sa route depuis près de vingt ans. Malgré des oppositions déterminées (qui avaient été châtiées), il avait finalement abouti. Son discours après les vœux célébra cet heureux résultat, dont il concluait que Dieu avait voulu la naissance de son oeuvre. ¹²⁸ Il regardait l'avenir avec optimisme. La fin des années 80 quand, de fait, il aurait achevé sa tâche terrestre, apparaissait à l'horizon de son esprit :

"D'ici vingt-cinq ou trente ans, si le Seigneur continue de nous aider comme il l'a fait jusqu'ici, notre société répandue de divers côtés pourra même arriver jusqu'à mille confrères. Il y en aura pour prêcher et instruire le petit peuple, d'autres pour l'éducation des enfants abandonnés, certains à faire classe, d'autres à écrire et à diffuser de bons livres, tous au bout du compte pour soutenir la dignité du pontife romain et des ministres de l'Eglise. Que de bien ne se fera-t-il pas !" ¹²⁹

Le problème du gymnase de l'Oratoire

"Instruire, faire classe ..." Don Bosco s'efforçait de participer à l'élévation culturelle de la catégorie pauvre de son pays. Esprit réaliste, il n'oubliait jamais le lien entre l'emploi rémunérateur et la culture dispensée. L'instruction classique désintéressée était affaire de nantis.

En 1856, il avait commencé de créer des cours secondaires dans sa casa annessa du Valdocco. Ce "petit séminaire" - au sens très large - préparait à la vie des enfants naturellement plus disposés aux tâches intellectuelles qu'aux tâches manuelles.

"Dans mon vif désir de promouvoir l'instruction secondaire dans la classe des jeunes pauvres ou moins aisés, écrivit-il en 1863 au ministre de l'Instruction Publique, j'ai commencé une espèce de petit séminaire ou de gymnase pour les jeunes recueillis dans la maison dite Oratoire de S. François de Sales. De cette manière, aux métiers mécaniques s'ajoutent les belles lettres, autre moyen devant permettre à ces jeunes de gagner leur pain"¹³⁰

Il croyait alors être déjà parvenu à ses fins. Car nombre de jeunes de son gymnase percevaient désormais "un honnête traitement, ou comme maîtres d'école ou comme typographes, d'autres gradés dans l'armée, d'autres dans la carrière ecclésiastique, d'autres enfin dans les bureaux de divers ministères du gouvernement"¹³¹.

Mais de nouveaux soucis attendaient don Bosco sur cette voie. Créer des cours secondaires entraînait des servitudes dans l'Italie en voie de modernisation. Si la formation professionnelle demeurait libre, depuis le 1er janvier 1860 le système scolaire était régi par une loi dite Casati, promulguée le 13 novembre 1859. Ses applications ne pouvaient que préoccuper notre don Bosco¹³². Toute l'administration de l'instruction publique du royaume avait été réorganisée (titre I). Les divers degrés : supérieur (titre II), secondaire classique (titre III), technique (titre IV) et élémentaire (titre V) avaient été repensés et remodelés. Les législateurs, libéraux très modérés, avaient centralisé le système aux dépens des corps intermédiaires étroitement contrôlés par le ministère. Le secondaire avait été l'objet de leurs attentions particulières. "Pour la loi Casati le vrai pilier de l'école italienne était l'instruction secondaire classique" ...¹³³ Elle l'articulait en deux degrés : le gymnase de cinq

ans et le lycée de trois ans (art. 189). Les gymnases étaient à la charge des communes (art. 196), les lycées à celle de l'Etat (art. 201). Moins moderne que don Bosco, pourrait-on penser, la loi ignorait, parmi les finalités de l'instruction secondaire, le rapport estimé aujourd'hui indispensable avec le monde économique. Tandis que, selon son créateur, le gymnase secondaire de don Bosco préparait sans complexe à l'exercice de diverses professions non manuelles, cette loi disait, comme au reste un peu toute la classe cultivée de l'époque : "L'instruction secondaire a pour fin de former les jeunes dans les études grâce auxquelles on acquiert une culture littéraire et philosophique qui donne accès aux études spéciales qui permettent d'obtenir les grades académiques dans les universités de l'Etat" (art. 188).

Un article de la loi Casati - qu'il convient de garder présent à l'esprit parce que don Bosco y fut sans cesse renvoyé - concernait les écoles secondaires privées :

"Tout citoyen, à condition d'avoir vingt-cinq ans accomplis et de posséder les garanties morales requises, peut ouvrir un établissement d'instruction secondaire, avec ou sans pensionnat, pourvu que les conditions suivantes soient assurées : 1° que les personnes chargées des divers enseignements aient respectivement les diplômes (exactement, les requisiti) nécessaires, selon cette loi, pour enseigner dans une école secondaire publique, ou des titres équivalents ; 2° que les enseignements soient donnés conformément au programme défini publiquement lors de l'ouverture de l'établissement ; et aussi que chaque enseignant ne se voie confier pas plus de deux matières d'enseignement ; les modifications qui pourraient être apportées au programme devant être annoncées avec une égale publicité ; 3° que l'établissement soit toujours ouvert aux autorités chargées de l'inspection ordinaire des écoles secondaires, ainsi qu'aux personnes déléguées à cette fin par le ministère" (art. 246).

En résumé, les professeurs de l'enseignement secondaire privé devraient être reconnus idoines, les programmes d'enseignement conformes à l'annonce publique d'ouverture et les locaux ouverts aux inspections des agents gouvernementaux.

La question scolaire ne prit un tour aigu à l'Oratoire que pendant l'année 1862-1863¹³⁴. Quoi qu'en ait dit l'histoire officielle salésienne, les ministères et les fonctionnaires de l'Instruction Publique de cette époque, gens relevant de la Destra storica libérale et modérée, n'étaient pas systématiquement hostiles à don Bosco, dont ils reconnaissaient à l'occasion les mérites. Mais les anticléricaux veillaient et réclamaient l'application stricte des lois à leurs ennemis naturels, "jésuites" et simili. Y furent directement intéressés, dans le ministère Rattazzi (31 mars - 8 décembre 1862) le ministre de l'Instruction Publique Carlo Matteucci avec son secrétaire de cabinet Francesco Selmi ; dans les ministères Farini (8 décembre 1862 - 24 mars 1863) et Minghetti (24 mars 1863 - 28 septembre 1864) le ministre de l'Instruction Publique Michele Amari et le ministre de l'Intérieur Ubaldino Peruzzi, celui-ci avec son secrétaire général Silvio Spaventa¹³⁵.

Don Bosco fut alerté en mars 1862 par une demande d'états statistiques sur son gymnase¹³⁶. Tous ses enseignants, devait-il reconnaître, n'avaient pas les diplômes requis par la loi¹³⁷. Le contentieux fut formellement ouvert le 11 décembre 1862 par une lettre de don Bosco lui-même, où il demandait que les enseignants du Valdocco puissent être admis à Turin aux examens universitaires qui leur permettraient d'obtenir leurs patentes de professeurs¹³⁸. La réponse, datée du 2 mars 1863 (donc sous le ministère suivant), duement motivée et extrêmement courtoise, fut négative. Pour être admis aux examens universitaires, il fallait s'être fait inscrire et avoir fréquenté les cours de la faculté concernée. Or les candidats de don Bosco n'avaient été qu'auditeurs de ces cours ; et, si des facilités étaient accordées, l'idonéité des enseignants, élément indispensable à l'ouverture légale du gymnase, ne serait pas garantie.¹³⁹

Nulle passion dans ce document, qui s'achevait par un éloge de l'oeuvre philanthropique de don Bosco :

"... Le soussigné (Rezasco, qui écrivait au nom du ministre), pour les motifs susmentionnés, n'a pu agréer la demande de Votre Seigneurie. Il a cependant voulu les exposer minutieusement pour mieux persuader Votre Seigneurie que la seule impossibilité où il se trouve de satisfaire à la demande explique un refus rendu particulièrement fâcheux au ministère par le mérite dont Votre Seigneurie se rend digne par la remarquable direction de son institut philanthropique."¹⁴⁰

Entre temps, le 4 décembre 1862, par lettre au proviseur des études, don Bosco, probablement convaincu que sa requête sur les enseignants serait accueillie favorablement, avait demandé la reconnaissance des classes secondaires du Valdocco "en tant qu'institut privé selon l'article 246 de la loi sur l'instruction publique"¹⁴¹. Comme ladite loi l'y obligeait, le fonctionnaire fit procéder à l'inspection des locaux¹⁴². Il paraît - mais c'est très improbable -, qu'à la suite d'un rapport favorable de Giuseppe Camillo Vigna, inspecteur désigné et secrétaire du provisorat, un décret du proviseur daté du 21 décembre 1862 reconnut le gymnase de l'Oratoire pour l'année en cours¹⁴³. Pieuse inférence que nulle pièce ne confirme ! Toujours est-il qu'un mois après ce décret supposé, comme l'année précédente le proviseur des études réclama à don Bosco les états nécessaires sur ses enseignants, ses élèves et ses programmes d'enseignement¹⁴⁴. Le rapport, fourni aussitôt nous dit-on¹⁴⁵, alignait d'abord les noms des professeurs. Mais il en résultait que seuls don Matteo Picco, professeur de lettres et directeur proposé du gymnase ; don Vittorio Alasonatti, grâce à d'anciens titres qui l'habilitaient à l'enseignement de la grammaire latine ; et enfin don Angelo Savio, possédaient les titres légaux d'enseignement. Les autres enseignants : Francesco Cerruti, Giovanni Battista Francesia, Celestino Durando et Giovanni Battista Anfossi, clercs de 22 à 25 ans,

n'étaient pas tous inscrits à la faculté de philosophie et lettres de l'université. Le rapport disait aussi que les pensionnaires, au nombre de 318, étaient uniformément dispensés de frais de scolarité. "Niente di minervale" (pas de minerval), avait écrit don Bosco. Et aussi que les "textes" en usage dans l'école étaient ceux prévus par les programmes gouvernementaux. Ces informations pouvaient ne rassurer que médiocrement le ministère.

L'inspection scolaire de mai 1863

Dès qu'il reçut la note sur la non-admission de ses enseignants aux examens universitaires, don Bosco tenta une nouvelle démarche près du ministre Amari¹⁴⁶. Peine perdue, comme l'en avertit aussitôt une réponse Spaventa¹⁴⁷. Une requête pour leur admission à l'université sans licenza liceale, adressée au recteur Ercole Ricotti le 28 mars¹⁴⁸, eut plus de succès¹⁴⁹. Satisfaction complémentaire, l'examen d'entrée, qui leur donnerait l'équivalence, fut réussi le 7 juillet suivant.

En mai, la situation avait été moins agréable. Don Bosco devait s'attendre à une inspection dangereuse pour son établissement. Elle était d'autant plus prévisible qu'en cette année 1862-1863, par décision ministérielle, toutes les écoles secondaires du royaume étaient systématiquement inspectées¹⁵⁰. Vers la fin mai 1863, les classes de l'Oratoire subirent une inspection attentive sous la direction du professeur Luigi Ferri¹⁵¹. Nous ignorons les conclusions exactes des inspecteurs. Mais trois lettres consécutives, au moins préparées et très probablement expédiées par don Bosco, l'une au ministre de l'Intérieur Peruzzi, une deuxième au ministre de l'Instruction Publique Amari et une troisième au proviseur des études Selmi, nous informent sur le sens général de leurs remarques, au moins telles que don Bosco les avait perçues¹⁵². Ils a-

vaient certainement mis en cause l'instruction civique des élèves et le loyalisme de l'institut envers le nouvel Etat italien. Dans ses lettres, don Bosco défendit la qualité de l'esprit de son école, la conformité de ses programmes avec les programmes gouvernementaux, la parfaite "orthodoxie politique" de sa Storia d'Italia, qui était évidemment le texte scolaire le plus contesté par les fonctionnaires du régime, enfin le loyalisme de l'Oratoire envers Victor-Emmanuel et les autorités constituées. La lettre au ministre de l'Intérieur posait l'objection : "Mais il n'y a pas le portrait du Roi" (dans votre maison)! Il répondait :

"Je pourrais dire qu'il n'y a pas non plus celui du pape et de l'évêque, je pourrais aussi dire qu'aucune loi n'y oblige ou ne le conseille. Mais je puis dire autre chose. Je dis que ce deuxième raconter est totalement dénué de fondement. Il y a un portrait du Roi dans plusieurs salles ; dans chacune des trois pièces de bureau, un tableau représente notre Souverain en effigie. Ce portrait se trouve dans les milliers de jeunes qui, sortis de cette maison, servent honorablement leur patrie dans les rangs de l'armée ; il se trouve dans le coeur des jeunes de cette maison qui, matin et soir, prient ensemble pour leur Souverain et pour ceux qui veillent avec lui au bien de l'Etat."

Toutes ses répliques n'étaient pas également convaincantes. A l'observation selon laquelle "l'instruction des clercs serait hostile (avversa) au gouvernement", il rétorquait : "Elle ne l'est pas, parce que le seul enseignement reçu ici par eux porte sur la littérature grecque et latine. Pour ce qui regarde la philosophie, l'hébreu, la Bible, la théologie, ils vont régulièrement au séminaire." L'instruction, surtout en internat, ne suivrait-elle pas mille canaux, que lui-même connaissait mieux que personne ? N'avait-il jamais soit célébré soit déploré la puissance suggestive et donc éducatrice des auteurs classiques ?

Son profil bas sur les Letture cattoliche était préférable :

"On ne peut les dire antipatriotiques, car il n'y est jamais question de politique. S'il s'y rencontre des phrases qui paraissent inexactes à certains, il faut le pardonner à un pauvre historien qui fait ce qu'il peut pour dire la vérité et qui souvent ne peut contenter son lecteur, soit parce que l'objet n'est pas de son goût, soit parce qu'il le tire de sources insuffisamment purifiées."

Et il se défendait honorablement quand il rappelait aux gouvernants son oeuvre de bienfaisance sociale : "Pour ce qui est des classes, mandait-il au proviseur des études, si on me laisse continuer jusqu'à ce que les maîtres régents actuels aient terminé leurs examens, ce sera pour le bien des pauvres jeunes. Sinon, je dois chercher des diplômés et, en conséquence, refuser un nombre déterminé de pauvres jeunes. Mais je compte beaucoup sur la persistance de vos faveurs. Au reste dites-vous que nous sommes l'un et l'autre des personnes publiques, vous par autorité, moi par charité. Vous n'avez nul besoin de moi, j'en ai beaucoup de vous. Mais nous pouvons tous les deux mériter la bénédiction de Dieu et la gratitude des hommes par le bien que nous faisons en retirant de la rue de pauvres enfants."¹⁵³

Au vrai, don Bosco n'était pas du tout rassuré au milieu de l'année 1863. Il craignait sérieusement pour l'avenir de son gymnase¹⁵⁴. Mais l'horizon s'éclaircit. Les jeunes professeurs de l'Oratoire Cerruti, Durando et Francesia furent inscrits à l'université pour 1863-1864¹⁵⁵ ; le proviseur des études prit acte de leurs inscriptions et, le 2 novembre 1863, approuva le personnel enseignant de l'école de don Bosco, au moins pour la durée de l'année scolaire qui s'ouvrirait¹⁵⁶. Après quoi, pendant une quinzaine d'années, même quand des diplômés ne garantiraient pas les qualifications de tous ses enseignants, don Bosco sera laissé en paix. Il est vrai que les écoles publiques du temps n'étaient pas toujours mieux loties que la sienne.

En ces premières années de l'Italie nouvelle, alors que tout se compliquait pour les gens d'Eglise autour de lui, don Bosco émerveillait les siens par son activité d'éducateur, de bâtisseur et d'éditeur et par une persévérance que les démarches difficiles ne rebutaient jamais. Ils en cherchaient les secrets. En février 1864, Ruffino relèvera à la suite de ses confidences deux de ses principes : 1) "Tout faire comme si l'on n'avait rien d'autre à faire" ; 2) Ne jamais renoncer à une oeuvre reconnue bonne et nécessaire, quelles que soient les difficultés rencontrées. "S'il s'agit d'aller chez un grand personnage, j'y vais ; mais auparavant, avant de me présenter, je dis un Ave Maria, puis advienne que pourra. J'apporte tout ce que j'ai en moi, le reste, je l'abandonne au Seigneur."¹⁵⁷ Dans sa maturité, le prêtre Bosco gardait l'opiniâtreté ancestrale du paysan du Montferrat dans la conquête de sa propriété. Mais il la transfigurait par une sainte confiance en Dieu et en Marie.

N o t e s

1. Sur l'extension de la propriété de don Bosco, F. GI-RAUDI, L'Oratorio di Don Bosco, Turin, SEI, 1935, p. 133-155, avec les planches hors-texte n° 5 : l'oratoire après l'acquisition de la propriété Filippi en 1860, et n° 6 : l'oratoire de 1861 à 1867.

2. D'après MB VI, 584/19.

3. Les informations de cet alinéa proviennent de F. GI-RAUDI, op. cit., p. 133.

4. Fac-similé du plan de projet d'"union de deux maisons propriétés du prêtre D. Giovanni Bosco, annexes de l'oratoire S. François de Sales au Valdocco, 10 avril 1861", signé par G. Bosco et l'ingénieur G.B. Ferrante, dans Torino e Don Bosco, dir. G. Bracco, III, 1989, pièces II-III.

5. Un ministre de la reine d'Angleterre en visite dans la maison fut surpris par le calme qui régnait dans cette grande pièce, nous apprend une note du Traité sur le système préventif (Regolamento per le case, Turin, 1877, p. 8-9) . Il y faut la religion, observa don Bosco. Il faut choisir : ou la religion ou le bâton.

6. G. Bosco au gouverneur de la province de Turin, 26 octobre 1861 ; Epistolario I, p. 214.

7. Lettre Viviani à G. Bosco au nom du gouverneur, Turin, 29 octobre 1861 ; voir MB VII, 57.

8. G. Bosco au préfet de Turin, minute s. l. s. d., Epistolario I, p. 215-216. Le titre de "gouverneur" avait été remplacé par celui de "préfet".

9. Décret du préfet enregistré à Turin le 31 décembre 1861 ; éd. MB VII, 59.

10. Notice biographique dans P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 246, n. 36.

11. "Noi giovani dell'Oratorio di S. Francesco di Sales con grande piacere partecipiamo a V. S. benemerita essersi in questa casa una tipografia collo scopo di dar lavoro ad un maggior numero de' nostri compagni ..." Circulaire de G. Bosco, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1862, 1 feuillet. - Original collé en Documenti XLI, 257 ; reproduit en MB VII, 62-63.

12. Observation de P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 107.

13. Les précisions chiffrées de cet alinéa d'après F. GI-RAUDI, op. cit., p. 170 et 176.

14. Don Bosco avançait le chiffre de 570 pour 1862. Après avoir étudié les registres nominatifs, Pietro Stella a écrit prudemment : "Si puo' dire pertanto con certezza che fino al 1856 i giovani accettati ciascun anno non superarono il centinaio ; non superarono i duecento fino al 1859 ; oscillarono tra i 257 (1864) e i 412 (1867) nel periodo 1860-1869" (Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 178.)

15. Sur l'affaire de Giaveno, un excellent paragraphe de P. Stella : "Il piccolo seminario di Giaveno (1860-1862)", dans Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 127-130. Il sera largement utilisé ici.

16. En ACS 022(1). Il s'agit du Regolamento copié par Michele Rua.

17. Texte italien dans P. STELLA, op. cit., p. 125, n. 1.

18. D'après MB VI, 731/11-20.

19. Le premier groupe, que Francesco Vaschetti dirigeait, était de 22 garçons, d'après MB VI, 731/23-25. Le principal informateur de don Lemoyne sur Giaveno semble avoir été ce Francesco Vaschetti (1840-1916), qui mourra prêtre diocésain.

20. D'après MB VI, 731/29 à 732/2.

21. G. Bosco à Al. Vogliotti, Turin, 3 septembre 1861 ; Epistolario I, p. 208-209.

22. L. Fransonni à G. Bosco, Lyon, 23 octobre 1861 ; éd. MB VI, 1042-1043.

23. "Sulla Società di S. Francesco di Sales, mi fu detto, che essendo occorse osservazioni anche d'importanza, come per esempio da chi abbia da dipendere la Società, le si erano rimesse le Regole perchè le aggiustasse e le completasse ..."

24. D'après une reconstitution de don Lemoyne d'origine encore imprécise en MB VII, 138-140.

25. Précisions en MB VII, 157/4-9.

26. G. Bosco, Circulaire, Turin, 1860 ; Epistolario I, p. 186-187. A dater probablement du mois de juillet, la première échéance étant en effet fixée pour les "prochains mois" d'août et de septembre.

27. Sur cette loterie une documentation importante en ACS 112, fonds Lotterie. L'imprimé le plus intéressant est ici celui intitulé : Elenco degli oggetti graziosamente donati a beneficio degli Oratorii di S. Francesco di Sales in Valdocco, di S. Luigi a Porta Nuova e dell'Angelo Custode in Vanchiglia (Turin, tip. Speirani e figli, 1862, 104 p.), brochure qui réunit quatre pièces, dont la dernière seule répond au titre général : 1) Invito ad una lotteria d'oggetti in Torino a favore degli oratorii di S. Francesco di Sales in Valdocco, di S. Luigi a Pta Nuova e dell'Angelo Custode in Vanchiglia (p. 1-4), 2) Piano di Regolamento per la lotteria (p. 5-6), 3) les listes successives de Membri della commissione, de Promotori et de Promotrici de la loterie (p. 7-26), 4) enfin Elenco degli oggetti, etc. (p. 27-104). Il est plus que probable que les trois premières pièces furent d'abord imprimées séparément. On trouve en MB VII, 96-100 l'invitation, le plan de règlement et la liste des membres du comité organisateur. Les OE XIV, 195-222 n'ont reproduit que les vingt-six premières pages du fascicule. - Brève étude sur cette loterie dans P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 102-104.

28. G. Bosco au préfet de Turin, Turin, 14 mars 1862 ;

Epistolario I, p. 220.

29. Elenco degli oggetti .., p. 1-4.

30. La liste des membres du comité d'organisation comptait, outre les quatre personnages cités : le théologien Pietro Baricco, assesseur municipal ; le banquier Marco Gonnella, l'employé Cesare Chiala, les négociants Giuseppe Migliassi et Giuseppe Montù, le marquis Domenico Fassati, le marquis Lodovico Scarampi di Pruney, le comte Carlo Cays, le comte Biandrate di San Giorgio, le comte Francesco Costa della Torre, le marquis Evasio Ferrari di Castelnuovo Scriveria, le chevalier Lorenzo Galleani d'Agliano, le comte Alessandro Provana di Collegno, le comte Aymar Seyssel d'Aix, le comte Alberto Solaro della Margherita et le comte Giuseppe Villa di Monpascale (d'après l'Elenco degli oggetti .., p. 7).

31. Décret préfectoral, Turin, 2 juillet 1862 ; éd. MB VII, 204, note.

32. Précisions en MB VII, 208-210.

33. G. Bosco au chevalier Campora, Turin, 21 août 1862 ; Epistolario I, p. 234.

34. C. Nigra à G. Bosco, Turin, 15 octobre 1862 ; éd. MB VII, 215-216.

35. D'après l'article "Pio IX e la lotteria di D. Bosco", l'Armonia, 24 juin 1862.

36. G. Bosco à U. Rattazzi, Turin, 2 octobre 1862 ; Epistolario I, p. 239-240.

37. Sur Cavour et la Question romaine, textes des discours dans G. D'AMELIO, Stato e Chiesa .., Giuffrè, 1961, p. 222-252 ; récit dans R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, t. III, p. 827-941. Histoire des premières années de la Question romaine : Renato MORI, La Questione romana, 1861-1865, Florence, Felice Le Monnier, 1963.

38. Les discours des 25 et 27 mars 1861 dans G. D'AMELIO, op. cit., p. 237-252.

39. Voir G. D'AMELIO, op. cit., p. 238-239.

40. D'une édition à l'autre de la Storia d'Italia, ce chapitre, qui était déjà sous cette forme le chapitre de 1855, n'a pas varié au cours des années 60 malgré les aléas des Etats pontificaux, comme on peut le vérifier sur la cinquième édition (1866), p. 176-180.

41. Voir D'AMELIO, op. cit., p. 239-240.

42. Voir, par exemple, la lettre de Bettino Ricasoli à

Pie IX, 10 septembre 1861 ; dans G. D'AMELIO, op. cit., p. 266-270.

43. Voir G. D'AMELIO, op. cit., p. 246-247.

44. Au moment de parler du plus connu de ces contestataires, je relève un article de Teresio TARA, "Pietro Mongini (1806-1886). Il prete novarese che avverso' il potere temporale", Bollettino storico per la provincia di Novara 80, 1989, p. 281-326, sur un prêtre libéral qui fut excommunié en 1863 à la suite d'une polémique avec les jésuites sur le problème du pouvoir temporel du pape et sur la légitimité de l'usage des armes pour le défendre.

45. Sur Carlo Passaglia (1812-1887) : Agostino GIOVAGNOLI, "La crisi spirituale del Padre Passaglia", Rivista di storia e letteratura religiosa 14, 1978, p. 173-209 ; ID., "Passaglia", dans le Dizionario storico del movimento cattolico in Italia, II, 1982, p. 462-465 (bibliographie) ; Gius. RAMBALDI, "I due tempi della riconciliazione con la Chiesa di Carlo Passaglia. Con documenti inediti", Archivum Historicum Societatis Jesu 55, 1986, p. 87-128.

46. La popularité de Carlo Passaglia baissa bientôt. Etre catholique contre le pape était une gageure, à laquelle il ne résista pas, surtout au temps du Syllabus. Le silence se fit autour de lui. Il mourut à Turin en 1887 après s'être rétracté entre les mains du cardinal Alimonda.

47. Voir MB VII, 221/4.

48. G. BONETTI, Annali II, p. 77-79. Les Memorie biografiche ne semblent pas avoir répété clairement ces propos de don Bosco sur Passaglia.

49. En particulier, le 9 juin, allocution Maxima quidem prononcée par Pie IX devant 323 évêques, les Italiens ayant ordre de ne pas se rendre à la manifestation. Voir ce texte dans Acta et Decreta. Collectio lacensis, t. VI, col. 879-883.

50. "Voi avete fatto certamente un grande sacrificio, signor Abate, non andando a Roma ..." (Comtesse de Camburzano à G. Bosco, Nice, 4 juin 1862 ; MB VII, 180/7-8).

51. Garibaldi débarqua à Palerme le 29 juin 1862 et prétendit renouveler au détriment du pape son exploit de 1860. Mais, le détroit passé, il se heurta aux troupes de Victor-Emmanuel, qui lui firent mettre bas les armes à Aspromonte, le 29 août 1862.

52. G. BONETTI, Annali III, p. 20.

53. G. BONETTI, Annali III, p. 20-24. Ce récit a été repris

et glosé sans prévenir par don Lemoyne en MB VII, 220/26 à 222/24. - Voici donc une copie de l'original italien.

"Quest'oggi mi (p. 21) sono trovato in una casa dove era circondato da una schiera di democratici. Dopo aver parlato di diverse cose indifferenti, il discorso cadde sulle cose politiche del giorno. Il fatto si è che quei liberaloni volevano sapere che cosa pensasse D. Bosco dell'andata dei Piemontesi a Roma e di ciò lo interrogavano. D. Bosco, vedendo che il mettersi a discorrere di tali cose e con gente tale era lo stesso che sfiatarsi senza trovare nessun vantaggio, rispose subito recisamente : - Io diro' subito quel che penso : io sono col Papa, son cattolico, obbedisco al Papa ciecamente. Se il Papa dicesse ai Piemontesi : Venite a Roma, allora io pure direi : Andate. Se il Papa dice che l'andata dei Piemontesi a Roma è un latrocinio, allora io dico lo stesso. (p. 22) Ma si misero a gridare : Sit rationabile obsequium vestrum. - Si' sia pure ragionevole il vostro ossequio, ma nel modo per es. con cui dobbiamo dire le nostre orazioni mattino e sera, nel modo che dobbiamo tenere nel fare un po' di meditazione ogni giorno ; in queste ed altre simili cose sit rationabile obsequium vestrum, ma in cose che riguardano ad un dogma di fede, allora se vogliamo essere cattolici, dobbiamo pensare e credere come pensa e crede il Papa. - Ma ci dica almeno quello che pensa sulla possibilità di questa andata. - Ecco quel che io penso e che loro dico. E' un sogno che i Piemontesi vadano a (p. 23) Roma, è un sogno che i Piemontesi qualora andassero vi possano rimanere e in fine dico che alcune volte anche sognando uno puo' rompersi la testa. Diedero uno scroscio di risa e si mostrarono soddisfatti. Questo il modo di riportar vittoria senza entrare nella questione dalla quale uno non esce se non colla testa scaldata e coll'animo vieppiù ostinato. - Un'altra volta si voleva meco discorrere sul potere temporale del Papa. Io subito gli dimandai : - Vuole che trattiamo queste questioni in senso teologico, o in senso filosofico o in senso oratorio ? L'altro rispose : - Ma io non capisco che voglia dire con questo. - Veda, questa questione puo' essere trattata o secondo la teologia (p. 24) o secondo la filosofia o secondo l'arte oratorio. Egli soggiunse : - Ma io non ho mai studiato tali cose. Allora io gli dissi : Ebbene procuri di istruirsi su tale questione e poi venga e parleremo. Ma metterci a discorrere di cose e cose di cui non abbiamo cognizione, è un volersi porre nel pericolo di dire un errore più grosso dell'altro. Se bramasse studiare una tale questione io potrei indicarle gli autori. E così egli si tacque."

54. "... Il cattolicesimo va via via perdendo ogni giorno, è tempo omai che ci stringiamo vie più stretti a Pio IX e

con lui combattiamo se sia d'uopo fino alla morte. Dirano che è un capriccio di Pio IX, non importa. Ci sarà più caro andare al paradiso con Pio IX per un suo capriccio, che andare all'inferno con tutte le speciosità del mondo. L'anno scorso ..." (G. BONETTI, Annali II, p. 79). Ce logion a été lui aussi glosé par don Lemoyne en MB VII, 160/4-12.

55. Le fascicule III de ces Etudes préalables doit parler de la composition des Vite dei papi. Sur la valeur historique des Vite de la période 1859-1865, consulter la Nota preliminare d'Alberto Caviglia au volume correspondant des Opere e scritti (t. II, deuxième partie, Turin, SEI, 1932), p. VII-X. Cet auteur, pourtant très bienveillant, se garde de défendre les petits livres de don Bosco.

56. I figli virtuosi.

57. Il tesoro nascosto, ovvero pregi ed eccellenza della S. Messa.

58. La vita del S. Martire Tascio Cecilio Cipriano Vescovo di Cartagine.

59. Esempi edificanti proposti alla gioventù.

60. La Chiesa. - Il s'agit de l'opuscule L'Eglise, que l'on trouve dans les Oeuvres de Mgr de Ségur, première série, t. II, Paris, Tolra et Haton, 1867, p. 1-32. En voici la présentation : "Près de cent mille exemplaires de cet opuscule ont été répandus en France en un an ; il a été composé en 1861, à l'occasion des bruits de schisme qui grondaient sourdement pendant que le Souverain-Pontife et l'épiscopat tout entier s'élevaient avec énergie contre les événements révolutionnaires d'Italie."

61. Vittoria ed Eugenia, ovvero la cortesia e la carità.

62. Astinenza dal lavoro nei giorni festivi.

63. Una famiglia di martiri, ossia Vita dei santi Martiri Mario, Marta, Audiface ed Abaco e loro martirio, con appendice sul santuario ad essi dedicato presso Caselette.

64. Cenno biografico sul giovanetto Magone Michele allievo dell'Oratorio di S. Francesco di Sales.

65. Il pontificato di S. Dionigi con appendice sopra S. Gregorio Taumaturgo.

66. Il Paradiso in terra nel celibato cristiano. - Sur Giuseppe Frassinetti (1804-1868), fondateur des Fils de Marie Immaculée, voir l'article de Latino Muzzi dans le Dictionnaire de Spiritualité, t. V, 1964, col. 1138-1141.

67. Notizie intorno alla beata Panasia pastorella Valsesiana. Livret déjà mentionné ci-dessus (p. 67, n. 80)

à propos de Silvio Pellico.

68. Divozione delle sette domeniche consacrate ad onorare i dolori e le allegrezze di S. Giuseppe.

69. Il s'agit du père mariste Jean-Marie-Joseph Huguet (1812-1884), un phénomène - plutôt triste - de la littérature pieuse du dix-neuvième siècle. Brève notice sur lui de Gaston Lessard dans le Dictionnaire de spiritualité, t. VII, 1969, col. 940. Les Lettres traduisaient du français : Dévotion des sept dimanches consacrés à honorer les douleurs et les allégresses de saint Joseph, par le R. P. Huguet, Lyon, Périsse frères, 1858, 72 p.

70. La giovane Siberiana ossia l'amore filiale. Xavier de Maistre (1763-1852), frère de Joseph de Maistre, avait publié des récits charmants, entre autres le célèbre Voyage autour de ma chambre (1799) et La jeune Sibérienne (1815).

71. Gli orfani ebrei.

72. L'Orfano di Fenelon, ossia gli effetti di una educazione cristiana.

73. G. Bosco à F. Valinotti, Turin, 10 mai 1862 ; Epistolario I, p. 225.

74. La lettre d'Angelo Pinoli semble n'avoir été ni conservée ni recopiée et déposée aux archives salésiennes. Seule la réaction de don Bosco nous instruit sur son contenu. Ajoutons que le biographe de Mgr Moreno (L. BETTAZZI, Obbediente in Ivrea. Monsignor Luigi Moreno vescovo dal 1838 al 1878, Turin, SEI, 1989, p. 182-187) a raconté l'épisode à partir des seules Memorie biografiche.

75. Lettre citée, n. 73 ; Epistolario I, p. 224-225.

76. Voir ces Etudes préalables, fasc. V, p. 67-69.

77. D'après le texte initial du cahier D. RUFFINO, Cronache 1861, 1862, 1863, 1864, p. 1-2. Ce cahier fut, à l'origine, celui des comptes rendus de la "commission des sources". La réunion initiale peut être datée de la deuxième quinzaine de mars 1861.

78. D. RUFFINO, cahier cité, n. 77, p. 1 ; texte reproduit en MB VI, 862/1-13.

79. D. RUFFINO, Cronache I, 1860, p. 34. Il est avéré que don Bosco avait raconté une histoire de jeune ressuscité au seizième siècle par saint Philippe Néri et qu'il refusait d'être confondu avec le prêtre-confesseur thaumaturge de cette scène. Voir, sur cet épisode, qui a beaucoup occupé les biographes de don Bosco, mon article "Autour de six logia attribués à don Bosco dans les Memorie biografiche", RSS X, 1991, p. 38-60.

80. G. BONETTI, cahier Mirabile conversione di un ateo (initium de la première page), reproduit en FdB 925 E9 et sv.

81. "Che D. Rua debba sopravvivere di 50 anni a D. Bosco e scrivere una storia ; che D. Rua e Balesio (sic) abbiano ad essere i più vecchi della casa ; che Jarach abbia da vivere 36 anni" (D. RUFFINO, Cronache I, 1860, p. 34.)

82. "25 (?). D. Bosco disse un giovane della casa ha bisogno di prepararsi per la morte ; vi è Gilardi colla febre, Perona all'ospedale del Cottolengo Bocca dei (sic) Cavalieri con Bolei Enria vi ha un dolore Ravisso un poco di dolore Battu la fronte gonfia." (D. RUFFINO, Cronache I, 1860, p. 8). Le propos de don Bosco, non pas les observations de Ruffino, en MB VI, 533/17-18.

83. D. RUFFINO, Cronache I, 1860, p. 26.

84. D. RUFFINO, Cronache I, 1860, p. 26-27. Pour narrer cette guérison, les MB VI, 780-783 ont utilisé une relation détaillée de Federico Oreglia.

85. "24. Disse D. Bosco : Ve ne sono tra di noi che fra pochi mesi non ci saranno più. E costui non ci pensa. Noi procureremo di fargli un po' di fardello prima che se ne vada" (D. RUFFINO, Cronache I, 1860, p. 32).

86. Ibidem, p. 32.

87. G. Bosco à ses figliuoli de l'Oratoire, S. Ignazio sopra Lanzo, 21 juillet 1862 ; Epistolario I, p. 228-231. Il ne paraît pas indispensable d'amorcer ici une vérification de ces prédictions et de ces vues à distance. Il s'agit précisément d'illustrer la physionomie charismatique de don Bosco parmi les siens. Disons seulement que Bonetti (Annali III, p. 37-42) a raconté en détail l'épisode de juillet 1862.

88. Circulaire mentionnée ci-dessus, p. 132 ; Epistolario I, p. 186-187.

89. D. RUFFINO, Cronache I, 1860, p. 22-23. En MB VI, 708/18 à 710/1, don Lemoyne a voulu donner de la cohérence à ce récit de songe, l'a amplifié et explicité. Voir RSS X, 1991, p. 54-56.

90. Le récit de "l'ultima sera dell'anno 1860", qui apparaît dans G. BONETTI, Annali I, p. 1-6, a été adapté et amplifié en MB VI, 817-822, probablement à l'aide de sources parallèles.

91. "Le ultime tre notti dell'anno 1860 D. Bosco fece tre sogni, così egli li chiama, ma che noi con tutta tranquillità da quanto che abbiamo veduto e sentito possiamo appel-

lare celesti visioni" (G. BONETTI, loc. cit., p. 1.)

92. Ruffino fit immédiatement son enquête, don Lemoyne en recopia les résultats (quitte à les gloser dans certains cas) et plusieurs "étrennes" non retirées par les intéressés continuent de figurer dans le cahier de don Bosco. Voir MB VII, 6-9.

93. D'après le songe dit des "deux colonnes" daté du 30 mai 1862, dont l'histoire est au reste passablement compliquée. A l'origine, ce fut principalement une note attribuée à Chiala (FdB 929, C10-12), copiée par D. RUFFINO, Cronache 1861, 1862, 1863, 1864, p. 16-18. Texte reconstitué en MB VII, 169-171. Sur ce "songe", qui était certainement une parabole, voir P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, t. II, p. 547 ; et ID., Piccola guida critica alle Memorie biografiche di don Bosco, Rome, 1990, p. 51.

94. Sur le paradis, voir Il mese di maggio, 28ème jour : Il Paradiso ; et la brève étude de P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, t. II, p. 182-184.

95. Confidence caractéristique de don Bosco le 9 avril 1863, selon G. BONETTI, Annali III, p. 70-71, passée en MB VII, 413/30 à 414/8.

96. "Quindi piegando le labbra come se avesse voluto fare un sorriso, (Magone) placidamente spiro" (Cenno biografico sul giovanetto Magone Michele .., 1861, p. 83). "Il Besucco fissandomi collo sguardo si sforzo' di fare un sorriso in forma di saluto, di poi alzo' gli occhi al cielo indicando che egli se ne partiva. Pochi istanti dopo l'anima sua lasciava il corpo ..." (Il pastorello delle Alpi ovvero vita del giovane Besucco Francesco d'Argentiera, Turin, tip. dell'oratorio di S. Francesco di Sales, 1864, p. 171-172.)

97. Voir aussi, sur ce point, les adieux de Dominique Savio à don Bosco et à ses camarades huit jours avant sa mort ; et la dernière prière que lui attribue don Bosco : "Arrivé aux paroles (de l'exercice de la bonne mort) : "Quand enfin mon âme paraîtra devant vous et verra pour la première fois l'immortelle splendeur de Votre Majesté, ne la rejetez pas loin de votre présence, mais daignez m'accueillir dans l'étreinte amoureuse de votre miséricorde afin que je chante éternellement vos louanges", "oui, poursuivit-il, c'est bien cela que je désire. Ah ! mon cher papa, chanter éternellement les louanges du Seigneur !" (Vita del giovanetto Savio Domenico .., 1859, chap. XXI, XXII, XXIV).

98. Deux des Ricordi de Marie non retirés du cahier de don

Bosco. Avec les noms des garçons concernés en Documenti VIII, 9 ; sans les noms en MB VII, 9/24-26.

99. D. RUFFINO, Cronache, 1861, 1862, 1863, 1864, p. 23-24 ; G. BONETTI, Annali III, p. 31-34 ; Documenti VIII, 64-65 ; MB VII, 217/17 à 218/44.

100. Récit d'origine non repérée en Documenti VIII, 78-79 ; MB VII, 238/8 à 239/16.

101. Cette "neuvaine" se prolongeait sur douze jours ! Le ton était donné par le premier des Ricordi : "Procurate di vincere quella illusione che a tutti i giovanetti suol fare la vostra età, di pensar sempre cioè : che avete ancora da campar molto. Questo è troppo incerto, miei cari figliuoli, quando invece è certo e sicuro che dovete morire, e che, se morite male, siete perduti per sempre. Siate dunque più solleciti di prepararvi alla morte col tenervi in grazia di Dio, che di qualunque altra cosa." (Voir MB VII, 292-293.)

102. G. BOSCO, Il mese di maggio .., Turin, 1858, p. 90-118.

103. Voir une conversation autour de don Bosco le 16 mars 1862 en G. BONETTI, Annali II, p. 52-53, reportée en MB VII, 122/13-28.

104. Histoire d'origine imprécise racontée, paraît-il, à la fin de juillet 1862, qui apparaît pour nous en Documenti VIII, 111 et qui a été transcrite en MB VII, 230-231. Il s'agit probablement d'un doublet de l'anecdote de la mourante enregistrée en D. RUFFINO, Cronache 1861, 1862, 1863, 1864, p. 26-27 et dans un recueil Chiala (FdB 929, D12 à E2), qui a été versée en MB VII, 236/17 à 237/23.

105. Il mese di maggio .., 1858, p. 93-94.

106. P. Stella (dans Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, t. II, p. 108, n. 30) a relevé que saint Alphonse de Liguori, inspirateur de don Bosco, allait plus loin encore dans l'Apparecchio alla morte (cons. 17, part. 2) en acceptant une affirmation de Léonard de Port-Maurice sur la disparition de la miséricorde divine : quand le pécheur a mis le comble à la mesure de ses péchés, le Seigneur lui retire la grâce efficace.

107. Il mese di maggio .., 1858, p. 95-99. Il importe assez peu si, comme il est probable, don Bosco copiait ou traduisait pareille scène sur un sermonnaire tout fait. Son livre la rendait sienne.

108. Voir P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, t. II, p. 110.

109. Preuve supplémentaire, dans ses Dialogi intorno all'istituzione del giubileo colle pratiche devote per la visita delle chiese (Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1865, p. 84-95), les thèmes des "méditations", "qui peuvent servir pour les visites des trois églises à l'occasion du jubilé" étaient, pour la première église : "Pensiero della salute" ; pour la deuxième : "Pensiero della morte" ; et, pour la troisième : "Il giudizio".

110. Voir le gros ouvrage de J. DELUMEAU, Le péché et la peur. La culpabilisation en Occident, XIIIe-XVIIIe siècles, Paris, Fayard, 1983. Entre autres, p. 273, les conseils du jésuite Vincent Houdry (1631-1729) aux prédicateurs pour leurs sermons sur l'enfer. Selon l'évêque Jean-Pierre Camus (1584-1632), ami de saint François de Sales : "On ne peut assez exagérer ces feux devorans, et ces ardeurs sempiternelles de l'enfer, ny les grandeurs des Jugemens de Dieu, qui sont de profonds abysmes". (J.-P. CAMUS, Des missions ecclésiastiques .., p. 273, cité ibid.)

111. Dans son livre Il sistema preventivo di Don Bosco (2ème éd., Zurich, 1964, p. 121-137), P. Braido a intitulé les trois paragraphes du chapitre Integralità educativa cristiana : 1. "Il fondamento. I valori eterni" - 2. "La Pedagogia dei Novissimi". - 3. "Pedagogia del timor di Dio."

112. La podestà delle tenebre ossia osservazioni dommatiche-morali sopra gli spiriti malefici e gli uomini maledici seguite dalla relazione di una infestazione diabolica avvenuta nell'anno 1858 in Val della Torre, par Carlo Filippo da Poirino, Lecture cattoliche, Turin, 1862.

113. F. TROCHU, Le curé d'Ars, saint Jean-Marie Vianney, 1786-1859, Lyon, Vitte, 1925, chap. XI : "Le curé d'Ars et le démon" (p. 281-306). Ces traits ont figuré pour la plupart au chapitre IX : "Sostiene tribolazioni da parte dei demonii e degli uomini" (p. 79-88) du livre de L. GASTALDI, Cenni storici sulla vita del sacerdote Giovanni Maria Vianney paroco d'Ars (Lecture cattoliche, ann. XI, fasc. III-IV, mai-juin, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1863).

114. Dans ses Annali II, p. 19-20, 27, 32, 40. Par la suite, Gioachino Berto nota quelques précisions sur ces diableries dans l'un de ses recueils de Fatti e detti de don Bosco (voir FdB 899 E10-11). Pour ses Memorie, don Lemoyne amalgama ces deux sources et y ajouta une remarque attribuée à Cagliero et un dialogue de 1865 avec don Bosco, auquel lui-même don Lemoyne avait vraisemblablement pris part (MB VII, 68/3 à 77/11). Pour relater ces épisodes, nous recourons essentiellement ici à Bonetti, le seul témoin tout à fait contemporain des événements. Il semble qu'on puisse à peu près s'y fier. Les témoignages postérieurs sont plus douteux.

115. Ce dernier épisode, enregistré par Bonetti plusieurs jours après les faits et probablement sur le témoignage d'un intermédiaire, semble commencer à prendre des teintes de légende.

116. "In questi giorni parla sovente della miseria di questa vita e della bellezza del paradiso ; dice che vuole andarvi presto e cavarvi l'incomodo di se stesso e non avere più forze a fare quello che ..."(G. BONETTI, Annali II, p. 47).

117. Le problème des sources de cet événement important est assez complexe. Nous disposons de deux sources directes :

1) un compte rendu de séance dans un cahier sans titre de Verbali de réunions salésiennes, qui commence par les mots : Nel nome di Nostro Signore (FdB 1873 E5-6) ; 2) un récit de G. BONETTI, Annali II, p. 84-85 et Annali III, p. 1-6. On y joindra deux sources indirectes, deux catalogues de professions des premières années : l'un d'écriture non identifiée en ACS 0585 (voir FdB 1926 C2-3), l'autre d'écriture Rua en ACS 9132 Rua (FdB 1941 C7-8), qui fournissent une liste de profès plus longue que celle du procès verbal. Pour son récit des MB VII, 160/32 à 164/21, don Lemoyne a amalgamé les sources directes et complété la liste des profès à l'aide des catalogues.

118. Le procès verbal n'en mentionna que seize : Alasonatti, Rua, Savio, Rocchietti, Cagliero, Francesia, Ruffino, Durando, Anfossi, Boggero, Bonetti, Ghivarello, Cerruti, Lazzero, Chiapale. Il manquait : Bongiovanni, Garino, Jarach, Albera, Oreglia et Gaja, dont les noms ont figuré sur le catalogue des profès du 14 mai 1862. L'un des "oubliés" fut duement signalé dans le récit de Bonetti. "Un laico che avrebbe potuto trarre felici i suoi giorni nel seno della propria famiglia" ne pouvait désigner que Federico Oreglia. Il faut croire que ces "six" étaient bien là, mais que le secrétaire estima qu'ils n'avaient pas participé à la profession prononcée communautairement. Fiches biographiques sommaires de chacun des profès dans P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 527-540.

119. Sur Gaja, voir éventuellement G. BARBERIS, Cronichetta autografa, cahier 6, 24 mars 1876 ; MB XI, 284, n. 1.

120. "All'Oratorio il cavaliere fece da imprenditore della tipografia. Giovo' molto a don Bosco per la posizione che avevano gli Oreglia a Roma nel mondo aristocratico e in quello ecclesiastico. Dei fratelli di Federico Oreglia, Luigi (1828-1813) fu nunzio e cardinale ; Giuseppe (1823-1895), gesuita alla "Civiltà cattolica", fu per don Bosco un rife-

rimento prezioso durante i soggiorni romani. Federico Oreglia lascio' i salesiani nel 1869, si fece gesuita e fu ordinato sacerdote." (P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 305-306.)

121. "Ci trovavamo stretti stretti in un'angusta cameretta, ove non avevamo da che sedersi", a écrit Bonetti.

122. Traduction de la version originale italienne de la Formula dei voti des constitutions du temps. Voir F. MOTTO, Costituzioni, p. 204-206.

123. Les constitutions du temps (022/5) disaient, au chapitre Forma, art. 10 : "I voti obbligano l'individuo finchè egli dimori in congregazione. Se taluno o per ragionevole motivo o dietro a prudente giudizio dei Superiori dovesse partire dalla congregazione, egli può essere sciolto dai voti dal Superiore generale della casa Maestra."

124. Voir, vers le début du discours de don Bosco dans la version Bonetti, la remarque significative : "... Ma se io sarò tosto da voi informato, potrò essere in grado di esaminare la cosa, e mettere la pace nei vostri cuori ed anche di sciogliervi dai voti, qualora vedessi tale essere la volontà di Dio ed il bene delle anime" (G. BONETTI, Annali III, p. 2 ; transcrit à peu près mot à mot en MB VII, 162/23 à 163/2.)

125. Voir MB VIII, 241.

126. G. BONETTI, Annali III, p. 2 ; voir MB VII, 163/3-7. - En finale , don Lemoyne a cru bon d'ajouter : "... (anime), specialmente pel bene della gioventù. Ci aiuti il Signore a mantenere fedelmente la nostra promessa", ainsi que : "Pronunciate che ebbe queste memorabili parole, ci siamo tutti alzati in piedi ed egli riprese" (MB VII, 165/7-11), éléments qui ne figuraient pas dans la chronique Bonetti qu'il affirmait citer.

127. G. BONETTI, Annali III, p. 6 ; repris en MB VII, 164/15-21. La "fin tragique" était probablement celle du chapelain de S. Pierre aux Liens, don Tesio, et de sa bonne irascible.

128. "Je n'en finirais pas, ce soir, disait-il, si je voulais vous raconter les gestes de protection particulière que nous avons reçus du ciel depuis l'origine de cet oratoire. Tout nous démontre que nous avons Dieu avec nous. Nous pouvons avancer avec confiance dans nos entreprises, parce que, nous le savons, nous faisons sa sainte volonté." (G. BONETTI, Annali III, p. 4 ; voir MB VII, 163/25-29.)

129. G. BONETTI, Annali III, p. 5 ; MB VII, 164/1-9.

Toutefois, dans cette péricope importante, don Lemoyne a cru bon d'ajouter au texte de Bonetti del mondo (ligne 3) et come generosi cristiani (lignes 7-8), précisions qui ont forcé inutilement les paroles de don Bosco. Il ne présageait pas que "vingt-cinq ou trente ans" après, ses disciples seraient répandus "dans diverses parties du monde" !

130. "... procurarsi il pane della vita" (G. Bosco au ministre Michele Amari, Turin, 7 mars 1863 ; Epistolario I, p. 260).

131. Même lettre, p. 261.

132. Voir, dans G. TALAMO, La scuola dalla legge Casati alla inchiesta del 1864, Milan, Giuffrè, 1960, p. 75-83, les principaux articles de la loi Casati.

133. G. TALAMO, op. cit., p. 19.

134. Résumés de la question dans P. STELLA, "L'organizzazione delle scuole dalla legge Casati al 1870", dans Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 235-241 ; et P. BRAIDO et F. MOTTO, "Don Bosco tra storia e leggenda nella memoria su "le Perquisizioni", RSS VIII, 1989, p. 124-127.

135. En raison de la maladie du président Farini, deux ministères à peu près identiques se sont succédé entre décembre 1862 et septembre 1864. Au cours du premier (8 décembre 1862 - 24 mars 1863), le président fut Luigi Carlo Farini - personnage qui avait figuré dans l'histoire de don Bosco en 1860 -, le ministre de l'Intérieur Ubaldino Peruzzi, le ministre des Finances Marco Minghetti et le ministre de l'Instruction Publique Michele Amari. Le 24 mars 1863, exit le président Farini. Marco Minghetti prend sa place (24 mars 1863 - 28 septembre 1864). Le ministre de l'Intérieur est toujours Ubaldino Peruzzi, le ministre des Finances Marco Minghetti et le ministre de l'Instruction Publique Michele Amari.

136. Proviseur des études Muratori à la direction de l'Oratoire, Turin, 28 mars 1862 ; éd. MB VII, 305/1-16.

137. Le tableau statistique demandé par l'administration se trouve rempli dans les archives salésiennes (voir FdB 251 E4-7). Son contenu a été intégré à un commentaire en MB VII, 856-859.

138. G. Bosco au ministre de l'Instruction Publique, Turin, 11 novembre 1862 ; Epistolario I, p. 245-246.

139. Ministère de l'Instruction Publique à G. Bosco, Turin, 2 mars 1863 ; éd. Documenti VIII, 187-188 et MB VII, 398.

140. Lettre citée.

141. G. Bosco au proviseur des études, Turin, 4 décembre 1863 ; Epistolario I, p. 247-248.

142. F. Selmi à G. Bosco, Turin, 11 décembre 1862 ; éd. MB VII, 328.

143. L'information, qu'aucune pièce ne confirme, nous arrive dans une note des Documenti VIII, 97, reproduite en MB VII, 328/22-25. Elle a toutes chances d'avoir été purement et simplement déduite de la lettre du 11 décembre.

144. F. Selmi à G. Bosco, Turin, 31 janvier 1863 ; éd. MB VII, 393-394.

145. Le 4 février, selon MB VII, 394/10-12 ; mais nous n'avons pas de copie de la lettre d'accompagnement et, en MB, les dates précises sans preuve à l'appui sont toujours suspectes. Il s'agit de la Relazione sulle scuole di Valdocco pel 1862 (en ACS 38, Turin, S. François de Sales, 79 ; d'après P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 238, n. 18).

146. G. Bosco à M. Amari, Turin, 7 mars 1863 ; Epistolario I, p. 260-262.

147. Note de S. Spaventa, datée du 23 mars 1863 en MB VII, 399-400. Mais le biographe ne disposait pas du texte original. Plutôt douteux, par conséquent.

148. Déclaration de G. Bosco à l'intention du recteur de l'université de Turin, Turin, 28 mars 1863 ; Epistolario I, p. 264-265.

149. Note Ricotti, Turin, 3 mai 1863 ; éd. MB VII, 432/14-22.

150. "Fu appunto per conoscere con precisione la situazione dell'istruzione secondaria che Matteucci decise agli inizi dell'estate del '62 di inviare un'ispezione straordinaria in quell'ordine di scuole con lo scopo di "scernere quello che è di buono e vizioso nei presenti ordini scolastici, e valutando con fondamento i vari e spesso opposti giudizi recati sui medesimi, introdurvi man mano le modificazioni richieste, o preparare tutti gli elementi di una nuova legge che convenisse proporre" (Instruction ministérielle aux inspecteurs, 28 novembre 1862 ; d'après la reproduction du texte dans G. TALAMO, La scuola .., p. 166-171, et son commentaire ibid., p. 53.) Ajoutons que, le 29 avril 1862, le ministre Matteucci avait créé un bureau d'inspection scolaire, dont faisait partie Luigi Ferri, que nous allons trouver chez don Bosco (voir la liste des membres de ce bureau, ibid., p. 54, n. 95.)

151. L'histoire de cette inspection et des relations con-

temporaires de don Bosco avec les autorités concernées a été racontée par lui une douzaine d'années après l'événement au cours du texte sur Le Perquisizioni, qui a été plusieurs fois signalé ici. Voir l'édition citée de P. Braido et F. Motto, lignes 747-1089. Ce récit fut utilisé par don Bonetti pour sa Storia dell'Oratorio, deuxième partie, chap. XVI, chapitre publié dans le Bollettino salesiano, août 1886, p. 88-94, puis versé tel quel en Documenti VIII, 206-218. A partir de là, l'histoire a été adaptée et amplifiée pour MB VII, en particulier aux pages 444-447, 460-461, 516-517, etc. Qui voudrait, peut-être pour tenter d'en évaluer l'historicité, étudier les actes et les propos souvent pittoresques que ces pages des Memorie ont attribués à don Bosco et à ses interlocuteurs, devrait tenir compte des étapes de leur élaboration.

152. G. Bosco au ministre de l'Intérieur, minute s. l. s. d. ; Epistolario I, 269-271 ; G. Bosco au ministre de l'Instruction Publique, minute incomplète s. l., s. d. ; Epistolario I, p. 271 ; G. Bosco au proviseur des études, Turin, 13 juillet 1863 ; minute éditée en Epistolario I, p. 273-274.

153. Cette dernière déclaration et le morceau précédent sur les Letture cattoliche dans la lettre du 13 juillet 1863 au proviseur des études ; Epistolario I, p. 273-274.

154. "... Signora Marchesa, se fu tempo in cui abbia avuto bisogno delle sue preghiere, certamente è questo. Il demonio ha dichiarato guerra aperta a questo Oratorio, e sono minacciato di chiusura, se non lo porto all'altezza dei tempi per secondare lo spirito del Governo. La Santa Vergine ha assicurato che cio' non sarà, ma tuttavia Dio puo' trovarci degno di castigo e fra gli altri permettere questo" (G. Bosco à la marquise Maria Fassati, Turin, 3 septembre 1863 ; Epistolario I, p. 279).

155. Original ACS 38, Turin, S. François de Sales. Voir FdB 239 B4.

156. Les deux lettres de F. Selmi ont été éditées en MB VII, 547.

157. L'ordre de ces caractéristiques a été inversé par nous. le texte de Ruffino disait exactement : "Due caratteri sono in D. Bosco, il 1° è quello che spiego' egli stesso un di' a D. Caliero (sic). Io non lascio un'opera che so essere buona e da farsi per quanto siano le difficoltà che si presentino. Si tratta di andare da un grande ci vado senza più ; ma prima di fare quella cosa, prima di presentarmi a qualcuno dico un ave Maria, poi avvenga che vuole. Io metto

quello che è in me, il resto lo lascio al Signore. - Altro carattere è quello di fare sempre ogni cosa come se avesse null'altra a fare" (D. RUFFINO, Cronache 1861, 1862, 1863, 1864, p. 28 (9 février 1864)).

C h a p i t r e I V

DEUX MAISONS FILIALES ET UNE GRANDE EGLISE (1863-1866)

Quatre éducateurs modèles : Jérôme Emilien, Joseph Calasantz, Philippe Néri et Henri Lacordaire

En 1862, peu après avoir reçu les vœux de ses premiers disciples, don Bosco s'était résigné bien malgré lui à l'abandon de Giaveno. Cette brève expérience lui avait cependant appris quel succès pédagogique pouvait rencontrer dans un collège la méthode d'éducation qu'il appliquait au Valdocco. Résolu désormais, à l'image d'apôtres d'autres temps et d'autres lieux, à former lui aussi une société de clercs éducateurs, il s'était mis à voir grand. D'ici vingt-cinq ou trente ans, vous serez peut-être mille, prédisait-il aux profès du 14 mai 1862. A Turin et hors de Turin, sa petite société de S. François de Sales "formerait bien le coeur" et "instruirait bien l'esprit de la jeunesse", "l'une des oeuvres les plus utiles qui soient" à la société humaine¹. Elle créerait, de préférence pour les enfants pauvres, des orphelinats et des collèges où une éducation correcte basée sur la religion et l'affection leur serait assurée.

Ses lectures fournissaient au don Bosco de 1862-1864 des modèles de prêtres fondateurs de sociétés d'éducateurs. Sous la conduite de quatre d'entre eux, il esquissait une théorie pédagogique dans le Galantuomo pour l'année 1865². Par un phénomène fréquent chez lui³, il se découvrait et se reflétait en eux.

Le prêtre vénitien Jérôme Emilien (1486-1537), fondateur des somasques, avait rassemblé des enfants pauvres et délaissés et - ce que don Bosco ne disait évidemment pas - comme lui-même au Valdocco, leur avait fourni, "avec le pain du corps, le pain de l'intelligence et de l'âme"⁴. Le prêtre Joseph Calasantz (1556-1648), fondateur des scolopes, malgré d'épuisantes contrariétés, avait passé sa très longue vie au service des élèves de ses écoles à Rome. Il "leur apprenait à lire, à calculer, la grammaire ; il leur fournissait du papier et des livres et les attirait par de menus cadeaux. Il accompagnait les enfants chez eux ; la nuit, il aiguisait les plumes, préparait les exemples d'écriture et les thèmes de composition, dont, avec raison, le choix lui importait beaucoup. Transporter du bois (de chauffage), balayer les classes, les escaliers et les endroits les plus sales ; faire lui-même ce qu'il ordonnait aux autres et plus encore. Sa récompense de tant de peine était de voir les âmes s'ouvrir à la lumière du vrai et croire en aimant"⁵. Quant à Philippe Néri (1515-1595), fondateur à Rome de l'Oratoire, don Bosco avait depuis longtemps les yeux fixés sur ce saint prêtre éducateur qui, au sentiment d'un pape contemporain, eût été "digne de la pourpre cardinalice pour ses mérites et ses vertus". Il avait cependant passé sa vie à "plaisanter" avec les jeunes. Tout en jouant avec eux, "il avait sagement veillé à l'éducation de leurs coeurs". La patience de Philippe au milieu des enfants frappait don Bosco. "Si bruyant que fût leur tapage, dit de lui Montanari, il ne se plaignait jamais. - Comment pouvez-vous, père Philippe, supporter un vacarme pareil ? Il répondait : - J'accepteraient qu'ils me cassent du bois sur le dos pour qu'ils deviennent bons et vertueux."⁶

Ces trois prêtres éducateurs étaient des saints de l'Italie de la Contre-Réforme. Don Bosco apprenait à connaître

et admirer le père Henri Lacordaire (1802-1861), qui venait de mourir à Sorèze, près de Toulouse ; il se disposait même à lui emprunter plus ou moins consciemment une formule clé de son futur programme pédagogique. Pendant ses dernières années, le restaurateur de l'ordre dominicain en France, le prédicateur de Notre-Dame de Paris avait aussi voulu être éducateur de garçons. Il s'était retiré au collège de Sorèze "pour se consacrer entièrement à l'éducation de la jeunesse, envers laquelle - écrivit don Bosco - il (avait) toujours nourri une très chaude affection"⁷. N'oublions pas ce détail. Don Bosco remarquait que Lacordaire avait ajouté à l'ordre dominicain un tiers-ordre enseignant "afin d'étendre les effets de son zèle pour le bien de la jeunesse". Un discours de distribution des prix à Sorèze (1856), qu'il lisait peut-être en entier⁸, lui avait révélé le secret de son action pédagogique⁹. Lacordaire, écrivait don Bosco, recourait, pour former la jeunesse, à "la religion", qui infuse des leçons salutaires aux consciences juvéniles et leur offre des cérémonies qui les impressionnent. Il copiait dans le discours :

"La religion a repris dans cette école un empire qui ne lui sera plus ravi¹⁰ ; elle y règne, non par la contrainte ou par la seule pompe de son culte, mais par une conviction unanime et sincère, par des devoirs remplis en secret, par des aspirations connues de Dieu, par la paix du bien et le remords du mal, par des solennités où le coeur de tous se rapproche et se confond dans un élan que n'inspire pas l'hypocrisie, que n'arrête pas le respect humain, mais qui est le fruit généreux d'une véritable communauté de sentiments"¹¹.

L'affection était le deuxième pilier du système pédagogique pratiqué par Lacordaire. L'éducateur véritable aime les jeunes qu'il forme. Don Bosco traduisait consciencieusement un long et éloquent morceau du discours, qui annonçait certaines de ses considérations à venir sur l'amorevolezza en éducation.

"On sait évidemment si l'on aime ou si l'on n'aime pas ; on sait dans sa conscience, par un témoignage infailible, le mouvement qui y règne, et dont le souffle emporte la volonté. Or le mouvement que nous éprouvons pour nos élèves, je ne puis le définir que par un mot, mot très simple et très célèbre : Nous les aimons. Tout artiste aime son oeuvre ; il s'y complot, il s'y attache, il y met sa vie ; et quand l'oeuvre, au lieu d'être une statue ou un temple, est une âme, la grandeur de l'ouvrage émeut l'ouvrier ; et, mieux que Pygmalion devant le marbre de Psyché, il croit à la vie de ce qu'il fait, et y adore, sous une forme sacrée, la beauté divine elle-même. Toujours la culture des âmes fut le sommet des choses et le goût des sages ; mais depuis que Dieu s'est fait homme pour les cultiver lui-même, depuis que l'éternel artiste a paru ici-bas et que nos âmes sont le champ qu'il arrose, le marbre qu'il taille, le sanctuaire qu'il bâtit, la cité qu'il prépare, le monde qu'il dispose pour son Père et pour le nôtre, le soin des âmes, qui était déjà si grand, est devenu un amour qui surpasse tous les autres et une paternité qui n'a plus de rivale. L'artiste n'est plus artiste, il est père ; le sage n'est plus un sage, il est prêtre. Une onction surnaturelle s'est ajoutée au penchant de la nature, et l'éducation des âmes, au lieu d'être une culture, est dans la vérité un culte qui fait partie de celui de Dieu.

"Il ne nous est donc pas difficile d'aimer nos élèves. Il nous suffit de croire à leurs âmes, au Dieu qui les a faites et qui les a sauvées, à leur origine et à leur fin. Plus dignes encore d'intérêt, parce qu'elles sont plus jeunes, elles ont à nos yeux le charme invincible de la faiblesse et de la première beauté. Qui touchera le coeur d'un homme si l'âme d'un enfant ne le touche pas ? Qui l'attendrira jamais, si l'âme d'un adolescent aux prises avec le bien et le mal ne l'attendrit pas ? Oh ! nous n'avons pas de mérite à aimer : l'amour est à lui-même sa récompense, sa joie, sa fortune et sa bénédiction."

A l'évidence, don Bosco se complaisait dans ces périodes savamment organisées, qui exprimaient avec éclat certaines de ses convictions sur la valeur de chaque âme, le charme de la jeunesse et le bonheur de l'éducateur qui la façonne. Elles ébauchaient un système proche du sien. Au reste, il n'y prenait que ce qui lui convenait. Car, dans un paragraphe qu'il ne traduisait pas, Lacordaire disait aussi que, si "la religion et l'affection doivent être le principe et comme les deux colonnes de notre gouvernement" (d'éduca-

teurs), il faut absolument y adjoindre "la justice", "loi du monde où (l'homme) doit vivre, que toute faute a son expiation, tout manquement son reproche, toute faiblesse sa honte, toute lâcheté son déshonneur". Le petit monde de don Bosco n'évoluait pas dans un cadre hérissé à ce point.

Au temps où il fondait les premières filiales du Valdocco, ces éducateurs exemplaires montraient en acte à don Bosco des leçons que l'expérience et la réflexion, parfois alimentée par des rêves étonnants, lui avaient suggérées : Jérôme Emilien, le dévouement préférentiel aux pauvres et aux abandonnés ; Joseph Calasantz et Philippe Néri, la nécessité d'une présence constante, joyeuse et dévouée de l'éducateur à ses éduqués ; et Lacordaire, que deux des trois colonnes d'une pédagogie bien comprise sont "la religion" et "l'affection".¹²

La fondation de Mirabello (1863)¹³

Casale Monferrato, à une centaine de kilomètres à l'est de Turin, cité piémontaise en d'autres temps importante parce que capitale du marquisat de Montferrat, avait pour évêque depuis 1847 un admirateur de l'oeuvre de don Bosco, Mgr Luigi Nazari di Calabiana¹⁴. Or, depuis la crise révolutionnaire, le diocèse de Casale n'avait plus de véritable petit séminaire. Les anciens locaux désormais nationalisés avaient d'abord servi d'hôpital militaire, puis de caserne et finalement été affectés à la direction du génie civil. Le 20 mars 1864, Mgr Calabiana se plaindra au ministre de la justice et des cultes, Giuseppe Pisanelli, de ne pas disposer de petit séminaire et de se trouver être le seul évêque des "anciennes provinces" du royaume sarde, "à qui jusque-là on n'avait pas permis d'initier aux études de lettres les garçons qui semblent manifester de l'inclination pour l'état ecclésiastique"¹⁵.

Au vrai, à cette date Mgr Calabiana avait déjà utilement traité avec don Bosco pour l'établissement sur son territoire

d'une école que le prêtre du Valdocco dénommait "petit séminaire épiscopal". Ils l'avaient établi dans le bourg de Mirabello, à une quinzaine de kilomètres de Casale dans la direction d'Alessandria.

La famille locale de Francesco Provera, l'un des profès du 14 mai 1862, avait préparé cette fondation¹⁶. Le père de Francesco, Vincenzo, proposait de céder un terrain à Mirabello à la condition qu'un collège y soit bâti. Le prestige de la famille s'en trouverait évidemment grandi. La reconnaissance des lieux par don Bosco se fit dans un contexte propre à illustrer son système éducatif. En ces premières années '60, il emmenait encore ses enfants de Turin dans de longues promenades d'automne à travers le Montferret. En octobre 1861, avec une centaine de jeunes du Valdocco, l'excursion le conduisit jusqu'au sanctuaire marial de Crea et à Casale. Le 16 octobre, il poursuivit sa route jusqu'à Mirabello, où la troupe passa la nuit¹⁷. Don Bosco posa vraisemblablement alors les jalons d'un accord avec les Provera et le curé de l'endroit, don Felice Coppo. Un an après, cet accord était sanctionné par l'enthousiasme de la population. A la mi-octobre 1862, les jeunes du Valdocco retrouvaient Mirabello pour y passer plusieurs jours¹⁸. Ils logeaient chez les Provera, quelques privilégiés dans l'habitation, les autres au fenil et dans une étable libérée à cette époque de l'année. Les Turinois participèrent aux offices paroissiaux et à la procession du dimanche de la Maternité de Marie ; don Bosco prononça le sermon de circonstance, les musiciens donnèrent une aubade, les acteurs s'exhibèrent avec quelques moreceaux de leur répertoire dans une ambiance campagnarde parfois tumultueuse. On quitta Mirabello au bout de six jours sur un magnifique Tantum ergo en musique et un copieux déjeuner. Entre temps, l'affaire du collège avait progressé. Vincenzo Provera avait des plans tout faits et des matériaux avaient déjà été

transportés sur le terrain élu pour la construction.

Les travaux furent menés grand train. De Turin, don Bosco envoya à Mirabello le maître-maçon Giosuè Buzzetti, frère de Carlo, que les aménagements du Valdocco occupaient suffisamment. Les fondations furent terminées avant l'hiver et l'immeuble dressé au printemps, de sorte que le collège fut prêt à l'automne de 1863¹⁹. Pour la direction de sa première maison filiale, don Bosco désigna son meilleur aide, don Michele Rua. Le 30 août 1863, l'évêque Calabiana pouvait déjà rédiger l'acte d'institution, qui approuvait cette nomination²⁰ :

"Etant donné qu'une pieuse personne nous a offert l'usage d'un très grand édifice, élevé précisément à cette intention sur la commune de Mirabello, nous avons décidé d'y ouvrir et d'y établir un petit séminaire pour y éduquer les jeunes garçons, principalement ceux qui aspirent à l'état ecclésiastique. En conséquence, devant pourvoir au bon gouvernement de cette maison et ayant reconnu dans le très révérend prêtre le sieur don Rua toutes les qualités requises pour l'éducation chrétienne et civile de la jeunesse, nous l'avons nommé et, par les présentes, nous le nommons directeur de notre petit séminaire épiscopal S. Carlo sur la commune de Mirabello ; et lui conférons les facultés opportunes. Nous voulons que ledit sieur directeur suive pour tout ce qui regarde l'enseignement les programmes prescrits par le gouvernement royal pour les écoles élémentaires et gymnasiales ..."

Monseigneur tenait à ne pas contrevenir aux dispositions de la loi Casati sur les gymnases privés.

Ce collège coûta, selon don Lemoyne, une centaine de milliers de francs. Il est plus que probable que le comte Federico et la comtesse Carlotta Callori di Vignale intervinrent dans le paiement. Le comte Federico était alors maire de Casale Monferrato ; et don Bosco rappellera un jour à la comtesse que "Mirabello (avait) commencé sous (ses) auspices"²¹. La réussite n'était cependant pas merveilleuse. Don Bosco déplorera bientôt la froidure glaciale du village de Mirabello en hiver, l'absence de terrain de jeux pour

les élèves près du collège et l'éloignement du chemin de fer²². Mais, pour l'heure, en octobre 1863, à la grande satisfaction des Provera²³, au milieu de ses fenils, de ses étables, de ses meules de paille et de ses vignes, avec ses chemins fleurant le fumier des bestiaux qui les arpenaient, le bourg de Mirabello, qui n'avait guère plus de trois mille habitants, pouvait s'enorgueillir d'un collège.

Les disciples de don Bosco y entrèrent officiellement le 13 octobre 1863. Le directeur Michele Rua, vingt-six ans, unique prêtre de l'équipe, était accompagné par cinq clercs : Francesco Provera, l'homme du crû, qui avait le titre de préfet ; Giovanni Bonetti, celui de catéchiste ; Francesco Cerruti, celui de conseiller scolaire ; et Paolo Albera, celui d'enseignant²⁴ ; et par quatre jeunes gens destinés à la surveillance et à l'enseignement. Bien que non encore profès, Francesco Dalmazzo (né en 1845, pas encore officiellement inscrit), Domenico Belmonte (né en 1843, officiellement inscrit le 8 février 1863), Angelo Nasi (né en 1844, officiellement inscrit le 8 février 1863) et Felice Alessio (né en 1847, officiellement inscrit le 12 janvier 1863)²⁵, étaient pour don Bosco de vrais membres de la société.

Les instructions au personnel de Mirabello

Don Bosco ne lança pas ce personnel à l'aveugle dans l'inconnu d'une aventure. Les Ricordi (Consignes), qu'il remit avec son "obédience" (terme, en l'occurrence, trop solennel) au directeur désigné Michele Rua, renferment à nos yeux ses instructions les plus intéressantes²⁶. Comme il le disait expressément dans l'introduction, les avis de don Bosco à son disciple reflétaient son propre système d'éducation et de gouvernement au Valdocco²⁷. Il les distribuait en six courts paragraphes : Avec toi-même, Avec les maîtres, Avec les assistants et les chefs de chambrée, Avec les personnes de service, Avec les jeunes élèves, Avec les

gens du dehors²⁸.

Les premiers conseils portaient sur le règlement de vie du directeur lui-même. Don Bosco les ouvrait par le sage précepte : Niente ti turbi (Que rien ne te trouble !), que des Français traduiraient peut-être équitablement par un familier : Ne te frappe jamais ! Le directeur Rua devait ménager son équilibre physique : pas de mortifications dans la nourriture et le sommeil ; et son équilibre spirituel : messe et bréviaire pie, attente ac devote, un peu de méditation le matin, une visite journalière au saint sacrement et, pour le reste, ce que les Regole du temps prescrivaient. Puis don Bosco passait aux relations du directeur avec autrui : le personnel de l'école, les élèves, enfin les gens de l'extérieur.

Le principe fondamental figurait, assorti d'une recommandation, dans le paragraphe Avec toi-même. Les magisters d'antan prenaient volontiers à leur compte l'adage emprunté à Cicéron : Oderint dum metuant (Qu'ils me haïssent pourvu qu'ils me craignent !). Don Bosco optait pour l'axiome inverse : "Essaie de te faire aimer avant de te faire craindre." Sans employer encore le mot, il faisait intervenir la "raison", troisième pilier de son système pédagogique avec la religion et l'affection. La raison démontre l'authenticité de l'amour de l'éducateur pour l'élève : "Quand tu commandes et corriges, fais toujours comprendre que tu désires le bien, jamais (la satisfaction de) ton caprice." Le bon plaisir du maître ne fait jamais loi. La ragione-volezza, c'est-à-dire le caractère raisonnable, la modération et le bon sens, devrait toujours marquer les ordres de celui qui commande. Le bon sens était inhérent au système d'éducation de don Bosco²⁹. "Tolère tout quand il s'agit de prévenir le péché ; que tout ton effort soit orienté au bien des enfants qui te sont confiés". Peu à peu, don Bosco clarifiait l'expression de ses idées pédagogiques. Pour

aimer autrui et en être aimé, il faut lui "vouloir du bien", formule par laquelle l'Italien désigne aussi l'amour³⁰. Cet amour de volonté (amorevolezza) ne saurait être confondu avec un amour purement sentimental, auquel certains réduiraient l'affection dans le système de notre saint. Quand il est évident, le service d'autrui est signe d'affection et suscite ce sentiment.

Les conseils de don Bosco au directeur Rua sur ses relations avec les diverses catégories de l'oeuvre : maîtres, assistants, personnes de service, écoliers et étrangers, étaient au fond inspirés par le même principe : aimer pour être aimé. Le directeur s'occupe du bien matériel et moral des maîtres et des surveillants (dits assistants et chefs de chambrée) ; pour cela, il s'y intéresse, puis y pourvoit de son mieux :

"1) Veille à ce que rien de nécessaire ne manque aux professeurs en fait de nourriture et de vêtement. Tiens compte de leurs fatigues et, s'ils sont souffrants ou simplement incommodés, envoie sans tarder un suppléant dans leur classe. - 2) Parle-leur souvent, en privé ou en groupe ; vois s'ils ne sont pas surchargés de besognes, s'il ne leur manque ni vêtements ni livres, s'ils éprouvent quelque souffrance physique ou morale, et si, dans leurs classes, ils n'ont pas d'élèves qui auraient besoin de réprimande ou d'attention spéciale pour la discipline, le mode ou le niveau de l'enseignement. Une nécessité est-elle reconnue, fais ce que tu peux pour y pourvoir."

Le personnel de service avait droit à des attentions analogues : "2) Use de grande charité quand tu leur donnes des ordres ; fais comprendre en toutes choses que tu désires le bien de leurs âmes." Aux élèves, le directeur témoigne de son affection par sa présence fréquente au milieu d'eux et par ses phrases aimables en récréation.

"2) Fais ce que tu peux pour passer au milieu des jeunes tout leur temps de récréation ; aie soin de leur dire en particulier (littéralement : à l'oreille) quelques paroles

affectueuses, celles que tu sais, au fur et à mesure que l'occasion se présente et que tu en perçois le besoin. C'est le grand secret pour te rendre maître du coeur des jeunes."

Enfin, le premier article sur les gens de l'extérieur insistait lui aussi sur la charité :

"1) Que la charité et la courtoisie soient les marques caractéristiques d'un directeur aussi bien à l'égard des personnes de l'intérieur que de celles de l'extérieur."

Prévenance, bonté, dévouement, générosité, toutes filles d'un amour authentique, telles étaient, pour don Bosco, les grandes qualités d'un directeur d'école.

Ce Vademecum du directeur de Mirabello, premier éducateur dans sa maison, était promis à un avenir insoupçonné en 1863. Adapté, puis, à partir de 1886, étendu à tous les directeurs de case, il figurera un jour parmi les documents majeurs de la tradition pédagogique salésienne³¹. Cette lettre didactique annonçait le Petit traité sur le système préventif de 1877.

A son ouverture, on prévoyait au "petit séminaire S. Carlo" les deux classes de fin de cycle élémentaire et les cinq classes secondaires du gymnase. Grâce à la réputation de don Bosco dans la région de Casale et d'Alessandria, les demandes affluèrent. Au bout de deux ans, l'internat comptera déjà quelque cent soixante-dix élèves.

Comme il avait guidé la préparation, don Bosco veilla avec soin sur les débuts de l'école de Mirabello. Il adapta pour elle le Regolamento de la casa annessa de l'oratoire du Valdocco. Bien que ce texte n'ait pas été imprimé, il servit de règle de conduite au directeur don Rua et à son personnel. L'organisation et l'esprit de Mirabello correspondaient de la sorte étroitement à l'esprit et à l'organisation du Valdocco³². Don Bosco intervenait directement

à Mirabello par les élèves qu'il y expédiait depuis Turin³³, par ses conseils oraux ou écrits au directeur, par ses visites très appréciées et par ses lettres, soit à la direction, soit à la communauté des maîtres et des élèves. C'était le véritable père de la maison. Le 10 décembre 1863, on le surprend dans ses recommandations particulières à don Rua³⁴. Le 30 décembre, il adressait une longue étrenne spirituelle "à (ses) fils bien-aimés du petit séminaire de Mirabello"³⁵. Don Bosco prenait à coeur l'éducation collective de la maison. Avec beaucoup de délicatesse ("si vous me le permettez", écrivait-il aux enfants), il expliquait aux jeunes ce qui l'avait contristé dans leur comportement lors d'une récente visite : mauvaise tenue à la chapelle, attention parfois nulle aux prédications, distractions évidentes dans la prière, fréquentation en certains cas indigne des sacrements. Trois consignes lui paraissaient nécessaires : 1) Fuite de l'oisiveté, qui, comme chacun sait, est "le père de tous les vices" (l'ozio est du masculin en italien) ; 2) Communion fréquente ; 3) Dévotion et recours fréquent à la très sainte Vierge Marie. Il répétait à leur usage ses leçons de Turin :

"Croyez-le, mes chers enfants, je pense ne pas exagérer en affirmant que la communion fréquente est une grande colonne sur laquelle repose l'un des pôles du monde, et que la dévotion à la Madone est l'autre colonne sur laquelle repose l'autre pôle. Par conséquent je dis à don Rua, aux autres supérieurs, aux maîtres, aux assistants et à tous les jeunes, de recommander, pratiquer, prêcher, insister par toutes les forces de la charité de Jésus Christ, pour que ne soient jamais oubliées ces trois consignes que je vous livre pour la plus grande gloire de Dieu et le bien de vos âmes, tellement chères à Notre Seigneur Jésus Christ, qui vit et règne avec le Père dans l'unité du Saint Esprit. Ainsi soit-il."

En juin 1864, la maison reçut à nouveau des vœux affectueux à l'occasion de la fête de saint Louis de Gonzague³⁶. Le 30 décembre qui suivit, ce fut une étrenne spirituelle

analogue à celle de 1863³⁷. La première maison fille naissait façonnée amoureusement par les soins très attentifs de don Bosco.

Celui-ci ne négligeait rien. Au cours de 1864, il veilla sur ses relations avec les parents et les autorités civiles. En vue de la deuxième année scolaire, il fit imprimer par sa typographie turinoise un prospectus sur le "petit séminaire épiscopal de S. Carlo à Mirabello", qui déterminait les conditions de l'école : le tarif des pensions (24 et 32 F. mensuels), les menus auxquels ces pensions donnaient droit, les charges laissées à la famille et les éléments du trousseau de l'élève. Le titre et la finale de la pièce rappelaient la dépendance de l'établissement à l'égard de l'évêque de Casale³⁸. Cependant la situation de Mirabello posait des problèmes à l'administration civile de la région. Le percepteur d'Occimiano, dont la commune dépendait, considérait la maison comme "école privée" et, à ce titre, sujette aux ~~taxes~~ pour but lucratif. Quant à lui, le proviseur des études d'Alessandria la jugeait "illégale", parce que ouverte sans l'assentiment des responsables scolaires compétents³⁹. L'évêque et don Bosco tenaient tête en arguant qu'il s'agissait d'un petit séminaire diocésain, institution d'Eglise qui n'avait nul besoin de reconnaissance civile⁴⁰. Dans ce débat sur le statut de l'école, un point ressort à nos yeux : Mirabelló était destiné aux garçons des classes moyennes, non pas à ceux des classes populaires ou aux enfants "pauvres et abandonnés", comme il était de règle au Valdocco. Don Bosco amorçait un virage important dans la détermination de sa clientèle. Conséquence nécessaire, il esquissait désormais un système d'éducation applicable de préférence aux garçons correctement élevés.

A juger par l'un de ses récits du temps, il "rêvait" aussi d'éduquer des filles. Selon la version Ruffino, au début du songe déjà mentionné du cheval rouge de l'Apocalypse (5 juin

1862) il se décrivit conversant sur une piazzetta avec la marquise Barolo. On sait que cette dame avait créé à Turin plusieurs institutions pour femmes et fillettes :

"... Je voulais lui donner la main droite, mais elle me dit : - Non, restez où vous êtes. Puis elle se mit à parler de mes garçons et me dit : - Vous vous occupez des garçons, c'est parfait. Mais laissez-moi m'occuper des filles ; ainsi, nous serons d'accord. A quoi je lui répondis : - Mais le Seigneur n'est-il venu au monde que pour les garçons ? Tandis que je lui tenais ces étranges propos ..."⁴¹.

Dès 1862, don Bosco aurait donc confusément envisagé d'élargir son oeuvre aux fillettes, entreprise qu'il mènerait à bien dix ans plus tard par l'inclusion dans sa société de la maison de Mornese.

Projet d'une deuxième église au Valdocco

En 1862-1863, la construction du petit séminaire San Carlo n'était qu'une part de l'activité bâtitresse de don Bosco. Simultanément, il continuait à développer son oeuvre du Valdocco.

Le 12 juin 1862, il déposait à la municipalité le "plan d'un nouveau bâtiment à ériger le long du chemin de la Giardiniera (secteur Valdocco) dans la propriété du Révérend Prêtre Bosco"⁴². Un an après, le 5 juin 1863, il récidivait par le dépôt d'un projet d'"immeuble que le prêtre D. Gioanni Bosco propose d'ériger à l'intérieur de la cour de son collège S. François de Sales à Turin ; élévation de la façade côté cour ..."⁴³.

A cette date, un projet beaucoup plus considérable avait déjà pris corps. Dix ans seulement après son inauguration, l'église S. François de Sales ne suffisait plus à la population scolaire en augmentation rapide de la maison. A la fin de 1862, probablement à l'avant-veille de la fête de l'Immaculée, au cours d'une interminable séance de confessions, don Bosco, tourmenté par le problème, décida, non

pas d'agrandir l'église en usage, mais de construire à proximité une église plus vaste. Il confia son projet le soir même au clerc Albera⁴⁴ : "... Notre église est trop petite, elle ne peut contenir tous les garçons, ou bien ils y sont entassés les uns sur les autres. Nous en fabriquerons donc une autre plus belle et plus grande, qui soit pagnifique ...". Il avait peut-être déjà l'idée de consacrer cette deuxième église à Marie auxiliatrice, comme Albera et Cagliero le lui ont fait dire⁴⁵, mais, selon toute apparence, pas encore l'intention de bâtir un sanctuaire grandiose (magnifique, disait Albera) en l'honneur de la Vierge Marie. La circulaire du 1er février 1863, dont nous allons faire état, dira même que l'édifice projeté serait "dénué de toute élégance". Le jeune Albera eut confirmation des intentions de don Bosco quand, six ou sept semaines plus tard, le préfet Alasonatti, dont il était le secrétaire, lui donna à copier une lettre de demande de subside pour la construction d'une église. Don Bosco la destinait au grand maître de l'ordre royal des SS. Maurice et Lazare⁴⁶. Datée du 1er février 1863, elle expliquait que l'église, pour laquelle il sollicitait un subside, était devenue nécessaire à la population d'une vaste zone tout à fait dépourvue d'édifices religieux⁴⁷. Don Bosco disait que "cette église, spécialement destinée aux jeunes externes, qui pourraient y intervenir librement, serait assez spacieuse pour servir aussi aux adultes"⁴⁸. Mais il ne révélait de la sorte qu'un aspect secondaire de son projet. Les motivations d'une circulaire contemporaine aux bienfaiteurs étaient plus exactes. Après avoir rappelé l'exiguïté manifeste de l'église S. François de Sales, elle leur apprenait que la nouvelle église serait principalement destinée aux enfants de l'oratoire ; elle chiffrait aussi l'accroissement de la population des quartiers environnants encore privés d'églises et annonçait le titre marial choisi pour ce nouveau sanctuaire.

Il serait "consacré au culte divin en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Immaculée sous le titre de Maria Auxilium Christianorum"⁴⁹.

Le vocable : Maria Auxilium Christianorum

En exergue au sommet de la lettre circulaire, l'invocation : Maria Auxilium Christianorum, ora pro nobis commençait de solenniser un vocable, qui était une nouveauté dans la vie de don Bosco. Jusque-là, il avait prié Marie sous les titres familiers dans la région d'Addolorata, de Consolata, de Madonna del SS. Rosario, ou encore de Purissima et d'Immacolata. La dénomination Auxiliatrice nous pose des problèmes d'origine : date d'apparition, modèle et sens de ce titre dans la vie de don Bosco.

Don Bosco se mit à parler de Marie, secours des chrétiens, au printemps de 1862, très probablement à la fin du mois de mai. La version Ruffino de l'apologue des "deux colonnes", daté du 30 mai 1862, expliquait que, sur la mer où vogue la nacelle pontificale, "se dressent deux très hautes colonnes. Sur l'une, il y a la statue de la Vierge Immaculée avec l'inscription Auxilium Christianorum ; sur l'autre, beaucoup plus haute et plus grosse, il y a une Hostie ..." Malgré une flottille de bateaux qui s'y opposent, le navire du pape tente de s'arrimer à l'une et à l'autre⁵⁰. Ce récit est habituellement donné comme celui de la première mention du titre Auxilium christianorum dans les songes, sinon aussi dans tout l'enseignement de don Bosco⁵¹. Au vrai, un texte jamais relevé et pourtant plus sûr parce qu'imprimé, lui fut au moins contemporain et peut-être antérieur⁵². Le fascicule anonyme Diario mariano (Calendrier marial) des Letture cattoliche de juin-juillet 1862, apparemment composé dans le courant de mai 1862, doit être attribué à don Bosco. Il n'osait pas se reconnaître l'auteur de cette compilation hétéroclite de réflexions, d'historiettes et de traits édifiants en

relation avec le culte de la Vierge Marie⁵³. Or, si dans ce calendrier, le 24 mai n'est pas encore un jour marial, on trouve au 6 avril une note parénétique sur la Festa della Madonna Ausiliatrice (Fête de la Madone Auxiliatrice), qui annonce la doctrine à venir de don Bosco sur la Vierge du Sub tuum.⁵⁴ Parce que mère de Dieu, Marie est l'auxiliatrice de chaque chrétien et l'auxiliatrice de l'Eglise, notamment du pape son chef visible, dans la bataille incessante qu'ils soutiennent contre leurs ennemis. Voici le morceau :⁵⁵

"Fête de la Madone Auxiliatrice. - Etant nous-mêmes sans trêve environnés d'ennemis de nos âmes et exposés à d'innombrables et très graves dangers d'offenser Dieu, oh combien nous avons besoin d'une aide extraordinaire pour éviter aussi bien les embûches de nos ennemis que les périls qui nous assaillent ! ... Mais où trouverons-nous cette aide ? La voici. En Marie, mère de Dieu. Elle est appelée par l'Eglise le secours des chrétiens ; recourons donc à elle si nous voulons trouver un secours rapide et efficace dans nos besoins soit spirituels soit temporels. Supplions aussi cette mère pleine de miséricorde de bien vouloir venir en aide à la malheureuse épouse du Christ, la sainte Eglise, et à son très auguste chef visible. - On dira cinq fois le Sub tuum praesidium pour les besoins de la sainte Eglise."

Don Bosco découvrait alors l'auxiliatrice avec des foules de compatriotes de l'Italie catholique.⁵⁶ Spolète, cité historique de l'Ombrie, avait appartenu aux Etats du pape jusqu'à l'annexion de la province par les Piémontais en 1860. Au début de cette année de grandes frayeurs, l'archevêque de la ville Giovanni Battista Arnaldi⁵⁷ avait, dans une lettre collective de l'épiscopat de la région, exprimé sa confiance envers la "Mère de miséricorde", la "guerrière invaincue et invincible", celle à qui "l'on doit toutes les victoires de l'Eglise" ; et exhorté les fidèles à supplier Dieu de leur venir en aide "par l'intercession du Coeur Immaculé de Marie, Mère de Dieu, l'Auxiliatrice des Chrétiens, la très puissante qui maintient sous ses

pieds la tête rebelle de l'antique serpent"⁵⁸. Vinrent les jours sombres de l'annexion. Puis, en mars 1862, la nouvelle se répandit que la très sainte Vierge avait adressé la parole à un enfant d'un peu moins de cinq ans, Righetto Cionchi, à partir de l'ancienne peinture d'une église en ruines à La Fratta, près de Spolète. Le 19 mars, un jeune paysan affligé de maux chroniques avait recours à cette image de Marie ; en quelques jours, il avait recouvré la santé sans l'aide de médecins ni de médecines. L'image de La Fratta devint immédiatement le centre d'attraction de dévots en prières pour leur santé et la paix de l'Eglise. L'archevêque se saisit de l'information et la répandit dans une série de Relazioni (relations) généreusement diffusées par la presse catholique de la péninsule. La première, la plus importante, datée du 17 mai 1862 et envoyée à la feuille catholique de Turin, l'Armonia, y fut publiée le 27 suivant. L'archevêque racontait les faits survenus et décrivait les foules qui accouraient désormais vers l'image miraculeuse⁵⁹. Cette image, que le peuple dénommait soit la Madonna, soit la Madonna scoperta (la Madone découverte), soit la Madonna della stella (la Madone de l'étoile), soit encore la Madonna di Spoleto (la Madone de Spolète), devint à partir de l'article de l'Armonia et par les soins de l'archevêque Arnaldi l'Auxilium Christianorum, c'est-à-dire le Secours des Chrétiens.

L'Armonia arrivait régulièrement au Valdocco. Si l'on rapproche son article du 27 mai 1862 de l'apologue de don Bosco sur les "deux colonnes", clairement daté du 30 mai 1862, la dépendance paraît très probable. Le Diario mariano le montre peut-être antérieurement sensibilisé au titre d'Auxiliatrice. Aux derniers jours de mai, il l'avait adopté.

Le Diario mariano et l'histoire des "deux colonnes" nous apprennent le sens qu'il lui donnait. Cette signification

fut illustrée au fil des mois suivants par la catholicité italienne de l'époque. Car, de toutes les provinces du nouveau royaume, les yeux se tournaient désormais vers Spolète et La Fratta. Les périodiques de Rome, Turin, Gênes, Milan et Naples répétaient le récit de Mgr Arnaldi ; ils faisaient état des guérisons opérées par l'Auxilium Christianorum ; ils s'étendaient surtout à plaisir sur le concours populaire croissant autour de l'image et sur l'enthousiasme spirituel qui gagnait chaque jour davantage. N'était-ce pas la vague de fond du "pays réel" en réaction à l'anticléricalisme des Garibaldiens et autres révolutionnaires ? La situation de Spolète au centre de la péninsule excitait les imaginations religieuses. "Cette très belle et très prodigieuse image - notait un périodique de Turin au mois de novembre de cette année 1862 - s'est manifestée en un endroit qui est le centre, non seulement de l'archidiocèse de Spolète, mais aussi de l'Ombrie, et, ce qui est plus digne d'attention, le centre de l'Italie. Par là, dirons-nous, se manifeste la volonté de Dieu et de la Vierge. En se présentant de manière aussi prodigieuse en ces temps calamiteux au beau milieu de l'Italie, elle a voulu faire savoir qu'elle se place au milieu de ce pays pour le défendre, pour l'aider et pour subvenir à chacun de ses besoins temporels ou éternels."⁶⁰ Selon Mgr Arnaldi, Marie préparait ainsi les coeurs au triomphe prochain de l'Eglise et de son auguste chef ; sa manifestation à Spolète était le gage (caparra) de leur victoire⁶¹. La Madone de Spolète étendait sa maternelle et très efficace protection sur ses enfants abandonnés. On la suppliait de les garder fermes dans leurs croyances, malgré les malheurs des temps. Que, par son intercession, ils demeurent au besoin prêts à mourir pour leur foi catholique, fidèles et dociles sujets de la sainte Eglise romaine, de son héroïque hiérarque, "le vicaire du Christ sur la terre", et des autres pasteurs légitimes.!

"C'est ce que nous voulons, ce que nous promettons, ce qui adviendra avec votre aide, Vierge immaculée, ô Mère très aimante, ô Marie, toi l'aide constante, très puissante et très bonne de la chrétienté."⁶²

La dévotion à Marie auxiliatrice, que don Bosco se mit à propager en 1863, quand il eut décidé de dresser au Valdocco une église sous ce vocable, ne recevait-elle pas la même signification ? Pour lui, Marie, mère immaculée de Dieu, était la reine des batailles, victorieuse à Lépante ; celle qui écrase l'antique serpent et ses suppôts terrestres ; la puissante protectrice de l'Eglise assaillie de toutes parts et de son chef, le souverain pontife "vicaire du Christ" sur terre vilipendé par ses adversaires ; enfin, malgré une réalité perpétuellement décevante, le gage de leurs triomphes espérés prochains.

Les recommandations épiscopales

Au temps où il fondait Mirabello et concrétisait son projet d'église dédiée à Marie auxiliatrice, don Bosco menait une série de démarches indispensables à l'approbation de sa société par le Saint-Siège. Un avis favorable de l'autorité diocésaine de Turin était primordial ; il y joindrait le plus grand nombre possible de recommandations d'évêques de la région.

La première personne sollicitée fut donc le vicaire capitulaire de Turin, Giuseppe Zappata. Don Bosco lui exposa sa situation dans une lettre dont il ne subsiste qu'une copie de date aléatoire⁶³. Son projet de congrégation sous le titre de Société de S. François de Sales, conforme aux suggestions du pape Pie IX, d'abord soumis à l'archevêque Frasoni, puis transmis par celui-ci à son vicaire général Mgr Fissore, avait été examiné par des juges compétents, tels que l'évêque de Cuneo, Mgr Manzini, et le cardinal De Angelis. Leurs remarques, qui ne touchaient pas des points essentiels, avaient été entendues.

"Mon but, écrivait don Bosco qui condensait heureusement en quelques mots une idée complexe, est d'établir une société qui, tout en garantissant aux yeux des autorités gouvernementales leurs droits civils à ses membres pris individuellement, constitue pour l'Eglise une véritable personne morale (littéralement : un vrai corps moral), autrement dit une société religieuse."

Il réunissait dans l'être d'une congrégation les deux termes apparemment contraires d'une alternative : ou société civile ou société religieuse. Puis il alignait cinq considérants, qui lui faisaient souhaiter l'approbation rapide de son projet par la curie turinoise, "avec toutes les clauses, observations et conditions" que son interlocuteur jugerait opportunes "pour la plus grande gloire de Dieu et le bien des âmes". Les membres de la société le priaient humblement de satisfaire au plus vite leurs communs désirs, continuait-il ; à l'avance, ils le remerciaient de la faveur qu'ils attendaient de lui.

La chanoine Zappata "laissait du temps au temps". Il n'ur-gea donc rien. La première recommandation arriva à don Bosco d'un autre diocèse. L'évêque de Cuneo, qui avait - nous le savons - pris connaissance des constitutions de don Bosco, commença de le rassurer par un éloge sans réserve à l'intention du Siège Apostolique⁶⁴.

"Parmi les institutions religieuses que Dieu suscite au sein de son Eglise en ces temps de matérialisme, de corruption et d'incrédulité, il faut placer, mieux : admirer, la Société ou Congrégation de S. François de Sales, instituée à Turin dans le faubourg du Valdocco par l'excellent prêtre D. Giovanni Bosco, dont le but principal est d'instruire chrétiennement la jeunesse pauvre et de recueillir dans des maisons appropriées les enfants abandonnés et dispersés."

Le développement des oeuvres de cet institut, son corps de statuts "pleins de céleste sagesse et de prudence", le bien "grandissime" qu'il avait déjà produit dans tous les diocèses du Piémont pour "la consolation et l'admiration de tous les bons", étaient autant de motifs qui incitaient

cet évêque à demander pour lui l'approbation pontificale. Très touché, don Bosco s'empressa de transmettre la pièce à la curie de Turin, vraisemblablement à titre d'exemple pour la recommandation qu'il attendait d'elle⁶⁵.

Il développa sa campagne. Au début de décembre, une assemblée des évêques piémontais à Turin lui offrit l'occasion de solliciter leurs recommandations. Un mémoire agressif sur le prosélytisme protestant qu'il leur remettait était propre à attirer l'attention sur la vitalité catholique de son oeuvre⁶⁶. Seul l'évêque d'Acqui, Modesto Contratto, réagit sans tarder. Sa lettre, qui était brève, disait l'essentiel. Il avait "lu attentivement la Règle pour l'institution d'une Pieuse Société sous le titre de S. François de Sales" et ne pouvait que s'affirmer pleinement heureux "de recommander l'esprit et le but recherché par cette Société" et de "reconnaître la grande utilité qui reviendrait à l'Eglise et à la société civile si elle était dûment approuvée"⁶⁷.

Cependant la curie de Turin, apparemment réticente, se contentait de promesses orales. Don Bosco trépignait. Il insista le 6 janvier 1864 par une lettre pressante au provincial Vogliotti. Puisque le pape était d'accord avec ce projet de société, le vicaire capitulaire de Turin ne pouvait que lui être favorable⁶⁸. Cette réclamation n'aboutit pas plus que la précédente. Heureusement, un troisième évêque, Giovanni Antonio Odone, évêque de Susa, donna bientôt courage à don Bosco par un très long éloge de son entreprise⁶⁹. Son mémoire sur les protestants, qui dénonçait leur audacieuse propagande, l'avait peut-être impressionné. Il commençait :

"Pour le réconfort des pasteurs, des ministres sacrés et de tous les bons grandement affligés par les très graves dommages dont souffre l'Eglise en ces temps calamiteux par la diffusion des mauvais livres et des journaux antireli-

gieux, par les calomnies des méchants et par les scandales publics, le Seigneur a suscité le vénérable prêtre Giovanni Bosco, qui se signale depuis de nombreuses années surtout par le soin aimant et infatigable qu'il prend de la pauvre et imprudente jeunesse, point de mire particulier des sectaires et de la foule de ceux qui en sont les aveugles instruments."

Comme Mgr Contratto, Mgr Odone avait "vu et examiné le Règlement proposé" pour la nouvelle Société ; il lui avait paru "conduit par un véritable esprit de zèle et propre à atteindre facilement le but sublime qu'elle poursuit".

Trois recommandations épiscopales ne suffisaient pas à don Bosco. Il se tourna vers Casale, qui n'avait pas encore été alerté. "J'aurais besoin d'envoyer à Rome le règlement de notre Société. J'ai déjà les recommandations des évêques de Susa, d'Acqui et de Cuneo. Celle de Votre Excellence Illustriissime et Révérendissime me ferait un grand plaisir. Si vous jugiez bon de la rédiger, ce serait pour moi une faveur signalée. - Je vous envoie une copie de celle de l'évêque de Cuneo pour que vous en connaissiez la teneur."

...⁷⁰

Cependant les semaines s'écoulaient et la curie de Turin ne se prononçait toujours pas. Don Bosco devrait-il passer outre ? Le 10 février, probablement assuré de l'arrivée prochaine des recommandations des évêques amis et influents de Casale et de Mondovì,⁷¹ il revint une nouvelle fois à la charge⁷². Une occasion se présentait à lui le lendemain de faire partir vers Rome l'ensemble du dossier. Il n'y manquait que l'implorata commendatizia (la recommandation implorée) de Turin, qui lui avait été promise. Le vicaire capitulaire Zappata s'exécuta enfin dans la journée qui suivit⁷³. Mais, dans sa lettre, un oeil exercé a bientôt distingué ses réserves. S'il louait abondamment l'oeuvre de

l'oratoire S. François de Sales au service des enfants pauvres et abandonnés, ainsi que celle des oratoires de l'Angelo Custode à Vanchiglia et de San Luigi à Porta Nuova, il ignorait (ou feignait d'ignorer) les statuts des ecclésiastiques groupés autour du prêtre Bosco. Ils vivent, écrivait-il, selon "certains règlements" et sont d'"une conduite si régulière" qu'ils édifient les élèves à eux confiés ; ce pourquoi leur association est hautement recommandable. Le chanoine Giuseppe Zappata se gardait d'énoncer un avis quelconque sur des Regole qui, au regard de don Bosco, constituaient pourtant la pièce principale de sa demande d'approbation par Rome.

Le Decretum laudis de la Société de S. François de Sales

Le lendemain 12 février don Bosco composa lui-même sa supplique à Pie IX ; il l'assortit des divers documents enfin réunis : son texte de constitutions, une note qu'il avait composée à leur propos, et les recommandations de Turin, Cuneo, Acqui, Susa, Casale et Mondovi'.

"Dans l'unique but et seulement avec le désir de promouvoir la gloire de Dieu et le bien des âmes, je me prosterne aux pieds de Votre Sainteté pour demander l'approbation de la Société de S. François de Sales. C'est un projet sur lequel j'ai beaucoup médité et qui me tient à coeur depuis longtemps."

Don Bosco rappelait au pape son entretien de 1858 et les conseils qu'il avait alors reçus de lui. Prudent, il disait craindre de s'être éloigné du plan qui lui avait été tracé. "Ce pourquoi, je demande plutôt la correction que l'approbation de ce projet de constitutions." Il prévenait qu'un feuillet annexe rendait compte de "plusieurs choses particulièrement importantes" et utiles à l'exacte interprétation des seize chapitres de ses statuts⁷⁴.

Le texte des constitutions de la Société de S. François de Sales avait grossi depuis son expédition à Mgr Fransonì en juin 1860.⁷⁵ Le nombre des chapitres était passé de

treize à seize. (Le numéro 17, Formula di voti, ne constituait pas un chapitre à proprement parler.) L'ancien chapitre "Gouvernement interne de la Société" (numéro 8) avait été considérablement augmenté et partagé en trois : "Gouvernement religieux de la Société" (chap. 8), "Gouvernement interne de la Société" (chap. 9) et "Election du Recteur majeur" (chap. 10). Un chapitre "Des maisons particulières" (chap. 12), nécessité par la récente initiative de Mirabello, avait été ajouté. Les questions de nature structurelle de ces articles pouvaient paraître secondaires. L'essentiel du texte statutaire sur l'histoire de la Société, sa forme particulière, le but recherché par elle, les obligations entraînées par les voeux et la discipline religieuse, les conditions d'entrée enfin, n'avait pas évolué.

La pièce jointe par don Bosco à ces Regole : "Notes sur les constitutions de la Société de S. François de Sales"⁷⁶, répétait le but de sa société, tel que l'introduction du document le présentait déjà ; elle énumérait les statuts des sociétés religieuses dont son texte dépendait ; elle affirmait que si, dans ces Regole, l'on ne parlait guère du pape, c'était uniquement par crainte de perquisitions de policiers qui y auraient trouvé à redire ; enfin, elle tâchait de justifier un article sur la juridiction du supérieur général étendue aux membres de la Société répartis dans différents diocèses.

Don Bosco, assuré de l'appui du pape, attendit dans la paix le jugement du Saint-Siège. Il lui parvint au cours de l'été de cette année 1864⁷⁷. Il était positif. Mais ce n'était pas la pleine approbation que, dans son ignorance des usages, il avait souhaitée (et que le consultant Savini avait écartée d'emblée au début de son votum). C'était un

Decretum laudis (décret de louange) de la Société de S. François de Sales, première étape à franchir selon le cardinal Bizzarri avant d'obtenir l'approbation formelle d'une société religieuse par le Saint-Siège⁷⁸. Daté du 23 juillet 1864, le pape lui avait donné son accord le 1er juillet précédent.

La réplique de don Bosco aux Animadversiones de la Congrégation

Par le décret de louange, la question de la reconnaissance romaine de la Société de S. François de Sales avait sensiblement progressé. Elle échappait un peu au cocon turinois, que don Bosco trouvait désormais très incommode. Toutefois il découvrait dans le pli qui lui apportait le décret une feuille d'Animadversiones (Remarques) sur son texte de constitutions, qui lui donnait beaucoup à penser.

Les treize Animadversiones de la congrégation des Evêques et Réguliers, signées par le pro-secrétaire Stanislao Svegliati, avaient pour origine un rapport en quatorze points du carme Angelo Savini, rapport daté du 6 avril 1864⁷⁹. Dès lors, les jeux avaient été faits, car la congrégation avait suivi son consultant à peu près pas à pas.⁸⁰ Elle n'avait bronché que devant sa première observation, selon laquelle la société de S. François de Sales n'aurait pas dû faire figurer l'éducation du jeune clergé parmi ses buts apostoliques⁸¹.

Les méditations très instructives de don Bosco sur ces Animadversiones nous sont révélées par la pièce : "Sur les Remarques aux constitutions des compagnons associés sous le titre de S. François de Sales dans le diocèse de Turin"⁸². Don Bosco y répondait point par point. Le mandat du Recteur majeur prévu ad vitam devait être réduit à douze ans (animadversio 1). Dont acte, se dit-il⁸³. Il buta ensuite quelque peu sur l'invitation à supprimer un

article (chap. 3, art. 7), par lequel il interdisait toute politique aux membres de sa congrégation (animadversio 2)⁸⁴. Au reste, il ne le fera disparaître qu'à la veille de l'approbation de 1874. Dix ans auparavant, il avait pourtant accepté l'observation. L'article, disait-il, n'avait été introduit dans le texte que pour éviter des ennuis au cas où les constitutions tomberaient "in manus quorundam laicorum" (entre les mains de certains laïcs), supposés malintentionnés⁸⁵. Cette fausse raison le dispensait de produire les vraies, qu'il réservait aux siens. La faculté laissée au supérieur général de ~~irrelever~~ des vœux de religion (chap. 4, art. 9) paraissait excessive aux censeurs (animadversio 3). Il se soumettait demandant seulement de pouvoir dispenser des vœux triennaux⁸⁶. Mais la quatrième remarque, contre l'admission aux ordres sacrés sur la seule autorisation du supérieur général (chap. 8, art. 4) et selon laquelle : "On ne peut permettre que le Supérieur Général puisse délivrer aux membres du pieux Institut les Lettres Dimissoriales pour la réception des Ordres ; que cela soit également supprimé des Constitutions", suscitait ses protestations. Il alignait huit raisons contraires. L'octroi de ces lettres dimissoriales par l'évêque impliquait dans son esprit l'appartenance automatique du clerc ordonné au clergé diocésain, son obéissance à l'Ordinaire du lieu et son affectation aux charges selon son bon vouloir⁸⁷. La cohésion doctrinale et disciplinaire de sa Société lui semblait en conséquence devenir impossible. Le 28 février 1865, il risquait déjà une requête de dispense sur ces dimissoriales. C'était au reste pour recevoir à peu près par retour de courrier une réponse cinglante de la Congrégation des Evêques et Réguliers⁸⁸. La liberté de contracter et de posséder, à laquelle il tenait fort parce que garante du maintien des "droits civils" de ses fils, était contestée dans une remarque par un biais qui lui avait semblé secondaire. Il avait édicté (chap. 9, art. 2) que le Recteur ne pourrait "conclure

des contrats d'achat ou de vente d'immeubles sans le consentement de son chapitre". Le consultant Savini avait demandé d'urger en la matière l'observance des constitutions apostoliques. Le droit commun fut donc rappelé à don Bosco. Le placet apostolique était requis pour toute aliénation de biens (animadversio 5)⁸⁹. Don Bosco crut probablement à une mise en cause d'un article clé de ses constitutions (chap. Forma, art. 2) sur la propriété des biens, la faculté d'accepter des successions et de recevoir des héritages. L'engrenage ecclésiastique dans lequel on l'obligeait d'entrer lui paraissait gros de périls. "Cette remarque ne peut que très difficilement s'appliquer à nos constitutions; étant donné que les membres pris isolément possèdent, non pas la Société, le cas de recours au Saint-Siège ne surviendrait jamais. En outre, comme il nous faut compter avec le Placet Royal pour nos biens externes, il s'ensuivrait que les rescrits du Pontife devraient être soumis à l'autorité civile (littéralement : le for civil) ..." ⁹⁰ La sixième remarque, relative à la déposition éventuelle du supérieur général (chap. 9, art. 4), pour laquelle la congrégation des Evêques et Réguliers réclamait la consultation du Saint-Siège, lui semblait au contraire parfaitement judicieuse ⁹¹. Non pas la septième, qui requerrait l'autorisation de ce même Saint-Siège pour les nouvelles fondations (animadversio 7), par quoi, estimait-il, la Société de S. François de Sales serait exposée aux inconvénients déjà signalés à propos de la cinquième remarque. ⁹² En revanche, il ne discernait que des avantages dans l'exigence pour ses religieux d'un minimum d'une heure de prière quotidienne et de dix jours consécutifs d'exercices spirituels annuels (animadversio 8) ⁹³. Il se rebellait à nouveau devant la remarque suivante (animadversio 9), selon laquelle "on ne peut approuver que des personnes étrangères au pieux

Institut y soient inscrites par ce que l'on appelle affiliation". Elle prenait à partie le chapitre Esterni, dont le consultant avait demandé la radiation pure et simple⁹⁴. A peu près toutes les congrégations et tous les ordres religieux ont des tiers-ordres, s'exclamait don Bosco. Si on ne supporte pas ce chapitre dans le corps même des constitutions, il figurera en appendice⁹⁵. Il ne trouva rien à redire aux quatre dernières observations. Selon la dixième remarque, dans la formule de profession, les mots : "volermi comandare senza riserva" (vouloir me commander sans réserve), devaient être remplacés par : "volermi comandare a tenore delle Nostre Costituzioni" (vouloir me commander selon nos constitutions). Tout à fait d'accord, pensa et dit don Bosco. Il agréa aussi la remarque 11, selon laquelle un rapport sur l'état de la Société devait être fourni au Saint-Siège tous les trois ans ; la remarque 12 qui demandait de traduire les constitutions en langue latine ; et la remarque 13, qui écartait l'obligation de la pratique des constitutions sous peine de péché. Mais, tous comptes faits, face à ces treize animadversiones don Bosco ne dut plus éprouver qu'une satisfaction mitigée. Sa gratitude au cardinal préfet de la congrégation des Evêques et Réguliers le 25 août 1864 commença de prendre des couleurs.⁹⁶ Quelque amertume s'y mêlait.

La congrégation des Evêques et Réguliers n'avait pourtant pas repéré tous les écueils de son système. Sa société n'avait pas d'existence civile ; il s'en féliciterait doublement après les votes désormais proches contre les congrégations religieuses (1866). Tous les biens communautaires étaient entre les mains de particuliers, à commencer par les siennes. Mais, comme le remarquait un jour le lazariste Marco Antonio Durando dans une pièce destinée au Saint-

Siège, qu'advierait-il après la disparition du fondateur ? Qu'advierait-il à la fin des mandats de douze ans des supérieurs généraux successifs ? ⁹⁷

La fondation de Lanzo (1864)

Quand il recevait le Decretum laudis, don Bosco prenait la responsabilité d'un deuxième collège. On le lui avait offert à Lanzo, petite ville d'à peine deux mille quatre cents habitants (2361 au recensement de 1861), située à une quarantaine de kilomètres de Turin et à l'échancrure d'une belle vallée où coule la Stura. Il la connaissait depuis quelque vingt ans au moins, puisqu'il s'était mis au temps du Convitto à fréquenter la maison d'exercices spirituels de S. Ignazio, perchée au-dessus de l'agglomération. En outre, le curé de Lanzo, Federico Albert, était de ses amis ⁹⁸. Le collège, qui relevait de la commune, était installé dans un ancien couvent de capucins expropriés au début du siècle situé sur un éperon rocheux dominant la vallée ⁹⁹.

L'école avait relativement prospéré dans les années '40. Mais, en ces premières années '60, faute d'élèves (et par souci d'économies de la part de la municipalité), elle avait été fermée. Cependant, non seulement Lanzo n'avait plus de collège, mais les bâtiments se dégradaient. Au printemps de 1864, le curé Albert, préoccupé par l'instruction et l'éducation correctes de ses ouailles, incita don Bosco à l'aider à relever le collège. Don Bosco ne se fit pas prier. L'affaire fut rondement menée. Après la fête de saint Louis de Gonzague et la solennisation habituelle de la Saint Jean Baptiste, il se rendit à Lanzo pour une visite des lieux du collège sous la conduite du maire Paolo Tessiore et du curé Albert. Lors d'une inspection préalable, don Savio, économe du Valdocco, avait produit sur Lanzo un rapport peu encourageant. Seules quelques chambres, que

les maîtres communaux avaient occupées, étaient dans un état convenable. Mais, aujourd'hui, le maire promettait des travaux de réparation, le curé l'aménagement de trois petites pièces, et surtout don Bosco ne demandait apparemment qu'à se laisser convaincre. Le site était merveilleux, il se dit satisfait.

Le 30 juin, le conseil communal fut réuni en séance extraordinaire pour délibérer de la proposition de reprise du collège municipal par le prêtre "animé de sentiments philanthropiques à l'avantage de la jeunesse studieuse de Lanzo et des communes voisines", qu'était devenu pour lui don Bosco¹⁰⁰. L'assemblée fut tenue en la présence de celui-ci. Une convention en quatorze points, datée de ce 30 juin, fut signée par lui, le maire et deux conseillers¹⁰¹. La municipalité s'engageait à verser à don Bosco la somme annuelle de trois mille livres pour les classes élémentaires et gymnasiales, les deux classes de rhétorique incluses, et cent livres annuelles pour les prix. Elle lui concédait l'usage du local dit du collège, avec ses terrains, sa chapelle et ses jardins annexes. Elle ferait procéder à toutes les réparations nécessaires à la conservation de l'édifice principal et des bâtiments voisins. Elle ne pourrait licencier don Bosco sans un préavis de cinq années. Toutes les dépenses d'installation proprement dite seraient à la charge de don Bosco. La commune lui procurerait toutefois un prêt de dix mille livres qu'il rembourserait régulièrement. Don Bosco fournirait pour les classes élémentaires trois maîtres munis des diplômes requis et, pour les cinq classes du gymnase, des enseignants idoine. Les élèves des classes gymnasiales paieraient des frais de scolarité (minerval), à l'exception des enfants de Lanzo d'indigence reconnue. Quant aux classes élémentaires, seuls les écoliers ne relevant pas de la commune de Lanzo auraient à en payer. Les programmes d'enseignement seraient ceux établis par le mi-

nistère de l'Instruction Publique. Pour l'instruction religieuse et morale la municipalité s'en remettait à la prudence du prêtre Bosco et du vicaire forain de l'endroit. Enfin, les classes du collège seraient ouvertes dès la rentrée scolaire 1864-1865.

Au mois d'octobre qui suivit, don Bosco dirigea donc vers Lanzo une douzaine de ses disciples. Il plaçait à leur tête un saint homme, le jeune prêtre Domenico Ruffino (24 ans), qui avait la charge de directeur ; et le flanquait d'un administrateur de quelque expérience, Francesco Provera, préfet, qu'il avait retiré de Mirabello. Dans la troupe, l'histoire a retenu Pietro Guidazio (23 ans), Francesco Bodrato (41 ans, ex-maître d'école à Mornese, qui venait d'être conquis par don Bosco), Giuseppe Fagnano (20 ans), Nicolao Cibrario (25 ans), Giacomo Costamagna (18 ans) et Antonio Sala (28 ans), toutes personnes qui tiendraient des rôles importants dans la congrégation salésienne naissante¹⁰².

Ce monde, riche d'enthousiasme, ignorait ce qui l'attendait à Lanzo. Car à peu près rien n'était prêt au collège quand les désignés y débarquèrent. Francesco Provera put mesurer à l'honneur de sa patrie combien la fondation de Lanzo différait de celle de Mirabello l'année précédente. Douze ans après, un soir de mars 1876, Antonio Sala, l'un des membres de l'équipe primitive, homme bourru, mais d'un dévouement jamais lassé, rappelait devant don Bosco l'aventure de la prise de possession du nouveau collège. Le piètre état des lieux et le peu de cordialité de la population lui avaient laissé un souvenir saumâtre¹⁰³. Les Turinois croyaient, expliquait-il, trouver une maison à peu près en ordre, dans laquelle ils n'auraient qu'à prendre la charge des jeunes élèves. Las ! Ils ne découvraient que des murs, debout pour la plupart, certains déjà à moitié écroulés. Le vieux couvent des capucins avait été

trop longtemps abandonné. Les nouveaux occupants ne dénichaient ni table ni sièges pour leurs repas. Ils disposèrent sur deux tréteaux une porte arrachée de ses gonds et la table fut prête. Les fenêtres avaient perdu leurs vitres ; plusieurs, de surcroît, leurs châssis. La première nuit, à l'aide d'un marteau et de quelques clous, ils se protégèrent des intempéries d'octobre avec des serviettes de toilette et des couvertures tendues aux fenêtres. Les lits n'étaient pas arrivés : ils se mirent en quête de paille et s'arrangèrent comme ils le purent pour les premières nuits. Pas de cuisinier ! Le camérier Givone y suppléa tant bien que mal. Cependant toute l'équipe de don Bosco, directeur en tête, s'était mise à l'oeuvre : l'un balayait, un deuxième nettoyait, un troisième aidait à la cuisine. Guidazio, qui avait d'abord été menuisier, se remit à son ancien métier, fabriqua des châssis pour les fenêtres, ajusta tables et portes. Quelques-uns défrichaient le jardin, qui, livré aux broussailles, aux ronces et aux acacias, était devenu une sorte de bosquet. L'un travaillait par-ci, l'autre rangeait par-là ; l'un était cuisinier, l'autre menuisier ou jardinier. Et les classes purent commencer. Pour tout compliquer, la pègre du village détestait les maîtres de Turin et leur jetait des pierres. (Il ne s'agissait pas d'enfants, comme les Memorie biografiche¹⁰⁴ l'ont prétendu.) Et les premiers garçons présentés étaient le rebut d'autres collèges. (En vérité, d'après une lettre contemporaine de Ruffino à don Bosco, ce ne fut le cas que pour deux élèves seulement.) La situation empirerait encore pendant l'année en raison de la maladie du directeur Ruffino, qui finit par mourir le 16 juillet 1865.

Quand il écoutait ce récit, don Bosco ne regrettait certainement pas la vie austère à laquelle il avait soumis ses premiers disciples de Lanzo. Lui-même avait connu pareil régime, qui trempe les énergies. Mais il nous faut recon-

naître qu'il ne surveilla pas con amore les premiers jours de ce collège comme il avait fait pour Mirabello l'année précédente. Lanzo ne fut pas abandonné, loin de là. Une fois tous les deux mois, don Bosco vint encourager sur place le directeur Ruffino¹⁰⁵. Mais cette maison n'eut droit ni à un règlement adapté, ni à des conseils spéciaux pour le directeur, ni à l'expédition depuis le Valdocco d'élèves choisis pour servir de levain dans la pâte nouvelle, ni aux visites solennisées du fondateur, ni à ses étrennes circonstanciées de fin d'année propres à moraliser les jeunes.

Et pourtant, grâce au courage des clercs de la première heure, puis aux soins éclairés de Giovanni Battista Lemoyne, le directeur qui succéda à Ruffino en octobre 1865, ce collège municipal, non seulement ne périlita plus, mais prit un essor inespéré. En novembre 1864, selon le directeur Ruffino, il y avait à Lanzo 37 inscrits, mais seulement 28 présents, dont 23 enfants de classes élémentaires et de première gymnasiale¹⁰⁶. En 1868, le collège comptera déjà 124 internes et plus de 200 externes¹⁰⁷.

La construction de l'église Marie auxiliarice

Le surcroît de soucis causés par la construction de l'église Marie auxiliarice dans un climat économique devenu morose au temps de la Convention de Septembre (1864) peut expliquer en partie les moindres attentions de don Bosco pour la fondation de Lanzo.

Le projet avait été rendu public par la circulaire aux bienfaiteurs du 1er février 1863¹⁰⁸. Don Bosco renforça immédiatement son impact au long du mois par une suite de lettres particulières, dont, pour mémoire, il dressa une liste au fur et à mesure de leur expédition¹⁰⁹. Nous apprenons là que, le 25 février, il fit appel au chevalier Carlo Giriodi ; au chanoine Prielli, de Lu ; au comte Reviglio della Venaria, de Bra ; à la comtesse Mella Avogadro, de

Vercelli ; à la comtesse Beria Conturbia ; à la comtesse Sofia della Pierre ; et à dame Angela Dupraz. Au mois de mai suivant, il dressera un état encourageant des promesses formulées et des dons déjà encaissés¹¹⁰. Le baron Bianco di Barbania s'était engagé à payer le portail principal avec les ferrures voulues ; le comte Carlo Cays, la cloche du clocher ; Michele Nico, le vitrage de toutes les fenêtres ; le chevalier Aleramo Bosco di Ruffino, l'autel principal. A cette date, neuf bienfaiteurs avaient versé au total 5.020 liras, dont, après avoir effectué les premiers règlements, il lui restait 1.030 liras¹¹¹.

Les travaux, confiés à l'entrepreneur Carlo Buzzetti, ancien de l'oratoire primitif et très attaché à don Bosco, avaient en effet commencé. Les terrassements de fondation occupèrent l'été et l'automne de l'année 1863. Durant l'hiver, don Bosco fit procéder, depuis Borgone di Susa dans les Alpes, à un grand transport de pierres (deux mille tonnes), pour lequel il avait obtenu le concours plus ou moins bénévole du directeur général des chemins de fer, Bartolomeo Bona¹¹². A cette époque, les plans étaient dessinés par l'ingénieur Antonio Spezia¹¹³. Ils furent déposés à la municipalité de Turin le 14 mai 1864¹¹⁴. L'édifice à nef unique, en forme de croix latine, long de quarante-huit mètres et large de trente-cinq mètres au transept, serait coiffé d'une grande coupole. La façade d'allure majestueuse serait ornée d'un fronton supporté par quatre colonnes. Pour la ville d'alors, ce serait une grande église, même si sa capacité put paraître relativement faible au siècle suivant¹¹⁵.

Au printemps de 1864, don Bosco entrait donc dans la phase laborieuse de l'entreprise. Il devait méditer sur les plans, que, par exemple, le chanoine Lorenzo Gastaldi critiquait avec de bonnes raisons¹¹⁶. Il se ralliait en

partie à ses observations : l'atrium prévu fut supprimé et le mur qui devait le séparer de la nef remplacé par deux colonnes. Don Bosco devait surtout faire face à des exigences financières harcelantes.

La collecte des fonds pour la nouvelle église

Vers le mois d'avril 1864, une longue circulaire aux bienfaiteurs potentiels expliqua le projet (une église en forme de croix latine d'une surface de mille mètres carrés), chiffrâ son coût probable (deux cent mille lires, écrivait don Bosco ignorant que l'oeuvre achevée coûterait cinq fois plus cher) et sollicita la charité des fidèles. Elle commençait de promettre aux dévots la protection particulière de Marie auxiliatrice. Turin obtiendrait le "maintien dans la ville de la foi et de la pratique de toutes les vertus chrétiennes"¹¹⁷. Le 13 avril, l'Unità cattolica rappela succinctement la nécessité d'une église dans le quartier du Valdocco, fit le point des travaux déjà entrepris et se dit convaincue que "l'inépuisable charité des Turinois viendrait en aide au zélé prêtre du Seigneur" don Bosco et lui "assurerait les moyens de venir à bout de sa pieuse entreprise"¹¹⁸. Don Bosco avait probablement envoyé à Pie IX sa circulaire d'avril. Le pape lui fit remettre cinq cents lires pour son église, nouvelle que l'Unità cattolica diffusa aussitôt accompagnée des phrases les plus encourageantes aux éventuels donateurs¹¹⁹. Les fondations allaient être terminées, l'édifice proprement dit commencerait de s'élever. Don Bosco devait envisager, de concert avec la municipalité, la rectification des rues, c'est-à-dire la suppression du vicolo della Giardiniera et le prolongement de la via Cottolengo devant la façade de la nouvelle église¹²⁰.

Les progrès de la construction avaient pour inévitable conséquence de multiplier et de grossir les factures. Un

nouveau train de circulaires lança d'autres appels au secours¹²¹. Des lettres particulières accompagnaient certaines¹²². Mais les réactions généreuses faiblissaient. Après l'euphorie économique de 1862 le royaume traversait une période de déprime financière, que les conséquences politiques de la convention du 15 septembre ne manquaient pas d'aggraver. Cette convention entre l'Etat italien et l'empereur Napoléon III sur le départ des troupes françaises de Rome dans les deux années qui suivraient était en effet liée, par la volonté de l'empereur, au transfert de la capitale dans une ville qui ne serait pas Rome (et qui, de fait, sera Florence). Turin ressentit violemment le coup qui la frappait. La ville cria son dépit le 21 septembre suivant dans une manifestation qui tourna au drame parce que maladroitement réprimée¹²³. Sa transformation de ville capitale en chef-lieu de province entraînait le départ à Florence des ministères et de bienfaiteurs fortunés. Don Bosco en pâtit¹²⁴. L'argent manquait dans la région et tout le pays¹²⁵. Il faisait feu de tout bois, quémandait des capotes usagées au ministre de la Guerre¹²⁶ et se mettait à monnayer des requêtes de décorations. Sur ses indications, des personnages d'ailleurs méritants liaient leurs offrandes à l'octroi d'une distinction honorifique dans l'ordre des saints Maurice et Lazare. Don Bosco rédigeait en leur faveur une supplique au grand-maître de l'ordre, le comte Luigi Cibrario, avec qui il était dans les meilleurs termes. S'il réussissait, il gagnait lui-même au marché quelque quatre mille lires¹²⁷. Il empruntait aussi, mais hors de sa ville, où, à son estime, l'on pratiquait des intérêts exorbitants. ...¹²⁸ Le 18 avril 1865, pour payer le boulanger de l'Oratoire, il implorait trois mille francs au marquis Domenico Fassati¹²⁹. Le 11 mai, il cherchait à obtenir de son fidèle don Rua, directeur à Mirabello, deux mille francs pour le lundi qui suivait¹³⁰.

L'oeuvre avançait. Le 27 avril 1865, don Bosco avait pu procéder en grand apparat à la pose de la "pierre angulaire" de l'église¹³¹. Le prince Amedeo, fils du roi Victor-Emmanuel, avait accepté de donner le coup de truelle symbolique. Le maire et le préfet de Turin étaient présents. Mgr Odone, évêque de Susa, tenait la partie religieuse à la place de l'évêque ami de Casale, qui avait été empêché au dernier moment. Bien entendu, un concert de musique et un spectacle avaient complété les festivités¹³². "Plusieurs milliers de personnes assistaient à la cérémonie", écrivit don Bosco à Pie IX¹³³.

Cependant l'argent recueilli de ces diverses façons ne suffisait pas. Les quinzaines des maçons l'avaient vite dévoré. Don Bosco recourut à l'expédient éprouvé de la loterie. Des membres de la famille royale : Amedeo de Savoie, Eugenio di Carignano, Tommaso due de Gênes, Maria Elisabetta de Saxe et la princesse Margherita de Savoie, acceptèrent de la patronner¹³⁴. La présidence d'honneur de la commission échet au maire de la ville Emmanuele Lucerna di Rorà, la présidence effective au marquis Lodovico Scarampi di Pruney et la trésorerie, comme de juste, au banquier Giuseppe Cotta. La bourgeoisie fortunée côtoyait l'aristocratie la mieux titrée. Les lots recueillis, estimés au total à environ 89.000 liras, permirent l'émission de 167.928 billets à 0,50 l'unité. Toutefois, leur placement, pour lequel don Bosco se mit aussitôt en quête de diffuseurs bénévoles¹³⁵, allait se révéler beaucoup plus ardu qu'en 1862.

La demande d'autorisation de la loterie de 1865 au préfet de Turin exposait ses raisons. Don Bosco prenait soin de noyer la construction de l'église dans l'ensemble des dettes de l'oeuvre des oratoires : arriérés de loyers, achat Filippi, entretien de "huit cents" enfants dans l'oratoire S. François de Sales et, en quatrième lieu, l'é-

glise, que l'augmentation du nombre d'enfants recueillis au Valdocco rendait indispensable¹³⁶.

Quand il signait cette lettre, l'entrepreneur Buzzetti avait fini de poser les bases de l'édifice. Le 4 juin, don Bosco apprenait au marquis Domenico Fassati que les murs arrivaient déjà à deux mètres de hauteur ; et aussi que, jusqu'alors, la pénurie financière n'avait pas retardé les travaux¹³⁷. Il cherchait de nouvelles combinaisons. Un ecclésiastique lui avait exprimé, peut-être imprudemment, son intention de contribuer lui aussi à la grande oeuvre. Don Brossa reçut tout à coup une lettre lui apprenant que don Bosco avait impérieusement besoin "de deux mille francs pour compléter la dette de quinzaine"¹³⁸. Il partageait les frais des matériaux de la toiture sur le point de lui être fournis : 1) les tuiles, 2) les liteaux pour les tuiles, 3) les chevrons qui soutiennent les liteaux, 4) les poutrelles qui soutiennent les chevrons. Chaque lot s'élevait, calculait-il, à quatre mille francs. "Qu'en dit votre bon coeur ?", demandait-il non sans malice le 5 juillet au chevalier Zaverio Provana di Collegno¹³⁹.

En juillet 1865, les soucis accumulés écrasaient don Bosco. Outre l'argent à trouver pour payer les échéances de quinzaine de quarante maçons, il déplorait la grave maladie de cinq de ses prêtres¹⁴⁰. Deux de ses principaux collaborateurs : le directeur de Mirabello Domenico Ruffino, mort comme nous savons le 16 juillet ; et le préfet de sa congrégation Vittorio Alasonatti, qui s'éteindra le 7 octobre, disparaissaient. "En ce moment, imaginez combien de dépenses, combien de tracas, combien de soucis sont tombés sur les épaules de don Bosco", mandait-il le 24 juillet à la comtesse Carlotta Callori. Mais l'épreuve trempait son âme, il refusait de pleurnicher. "Ne pensez pas pour autant que je sois abattu ; fatigué, pas davantage. Le Seigneur a donné, il a changé, il a enlevé quand il lui a plu, que

son saint nom soit toujours béni ! Je suis d'ailleurs consolé par l'espoir qu'après l'orage il y aura du beau temps." C'est aux moments difficiles que la sainteté de son âme devenait le plus manifeste. Délibérément optimiste, il reconnaissait pourtant sa détresse :

"O madame la comtesse, je me trouve en un moment où j'ai grand besoin de lumières et de forces ; aidez-moi de vos prières, recommandez-moi aussi aux saintes âmes de votre connaissance !" ¹⁴¹

Désormais les murs de l'église montaient allègrement. A la fin du mois d'août 1865, une partie d'entre eux atteignaient la hauteur prévue pour la toiture ¹⁴². "L'église arrive à son couvercle et j'ai besoin de votre aide pour la couvrir", annonçait-il le 11 septembre au comte Carlo Cays . Comment ? Mais par l'offre des liteaux, tasseaux, tuiles, poutrelles ou chevrons, dont M. le Comte n'aurait pas l'usage et qu'il accepterait d'offrir à la Madone ! Quêter de l'argent est bien difficile. Il suivait donc, expliquait-il, le conseil du chevalier Zaverio di Collegno et quêtait des matériaux ¹⁴³. Ses visites produisaient plus d'effet que les lettres circulaires. Il entreprit de voyager pour placer des billets de loterie en Lombardie et en Vénétie. On le vit à Milan, Padoue, Venise et Bologne ¹⁴⁴. La Cour devrait en souscrire davantage, regrettait-il à la marquise Fassati ¹⁴⁵. Son unique disciple aux nombreuses relations aristocratiques Federico Oreglia en vendait de son côté dans les villes italiennes ¹⁴⁶. Les résultats de ces campagnes étaient relativement médiocres, puisque la loterie traînera encore un an et demi ¹⁴⁷.

En 1866, don Bosco se mit à garantir les bontés de Marie envers ses dévots généreux. En décembre 1865, il avait fait le voyage de Florence, la nouvelle capitale, avec des intentions rien moins que désintéressées ¹⁴⁸. A Florence, il s'était lié avec la pieuse famille Uguccioni destinée à être

l'une de ses grandes et fidèles bienfaitrices. Il flat-
tait ces nouveaux amis. Les Toscans, apparemment plus fins
et plus généreux que les Piémontais, l'avaient "impressionné".

"Madame la Comtesse, vous ne pouvez imaginer la sainte im-
pression que m'ont laissée la piété, la charité et la cour-
toisie des Florentins, tout spécialement de votre illustre
famille et de son chef, votre mari."¹⁴⁹

A partir d'avril 1866, la presse, informée par ses soins,
commença d'annoncer les guérisons miraculeuses des dévots
de Marie auxiliatrice. Au reste, la première nouvelle lui
valut quelques ennuis : le fils du miraculé, étudiant à
l'université et "démocrate" bon teint, exigea un rectifica-
tif à l'Unità cattolica, qui le publia dans son numéro du
18 mai¹⁵⁰. Les Florentins avaient été invités à se recomman-
der à l'Auxiliatrice pour éviter le choléra alors menaçant.
Don Bosco garantissait à tous l'efficacité des bénédic-
tions et des neuvaines correctement monnayées. Et Marie
auxiliatrice faisait ainsi de bonnes quêtes. Le 21 mai
1866 il racontait au chevalier Oreglia comment une dame re-
connaissante pour une guérison lui avait permis de payer son
chef maçon¹⁵¹. Le 20 juillet, après avoir dit à la comtesse
Uguccioni que "la coupole de l'église (était) bien avancée",
il remarquait :

"Nous pouvons dire que la principale quêteuse pour l'é-
glise est Marie auxiliatrice en personne. Tous les jours on
commence des neuvaines avec la promesse d'offrandes si la
grâce est obtenue ; jusqu'ici personne n'a été déçu et, de
la sorte, les travaux de construction ne s'arrêtent pas
..."¹⁵²

Si bien que, le 24 septembre, il fêtait la pose de la
dernière brique de la coupole de l'église du Valdocco¹⁵³.

- Les ruisseaux d'offrandes à la suite de grâces "merveilleu-
ses" obtenues par l'intercession de Marie auxiliatrice,
désormais enregistrées avec soin¹⁵⁴, allaient permettre à
don Bosco d'aménager sans trop tarder l'intérieur coûteux

de l'édifice.

Ordre et désordre au Valdocco en 1865

En 1865, don Bosco, assailli de soucis externes : les problèmes variés de l'église en construction, le fonctionnement de sa filiale de Lanzo et la détérioration de la santé de Vittorio Alasonatti, son aide principal, avait aussi dû affronter dans sa propre maison divers désordres disciplinaires, capables d'affecter sa réputation d'éducateur.

Le prêtre Angelo Savio (1835-1893), économe à la fois de la Société et de l'école et, de ce fait, responsable de l'ordre et de la propreté des lieux, homme sérieux, courageux, mais pas très drôle, n'était pas toujours bien vu des garçons ; certains de ses collègues l'appréciaient peu. Don Bosco s'efforçait de le soutenir. En mars, il intervint lui-même un soir pour régulariser les mouvements de groupes. Il déplorait :

"On entre au réfectoire en hurlant, en se bousculant comme si l'on entrerait je ne sais où ; au réfectoire, on rit, on bavarde au lieu de faire silence ; et l'on sort en tumulte comme on y est entré. Les assistants (comprendre : les surveillants) sont comptés pour rien, comme s'ils n'étaient pas là."

Don Savio était invité à ranger désormais les élèves en colonnes¹⁵⁵. Ces jours-là, soit avant, soit après cet avertissement, l'économe reçut un projectile (un morceau de pain) dans le dos au réfectoire. Sur le coup, il ne dit rien, mais alla ensuite se plaindre à don Bosco. Celui-ci, le soir même, menaça d'expulsion l'auteur d'une récidive du même goût. Le lendemain, sous les portiques, pendant que les garçons se préparaient à entrer au réfectoire, un trognon de chou fit basculer la barrette de don Savio, lequel, se retournant, identifia l'auteur du méfait. Agostino Ricca, élève de cinquième gymnasiale, se récria : il visait l'un de ses camarades. C'était de bonne guerre, mais un groupe de

"supérieurs", c'est-à-dire de collègues de l'économe, prit son parti, consola très publiquement le garçon et intervint en sa faveur. "S'il part, nous partons aussi", annonçait le chevalier Oreglia. Don Bosco fut inébranlable : Ricca partirait. De fait, le lendemain Agostino Ricca quittait l'Oratoire au grand dépit du chevalier. Pendant plusieurs jours Oreglia fit à table le procès de don Savio et, indirectement, celui de don Bosco qui lui avait donné raison. Don Bosco entendait impassible. Finalement, Ricca adressa de chez lui une lettre d'excuses à don Bosco et fut réintégré à l'Oratoire¹⁵⁶.

Quelques jours après, don Bosco regrettait une autre forme de désordre dans sa maison. Le soir du 26 mars, il expliquait à ses enfants que, durant la journée, il avait voulu montrer un dortoir à un étranger de passage ; qu'au seuil d'une première salle à la vue de cinq ou six lits il avait précipitamment fermé la porte ("Dans l'un de ces lits on aurait cru qu'un jeune chien venait de dormir, dans un deuxième, un petit cochon ; le traversin d'un troisième lit, matelas découvert, était roulé dans un drap à la place des pieds ; les couvertures d'un quatrième lit gisaient à terre sur les chaussures") ; qu'il avait épargné au visiteur ce spectacle affligeant et essayé un autre dortoir. Hélas ! Parce qu'il était plus peuplé, le nombre de lits en désordre y était plus grand encore. Il avait renoncé à la visite "pour ne pas déshonorer ses enfants"¹⁵⁷.

Le 19 août, le problème de l'ordre et de la propreté de la maison de l'Oratoire, jusque-là enclos dans ses murs, prit une plus grave dimension. Une épidémie de choléra menaçait. Le service municipal de santé procéda à une inspection des locaux de don Bosco. Il en résulta un rapport sévère, dont la presse s'empara¹⁵⁸.

Selon la commission, la malpropreté des salles d'étude et

des dortoirs était particulièrement néfaste aux santés en un temps de choléra. Le sol des cours intérieures de l'établissement, orientées au nord et peu ventilées, était couvert de détritus, de fumier et d'autres matières qui, en se décomposant, viciaient l'air ambiant et le prédisposaient à l'éclosion de maladies. Les lieux d'aisance (cessi) étaient, de façon générale, malpropres et dépourvus de carelli (ici : couvercles de latrines) ; des "gaz" pestilentiels s'en dégageaient. Le canal d'évacuation de l'évier, qui communiquait avec deux fosses d'aisance, laissait échapper un "gaz" infect dans la cuisine. Cinq porcs logés dans une pièce du rez-de-chaussée étaient une "cause de développement de miasmes". (Les miasmes étaient sources de maladies contagieuses, selon la pathologie du temps.) Le dépôt d'ordures à proximité de la cuisine et du réfectoire était nuisible à l'hygiène publique de l'endroit. Les murs de la cuisine, du réfectoire, des salles et des escaliers étaient malpropres. Les pièces destinées à l'étude et aux dortoirs étaient surpeuplées, les lits trop rapprochés les uns des autres. Il faudrait surveiller régulièrement la propreté des salles, des corridors et des galeries ; évacuer chaque jour le fumier hors de la ville ; munir les toilettes de siphons, réparer l'évacuation des latrines et blanchir leurs murs intérieurs ; munir d'un siphon le canal de l'évier et les fosses d'aisance de deux fermetures de pierre superposées et séparées par une couche de chaux ; éloigner les porcs, faire construire dans la cour une cuve pour les ordures ; blanchir les murs de la maison exposés au nord, ceux des dortoirs, des salles d'étude, des passages et des galeries ; et ne plus accepter d'élèves jusqu'à ce que la commission municipale de la santé ait déterminé, lors d'une nouvelle visite, la capacité des salles de l'établissement.

La Gazzetta del popolo diffusa la nouvelle. D'autres

feuilles y firent écho. Selon don Bosco, lors de la visite les porcs s'étaient échappés dans la cour des enfants. Un journaliste prétendit que les jeunes de l'Oratoire prenaient leurs récréations avec les cochons¹⁵⁹. Don Bosco avait publiquement offert de recevoir dans sa maison une trentaine d'enfants d'Ancône devenus orphelins à la suite du choléra. La Gazzetta ironisait :

"Après cela que signifie l'offre de don Bosco de recevoir trente orphelins d'Ancône, que le public le dise ! Par pitié, que le brave maire d'Ancône prenne des informations auprès de la commission sanitaire de Turin, pour n'être pas ensuite maudit par les orphelins eux-mêmes."¹⁶⁰

Don Bosco répliqua dans l'Unità cattolica du 30 août sous le couvert de la rédaction du journal¹⁶¹. Premièrement, l'état de santé des enfants (800 !) était excellent. Deuxièmement, la propreté de l'établissement ne laissait rien à désirer pour une maison qui vivait de la bienfaisance publique. Troisièmement, le nombre des enfants était assurément élevé (ce dont, à l'évidence, l'auteur de l'article se faisait gloire), mais il avait été réduit dès que le choléra s'était fait menaçant. Quant aux calomniateurs de l'oeuvre, ils devraient savoir que, "grâce aux sacrifices répétés de don Bosco et de ses collègues, des centaines de pauvres enfants du peuple y apprennent à vivre en bons chrétiens et s'y initient à un métier qui leur permettra, le temps venu, de gagner leur pain par le travail honnête de leurs mains." Au lendemain de la publication de cet article, don Bosco annota aussi rageusement une lettre du maire Rorà qui, en réponse à sa protestation (perdue) du 26 août, approuvait les conclusions de la commission sanitaire. Les dortoirs étaient sales ? "Poussière naturelle sur le pavé, parce que les dortoirs étaient vacants."¹⁶² Les cabinets des paliers étaient fétides ? "On ne les a pas regardés"¹⁶³. Les couloirs malpropres ? "Ce n'est pas vrai"¹⁶⁴. En vertu des règlements en vigueur, les porcs devraient être logés

dans une étable qui leur soit réservée, non pas dans une pièce de l'immeuble ? "Nulle loi ne l'interdit."¹⁶⁵ Des porcs dans la grande et dans la petite cour ? "Ce n'est pas vrai"¹⁶⁶ ; et il résumait à la suite l'aventure de l'inspecteur Bottero brusquement entouré d'animaux noirs. Le nettoyage des dortoirs devrait être assuré par un personnel approprié ? "Qu'ils se mêlent de leurs affaires !" ¹⁶⁷. La commission estimait que, vu le cubage d'air des dortoirs et des chambres à coucher, le nombre des pensionnaires devrait être ramené à cinq cents. "Il est vraiment ridicule de calculer le cubage de l'air, non pas la superficie des lieux"¹⁶⁸. Enfin, d'après la commission, la grande salle d'étude ne devrait pas recevoir plus de deux cents enfants. "Erroné, comme ci-dessus."¹⁶⁹ Don Bosco, très fier de son oeuvre et du grand nombre d'enfants qu'il y accueillait, répondait vaille que vaille à l'administration en homme habitué aux solutions d'urgence aux détresses évidentes. Au reste, les habitants du quartier ne vivaient-ils pas dans des conditions identiques ? Mais les fonctionnaires de la municipalité n'étaient évidemment pas tenus de se rendre à ses objections ¹⁷⁰.

Quanta Cura et le Syllabus

Les relations de don Bosco avec le pape demeuraient fréquentes et cordiales. Le 25 août 1864, l'une de ses lettres faisait une fois de plus présager à Pie IX "le triomphe de la religion et la gloire de la sainte Eglise". Est Deus in Israel ! rappelait-il ¹⁷¹. Il accordait une grande attention à ses interventions, dont l'Unità cattolica et la Civiltà cattolica lui apportaient régulièrement les échos.

Une encyclique produisait alors un bruit énorme. Quanta cura fut datée du 8 décembre 1864, dix ans jour pour jour après Ineffabilis Deus. Le pape y condamnait, souvent avec indignation, les principales erreurs modernes : le rationa-

lisme, le gallicanisme, l'étatisme monopolisateur, le socialisme ennemi de la famille qu'il remet à l'Etat, enfin et surtout le naturalisme qui considère comme un progrès que la société humaine soit constituée et gouvernée sans tenir compte de la religion et qui tient pour un idéal la laïcisation des institutions, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la liberté de la presse, l'égalité des cultes devant la loi et la totale liberté de conscience. Quanta cura était suivie d'un catalogue ou Syllabus de quarante-vingts propositions condamnables. Dans une lettre d'accompagnement de l'encyclique aux évêques de la catholicité, datée elle aussi du 8 décembre 1864, le cardinal Antonelli expliquait la raison d'être de ce Syllabus :

"... Comme il peut arriver que tous les actes pontificaux ne parviennent pas aux Ordinaires, le même Souverain Pontife a voulu que l'on rédigeât un Syllabus de ces mêmes erreurs destiné à être envoyé à tous les évêques du monde catholique, afin que ces mêmes évêques eussent sous les yeux toutes les erreurs et les doctrines pernicieuses qui ont été réprouvées et condamnées par lui ..." ¹⁷²

Ces propositions répréhensibles glanées dans l'enseignement de Pie IX concernaient le panthéisme, le rationalisme, le naturalisme, l'indifférentisme, le gallicanisme ... enfin le libéralisme moderne. Malheureusement les journalistes ne se fatiguaient pas à lire les encycliques ; et les propositions du Syllabus, extraites de leur contexte originel, prenaient parfois un aspect déconcertant. Telle quelle, la dernière ne pouvait que surprendre les gens réfléchis :

"Le pontife romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le progrès, avec le libéralisme et la civilisation moderne."

Le lecteur en déduisait que le pape, délibérément rétrograde, refusait avec le libéralisme, le progrès et la civilisation moderne. Pourquoi pas les trains, le télégraphe, les machines à vapeur et l'éclairage au gaz ?

"Jamais peut-être un document pontifical ne souleva pareille émotion", a-t-on écrit¹⁷³. L'Eglise semblait tourner le dos au monde qui était le sien. L'agitation fut assurément moindre en Italie qu'en France. Mais les réactions, soit enthousiastes des intransigeants, soit indignées des progressistes, y furent assez semblables. "A Turin, tandis que 150.000 catholiques manifestaient au pape leur gratitude pour son intervention, Passaglia, dont l'influence restait grande sur le clergé à tendance libérale, entreprit dans son hebdomadaire une vive critique du document ..." ¹⁷⁴

Don Bosco faisait-il chorus avec les 150.000 satisfaits ? Tout en prenant ouvertement le parti du souverain pontife, il évitait d'entrer dans le tumulte. Les notes prises en décembre 1864 et janvier 1865 sur ses conversations et ses allocutions ne semblent pas renfermer une quelconque allusion à l'encyclique. Il ne la mentionnera pas dans les éditions postérieures de son Histoire ecclésiastique. Ses petits almanachs (Il Galantuomo) pour 1865 et 1866 n'en ont rien dit. A qui parcourt les titres des fascicules mensuels des Letture cattoliche de 1865, cette publication, en principe porte-parole du public "catholique" dévoué au Vatican, semble avoir été muette sur Quanta cura et le Syllabus. En réalité, sous prétexte que l'encyclique s'achevait par l'indiction d'un jubilé, don Bosco y présenta plus ou moins subrepticement l'une et l'autre pièces dans un fascicule signé par lui et coiffé du titre anodin : Dialogues sur l'institution du jubilé¹⁷⁵. Il parla donc dès février 1865. L'encyclique était d'abord sommairement résumée :

"Dans cette encyclique il (le Pape) condamne toutes les erreurs modernes et résume toutes celles condamnées déjà formulées dans les allocutions, encycliques et lettres apostoliques antérieures"¹⁷⁶

Puis ses premiers et ses derniers alinéas étaient repro-

duits en traduction italienne. Enfin, au détour d'un Dialogue, une question sur la "raison d'être" du nouveau jubilé permettait à l'auteur de dénoncer à la suite de Pie IX "un grand nombre de propositions erronées qui, depuis quelque temps, se sont répandues parmi les fidèles au grand détriment de leur foi et, pour beaucoup, au péril de leur damnation éternelle. Dans son encyclique le pape donne les raisons de ce qu'il fait et, en finale, ajoute une liste de quatre-vingts propositions que, en tant que chef de l'Eglise, il réproouve et condamne comme contraires aux bonnes moeurs et à notre sainte religion catholique"¹⁷⁷. La chaleur de ces lignes était médiocre. Au cours de ce même mois de février, grâce à un messenger don Bosco soutenait le pape ; mais il le faisait en secret¹⁷⁸.

On déduira de ses rares interventions que, s'il n'observa pas un silence timoré sur Quanta cura, cette encyclique n'a pas déchaîné en lui la jubilation qui l'avait saisi en 1854 pour Ineffabilis Deus et qu'il retrouvera en 1870 devant la définition de l'infailibilité pontificale. Don Bosco, que les caricaturistes du temps ont volontiers chargé de ce document, n'a pas été un enthousiaste du Syllabus.

La mission Vegezzi (1865)

Pie IX se souciait relativement peu des protestations contre sa lettre, au reste brusquement tempérées fin janvier 1865 par le fameux opuscule de Mgr Dupanloup : La Convention du 15 septembre et l'encyclique du 8 décembre, qui apaisa, peut-être indûment, beaucoup d'inquiétudes¹⁷⁹. La situation difficile des diocèses italiens le préoccupait davantage. Beaucoup étaient sans pasteurs, que leurs titulaires soient décédés, qu'ils aient été expulsés ou incarcérés, ou encore que l'opposition de l'administration civile les ait empêchés de prendre possession de leur charge. En effet, deux jours après qu'au consistoire du 21 décembre 1863, le pape eût préconisé les titulaires des sièges de

Bologne, Rimini, Osimo et Cingoli, Loreto et Recanati, Cagli et Pergola, Città di Castello, Nocera, le gouvernement italien avait refusé de reconnaître ces évêques, parce que, selon lui, ces nominations dans des villes de territoires annexés des Etats pontificaux constituaient des actes de souveraineté sur des provinces désormais étrangères aux Etats du pape. Les "anciennes provinces" des Etats sardes, auxquelles don Bosco s'intéressait de préférence, n'étaient pas les mieux loties. Le diocèse d'Alba était vacant depuis 1853, celui d'Alessandria depuis 1854, ceux d'Aosta et d'Asti depuis 1859, celui de Turin depuis 1862, celui de Saluzzo depuis 1864 et celui de Cuneo le devenait en mars 1865. Sur les onze diocèses de Sardaigne, huit étaient vacants, dont celui de Cagliari, sans archevêque en place depuis quatorze ans.

Le 6 mars 1865 (le 10 d'après la copie du Vatican), le pape s'adressa directement au roi Victor-Emmanuel II - avec qui il avait rompu toute relation depuis cinq ans - pour la solution du "grave" problème des évêchés vacants d'Italie¹⁸⁰. Par avance, il refusait dans cette affaire l'intervention de ses ministres, qui lui auraient, disait-il, présenté des candidats inadmissibles, et demandait de préférence un laïque intègre pour la négociation souhaitée. Le président du conseil La Marmora d'abord, son cabinet ensuite, furent saisis de la demande du pape. Et, le 4 avril, Victor-Emmanuel put annoncer à celui-ci la désignation du chevalier Zaverio Vegezzi, "homme de toute rectitude", "muni des instructions de mon gouvernement pour trouver le moyen d'aplanir les difficultés touchant la provision de ces sièges épiscopaux vacants"¹⁸¹.

Entre la lettre du pape et celle du roi se situe un billet d'invitation adressé à don Bosco par un membre d'un ministère de Turin dénommé Veglio (selon une orthographe traditionnellement admise). Il a été conservé.

87-A-I 126-2

17-3-1863

Turin
17 Mars. 63

Il sottoscritto, d'ordine del Ministro,
ammetterebbe con piacere alla
Sua V. S. Rev. e venerabilissima
la copia del presente protuberante venire
da me in via di ufficio a fine
preliminare.

D. V. S. L.

D. V. S. L.



On. M. Veglio
D. Bosco

Turin

Traduisons ce document.

Turin, 17 mars 65. - Le soussigné, d'ordre du Ministre, aimerait conférer avec Votre Seigneurie très révérende et très honorable. Si cela vous convient, vous pourriez venir chez moi à une heure de bureau selon votre convenance. - De Votre Seigneurie, Dévoué serviteur. - Veglio.
Honorabile et Révérend Prêtre D. Bosco. - Turin" 182

Cette pièce, où l'on a voulu voir le signe irréfragable d'un entretien diplomatique de don Bosco avec le ministre de l'Intérieur Giovanni Lanza dès la mi-mars 1865, sur la question alors à l'étude des nominations aux diocèses vacants, pose plus de problèmes qu'elle n'en résout. Quelle était au juste la fonction de M. Veglio dans le gouvernement italien de mars 1865 ? Appartenait-il au ministère de l'Intérieur de Giovanni Lanza, comme les biographes salésiens l'ont affirmé depuis la fin des années 1880, probablement à partir de l'en-tête : "Ministero dell'Interno" alors ajoutée gratuitement à la lettre ?¹⁸³ L'entretien qu'il proposait à don Bosco avec lui-même (venire da me) a-t-il débouché sur une entrevue avec le ministre en personne ? Quoi qu'il en ait été de l'interlocuteur, le ministre ou l'un de ses secrétaires, quel a été l'objet de la conversation ? Car don Bosco traitait alors avec les employés des ministères de questions fort étrangères à la politique générale du pays. Le point le mieux assuré est ici que nous ignorons aujourd'hui totalement de quoi don Bosco et le ministère de M. Veglio se sont entretenus à la suite de ce billet du 17 mars. S'il est avéré que Veglio était secrétaire ou chef de cabinet du ministre de l'Intérieur, il est seulement possible que la conversation ait porté sur le problème des évêchés vacants, par analogie avec le scénario symétrique de septembre 1871, quand Lanza fut devenu président du conseil à Florence¹⁸⁴. Pas plus.

Au printemps de 1865, don Bosco s'intéressait sans aucun doute aux candidatures épiscopales préconisées, à commencer par celles de Turin. Son correspondant romain Emiliano Manacorda le renseignait sur elles. Le 19 mars, Manacorda lui apprenait : "On parle beaucoup de la venue à Rome de l'archevêque de Gênes. On croit qu'il est candidat pour Turin, ainsi que celui (comprendre : l'évêque) de Casale"¹⁸⁵.

Le 4 avril, l'Unità cattolica dressait un tableau instructif des évêchés vacants dans le pays. Don Bosco le parcourait et, probablement, le commentait. A la fin du mois, peu après la bénédiction de la pierre angulaire de l'église Marie auxiliaire (27 avril), il disait dans une lettre à Pie IX son espoir d'un heureux règlement de la question épiscopale.

"... Nous continuons, très saint Père, à faire en commun matin et soir des prières spéciales pour que Dieu vous aide à régler le mieux possible le grave désordre, qui empire d'autant plus que sa solution est retardée. Je veux dire le retour et la nomination des évêques. Tout le monde est en grande agitation à la pensée de ce que fera le Saint Père ; mais tous se consolent bientôt à l'idée que, quoi qu'il arrive, si l'affaire est traitée par le pape, elle sera bien menée et approuvée par tous les fidèles (...) Courage, Saint Père. Nous redoublons nos prières pour qu'advienne rapidement le jour où Votre Sainteté pourra chanter en personne le grand Te Deum, qui proclamera la paix de l'Eglise et la gloire du pontificat de Pie IX. Il me semble très proche. Mais, avant cette paix, nous devons encore soutenir de grandes batailles..."¹⁸⁶

Le 4 juin, don Bosco voyait poindre une solution pour Turin :

"On parle des évêques dans tous les coins, mandait-il au marquis Domenico Fassati. Chacun donne son avis à sa façon. Selon une rumeur fondée, la terna pour Turin serait : 1° Mgr Ballerini, 2° Calabiana, 3° Riccardi. Prions pour que Dieu mène à bonne fin la difficile entreprise..."¹⁸⁷

Ces espoirs étaient alors sur le point d'être déçus. Trente-neuf évêques pourraient regagner leurs diocèses. Mais la mission Vegezzi échouait sur les nominations. Le 9 juin, après que l'émissaire eût reçu de nouvelles instructions, en grande part sous la pression hostile de l'opinion publique extrême de droite et de gauche, les négociations, qui avaient pris à l'origine le meilleur tour, étaient rompues¹⁸⁸. Le 8 juillet, le président du conseil remettait au roi un Livre vert sur une mission, qui s'était soldée par un échec.

La situation de l'Eglise en Italie ne s'améliorerait pas

pendant les mois suivants. En septembre 1865, l'annonce du départ de Rome d'un premier contingent des troupes françaises en exécution de la convention de septembre frappait douloureusement Pie IX et sa curie. Napoléon III avait pris acte du transfert désormais effectué de la capitale de Turin à Florence, où les services ministériels s'étaient installés pendant l'été. La préparation, puis le vote des lois sur les congrégations religieuses (Florence, 7 juillet 1866) assombrissaient bien des coeurs. Cependant, à la suite de la guerre auxiro-prusso-italienne de 1866 qui, par ricochet, valut l'entrée de la Vénétie dans l'Italie nouvelle, don Bosco ne se trompait pas quand, le 28 septembre 1866, il annonçait à la famille Uguccioni deux nouvelles importantes : la paix et le retour des évêques exilés dans leurs diocèses¹⁸⁹.

Son rôle dans l'affaire des nominations épiscopales au temps de la mission Vegezzi semble donc avoir été faible. On observera toutefois que la proposition de transférer l'évêque de Casale à un siège beaucoup plus honorable, soit à Turin, soit à Milan, qui a été repérée dans les papiers du secrétaire d'Etat Antonelli¹⁹⁰, ne pouvait qu'être, sinon avancée, au moins soutenue par don Bosco en relations très amicales avec Mgr Calabiana durant les premières années de Mirabello.

Le "bon collègue" selon l'histoire de Valentino (décembre 1866)

En 1866, don Bosco était devenu un personnage du Piémont. La congrégation qui avait obtenu de Rome un decretum laudis deux ans auparavant prenait forme ; il dirigeait librement une revue de culture populaire catholique appréciée ; il patronnait trois écoles florissantes ; auprès de la principale, aidé à l'évidence par la Vierge auxiliaresse, il parvenait à élever une grande église. Lanzo avait bien évolué. Ses relations avec cette maison sous le directorat de don Lemoyne atteignaient le même degré de confiance affectueuse

qu'avec Mirabello. Au lendemain de la fête de S. Jean-Baptiste, qui était la sienne et pour laquelle le directeur et un jeune avaient représenté Lanzo aux réjouissances du Valdocco, il écrivait à ses "chers enfants de Lanzo" :

"Vous ne pouvez vous imaginer, mes très chers enfants, quelle joie m'a apportée la visite de M. le Directeur Don Lemoyne avec votre représentant Chiariglione, mon bon ami (...) J'espère vous revoir vite et nous parlerons de choses très importantes."¹⁹¹

La réputation d'éducateur de don Bosco allait s'affermir. Il avait émis d'intéressantes réflexions pédagogiques dans ses biographies d'adolescents. Après celle de Dominique Savio en 1859, biographie qui fut rééditée en 1860, 1861 et 1866, elles avaient décrit Michele Magone en 1861¹⁹² et Francesco Besucco en 1864¹⁹³. En 1865, sa pièce de théâtre La casa della fortuna (la maison de la chance)¹⁹⁴, histoire de deux orphelins abandonnés tombant dans une famille de sages paysans, était remplie de conseils sur la bonne éducation des enfants. L'image du capo dei biricchini du Valdocco s'estompait dans l'opinion, remplacée par celle d'un pédagogue expérimenté dans la direction de collèges de garçons.

De fait, au terme de l'année 1866, il entreprit de tracer l'image du "bon collègue" à travers un petit livre intitulé : Valentino ou la vocation étouffée. Episode contemporain¹⁹⁵. C'était l'histoire, donnée pour véridique, d'un jeune de famille aisée, élevé entre une mère bonne et pieuse, malheureusement vite disparue, et un père indifférent en matière de religion. Valentino entrait d'abord dans un collège huppé, où quelques mois suffisaient à le pousser dans une vie désordonnée. Les vacances venues, son père, rendu soucieux par ses comportements, l'orientait vers un autre collège (qui ressemblait fort à une maison de don Bosco). A la différence du premier, la reli-

gion et ses pratiques y étaient en honneur. Valentino avait passé cinq ans dans ce collège. Il avait si bien évolué qu'aux termes de ses études il voulait devenir prêtre. Mais son père, peu enchanté par cette perspective, tint à éprouver sa vocation. Un garçon à la belle mine, mais aussi "un guide fatal"¹⁹⁶, eût tôt fait d'affranchir Valentino dans "les hôtels, les jeux, les cafés, les bals, les théâtres, les voyages" ... et les maisons closes¹⁹⁷. Ce genre de vie dure d'ordinaire peu longtemps. Les emprunts, les dettes, les vols, les procès s'ensuivirent. Le père mourut dans le chagrin, le mauvais compagnon eut la chance de s'éteindre converti. Et, un jour, une lettre de Valentino apprit au deuxième directeur les déboires de son disciple infortuné.

Pour l'essentiel, cette brochure didactique était une mise en garde aux jeunes "vocations". Les parents qui les détournent de leur voie s'exposent à de tristes lendemains. Rien n'est pernicieux comme les "mauvaises compagnies". En second plan, le récit faisait l'apologie de la religion en éducation et opposait deux types de collèges¹⁹⁸. En l'occurrence, la religion indispensable était, non seulement la religion chrétienne, catholique et romaine, mais cette religion vécue, intériorisée, soucieuse des vraies valeurs. Sa présence dans la vie devait être explicite. Le bon éducateur acceptait donc la vision catholique dans son intégralité, avec ses formes et ses moyens privilégiés (les sacrements). Au cours de sa petite histoire, don Bosco s'efforçait de montrer la bonté d'une pédagogie animée par cette mystique. Il comparait les deux collèges de Valentino, deux collèges catholiques, notons-le. Le collège dit "laïc" était symbolisé par son directeur, personnage "décidé", "sévère" et "rigoureux", qui tenait un collège "à la mode", "un endroit très renommé où, disait-on, la science, la civilisation, la moralité faisaient de merveilleux progrès".

Mais Valentino y avait remarqué "un grand vide en pratiques de piété". Cette maison contenait la religion dans des limites étroites.¹⁹⁹ Dans le deuxième collège au contraire, "la religion était enseignée, recommandée et pratiquée de manière exceptionnelle". En effet, "sans religion, impossible d'éduquer la jeunesse"²⁰⁰. "Etudier et pratiquer la religion" s'alliaient en une heureuse harmonie²⁰¹. Les agréments ne manquaient cependant pas non plus dans cet établissement. L'ambiance claire et joyeuse y avait bientôt régénéré Valentino.

"Séparé de ses camarades, loin de ses mauvaises lectures, la fréquentation de bons condisciples, l'émulation en classe, la musique, la déclamation, quelques représentations dramatiques dans un petit théâtre, eurent vite fait oublier (à Valentino) la vie dissipée qu'il avait menée pendant près d'une année"²⁰².

En 1866, don Bosco s'intéressait donc, en même temps qu'aux garçons des catégories défavorisées, en particulier à ceux désireux de devenir prêtres, aux jeunes à la dérive, apparemment heureux, quoique sans scrupules ni préjugés, aux libertins capables de dissiper une fortune en quelques mois de folies. Face à la sécularisation et à la laïcisation de la société libérale du temps, certain de la force religieuse de son système éducatif, il consolidait ses institutions et ses méthodes par des pratiques pieuses et des interdits rigoureux.

+

+ +

Son système éducatif était au point. Les formules séduisantes de Lacordaire lui avaient dit que deux des trois piliers d'une bonne éducation de collège étaient la "religion" et l'"affection". Il était depuis longtemps convaincu de la puissance de l'amorevolezza. Sa philosophie

de l'histoire et de l'éducation, illustrée par une expérience déjà longue, lui avait aussi révélé le rôle de la religion dans la formation des intelligences et des coeurs. Il le proclamait très haut à travers l'histoire de Valentino. Nous savons qu'un troisième pilier du système avait été planté. Dans ses directives de 1863 au jeune directeur de Mirabello, il avait insisté sur le caractère raisonnable des avis du bon éducateur. "Fais comprendre que tu veux leur bien !" Il aurait déjà pu annoncer, comme il le fera en 1877, que son système s'appuyait "tout entier sur la raison, la religion et sur l'amorevolezza".

N o t e s

1. "Una delle opere più utili che si possono fare è certo l'attendere a ben formare il cuore e a ben istruire la mente della gioventù". (Art. "Il Clero e l'educazione della gioventù", dans Il Galantuomo e le sue avventure. Almanacco nazionale per l'anno 1865. Strenna offerta ai cattolici italiani, ann. XII, Turin, tip. dell'Orat. di s. Franc. di Sales, 1864, p. 14.)

2. "Il Clero e l'educazione della gioventù", art. cit., n. 1, p. 14-21.

3. On remarque par exemple que le Philippe Néri de la Storia ecclesiastica de 1845 (p. 315) ressemble au don Bosco de l'oratoire vagabond, tandis que celui de la Storia ecclesiastica de 1870 (p. 295-297) reflète le don Bosco créateur d'oeuvres sociales de la maturité.

4. "Il Clero e l'educazione della gioventù", art. cit., p. 14.

5. "Il Clero e l'educazione della gioventù", art. cit., p. 14-15.

6. "Il Clero e l'educazione della gioventù", art. cit., p. 15-16.

7. "Il Clero e l'educazione della gioventù", art. cit., p. 16-17.

8. Le discours du 7 août 1856 au collège de Sorèze fut publié dans les Oeuvres complètes de Lacordaire, t. V, Paris, 1858. Les formules de don Bosco laissent entendre qu'il ne disposait pas seulement d'extraits de ce discours.

9. Don Bosco a traduit dans l'article cité du Galantuomo pour 1865 deux passages du discours de Sorèze. Nous les retranscrivons nous-même d'après l'original français H.-D. LACORDAIRE, Oeuvres philosophiques et politiques, Paris, J. de Gigord, 1912, p. 183-202.

10. Le Sorèze de la Restauration avait été assez voltairien.

11. "Il Clero e l'educazione della gioventù", art. cit., p. 17-18. Pour compléter cette considération, don Bosco racontait en fin d'article (p. 20-21) que, d'après l'abbé Perreyve, Lacordaire avait un jour renoncé à prolonger un voyage à Paris, dont pourtant son élection à l'Académie française pouvait dépendre, afin de confesser les jeunes de son collège "à deux cents lieues" de là.

12. Les considérations de Lacordaire sur l'affection en éducation, dans "Il Clero e l'educazione della gioventù", art. cit., p. 18-19. - Est-il permis de remarquer que le nom de Lacordaire ne figure pas dans l'Index des personnes du grand livre de P. BRAIDO, Il sistema preventivo di Don Bosco Zurich, Pas-Verlag, 1964 ; et que, par conséquent, un modèle et une étape de la théorie ont échappé à l'historien du système préventif ?

13. Sur la fondation de Mirabello, un paragraphe de P. STELLA, Don Bosco nella vita economica e sociale, p. 130-133.

14. Luigi Giuseppe Nazari di Calabiana était né à Savigliano, dans l'archidiocèse de Turin, le 27 juillet 1808, avait été déclaré docteur en théologie en 1830 et ordonné prêtre le 29 mai 1831. Il était alors devenu aumônier à la cour du roi de Sardaigne, avait été élu au siège de Casale le 12 avril 1847 et consacré évêque à Rome le 6 juin suivant. Le 27 mars 1867, il sera transféré au siège archiépiscopal de Milan, ville où il mourra le 23 octobre 1893. - Le 17 juillet 1851, Calabiana avait recommandé un jeune israélite à don Bosco. Documenti IV, 57 ; MB IV, 283.

15. Luigi Nazari di Calabiana à Giuseppe Pisanelli, Casale, 20 mars 1864 ; d'après L. DEAMBROGIO, Le passeggiate autunnali di don Bosco per i colli monferrini, Castelnovo Don Bosco, 1975, p. 507-508.

16. Francesco Provera, né à Mirabello le 4 décembre

1836, profès salésien le 14 mai 1862, prêtre en 1864, mourra prématurément à Turin le 13 avril 1874. Il avait été tenu d'aider son père dans son négoce de Mirabello jusqu'à l'âge de vingt-deux ans.

17. L. DEAMBROGIO, Le passeggiate autunnali .., p. 249, 388. - Notons ici que les MB VI, 1024-1033 et VII, 287, semblent avoir interverti les passeggiate de 1861 et 1862. D'où la discordance entre les sources pour le départ définitif de Mirabello en 1861, relevée par L. DEAMBROGIO, ibid., p. 57-89 (tableaux synoptiques) et 275 (texte). Dans l'attente d'une étude critique sur ces passeggiate, nous avançons ici une chronologie probable : un bref séjour en 1861, quand don Bosco est encore inconnu à Mirabello ; un séjour prolongé en 1862, quand la construction du collège va commencer. Et non l'inverse, qui est peu vraisemblable.

18. Récit de l'ensemble de l'excursion dans L. DEAMBROGIO, Le passeggiate autunnali .., p. 293-392. Détails pittoresques de Pietro Enria reproduits dans Documenti XLI, 223-225.

19. Voir MB VII, 287. - Je suis pour ces lignes P. STELLA, Don Bosco nella vita economica e sociale, p. 131.

20. Casale, Archives de la curie diocésaine, dossier Salesiani. Reproduit dans L. DEAMBROGIO, Le passeggiate autunnali .., p. 507.

21. G. Bosco à Carlotta Callori, Turin, 3 août 1870 ; Epistolario II, p. 108.

22. Voir ces Etudes préalables, fasc. V, p. 81-82. - D'après le prospectus de 1864, on accédait à Mirabello par la ligne de chemin de fer Alessandria-Casale, avec arrêt à Giarolo. De là, un omnibus transportait passagers et bagages en une vingtaine de minutes jusqu'au village de Mirabello.

23. Et selon une remarque ironique de P. STELLA, Don Bosco nella vita economica e sociale, p. 132.

24. P. Stella (ibid., p. 132) s'est en effet trompé quand il a écrit que Paolo Albera n'était pas encore profès salésien à son arrivée à Mirabello.

25. Don Bosco parlait d'ascritti là où nous attendrions novizi. - Ces dates d'inscription d'après un catalogue manuscrit de don Rua, en ACS 9132 Rua, reproduit en FdB 1941, C1-8.

26. Ces Ricordi ont été édités sans date en Epistolario I, 288-290. Leurs premiers mots : "Poichè la Divina Provvidenza dispose di poter aprire una casa destinata a pro-

muovere il bene della gioventù in Mirabello, ho pensato tornare a maggior gloria di Dio il fidarne a te la direzione ...", situent la pièce aux alentours du 30 août 1863, quand l'évêque de Casale confiait son petit séminaire au "sieur don Michele Rua".

27. "... siccome non posso trovarmi sempre al tuo fianco per darti o meglio ripeterti quelle cose che tu forse avrai già veduto praticarsi, così stimo farti cosa grata scrivendoti qui alcuni avvisi che potranno servirti di norma nell'operare."

28. Dans l'italien original : Con te stesso, Coi Maestri, Cogli Assistenti e capi di camerata, Cogli persone di servizio, Coi giovani studenti, Cogli esterni.

29. "Il metodo di D. Bosco è il metodo della normalità che potrebbe essere chiamata anche ragionevolezza. In tutte le cose comandate, D. Bosco è ragionevole, non solo, ma vuole che i suoi educandi afferrino la ragionevolezza dell'ordine dato, nè vuole che per motivi legittimi spirituali si comandino cose irragionevoli ... Il metodo di D. Bosco è il metodo della ragionevolezza, della naturalezza più perfetta." (MINIMUS, "Metodo della ragione", Salesianum IX, 1947, p. 272-273. Propos repris de manière significative par P. BRAIDO, Il sistema preventivo ..., p. 163, § Ragione.)

30. Il rend aimer par voler bene.

31. J'ai sous les yeux un fascicule intitulé Ricordi confidenziali ai direttori, signé : "Sac. Gio. Bosco" et daté de "Torino, 1886, festa dell'Immacolata Concezione di Maria", Turin, tip. Salesiana, 1902, 8 p., un peu plus développé que la lettre de 1863 à don Rua. Il comporte deux paragraphes supplémentaires : Con quelli della Società et Nel comandare ; et quelques précisions nouvelles dans les autres paragraphes. Un historique et un commentaire de la pièce par A. Amadei, en MB X, 1040-1041 et 1047-1050.

32. Le manuscrit de ce Regolamento avec corrections autographes de don Bosco en ACS 025 ; son édition partielle en MB VII, 519-522 et 863-867. Cette pièce fut certainement recopiée, puis lue et commentée publiquement à Mirabello. Il n'est pas pensable qu'elle soit restée enfermée dans les cartons de don Bosco à Turin.

33. Sur ces élèves, voir G. Bosco à M. Rua, Turin, 28 octobre 1863 ; Epistolario I, p. 284-285.

34. G. Bosco à M. Rua, Turin, 10 décembre 1863 ; Epistolario I, p. 294-295.

35. Epistolario I, p. 298-300.

36. G. Bosco "à don Rua Michele et à tous mes chers enfants de Mirabello", Turin, 19 juin 1864 ; Epistolario I, p. 310.

37. G. Bosco aux "cari figliuoli di Mirabello", Turin, 30 décembre 1864 ; Epistolario I, p. 331-332.

38. Les demandes d'inscription devaient être adressées, soit à "S. E. Mgr Luigi di Calabiana, évêque de Casale, sé-nateur du royaume", soit au "directeur du Petit séminaire S. Carlo à Mirabello". Prospectus original : Piccolo Seminario Vescovile di S. Carlo in Mirabello, Turin, tip. dell'Orat. di S. Franc. di Sales, 1864 ; imprimé en placard, collé en Documenti VIII, 256-257 ; et copié en MB VII, 867-869.

39. "Don Rua mi scrive da Mirabello agitato dal timore di qualche misura ostile da parte dal provveditore ..." (G. Bosco à L. di Calabiana, Turin, 23 janvier 1864 ; éd. L. DEAMBROGIO, Le passeggiate autunnali .., p. 492.)

40. Voir G. Bosco à M. Rua, Turin, 5 février 1864 ; Epistolario I, p. 303-304. Quelques précisions dans L. DEAMBROGIO, Le passeggiate autunnali .., p. 408-415 (récit) et 507-513 (documents).

41. "... Sognai che era insieme colla Marchesa Barolo su di una piazzetta. Io le voleva dare la destra, ma ella mi disse : No resti dov'è. Poi si pose a discorrere de' miei giovani e mi disse : - Va tanto bene che Ella si occupi dei giovani ; ma lasci a me che mi occupi delle figlie ; così staremo d'accordo. Al che le risposi : - Ma il Signore è venuto al Mondo solo per i figli ? Mentre faceva questo discorso strano ..." (D. RUFFINO, Cronache 1861, 1862, 1863, 1864, p. 23. Voir MB VII, 217/17 à 218/13, où don Lemoyne a mélangé G. BONETTI, Annali III, p. 32-34 avec la chronique Ruffino et plus ou moins glosé l'amalgame.)

42. Archives de la Ville de Turin, Progetti edilizi, année 1862, n° 79/1 ; fac-similé dans Torino e Don Bosco, dir. G. Bracco, Turin, 1989, fasc. III, pièce IV.

43. Mêmes archives, même dossier, année 1863, n° 140/1 et 2 ; fac-similés dans Torino e Don Bosco, fasc. III, pièces V et VI.

44. Témoignage de Paolo Albera inséré en Documenti VII, 302 ; reproduit à peu près mot à mot en MB VII, 333/31 à 334/6.

45. Témoignage Cagliero en MB VII, 334/14-28.

46. Documenti VII, 302 ; MB VII, 334/7-13.

47. G. Bosco au comte Luigi Cibrario, s.l., 1er février 1863 ; Epistolario I, p. 254-255.

48. Même lettre.

49. G. Bosco, circulaire pour la construction de l'église Marie auxiliatrice, Turin, 1er février 1863 ; Epistolario I, p. 255-256.

50. Voici les lignes importantes de la version : "... si rizzano due colonne altissime, sull'una v'è la statua della Vergine Immacolata con sotto l'iscrizione Auxilium Christianorum. Sull'altra colonna che è molto più alta e grossa v'è un' Ostia ..." (D. RUFFINO, Cronache 1861, 1862, 1863, 1864, p. 16.) On lit une reconstruction du songe des "deux colonnes" en MB VII, 169-171.

51. P. BROCARDO, "San Giovanni Bosco apostolo del titolo 'Auxilium Christianorum'", Salesianum XII, 1950, p. 522.

52. La sûreté du texte Ruffino est en effet exceptionnellement médiocre pour ce songe des "deux colonnes". A partir de la p. 16, au début de l'apologue, le cahier recopie mot à mot un autre cahier attribué à Chiala ; et les dates de la chronique, au lieu d'être sommairement indiquées comme auparavant (par ex. : "7" ou "12 marzo"), sont exprimées tout au long : "30 maggio 1862". Il ne s'agit pas d'un texte original.

53. Le Diario mariano, ovvero eccitamenti alla divozione della Vergine Maria SSma proposti in ciascun giorno dell'anno, per cura d'un suo divoto, Letture cattoliche, ann. X, fasc. IV et V, juin et juillet, Turin, tip. G.B. Paravia e comp., 1862, 280 p., n'a jamais figuré, je crois, sur la liste des oeuvres de don Bosco. Cette compilation fut pourtant constituée sous sa direction et certainement introduite par lui. La Prefazione (p. 3-6) renferme plusieurs de ses observations coutumières sur la protection mariale dont il était l'objet. La recommandation qui la termine : prier pour que le rédacteur fasse son salut éternel, que nous retrouvons à l'autre bout du livre, n'était pas rare dans ses publications signées (voir p. 276). Le style et le choix des morceaux rassemblés ne contredisent certainement pas cette attribution.

54. Diario mariano .., p. 96.

55. "Festa della Madonna Ausiliatrice. - Essendo noi di continuo attornati da nemici dell'anima nostra, ed esposti a moltissimi e gravissimi pericoli di offendere Iddio, oh ! quanto abbiamo bisogno di un aiuto straordinario per evitare e le insidie dei nemici e i pericoli che ci attorniano ! ... Ora, dove troveremo noi questo aiuto ? Eccolo. In Maria,

madre di Dio. Ella è chiamata dalla Chiesa l'aiuto dei Christiani ; adunque a lei ricorriamo se vogliamo trovare un pronto ed efficace aiuto nei nostri bisogni si' spirituali che temporali. Supplichiamo anche questa madre piena di misericordia a voler venire in aiuto alla desolata sposa di Cristo, la s. Chiesa, ed al suo augustissimo Capo visibile. - Si dirà cinque volte il Sub tuum praesidium per i bisogni della s. Chiesa."

56. Les lecteurs des MB VII, 166/12-15 demanderont pourquoi la buonanotte de don Bosco sur les apparitions de Spolète, le 24 mai 1862, que don Lemoyne affirme recopier sur la cronaca de Bonetti, est négligée ici. P. Stella (Don Bosco nella storia della religiosità cattolica II, p. 166, n. 86) a remarqué depuis longtemps que ces lignes attribuées à Bonetti sont apocryphes. En 1862, don Bosco ne s'intéressait pas encore au 24 mai.

57. Giovanni Battista Arnaldi, né à Castellaro, diocèse de Vintimille, le 8 janvier 1806, prêtre à Rome le 12 octobre 1828, protonotaire apostolique en 1838, élu évêque de Terni le 18 mars 1852, consacré évêque à Rome le 2 mai 1852, transféré à Spolète le 7 mars 1853, mourut le 28 février 1867.

58. Lettera circolare dell'arcivescovo e vescovi di Spoleto, Terni, Foligno, Rieti, Norcia, Civita Castellana, Amelia, Narni ai loro diocesani, Spoleto, 1860, p. 4 et 31. Citée par P. BROCARD, "L'Ausiliatrice di Spoleto e Don Bosco", in ACCADEMIA MARIANA SALESIANA, L'Immacolata Ausiliatrice, Turin, SEI, 1955, p. 252. Nos informations sur les événements de Spolète ont été empruntées à cet intéressant article, complété par les notes de P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, II, p. 163-166.

59. "Relazione sull'immagine di Maria SS. prodigiosamente manifestatasi nelle vicinanze di Spoleto nel 1862", Armonia, 27 mai 1862. Il s'agit de la Relazione I de Brocardo.

60. La buona settimana 7 (23-29 novembre 1862), p. 383 ; citée par P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, II, p. 164-165.

61. Relazione de Mgr Arnaldi, 24 mars 1863, publiée dans l'Armonia, 28 mars 1863.

62. D'après L. MAINI, Manifestazione, culto e miracoli di una immagine di Maria Santissima nelle vicinanze di Spoleto .., Turin, G. Marietti, 1862, p. 55-57 ; cité par P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, II, p. 166.

63. G. Bosco au Vicaire général, novembre (sic) 1863 ; Documenti IX, 7-8 ; MB VII, 563-564. Le compilateur des MB a opté pour la date de "septembre 1863", probablement à cause de la phrase de la lettre : "... una casa novella che ... si aprirà nel prossimo mese di ottobre in Mirabello ..."

64. Recommandation de Mgr Clemente Manzini, Cuneo, 27 novembre 1863 ; éd. Documenti X, 10 ; MB VII, 565.

65. G. Bosco à Al. Vogliotti, Turin, 6 décembre 1863 ; Epistolario I, p. 291.

66. Ce mémoire, daté du 9 décembre 1863 (éd. Epistolario I, p. 292-294), dénonçait la propagande protestante, identifiait ses agents et leurs méthodes et suggérait des moyens de la combattre.

67. Recommandation de Mgr Modesto Contratto, Acqui, 18 décembre 1863 ; éd. MB VII, 887.

68. G. Bosco à Al. Vogliotti, Turin, 6 janvier 1864 ; Epistolario I, p. 301.

69. Recommandation de Mgr G. Antonio Odone, Susa, 18 janvier 1864, ; éd. MB VII, 887-888.

70. G. Bosco à L. di Calabiana, Turin, 23 janvier 1864 ; éd. L. DEAMBROGIO, Le passeggiate autunnali .., p. 492.

71. Recommandation de Mgr Luigi di Calabiana, Casale, 11 février 1864 ; recommandation de Mgr Tommaso Ghilardi, Mondovì, 10 février 1864 ; éd. MB VII, 889-890.

72. G. Bosco à Al. Vogliotti, Turin, 10 février 1864 ; Epistolario I, p. 304.

73. Recommandation de G. Zappata, Turin, 11 février 1864 ; éd. MB VII, 619-620.

74. G. Bosco à Pie IX, Turin, 12 février 1864 ; éd. F. MOTTO, Costituzioni, p. 228, document 2.

75. Il s'agit de la version des constitutions déposée aux archives de la S. Congrégation des Evêques et Réguliers (T. 9, 1), telle que F. MOTTO, Costituzioni, p. 40, l'a décrite, et qui a été très imparfaitement éditée en MB VII, 871-886, appendice 7.

76. Cose da notarsi intorno alle costituzioni della Società di S. Francesco di Sales, éd. F. MOTTO, Costituzioni, p. 229, document 3.

77. Le décret Pauperum adolescentulorum a été daté du 23 juillet 1864 (éd. F. MOTTO, Costituzioni, p. 231, document 5). Mais la date (25 août 1864) de la lettre de remer-

ciements de don Bosco laisse entendre que le document lui parvint à la mi-août.

78. Francesco Motto a opportunément reproduit dans son ouvrage sur les constitutions (p. 228) le règlement alors adopté en la matière par la congrégation des Evêques et Réguliers. Au cours de la première étape, "après lecture attentive des lettres de recommandation", "le but (ou la finalité) de l'institut est loué et recommandé".

79. Relazione d'Angelo Savini, éd. F. MOTTO, Costituzioni, p. 230, document 4 ; Animadversiones Svegliati, ibid., p. 231, document 6.

80. Angelo Savini, né en 1816, devenu carme, fut élu provincial de son ordre pour les Romagnes et les Marches. Il était aussi professeur de théologie morale et pénitencier de la basilique du Vatican. Il eut ensuite la charge de vicaire général (entendre : supérieur général) de son ordre, qu'il porta pendant vingt-six ans (1863-1890). Il était simultanément consultant de la congrégation des Evêques et Réguliers et de la congrégation des Indulgences. (D'après F. MOTTO, Costituzioni, p. 18, n. 19.)

81. Relazione Savini, I.

82. Supra animadversiones in constitutiones sociorum sub titulo S. Francisci Salesii in dioecesi Taurinensi, éd. F. MOTTO, Costituzioni, p. 232, document 7 ; voir aussi MB VII, 710-715.

83. Supra animadversiones, ad 1am.

84. Il avait écrit : "Ma è principio adottato e che sarà inalterabilmente praticato, che tutti i membri di questa Società si terrano rigorosamente estranei ad ogni cosa che riguardi la politica. Onde nè colla voce, nè cogli scritti, o con libri, o colla stampa non prenderanno mai parte a questioni che anche solo indirettamente possono comprometterli in fatto di politica."

85. Supra animadversiones, ad 2am.

86. Supra animadversiones, ad 3am.

87. "Regiminis et administrationis unitas conservari difficillime posset, cum Episcopus jus habeat socios a societate et ab officiis revocandi et ad alia ecclesiastica munera obeunda constituendi ..." (Supra animadversiones, ad 4am).

88. "Die 20 Martii 1865. Non expedire, et sciat Orator Institutum subjici jurisdictioni Ordinariorum ad formam SS.rum Canonum et Apostolicarum Constitutionum juxta

Decretum 23 Julii 1864." Textes édités en MB VIII, 51.

89. "Reservandum erit Beneplacitum Apostolicum pro alienationibus, ac debitis contrahendis ad praescriptum sacrorum Canonum."

90. Supra animadversiones, ad 5am.

91. Supra animadversiones, ad 6am.

92. Supra animadversiones, ad 7am.

93. Supra animadversiones, ad 8am.

94. Relazione, XI.

95. Supra animadversiones, ad 9am.

96. G. Bosco au card. A. Quaglia, Turin, 25 août 1864 ; Epistolario I, p. 315.

97. Voir les Osservazioni del sac. Marco Antonio Durando, visitatore della Missione. Regole o Costituzioni proposte ad osservarsi dalla Congregazione di S. Francesco di Sales, éd. F. MOTTO, Costituzioni, p. 235, document 9. Marco Antonio Durando, consulté dès l'origine par la curie de Turin, n'envoya ce document à Rome qu'au temps de Mgr Riccardi di Netro, c'est-à-dire dans les années 1867-1870.

98. Sur le vicaire forain et curé de Lanzo, le théologien Federico Albert (1820-1876), dans la vie de don Bosco, une longue note de G. BARBERIS, Cronichetta varie mani, fol. XI, p. 10 et sv., reportée en Documenti XVII, 510-511 et, partiellement, en MB XII, 472-474. Pour le début de l'Oratoire, informations reportées en MB III, 221-222.

99. Sur le passé et l'acceptation du collège municipal de Lanzo, voir le paragraphe "Il collegio di Lanzo Torinese (1864)", dans P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 133-139.

100. "... animato di filantropici sentimenti a vantaggio della gioventù studiosa di Lanzo e paesi circonvicini", dira le procès verbal.

101. Une copie authentique, conservée à l'économet général des salésiens, a été transcrite intégralement par P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 428-430. Présentation partielle du document en MB VII, 692-693.

102. D'après une énumération de don Lemoyne en MB VII, 806/1-8.

103. Les propos de don Sala au Valdocco dans la soirée du 18 mars 1876 furent recueillis par G. BARBERIS, Cronichetta

autografa, 18 mars 1876, cahier 5, p. 44-46. Après avoir été un peu adoucis et parfois glosés, ils ont été repris en Documenti XVI, 180-181 ; et, de là, attribués purement et simplement à don Sala en MB VII, 807/1 à 808/2.

104. Comparer : "Altra cosa memorabilissima in quei principii si è che la pessima popolazione del paese ci contrariava e pigliava a sassi" (Barberis) et : "Si aggiunga che la gioventù del paese, incitata forse da qualcuno, ci era contraria ; ci prendeva a sassate e disturbava alla domenica le nostre funzioni religiose, con urla e percuotendo la porta esterna della Chiesa" (MB VII, 807/32 à 808/1).

105. Au début de novembre 1864, d'après une phrase de la lettre de Domenico Ruffino à Vincenzo Pol, Lanzo, 16 novembre 1864 (éd. MB VII, 809, note) ; le 17 janvier 1865, d'après E. Ceria, in Epistolario I, p. 336 ; et vers le 22 mars 1865, d'après une information de G. Bosco à D. Ruffino, 22 mars 1865 (Epistolario I, p. 339), où il disait devoir remettre son voyage par suite du mauvais temps.

106. D'après une lettre de D. Ruffino à G. Bosco, s.l., s.d. (novembre 1864), en MB VII, 808.

107. Eléments statistiques sur les élèves de Lanzo dans P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 139 et 518.

108. Voir plus haut, p. 207-208.

109. "Lettere particolari scritte ad oggetto di ottenere mezzi di cominciare la Chiesa Maria Auxilium Christianorum", ms autographe de don Bosco, ACS 132, Maria Ausiliatrice. Santuario ; éd. P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 425.

110. D'après le document "Oblatori per la nuova Chiesa in onore di Maria SS. sotto il titolo di Auxilium Christianorum", ms autographe de don Bosco, ACS 132, Maria Ausiliatrice. Santuario ; éd. P. STELLA, ibid., p. 424-425.

111. D'après le document cité "Oblatori ...".

112. G. Bosco à B. Bona, Turin, s.d. (janv.-fév. 1864) ; Epistolario I, p. 302-303.

113. Portrait d'Antonio Spezia (+ 1892) dans F. GIRAUDI, L'Oratorio di Don Bosco, p. 171.

114. "Pianta di una Chiesa dedicata a Maria Auxilium Christianorum da erigersi in Valdocco di Torino con oblazioni di divoti, 14 maggio 1864". Archives de la Ville de Turin, Progetti edilizi, année 1865, n. 110/1-5. Fac-similés dans Torino e Don Bosco, dir. G. Bracco, fasc. III, pièces VII-XI. Y joindre les dessins conservés, reproduits

dans le même ouvrage, fasc. II, p. 38-39.

115. Voir les observations de F. GIRAUDI, L'Oratorio di Don Bosco, p. 173-177.

116. L. Gastaldi à G. Bosco, Turin, 5 mai 1864 ; MB VII, 653-654.

117. G. Bosco, circulaire "Mentre la città di Torino ..", s.l., s.d. ; Epistolario I, p. 306-308.

118. Unità cattolica, 13 avril 1864. - Le texte intitulé Costruzione di novella Chiesa in Valdocco, édité en MB VII, 651-652 comme étant l'article de l'Unità du 13 avril 1864, était, au mieux, un projet destiné à être contracté par le journal.

119. "Beneficenza di Pio IX per la costruzione della chiesa di Valdocco", Unità cattolica, 1er mai 1864.

120. Voir la lettre de G. Bosco au maire de Turin, Turin, septembre 1864 ; Epistolario I, p. 318.

121. G. Bosco, circulaire Reca certamente .., s.d. (sept. 1864) ; Epistolario I, p. 319-320.

122. Pour ne citer que celles qui ont été conservées et éditées : G. Bosco à la comtesse Crotti di Costigliole, Turin, 8 septembre 1864 ; Epistolario I, p. 316. G. Bosco à la marquise Maria Fassati, Turin, 13 septembre 1864 ; Epistolario I, p. 316-317. G. Bosco au prince Tommaso di Genova, Turin, sept. 1864 ; Epistolario I, p. 321.

123. Sur la manifestation du 21 septembre, voir la Civiltà cattolica, série V, vol. XII, 1864, p. 238-249.

124. Il déplorait au début de 1865 : "Sebbene dopo il trasporto della capitale sia alquanto diminuito il numero dei benefattori ..." (G. Bosco à L. Cibrario, s.l., s.d. ; Epistolario I, p. 333.)

125. Voir cette réflexion contemporaine de don Bosco à propos d'un don de cinq mille francs de l'avocat Giuseppe Marinetti pour le collège de Lanzo : "Tal somma deve considerarsi certamente vistosa e pel caso cui si è provveduto, e per la scarsezza di denaro che ne' nostri paesi si fa oggidi' fra noi sentito" (G. Bosco à L. Cibrario, s.l., s.d. ; Epistolario I, p. 334-335).

126. G. Bosco au ministre de la Guerre, Turin, 20 octobre 1864 ; Epistolario I, p. 324.

127. Voir les lettres très explicites de don Bosco à Luigi Cibrario en faveur de l'avocat Giuseppe Marinetti domicilié à Turin et du pharmacien Giuseppe Ghiotti domicilié à Ivrea, s.l., s.d. ; Epistolario I, p. 333-334 ; du même au même, en faveur de Claudio Gambone,

Turin, 29 mai 1866 ; Epistolario I, p. 394-395.

128. "... caro don Pestarino, mandait-il à un prêtre de Ligurie, se mai potesse trovarmi anche a solo imprestito la somma di cinque mila franchi pel principio di marzo. Così io potrei ripigliare i lavori per tempo. Ci pensi, preghi ... Fare un mutuo qui a Torino non conviene per gli interessi esorbitanti che si pretendono ..." (G. Bosco à D. Pestarino, s.l., s.d. (début de 1865) ; Epistolario I, p. 336).

129. G. Bosco à D. Fassati, Turin, 18 avril 1865 ; Epistolario I, p. 341.

130. G. Bosco à M. Rua, Turin, 11 mai 1865 ; Epistolario I, p. 347-348.

131. G. Bosco, circulaire Con grande piacere .., Turin, 24 avril 1865 ; Epistolario I, p. 341-342.

132. Voir les avis successifs de l'Unità cattolica, 27 et 29 avril 1865.

133. Lettre inédite de G. Bosco à Pie IX - datée par erreur du 10 avril 1865 - dans F. MOTTO, L'azione mediatrice di don Bosco nella questione delle sedi vescovili vacanti in Italia, Rome, IAS, 1988, p. 28.

134. D'après le fascicule au titre interminable : Lotteria d'oggetti posta sotto la speciale protezione delle loro altezze reali il principe Amedeo di Savoia duca d'Aosta colonello del 63. reggimento fanteria, il principe Eugenio di Carignano, la principessa Maria Elisabetta duchessa di Genova, il principe Tommaso di Savoia duca di Genova, la principessa Margherita Maria Teresa, a favore degli Oratori maschili di Valdocco, di Porta Nuova e di Vanchiglia in Torino e per l'ultimazione di una chiesa in Valdocco, Turin, tip. dell'Oratorio di s. Francesco di Sales, 1865, 8 p.

135. Voir G. Bosco à Secondo Casassa - neveu de Mgr Ricciardi -, Turin, 11 juillet 1865 ; Epistolario I, p. 353.

136. G. Bosco au préfet de Turin, 13 mai 1865 ; Epistolario I, p. 348-349.

137. G. Bosco à D. Fassati, Turin, 4 juin 1865 ; Epistolario I, p. 350-351.

138. G. Bosco à don Brossa, Turin, 17 juillet 1865 ; Epistolario I, p. 354.

139. G. Bosco à Zaverio Provana di Collegno, Turin, 5 juillet 1865 ; Epistolario I, p. 352-353.

140. G. Bosco à M. Rua, Turin, 17 juillet 1865 ; Epistolario I, p. 354.

141. G. Bosco à Carlotta Callori, Turin, 24 juillet 1865 ; Epistolario I, p. 355-356.

142. G. Bosco à D. Fassati, Novara, 29 août 1865 ; Epistolario I, p. 360.

143. G. Bosco à C. Cays, Turin, 11 septembre 1865 ; Epistolario I, p. 362.

144. Voir la lettre de G. Bosco à M. Rua, Lonigo, 14 octobre 1865 ; Epistolario I, 364.

145. G. Bosco à Maria Fassati, Turin, 1er novembre 1865 ; Epistolario I, p. 368.

146. Voir G. Bosco à F. Oreglia, Turin, 10 novembre 1865 ; Epistolario I, p. 370-371.

147. Son extraction (tirage), imposée par la préfecture de Turin, eut lieu le 1er avril 1867.

148. Le 13 décembre 1865, de Pise où il faisait étape, il écrivait à don Rua, son préfet à la suite de la mort de don Alasonatti : "... Ho già raccolto qualche danaro, ma non la somma che vuoi tu ..." (Epistolario I, p. 373).

149. G. Bosco à Girolama Uguccione, Turin, 22 janvier 1866 ; Epistolario I, 375-376.

150. Sur l'affaire du miraculé Giuseppe Morelli, ancien maire de Caselle, voir une lettre pittoresque de G. Bosco au chevalier Oreglia, Turin, 22 mai 1866 ; Epistolario I, p. 391. - Le rectificatif de l'Unità cattolica, qui n'était qu'une protestation contre la publicité donnée à l'événement, a été reproduit en MB VIII, 372/3-12.

151. G. Bosco à F. Oreglia, Turin, 21 mai 1866 ; Epistolario I, p. 390.

152. G. Bosco à Girolama Uguccione, Turin, 20 juillet 1866 ; Epistolario I, p. 415.

153. "Chiesa di Valdocco in Torino", Unità cattolica, 29 septembre 1866.

154. Voir G. BOSCO, Maraviglie della madre di Dio invocata sotto il titolo di Maria Ausiliatrice, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1868.

155. Buonanotte du 21 mars 1865, d'après Documenti IX, 173 ; version passée en MB VIII, 77/17-30. Ce discours donné pour le 21 mars en Documenti est daté du 20 mars en MB VIII, 77/11. Les notes sur les allocutions vespérales de cette période ont été vraisemblablement enregistrées par don Lemoine, présent au Valdocco entre le 18 octobre 1864 et le 12 novembre 1865.

156. Cette anecdote, que nous lisons en Documenti IX, 209-210 - et, de là, en MB VIII, 81-84, où, toutefois, les noms propres ont été gommés - semble avoir été, comme les allocutions, enregistrée par don Lemoyne, témoin direct. On se gardera pourtant de prendre à la lettre ses éléments de dialogue, qui paraissent avoir eu don Francesia pour origine.

157. Documenti IX, 178 ; MB VIII, 85/13-29.

158. Le rapport, signé P. Pateri, assessore (adjoint), Turin, 20 août 1865, a été édité en Documenti XLI, 291-292. Son résumé, plus ou moins édulcoré, en MB VIII, 186/29 à 187/9.

159. "Nessuno ci credette, nota don Bosco sur la lettre du maire à ce sujet dont nous allons faire état. Molti esclamarono : questo è troppo, credendo che il giornalista facesse un'allusione. Bottero era irritato perchè le bestie nere lo circondarono".

160. Cité en MB VIII, 187/32 à 188/2.

161. "Don Bosco e l'Oratorio di S. Francesco di Sales", Unità cattolica, 30 août 1865 ; texte reproduit en MB VIII, 188/10 à 189/13. Bien que l'article soit attribué à la rédaction du journal (voir : "Noi siamo stati più volte a visitare questo stabilimento ..."), le système de défense, les faits rapportés, tels que la confiance de l'administration civile plaçant des enfants dans la maison, le chiffre des jeunes présents, l'insistance sur la visite des locaux par le prince Amedeo, le maire et le préfet de Turin, enfin le ton, à la fois amusé et résolu, avec l'allusion fréquente chez don Bosco au "mal de l'appétit" de ses garçons, tout invite à reconnaître en lui le véritable auteur de l'article de l'Unità. Le théologien Margotti, à qui les MB VIII, 188/7-9 l'attribuent, ne se serait pas exprimé de la sorte.

162. "Polverio, naturale sul pavimento perchè erano dormitorii vacanti."

163. "Non si visitarono."

164. "Non è vero."

165. "Nessuna legge proibisce."

166. "Non è vero."

167. "Non è de' loro affari."

168. "Cosa veramente ridicola il misurare la cubatura dell'aria e non lo spazio di estensione."

169. "Come sopra sbagliato."

170. D'après les notes marginales à la lettre du maire Rorà à G. Bosco, Turin, 1er septembre 1865 ; lettre éditée avec ses annotations en Documenti XLI, 292-293. Allusion à cette lettre en MB VIII, 187/12-15.

171. G. Bosco à Pie IX, 25 août 1864 ; extrait cité dans F. MOTTO, L'azione mediatrice .., p. 20, n. 23.

172. Traduction du Recueil des allocutions consistoriales, encycliques et autres lettres apostoliques (...) citées dans l'encyclique et le Syllabus du 8 décembre 1864 .., Paris, Adrien Le Clère et Cie, 1865, p. III.

173. R. AUBERT, Le pontificat de Pie IX, Paris, Bloud et Gay, 1952, p. 255.

174. R. AUBERT, op. cit., p. 258-259.

175. Dialogi intorno all'istituzione di giubileo colle pratiche devote per la visita delle chiese, coll. Letture cattoliche, ann. XIII, fasc. II, février, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Franc. di Sales, 1865. C'était une reprise avec additions du livret de 1854 : Il giubileo e pratiche devote per la visita delle chiese, publié lui aussi dans les Letture cattoliche.

176. Dialogi .., p. 5. Extraits de l'encyclique, p. 6-15.

177. Dialogi .., p. 45.

178. D'après une version de la buonanotte du 17 février 1865 en Documenti IX, 160-161 ; voir MB VIII, 45/1-5. Le messenger semble avoir été Emiliano Manacorda.

179. La brochure, annoncée le 23 janvier, fut mise en vente le 26. Sa première édition fut enlevée en deux heures. Trois semaines plus tard, cent mille exemplaires étaient en circulation, nous apprend R. Aubert (Le pontificat de Pie IX, p. 257). Sur l'impression causée par la brochure au Vatican, voir la Civiltà cattolica, série VI, vol. I, 11 février 1865, p. 312.

180. Pie IX au roi de Sardaigne, 10 mars 1865 ; éd. P. PIRRI, Pio IX e Vittorio Emanuele II dal loro carteggio privato, III, deuxième partie, p. 51-52. Sur la mission Vegezzi, voir ce tome III, intitulé La Questione romana, Rome, 1961, première partie, p. 77-98, avec les documents correspondants de la deuxième partie. Sur la Question romaine : R. MORI, La Questione romana, 1861-1865, Florence, Le Monnier, 1963, p. 343-454. Sur don Bosco au temps de la mission Vegezzi, F. MOTTO, L'azione mediatrice .., p. 16-30.

181. Victor-Emmanuele II à Pie IX, Turin, 4 avril 1865 ; éd. P. PIRRI, op. cit., deuxième partie, p. 52-53.

182. Original ACS 126.2 Veglio ; FdB 1587 B3. L'en-tête trompeuse : "Ministero dell'Interno", qui, on le voit, ne figurait pas sur la pièce originale, a commencé de lui être ajoutée pour la copie des Documenti IX, 170, qui fut répétée en MB VIII, 66/16-25. Francesco Motto a suivi dans L'azione mediatrice .., p. 24. Il s'est aussi trompé quand il a qualifié ce billet de "télégramme".

183. Giovanni Lanza fut ministre de l'Intérieur dans le cabinet La Marmora, 28 septembre 1864 au 31 décembre 1865.

184. Cette possibilité est depuis longtemps transformée en certitude. Les historiens salésiens ont aussi assorti l'entrevue hypothétique d'une anecdote plaisante sur don Bosco et les trains à vapeur (pouf ! pouf ! pouf !), qui, elle, doit être imputée à don Francesia (voir MB VIII, 67/6-27).

185. E. Manacorda à G. Bosco, Rome, 19 mars 1865 ; ACS 126 Manacorda ; FdB 1543 B7.

186. Lettre déjà signalée de G. Bosco à Pie IX, citée par F. MOTTO, L'azione mediatrice .., p. 28. Il la date, certainement par erreur, du 10 avril 1865, alors qu'elle décrit la bénédiction de la pierre angulaire de l'église Marie auxiliaire, qui eut lieu le 27 avril. Il faut probablement lire : 30 avril.

187. G. Bosco à D. Fassati, Turin, 4 juin 1865 ; Epistolario I, p. 350.

188. Voir la Relazione del Card. Antonelli sulle conversazioni avute col Vegezzi fino al 9 giugno, autrement dit le rapport du secrétaire d'Etat à Pie IX sur la mission Vegezzi, édité dans P. PIRRI, Pio IX e Vittorio Emmanuele II .., III, deuxième partie, p. 59-66.

189. G. Bosco à T. Uguccioni, Turin, 28 septembre 1866 ; Epistolario I, p. 429.

190. Références dans F. MOTTO, L'azione mediatrice .., p. 25, n. 33.

191. G. Bosco aux élèves du collège de Lanzo, Turin, 25 juin 1866 ; Epistolario I, p. 405.

192. G. BOSCO, Cenno biografico sul giovanetto Magone Michele, allievo dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1861.

193. G. BOSCO, Il pastorello dell'Alpi, ovvero vita del giovane Besucco Francesco d'Argentera, Turin, tip. dell'O-

ratorio di S. Francesco di Sales, 1864.

194. La casa della fortuna. Rappresentazione drammatica, pel Sacerdote Bosco Giovanni ..., Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1865.

195. Valentino o la vocazione impedita. Episodio contemporaneo, esposto dal Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, tip. dell'Oratorio di s. Francesco di Sales, 1866, 64 p.

196. "Una guida fatale", titre du chapitre VII.

197. Valentino ..., p. 37.

198. La brochure a été étudiée de ce point de vue par Mathew PULINGATHIL, S. Giovanni Bosco. Valentino o la vocazione impedita, introduction et texte critique, Rome, LAS, 112 p.

199. Valentino ..., p. 8-10.

200. Valentino ..., p. 17.

201. Valentino ..., p. 19.

202. Valentino ..., p. 21-22.

I n d e x

- Abaque, martyr, 147, 181.
 Acqui, Italie, 214, 215, 216.
 ACS. Voir : Archives centrales salésiennes.
Acta Apostolicae Sedis, périodique, 12, 120.
 Aétius, général, 35.
 Afrique, 88.
 Alasonatti, Vittorio, 24, 72, 73, 74, 95, 110, 163, 164, 171, 187, 207, 231, 234, 263.
 Alba, Italie, 242.
 Albera, Paolo, 4, 6, 9, 85, 163, 187, 200, 206, 207, 254.
 Albert, Federico, 222, 259.
 Alessandria, Italie, 74, 75, 110, 111, 198, 203, 205, 242, 252.
 Alessio, Felice, 200.
 Alimonda, Gaetano, 179.
 Allora, Alessandro, 17.
 Alma, fleuve de Crimée, 48.
 Alpes, montagnes, 30, 128, 227.
 Alphonse de Liguori, saint, 113, 185.
 Amadei, Angelo, 12, 110, 253.
 Amari, Michele, 170, 172, 189, 190.
 Amedeo, prince. Voir : Savoie.
 Amelia, Italie, 259.
 Amiens, France, 88.
 Ancône, Italie, 15, 105, 237.
 Anfossi, Giovanni Battista, 72, 110, 163, 171, 187.
 Angelo Custode, oratoire de Turin, 87, 116, 177, 216.
 Angleterre, 29, 102, 176.
 Antonelli, Giacomo, 65, 68, 69, 89, 105, 117, 121, 239, 266.
 Aoste, Italie, 242, 262.
Apocalypse, livre de la Bible, 156, 205.
 Arborio Mella, Laura, née Avogadro di Quinto, 226.
 Archivio Centrale Salesiano (ACS), 12, 110, 119, 171, 187, 190, 191, 252, 253, 260, 266.
 Archivio Segreto Vaticano (ASV), 12, 61.
Armonia (L'), périodique, 12, 49, 60, 68, 87, 89, 94, 116, 118, 210, 256.
 Arnaldi, Giovanni Battista, 209, 211, 256.
 Ars, France, 160, 162, 186.
 Artico, Filippo, 61.
 ASV. Voir : Archivio Segreto Vaticano.
 Asdente, Rosa Colomba, 56.
 Aspromonte, Italie, 143, 179.
 Asti, Italie, 15, 61, 101, 102, 120, 242.
 Attila, 35.
 Aubert, Roger, 265.
 Aubry, Joseph, 110.
 Audifax, martyr, 147, 181.
 Augustin d'Hippone, saint, 20, 158.
 Austerlitz, bataille, 32.
 Autriche, 13-15, 26-28, 30, 32, 33, 45, 47-50, 65, 105, 107.
 Avignon, France, 142.

- Balboni, Dante, 117.
 Ballerini, Paolo, 245.
 Ballesio, Giacinto, 73, 151, 183.
 Baracco, Giovanni, 4, 9.
 Baravalle, Giovanni, 128, 151.
 Barberis, Giulio, 164, 187, 259.
 Baricco, Pietro, 178.
 Barolo, famille, 43.
 Barolo, Giulietta, 156, 206, 254.
 Bassville, Nicolas Jean Hugou de, 42.
Bassvilliana, poème de V. Monti, 42.
 Battu, pensionnaire de l'O-ratoire, 151, 183.
 Beggiao, Diego, 111.
 Belgique, 55.
 Bellisio, Bartolomeo, 4, 5, 7, 2, 10.
 Belmonte, Domenico, 200.
 Bénévent, Italie, 104.
 Bergamo, Italie, 9, 96.
 Beria Conturbia, comtesse, 227.
 Berlaita, Giacomo, 131.
 Berto, Gioachino, 186.
 Besucco, Francesco, 155, 184, 247, 266.
 Bettazzi, Luigi, 182.
 Beylard, Hughes, 67.
 Bianco di Barbania, Carlo Giacinto, 164, 227.
 Biandrate di San Giorgio, Guido, 178.
 Bicocca (La), bataille, 48.
 Bizzarri, Giuseppe Andrea, 218.
 Bliard, P., 67.
 Bocca, pensionnaire de l'O-ratoire, 151, 183.
 Bodrato, Francesco, 224.
 Boggero, Giovanni, 128, 131, 169, 187.
 Bolei, pensionnaire de l'O-ratoire, 151, 183.
Bollettino salesiano, 118, 119, 191.
 Bolangaro, Donna, 52.
 Bologne, Italie, 32, 34, 38, 55, 64, 87, 232, 242.
 Bona, Bartolomeo, 227, 260.
 Bonald, Louis-Jacques-Maurice de, 89.
 Bonetti, Giovanni, 4, 9, 10, 12, 18, 62, 72, 74, 110, 142, 143, 151, 161, 162, 163, 166, 179, 181, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 200, 254, 256.
 Bongiovanni, Giuseppe, 18, 110, 131, 163, 187.
 Bonzanino, Carlo Giuseppe, 22.
 Borgo Dora, quartier de Turin, 93.
 Borgone di Susa, Italie, 227.
 Bosco, Margherita, née Zucca, 161.
 Bosco, Teresio, 10.
 Bosco di Ruffino, Aleramo, 227.
 Bottero, inspecteur, 238.
 Bourbons, dynastie, 54, 92, 105.
 Bra, Italie, 116.
 Bracco, Giuseppe, 175, 254, 260.
 Braggione, Carlo, 111.
 Braido, Pietro, 69, 117, 118, 119, 120, 186, 189, 191, 251, 253.
 Brescia, Italie, 112.
 Brocardo, Pietro, 255, 256.
 Brossa, don, 231, 262.
Buona (La) settimana, périodique, 256.
 Buzzetti, Carlo, 199, 227, 231.
 Buzzetti, Giosué, 199.
 Cabanis, Georges, 63.
 Cafarro Rore, 61.
 Cafasso, Giuseppe, saint, 98-101, 120, 154. - Biographie par don Bosco, 101, 120.

- Cagli et Pergola, diocèse italien, 242.
 Cagliari, Sardaigne, 242.
 Cagliero, Giovanni, 9, 72, 74, 110, 163, 164, 186, 187, 191, 207, 254.
 Calabiana, Luigi Nazari di, 197, 199, 245, 246, 251, 254, 257.
 Calabre, Italie, 104.
 Calasantz. Voir : Joseph Calasantz.
 Callori di Vignale, Carlotta, 199, 231, 252, 263.
 Callori di Vignale, Federico, 199.
 Camburzano, Alessandra, née Crotti di Costigliole, 179.
Campanile, Il, périodique, 98.
 Campora, Carlo, 178.
 Camus, Jean-Pierre, 186.
 Canova, Antonio, 39, 40.
 Canrobert, Certain, 31.
 Capoue, Italie, 105.
 Capra, Pietro, 85.
 Capucins, religieux, 222, 224.
 Carignano, Eugenio di, 230, 262.
 Carmes, religieux, 258.
Casa (La) della fortuna, publication de G. Bosco, 247, 267.
 Casale Monferrato, Italie, 197, 198, 199, 203, 205, 215, 216, 230, 244, 246, 251, 252, 253, 254, 257.
 Casassa, Secondo, 262.
 Casati, loi, 128, 168-169, 189, 199.
 Caselette, Piémont, Italie, 147, 181.
 Caselle, Italie, 263.
 Cassinis, Giovanni Battista, 93, 118.
 Castelfidardo, Italie, 107.
 Castel Goffredo, Italie, 31.
 Castellano, Luigi, 152.
 Castellaro, diocèse de Vintimille, Italie, 256.
 Castelnovo d'Asti, Italie, 16, 17, 24.
Cattolico istruito (Il), oeuvre de don Bosco, 87, 116.
 Cavalca, Domenico, 41.
 Cavanis, Anton Angelo, 76, 78, 80, 81, 82, 111, 113, 114.
 Cavanis, Marcantonio, 76, 78, 80, 81, 82, 111, 113, 114.
 Caviglia, Alberto, 67, 181.
 Cavour, Camillo Benso, comte de, 13, 14, 15, 26, 27, 28, 29, 30, 32, 33, 45, 52, 56, 57, 61, 64, 65, 66, 68, 87, 104, 105, 116, 121, 137, 139, 140, 178.
 Cays, Carlo, 149, 178, 227, 232, 263.
 Ceria, Eugenio, 12, 260.
 Cernaia, La, bataille, 48.
 Cerruti, Francesco, 72, 110, 163, 171, 174, 187, 200.
 Cesari, Antonio, 41-42.
 Châlons-sur-Marne, France, 35.
 Champs catalauniques, bataille, 35.
 Chiala, Cesare, 178, 184, 185, 255.
 Chiapale (ou Chiappale), Luigi, 110, 163, 187.
 Chiariglione, élève de Lanzo, 247.
 Chieri, Italie, 87, 116.
 Cibrario, Luigi, 229, 255, 261.
 Cibrario, Nicolao, 224.
 Cicéron, 201.
 Cionchi, Righetto, 210.
 Cipriani, Leonetto, 55.
 Città di Castello, Italie, 242.
Cittadino, Il, périodique, 102, 120.
 Civita Castellana, Italie, 256.
 Civitavecchia, Italie, 15.
Civiltà cattolica, périodique, 68, 86, 92, 116, 117, 187, 238, 261, 265.

- Collegno. Voir : Provana di Collegno.
Commission des sources, 117, 150, 182.
 Compagnie de Jésus. Voir : Jésuites.
 Constantin, empereur, 138.
 Constitutions. Voir : François de Sales, Société de S.
 Contratto, Modesto, 214, 215.
Convention de septembre, 226, 229, 246.
Convitto ecclesiastico, Turin, 100, 222.
 Coppo, Felipe, 198.
 Coro, élève de l'Oratoire, 10.
 Corsi, Cosimo, 92, 95, 106.
 Costa della Torre, Francesco, 178.
 Costamagna, Giacomo, 224.
 Cotta, Giuseppe Antonio, 131, 134, 230.
 Cottolengo, hôpital de Turin, 151, 183.
 Cottolengo, rue de Turin, 95, 228.
 Cravosio, comtesse, 34.
 Cravosio, Filomena, 34, 65.
 Crea, sanctuaire près d'Alessandria, Italie, 198.
 Crimée, 28, 38, 48.
 Crotti Imperiale di Costigliole, comte, 56, 68.
 Crotti Imperiale di Costigliole, comtesse, 261.
 Cugliero, Giuseppe, 17.
 Cuneo, Italie, 29, 212, 215, 216, 242, 257.
 Cyprien de Carthage, saint, 146, 181.
 Dante Alighieri, 41.
 Danube, fleuve, 68.
 Davico, pensionnaire de l'Oratoire, 151.
 De Agostini, Paolo, 124.
 Deambrogio, Luigi, 251, 252, 254, 257.
 De Angelis, Filippo, 212.
 Delfico, Melchiorre, 21, 63.
 Della Minerva, comte, 56.
 Della Pierre. Voir : Vibert de la Pierre.
 Delumeau, Jean, 186.
Denier de saint Pierre, oeuvre, 89.
 Denina, Carlo, 39-40, 67.
 Denis, pape, saint, 147, 181.
 Deux-Siciles, royaume, 13, 92, 107.
Dialogi intorno all'istituzione di giubileo, brochure de G. Bosco, 186, 240, 265.
Diario mariano, brochure, 208, 210, 255.
 Dieu, 7, 25, 28, 50, 91, 103, 132, 138, 154, 155, 167, 191, 195, 196, 209, 213, 245, 255.
 Bénédiction de - , 174. - de bonté, 165. Confiance en - , 60, 100, 154-155, 157, 175.
 Crainte de - , 152, 155-160, 186. Enfants de - , 139, 157.
 Gloire de - , 60, 73, 112, 113, 149, 152, 165, 166, 204, 213, 216, 253. Grâce de - , 137, 185. - de justice, 157-160. Mère de - , 209, 212.
 Ministres de - , 60. - de miséricorde, 157, 160. Parole de - , 59. Représentant de - , 90. Volonté de - , 23, 91, 100, 114, 188, 211.
Documenti, 12, 66, 110, 117, 119, 176, 185, 189, 190, 191, 251, 252, 254, 257, 259, 260, 263, 264, 265, 266.
 Dominicains, religieux, 195.
 Donati, comète, 39.
 Dora Grossa, rue de Turin, 34.

Duina, Antonio, 18, 95.
 Dupanloup, Félix, 241.
 Dupraz, Angela, 227.
 Dupré, Giuseppe, 134.
 Durando, Celestino, 96, 110, 163, 171, 174, 187.
 Durando, Marco Antonio, 221, 259.

Ecoles de charité. Voir :

Prêtres séculiers des ...
 Eglise, 92, 100, 139, 140, 142, 154, 205, 209, 210-214, 241, 245, 256. - et Etat, 239. Etats de l' - , 106, 137-139. Gens d' - , 136, 175. Gloire de l' - , 238. Marie auxiliatrice de l' - , 209. Ministres de l' - , 167. Paix de l' - , 245. Pères de l' - , 140. - et progrès, 240. Opuscule sur l' - de Mgr de Ségur, 146, 181. Triomphe de l' - 91. Victoire de l' - , 209.
 Emilie, Italie, 87, 88, 116.
 Emilien, Jérôme. Voir : Jérôme Emilien.
 Enria, Giuseppe, 85, 151, 183, 252.
Epistolario, 12, 61, 64-66, 68, 109, 116, 119-121, 176, 177, 178, 182, 183, 189, 190, 191, 252, 253, 255, 257, 259-263, 266.
 Europe, 27, 29, 38, 40, 55, 56, 105.
 Eutychien pape, saint, 149.
Evêques et Réguliers, congrégation romaine, 218, 219, 220, 221, 257, 258.
 Eylau, bataille, 32.

Fabre, Alessandro, 4, 9.
 Fagnano, Giuseppe, 224.
 Falconi, Carlo, 65, 68, 69, 121.

Farini, Luigi Carlo, 54, 97, 119, 170, 189.
 Fassati, Domenico, 178, 229, 231, 245, 262, 263, 266.
 Fassati, Maria, 191, 232, 261, 263.
 Félix, pape, saint, 149.
 Ferrante, Giovanni Battista, 175.
 Ferrare, Italie, 55.
 Ferrari di Castelnuovo Scriveria, Evasio, 178.
 Ferri, Luigi, 172, 190.
 Filippi, propriété, 124, 126, 127, 175, 230.
 Filippi, Gianna, 123.
 Fils de Marie Immaculée, religieux, 181.
Finances, ministère, 135, 189.
 Fissore, Celestino, 121, 130, 212.
 Florence (Firenze), Italie, 3, 13, 32, 50, 55, 137, 229, 232, 244, 246.
 Foligno, Italie, 256.
Fondo Don Bosco (FdB), 12, 130, 139, 183, 184, 185, 186, 187, 189, 191, 252, 266.
 Foscolo, Ugo, 43.
 France, 13, 14, 26, 28, 29, 30, 40, 46, 47, 49, 88, 89, 104, 105, 139, 181, 195, 240.
 Francesia, Giovanni Battista, 61, 72, 110, 163, 164, 171, 174, 187, 264, 266.
 François d'Assise, saint, 41.
 Eglise - , 100.
 François de Sales, saint, 81, 156, 165.
 François de Sales, Saint, Oratoire, 12, 165, 23, 61, 118, 120, 123, 147, 149, 150, 166, 168, 176, 216, 264. Education morale et religieuse, 150-160, 246-250. Eglise, 99, 127, 163, 200, 207. Extension, 123-127, 206. Imprimerie, 124-126,

- 147-149. Loteries, 131-135, 177, 230. Promenades d'automne, 198, 199. Questions disciplinaires, 71-72, 234-235. Questions sanitaires, 235-238. Questions scolaires, 167-175, 190, 191.
- François de Sales, Saint, Société, 3, 9, 12, 44, 91, 129, 163, 177, 193. Animadversiones aux constitutions, 218-221, 258, 259. Approbation romaine, 212-218, 257. Constitutions primitives, 74-85, 110-116, 127, 130, 166, 177, 188, 216, 257, 259. Création, 71-74. Decretum laudis, 216-218. Elections de 1859, 71-74. Recommandations épiscopales, 212-216, 257. Voeux, 163-167, 188.
- François-Joseph, empereur d'Autriche, 28, 30, 33, 34.
- Franconi, Luigi, 83, 87, 91, 93, 96, 115, 116, 121, 127, 128, 130, 163, 177, 212, 216.
- Frassinetti, Giuseppe, 147, 181.
- Friedel, Luigi, 146.
- Frigiolini, Virgilio, 111.
- Gaète, Italie, 105.
- Gaja, Giuseppe, 163, 164, 187.
- Galantuomo, Il, almanach, 20, 35-37, 56, 60, 63, 66, 69, 107, 121, 193, 240, 250, 251.
- Galleani d'Agliano, Lorenzo, 178.
- Gambone, Claudio, 261.
- Garde, lac de, Italie, 31.
- Garibaldi, Giuseppe, 14, 29, 30, 64, 88, 91, 92, 101, 104, 105, 107, 108, 123, 124, 179.
- Garino, Giovanni, 10, 85, 163, 187.
- Gastaldi, Lorenzo, 186, 227, 261.
- Gatti, Luigi Stefano, 95, 102, 103, 120.
- Gaudé, Francesco, 106, 121.
- Gazzetta del popolo, périodique, 45-49, 53, 67, 94, 236, 237.
- Gênes (Genova), 30, 75, 116, 126, 211, 244.
- Ghilardi, Giovanni Battista, 257.
- Ghiotti, Giuseppe, 261.
- Ghivarello, Carlo, 72, 74, 110, 163, 187.
- Giardiniera, via della, chemin de Turin, 72, 127, 206, 228.
- Giardino, Andrea, 126.
- Giarolo, Alessandria, Italie, 252.
- Giaveno, Italie, 106, 127-131, 176, 177, 193.
- Gilardi, pensionnaire à l'Oratoire, 151, 183.
- Giornale di Roma, périodique, 86.
- Giovagnoli, Agostino, 179.
- Giovane provveduto, livre de G. Bosco, 156, 159, 160.
- Giraudi, Fedele, 10, 109, 175, 176, 260, 261.
- Giriodi, Carlo, 226.
- Givone, camérier à Lanzo, 225.
- Gonella, Marco, 178.
- Grasselli, Antonio, 93.
- Grassino, Giovanni, 128, 129.
- Grasso, Savino, 93.
- Grèce, 55.
- Grégoire XVI, pape, 50, 111.
- Grégoire le Thaumaturge, saint, 147, 181.
- Guerre, ministère de la, 229.
- Guidazio, Pietro, 224, 225.
- Guillaume, Paul, 63.
- Hébreux, peuple, 138.

histoire d'Italie. Voir : Storia d'Italia.

histoire ecclésiastique. Voir : Storia ecclesiastica.

oudry, Vincent, 186.

ubner, Joseph-Alexandre, baron de, 26, 27.

uguet, Jean-Marie-Joseph, 147, 182.

ndex, congrégation romaine, 51, 141.

ndulgences, congrégation romaine, 258.

neffabilis Deus, encyclique, 238, 241.

nstruction publique, ministère, 45, 49, 95-97, 119, 135, 168, 120, 172, 189, 191, 224.

ntérieur, ministère, 95-97, 119, 135, 170, 172, 173, 189, 191, 244, 266.

stitutore, L, périodique, 52, 53, 68.

talie, 3, 13-15, 27-30, 33, 38, 39, 42, 47, 48, 50, 54, 57, 58, 65, 101, 104, 136, 137, 139, 141, 142, 167, 168, 175, 181, 209, 211, 240, 242, 245.

vrea, Italie, 145, 148, 162, 182, 261.

arach, Luigi Tommaso, 4, 9, 151, 163, 183, 187.

ean-Baptiste, saint, 222, 247.

érôme Emilien, saint, 193, 194, 197.

érôme de Stridon, saint, 50.

ésuites, religieux, 84, 93, 102, 115, 140, 165, 170, 179, 186, 187, 188.

ésus, 20, 157, 204. - crucifié, 24, 25. Doctrine de - , 90. Grâce de - , 103. - mo-

dèle, 80, 112. Pape, vicaire de - , 57, 90, 139, 211, 212. Sang de - , 165.

Job, livre de la Bible, 62.

Joseph, saint, 147, 157, 182.

Joseph Calasantz, saint, 193, 194, 197.

Justice, ministère, 118, 197.

Lacordaire, Henri, 193, 195-197, 246, 251.

La Farina, Giuseppe, 14.

La Fratta, Spolète, Italie, 210, 211.

La Gorce, Pierre de, 64, 65, 66, 68, 69.

La Guéronnière, Louis-Etienne-Arthur Dubreuil de, 58.

La Marmora, Alfonso Ferrero, 14, 242, 266.

Lamoricière, Louis Juchault de, 88, 105, 107.

Lanza, Giovanni, 244, 245, 266.

Lanzo, Italie, 116, 234, 246, 247, 259, 260, 266. Fondation de - , 222-226.

Larousse, Pierre, 46.

Lazaristes, société, 82, 92, 103, 221.

Lazzero, Giuseppe, 72, 110, 163, 187.

Legnago, Italie, 36.

Lemoyne, Giovanni Battista, 10, 12, 110, 111, 115, 117, 121, 177, 180, 181, 183, 186, 188, 189, 199, 226, 246, 247, 254, 256, 259, 263, 264.

Léonard de Port-Maurice, saint, 146, 185.

Léopold, grand-duc de Toscane, 33.

Lépante, bataille, 212.

Lessard, Gaston, 182.

Lecture cattolice, périodique, 4, 8, 16, 20, 67, 86, 101, 111, 116, 120, 124, 160,

- 173, 182, 186, 191, 208,
240, 265. Propriété des - ,
146-150.
- Ligurie, Italie, 262.
- Lombardie, 13, 26, 31, 33, 35,
37, 47, 50, 58, 123, 232.
- Lomello (ou Lumello), Maurizio,
124.
- Monigo, Italie, 263.
- Moreto et Recanati, diocèse
italien, 242.
- Moriquet, Jean-Nicolas, 45-
46, 47, 48, 49, 67, 94, 95.
- Morraine, maison de, 54.
- Louis XVI, roi de France, 42.
- Louis de Gonzague, saint,
204, 222.
- du Monferrato, Italie, 226.
- Mucques, Italie, 50.
- Nyon, France, 85, 89, 115,
121, 128, 130, 177.
- Magenta, bataille, 31.
- Magon, Michele, 25, 26, 155,
184. Biographie de - , 26,
63, 147, 181, 247, 266.
- Mairani, L., 256.
- Maistre, Joseph de, 40-41, 45.
- Maistre, Xavier de, 147, 182.
- Mamiani, Terenzio, 119.
- Manacorda, Emiliano, 244,
265, 266.
- Manoué, Italie, 36.
- Manzini, Clemente, 212, 257.
- Manzoni, Alessandro, 44.
- Maraviglie ..., brochure de
G. Bosco, 263.
- Marcellino, Luigi, 18, 110.
- Marches, province d'Italie,
104, 105, 258.
- Margotti, Giacomo, 94, 109,
264.
- Marie, sainte Vierge, 16, 154,
157, 159, 165, 175, 198, 204,
208, 209, 211, 212. - auxi-
liatrice, vocable, 208-212.
Immaculée, 165, 212. Mois de
-, 156-159, 163. Ricordi de
-, 154, 155, 184, 185.
- Marie auxiliatrice, église,
3, 207, 212. Construction et
financement, 226-234, 245,
246, 255, 260, 266. Culte de
-, 228, 232-233, 255, 256,
263.
- Marinetti, Giuseppe, 261.
- Marius, martyr, 147, 181.
- Marsala, Sicile, 101.
- Marseille, France, 30.
- Marthe, martyre, 147, 181.
- Martina, Giacomo, 68.
- Martino, pseudonyme, 102.
- Mascheroni, Lorenzo, 42.
- Mascheroniana, poème de V.
Monti, 42.
- Matarro, pensionnaire à l'O-
ratoire, 95.
- Matteucci, Carlo, 170, 190.
- Maurice et Lazare, ordre des
saints, 207, 229.
- Mazzini, Giuseppe, 58.
- Medole, Italie, 31.
- Melegnano, Italie, 31.
- Mella. Voir : Arborio Mella.
- Mellica, Giuseppe, 95.
- Memorie biografiche, 12, 52,
64, 66-69, 109-111, 115-119,
121, 175, 177-189, 191, 225,
252-255, 257, 259-261, 263,
264, 265, 266.
- Mérode, Frédéric de, 88.
- Messine, Sicile, 101.
- Mezzofanti, Giuseppe, 38, 43,
64.
- Michelet, Jules, 46.
- Midali, Mario, 110.
- Migliassi, Giuseppe, 178.
- Milan, Italie, 3, 13, 31, 55,
87, 116, 137, 211, 232, 246,
251.
- Mille, les, armée de Garibaldi,
92, 101.
- Mincio, rivière, Italie, 31, 32,
35, 36, 37.
- Minghetti, Marco, 170, 189.

- Mirabello, Alessandria, Italie, 116, 212, 217, 224, 226, 231, 247, 250, 251, 252, 253, 254, 257. Fondation de - , 197-205.
- Mirari vos, encyclique, 50.
- Modène, Italie, 13, 14, 32, 33, 50, 54, 55, 87, 108.
- Mois de mai (Mese di maggio), livret de G. Bosco, 156, 157, 184, 185.
- Moldavie, 68.
- Momo, Gabriele, 85.
- Moncenisio, quartier de Turin, 93.
- Mondonio, Piémont, Italie, 16, 17.
- Mondovi', Italie, 215, 216, 257.
- Mongini, Pietro, 179.
- Moniteur, le, périodique, 65, 66.
- Montà d'Alba, Italie, 164.
- Montebello, bataille, 30.
- Montferrat (Monferrato), Italie, 61, 109, 175, 197, 198.
- Monti, Vincenzo, 42, 43, 45.
- Montù, Giuseppe, 178.
- Monza, Lombardie, Italie, 55, 126.
- Morelli, Giuseppe, 263.
- Moreno, Luigi, 146, 148, 150, 162, 182.
- Mori, Renato, 178.
- Mornese, Ligurie, Italie, 206, 224.
- Motto, Francesco, 12, 61, 69, 110, 111, 113, 118, 119, 120, 121, 188, 189, 191, 257, 258, 259, 265, 266.
- Muratori, proviseur des études à Turin, 189.
- Murialdo (ou Morialdo), hameau de Castelnuovo d'Asti, 16.
- Muzzi, Latino, 181.
- 101, 104, 105, 121, 137, 140, 211.
- Napoléon Ier, 32, 46.
- Napoléon III, 13, 14, 27, 29, 30-34, 37, 56, 57, 65, 88, 104, 105, 229, 246.
- Napoléon, Jérôme, 14.
- Narni, Italie, 256.
- Nasi, Angelo, 200.
- Natucci, Salvatore, 62.
- Néri. Voir : Philippe Néri.
- Nice, France, 14, 179.
- Nico, Michele, 227.
- Niel, Adolphe, 31.
- Niepce, Nicéphore, 4.
- Nigra, Costantino, 121, 135, 178.
- Nocera, Italie, 242.
- Norcia, Italie, 256.
- Notre-Dame, cathédrale de Paris, 195.
- Novara, Italie, 30, 48, 179, 263.
- Oblats de la Vierge Marie, religieux, 75, 76, 82, 111.
- Occimiano, Alessandria, Italie, 205.
- Odone, Giovanni Antonio, 214, 215, 230, 257.
- Olivieri, M. D., 147.
- Ombrie, Italie, 104, 105, 209, 211.
- Opere edite (OE), oeuvres ré-imprimées de G. Bosco, 12, 66, 68, 120, 177.
- Oratoire de Philippe Néri, 194.
- Oratoire S. François de Sales. Voir : François de Sales, Oratoire.
- Oreglia, Federico, 4, 134, 163, 164, 183, 187, 188, 232, 233, 235, 263.
- Oreglia, Giuseppe, 187.
- Oreglia, Luigi, 187.
- Ortalda, Giuseppe, 94.
- Osimo et Cingoli, diocèses italiens, 242.
- Naples, 13, 39, 50, 90, 92,

- Padoue (Padova), Italie, 232.
 Palerme, Sicile, 3, 92, 179.
 Palestro, bataille, 30, 49.
 Panasia, bienheureuse, 67, 147, 181.
 Paravia, Giovanni Battista, 3, 124, 148, 149.
 Paris, 26, 28, 30, 50, 58, 64, 66, 104, 195, 251.
 Parme, Italie, 13, 14, 32, 33, 50, 54, 55, 87.
 Pasolini, Giuseppe, 125, 135.
 Passaglia, Carlo, 109, 140-142, 179, 240.
 Passavanti, Iacopo, 41.
 Pateri, P., 264.
 Paul, saint, 135.
 Pavoni, Ludovico, 112.
 Pellico, Silvio, 43-44, 67, 147, 181.
Pénitencerie, curie romaine, 105.
 Perona, pensionnaire à l'Oratoire, 151, 183.
 Pérouse (Peruggia), Italie, 34.
Perquisizioni, Le, mémoire de G. Bosco, 103, 117-119, 120, 189, 191.
 Perreyve, Henri, 251.
 Perrone, Giovanni, 140.
 Peruzzi, Ubaldino, 170, 172, 189.
 Peschiera, Italie, 36.
 Pestarino, Domenico, 262.
 Petau, Denis, 140.
 Pettiva, Secondo, 110.
 Philippe Néri, saint, 182, 193, 194, 197, 250.
 Picco, Matteo, 18, 23, 171.
 Pie IX, pape, 3, 13, 15, 33, 34, 47, 51, 56, 57, 58, 60, 61, 65, 68, 71, 86-90, 93, 96, 105, 109, 110, 116, 117, 135, 142, 143, 145, 178-181, 212, 216, 228, 230, 238, 239, 241, 245, 246, 257, 261, 265, 266.
 Pie XII, pape, 19, 100, 120.
 Piémont, 13, 14, 22, 28, 29, 30, 32, 33, 37, 50, 52, 54, 55, 57, 58, 59, 60, 65, 78, 79, 86, 87, 92, 100, 104, 116, 131, 213, 246.
 Pierre, saint, 90, 135.
 Pinoli, Angelo, 148, 182.
 Pirri, Pietro, 65, 265, 266.
 Pisanelli, Giuseppe, 197, 251.
 Pise, Italie, 92, 263.
 Plombières, France, 13, 14, 27, 28.
 Pô, rivière, Italie, 30, 31, 33.
 Poirino, Carlo Filippo da, 186.
 Pol, Vincenzo, 260.
 Porta Nuova, Turin, 133, 177, 216, 262.
 Prêtres séculiers des Ecoles de charité, religieux, 75, 76, 111, 112.
 Prielli, Giovanni, 226.
 Principautés danubiennes, 55.
 Propagation de la Foi, oeuvre, 95.
 Provana di Collegno, Alessandro, 178, 231, 232, 262.
 Provera, Francesco, 72, 110, 163, 198, 200, 224, 251.
 Provera, Vincenzo, 198, 200.
 Psyché, mythologie, 196.
 Rulingathil, Mathew, 267.
 Pygmalion, mythologie, 196.
 Quaglia, Angelo, 259.
 Quaglia, Zenone, 88.
Quanta cura, encyclique, 238-241, 265.
 Quarona, Italie, 67.
 Quarto (dei Mille), Italie, 92.
 Quentin, Henri, 62.

- Racca, Giovanni, 152.
 Rambaldi, Giuseppe, 179.
 Rattazzi, Urbano, 55, 79, 132, 135, 170, 178.
 Ravenna, Italie, 34, 55.
 Ravisso, pensionnaire à l'Oratoire, 151, 183.
 Re, Giuseppe Francesco, 146.
 Reano, Giuseppe, 4, 9, 18, 95.
 Rebuffo, élève à l'Oratoire, 96.
 Rédemptoristes, religieux, 82, 113.
Regolamento della congregazione, ms Rua des constitutions primitives, 74-78, 82-84, 110, 114, 176.
 Reviglio della Venaria, Carlo, 226.
 Rezasco, fonctionnaire au ministère de l'Instruction publique, 171.
 Ricasoli, Bettino, 54, 178.
 Ricca, Agostino, 234, 235.
 Riccardi di Netro, Alessandro, 245, 259.
 Ricci des Ferres, Feliciano, 109.
 Ricciardi, élève à l'Oratoire, 95.
Ricerche Storiche Salesiane, périodique, 12, 69, 118, 119, 120, 182, 183.
 Ricotti, Ercole, 172, 190.
 Rieti, Italie, 256.
Rimembranza storico-funebre, pour G. Cafasso, 120.
 Rimini, Italie, 242.
 Rinaudo, Costanzo, 4, 9.
 Riva di Chieri, Italie, 16, 17.
 Rocchietti, Giuseppe, 128, 131, 163, 164, 187.
 Roetto, élève à l'Oratoire, 18.
 Romagnes, Italie, 33, 55, 58, 88, 89, 90, 105, 258.
Romains, épître de saint Paul, 143.
 Rome, 3, 6, 8, 11, 12, 14, 15, 33, 42, 48, 50, 51, 55, 57, 58, 61, 74, 102, 104, 105, 106, 131, 136, 137, 139, 141, 142-145, 179, 180, 187, 194, 211, 214, 215, 216, 229, 244, 246, 251, 256, 259, 266.
 Question romaine, 136-145, 178, 265.
 Romeo, Rosalio, 61, 64, 65, 68, 116, 121, 178.
 Rorà, Emmanuele Rorengo di, 134, 230, 237, 265.
 Rosmini, Antonio, 44, 45, 52.
 Rosminiens, religieux, 82, 127.
 Rossi, Giuseppe, 85.
 Rovereto, Italie, 44.
 Rovetto, Antonio, 110.
 Rua, Michele, 18, 62, 65, 67, 72, 74, 75, 84, 110, 114, 116, 120, 121, 151, 163, 164, 165, 176, 183, 187, 199, 200, 203, 204, 229, 252, 253, 254, 262, 263. Ordination sacerdotale de - , 103-104. Ricordide don Bosco à - , jeune directeur, 200-203, 252-253.
 Ruffino, Domenico, 4, 5, 6, 9, 12, 87, 88, 91-97, 104, 106, 107, 115, 116-117, 118-121, 150, 151, 163, 175, 182, 183, 184, 185, 187, 191, 192, 205, 208, 224, 225, 226, 231, 254, 255, 260.
Sagesse, livre de la Bible, 101.
 Saint-Acheul, près d'Amiens, France, 45.
 Saint-Michel, association, 89.

- Saint-Pierre aux Liens, cimetièrre de Turin, 188.
 Sala, Antonio, 224, 259, 260.
Salesianum, périodique, 117, 253, 255.
 Salésiens, religieux. Voir : François de Sales, Société.
 Saluzzo, Italie, 29, 242.
 Sampierdarena, Gènes, Italie, 10.
 San Carlo, petit séminaire de Mirabello, 199, 203, 205, 206.
 San Dalmazzo, église de Turin, 34.
 San Domenico, rue de Turin, 146.
 San Francesco di Sales, Oratoire. Voir : François de Sales, Oratoire.
 Sanglaur, Achille de, 11.
 San Luigi, compagnie, 111.
 San Luigi, oratoire de Turin, 133, 177, 216.
 San Martino, bataille, 31-36, 49, 65.
 Sant' Ignazio sopra Lanzo, maison d'exercices spirituels, 103, 120, 152, 183, 222.
Sapienza, La, université de Rome, 140.
 Sardaigne, 35, 54, 57, 242, 251, 265.
 Sardes, Etats, 3, 13, 15, 30, 40, 56, 242.
 Savigliano, Piémont, Italie, 29, 251.
 Savini, Angelo, 217, 218, 220, 258.
 Savio, Angelo, 4, 72, 74, 75, 110, 111, 163, 164, 171, 187, 222, 234, 235.
 Savio, Domenico, 8, 61, 62, 134, 151, 155, 184. Biographie de - , 3, 11, 15-26, 61, 62, 96, 102, 120, 129, 184, 247.
 Savoie, maison de, 3, 54, 107, 136. Et voir : Victor-Emmanuel II.
 Savoie, province, 14, 22.
 Savoie, Amedeo de, 134, 135, 230, 262, 264.
 Savoie, Clotilde de, 14.
 Savoie, Marguerite de, 230, 262.
 Savoie, Maria Elisabetta de, 262.
 Savoie, Thomas de, 230, 261, 262.
 Savoie, Umberto de, 134, 135.
 Savonarole, Girolamo, 50, 51, 68.
 Saxe, Maria Elisabetta de. Voir : Savoie, Maria Elisabetta de.
 Scarampi di Pruney, Lodovico, 178, 230.
 Sciacca, Michele, 63, 68.
 Scolopes, religieux, 194.
Scuole pie, société religieuse, 86.
 Ségur, Louis-Gaston-Adrien de, 147, 181.
 Selmi, Francesco, 170, 172, 190, 191.
 Serra, Francesco (ou Luigi), 4, 9, 10.
 Servini, Aldo, 111.
 Seyssel d'Aix, Aymar, 178.
 Sforzani, Paolo, 86, 116.
 Sicile, 3, 90, 92, 101, 104.
Società Nazionale, de Gius. La Farina, 14, 15.
 Solaro della Margherita, Alberto, 178.
 Soldà, Giuseppe, 9, 10, 11.
 Solférino, bataille, 31, 33, 35, 37, 65.
 Somasques, religieux, 194.
 Sorèze, près de Toulouse, France, 195, 251.
 Sossi, Antonio Vitaliano, 61.
 Spaventa, Silvio, 170, 172, 190.
 Speirani, Giulio, 124.
 Spezia, Antonio, 227, 260.
 Spielberg, forteresse, 43.
 Spolète, Italie, 209, 210, 211, 256.
Statuto, constitution, 92.

Stella, Pietro, 63, 110, 111, 113, 114, 176, 177, 184, 185, 187, 188, 189, 190, 251, 252, 256, 259, 260.

Storia d'Italia, livre de G.

Bosco, 27, 28, 35, 37-54, 64, 66, 67, 68, 86, 94, 129, 137, 173, 178.

Storia dell'Oratorio, oeuvre de G. Bonetti, 118, 119, 191.

Storia ecclesiastica, livre de G. Bosco, 143, 240, 250.

Stresa, Italie, 52.

Stura, rivière, Italie, 222. Suisse, 56.

Susa, Italie, 30, 214, 215, 216, 230, 257.

Svegliati, Stanislao, 218, 258.

Syllabus (1864), 179, 238, 239, 240, 241, 265.

Taggia, Ligurie, Italie, 56, 60, 90.

Talamo, Giuseppe, 189.

Tara, Teresio, 179.

Terni, Italie, 256.

Tesio, Giuseppe, 188.

Tessin, rivière, 28, 30.

Tessiore, Paolo, 222.

Tomatis, Carlo, 16.

Tommaso, Nicolo', 49-54, 68.

Torchi, Giovanni Battista, 64, 65.

Torras, Alfonso, 12.

Tortona, Italie, 30.

Toscane, 13, 14, 32, 50, 54, 55, 59, 86, 87, 88, 108, 123.

Toulouse, France, 195.

Travaux publics, ministère, 135.

Trochu, Francis, 186.

Tua, Stefano, 93.

Turbigo, Italie, 30.

Turchi, Giovanni, 73.

Turin, 3, 4, 13, 14, 18, 24, 28, 29, 30, 39, 43, 49, 52, 54, 56, 64, 68, 76, 85, 87, 88-90, 92, 93, 97, 98, 100, 102, 104, 109, 115-119, 125, 127-129, 134-137, 140, 141, 152, 170, 176-179, 182, 189-191, 193, 198, 199, 204, 206, 211, 212-216, 218, 222, 225, 227-230, 237, 240, 242-244, 246, 251-255, 257, 259, 260-266.

Turletti, Filippo, 128.

Turvano, Giuseppe, 131.

Uguccione, famille de Florence, 232, 246.

Uguccione, Girolama, 233, 263.

Uguccione, Tommaso, 266.

Umberto, prince. Voir : Savoie, Umberto de.

Unità cattolica, périodique, 12, 228, 233, 237, 238, 245, 261, 262, 263, 264.

Val della Torre, Italie, 160.

Valachie, principauté danubienne, 68.

Valdocco, Turin, 4, 25, 34, 52, 71, 78, 87-89, 91, 94, 95, 98, 102, 103, 109, 123, 125, 127-130, 133, 134, 146, 149, 150, 168, 170, 171, 175, 177, 193, 194, 197, 200, 203, 205, 206, 212, 213, 222, 226, 231, 233, 247, 259, 260, 262, 263.

Valentino, o la vocazione impedita, brochure de G. Bosco, 246-249, 267.

Valinotti, Francesco, 146, 148, 182.

Vanchiglia, Turin, 87, 133, 177, 216, 262.

- Varese, Italie, 30.
 Vaschetti, Francesco, 18, 20, 62, 85, 128, 131, 177.
 Vatican, Rome, 42, 117, 240, 242, 258, 265.
 Vegezzi, Zaverio, 241, 242, 245, 265, 266.
 Veglio, fonctionnaire à Turin, 242, 243, 244, 266.
 Vénétie, 13, 26, 31, 32, 33, 35, 37, 58, 232, 246.
 Venise, Italie, 3, 30, 43, 76, 232.
 Vercelli, Italie, 30, 40, 227.
 Vérone, Italie, 33, 36.
 Veuillot, Eugène, 65.
 Veuillot, Louis, 65.
 Viale, Luigi, 4, 9.
 Viale Prela, Michele, 34, 64, 66.
 Vianney, Jean-Baptiste, saint, 160, 186.
 Vibert de la Pierre, Sophie, 227.
 Victor Emmanuel II, roi, 14, 15, 27, 33, 34, 54, 55, 65, 105, 123, 135-137, 145, 173, 179, 230, 242, 265, 266.
 Vienne, Autriche, 14, 89, 142.
 Vigna, Giuseppe Camillo, 171.
 Villa de Monpascale, Giuseppe, 178.
 Villafranca, armistice, 33, 34, 38, 66.
 Vintimille, Italie, 256.
Vite dei Papi, brochures de G. Bosco, 146, 149, 181.
 Viviani, fonctionnaire à Turin, 176.
 Vogliotti, Alessandro, 106, 121, 129, 130, 177, 214, 257.
 Wagram, bataille, 32.
 Winnykamen, Fayda, 63.
 Zappata, Giuseppe, 130, 163, 212, 213, 215, 216, 257.
 Zucca, Giovanni Battista, 16, 17, 61.
 Zurich, traité, 58.

T a b l e d e s m a t i è r e s

Introduction	3
Les années tournantes, 3. - Don Bosco photographié chez lui en 1861, 4. - Notes, 9.	
Abréviations courantes	12
Chapitre I : L'ANNEE 1859	13
L'avertissement de don Bosco à Pie IX (janvier 1859), 13. - La biographie de Dominique Savio (janvier 1859), 15. - Les diverses raisons de la biographie, 18. - Une histoire attendue, 25. - Les prodromes d'une guerre, 26. - La guerre de 1859, 29. - Solférino dans l'imaginaire de don Bosco, 35. - La nouvelle édition de la <u>Storia d'Italia</u> , 37. - L'article critique de la <u>Gazzetta del Popolo</u> , 45. - L'article de Niccolo' Tommaseo, 49. - Soutenir le pape dépossédé, 54. - Notes, 61.	
Chapitre II : LA NAISSANCE D'UNE SOCIETE RELIGIEUSE	71
L'éclosion de la société de S. François de Sales, 71. - La composition des statuts primitifs de la société, 74. - Les constitutions soumises à l'archevêque Franson (11 juin 1860), 83. - Don Bosco et la politique piémontaise au printemps de 1860, 85. - Les "perquisitions" de mai-juin 1860, 91. - La mort et la célébration de don Cafasso, 98. - La suite désagréable de l'inspection du 9 juin, 101. - L'ordination sacerdotale de Michele Rua, 103. - Les progrès de l'unité italienne (août-décembre 1860), 104. - Les réflexions de don Bosco sur les événements de 1860, 106.- Notes, 109.	
Chapitre III : LE DEVELOPPEMENT DE L'OEUVRE TURINOISE (1860-1863)	123
Le développement de la maison du Valdocco, 123. - L'essai manqué de Giaveno (1860-1862), 127. - Le financement des travaux. La loterie de 1862,	

131. - La Question romaine en 1861-1862,
 136. - La propriété des Letture cattolice, 146. - Don Bosco éducateur charismatique, 150. - Une pédagogie associant la confiance et la crainte, 152. - Les diableries de février-mars 1862, 160. - Les premiers vœux de la Société de S. François de Sales, 163. - Le problème du gymnase de l'Oratoire, 167. - Notes, 175.

Chapitre IV : DEUX MAISONS FILIALES ET UNE
 GRANDE EGLISE (1863-1866)

193

Quatre éducateurs modèles : Jérôme Emilien, Joseph Calasantz, Philippe Néri et Henri Lacordaire, 193. - La fondation de Mirabello (1863), 197. - Les instructions au personnel de Mirabello, 200. - Projet d'une deuxième église au Valdocco, 206. - Les recommandations épiscopales, 212. - Le Decretum laudis de la Société de S. François de Sales, 216. - La réplique de don Bosco aux Animadversiones de la congrégation des Evêques et Réguliers, 218. - La fondation de Lanzo (1864), 222. - La construction de l'église Marie auxiliatrice, 226. - La collecte des fonds pour la nouvelle église, 228. - Ordre et désordre au Valdocco en 1865, 234. - Quanta cura et le Syllabus, 238. - La mission Vegezzi (1865), 241. - Le "bon collègue" selon l'histoire de Valentino (décembre 1866), 246. - Notes, 250.

Index

269



